PLAYBOY

FÉVRIER 2021 / AVRIL 2021



ANNÉES 60'S À 80'S 90'S À 2020'S BEST OF

JEAN TEULÉ : « MON AMI BAUDELAIRE POÈTE BÊTE ET MÉCHANT ! »

LES PROPOS IMPUBLIABLES DU PROFESSEUR CHORON PUBLIÉS

BLACKROCK : DIABLE DE LA FINANCE ?

SPÉCIAL HÉRITIÈRE NUES :

TAMARA ECCLESTONE - ALISON EASTWOOD

ET EMILY FILLE DE PREMIER MINISTRE

LE MOOK #3



I have a dream

Par Jean-Christophe Florentin



Édito

Dans cette ambiance morose et pas rose, votre fidélité à l'appel du lapin nous réchauffe l'âme et le cœur jusqu'aux oreilles. Merci encore. Nous avons mis à profit notre isolement forcé pour replonger dans les tréfonds des archives et de la robe de chambre de feu Hugh Hefner pour en exhumer le meilleur de ses contenants. Je n'oserais pas employer le terme de « crème de la crème », bien que... Bref, il faut toujours faire d'un point négatif un point positif (sauf pour nos tests PCR).
En attendant la vaccination pour tous (et pour toutes) observons les gestes barrière et tournons notre regard bien au-dessus de la ligne bleue des Vosges. Qu'y voyons-nous ? Version pessimiste : un champ de ruine difficile à reconstruire. Hypothèse à laquelle nous ne souhaitons souscrire. Car oui, face au capharnaüm scientifico-politique, nous sommes bien réduits à croire en un vertueux dispositif fait de croyances agnostiques. Version optimiste : un monde meilleur. Alors comme disait l'autre, faisons un rêve. Un rêve réaliste sans terroristes soudains devenus gentils petits lapins. Un monde débarrassé de virus tueur qui permettrait enfin à nos contemporains de mener une véritable vie sociale harmonieuse hors des réseaux éponymes, dans la vraie vie. Merci Pfizer, le lab qui réveille les cojones et endort les coronas. Et fait grimper les cours de bourse de 20% en une journée. Vous voyez qu'il faut croire aux miracles. Ah, ça ira ! Rêvons à un monde qui se réveillerait d'un long cauchemar, plus ambitieux, plus fort. Un déconfinement définitif valant libération. Plus besoin d'avoir recours à ces fichus réseaux sociaux à la mode de Caen qui de sociaux n'en ont que le nom. Réseaux qui isolent et créent des générations de haters boutonneux désociabilisés quand pas radicalisés. Puisque c'est la saison des voeux : appelons à déverser des hectolitres de virus de corona dans les logiciels de Facebook et retour à la vraie vie avec des vrais gens !
Puisque nous parlons logiciels, comment ne pas saluer comme il se doit la vista quasi surréaliste et en tous cas géniale du déjà très très riche Steve Jobs (riche comme Jobs) qui tenait dans les colonnes de notre beau magazine des propos qui se révéleront drôlement prémonitoires ? Ayons foi en ces armées des bâtisseurs qui n'ont jamais baissé les bras à la différence de la Vénus de Milo. Cela tombe bien, nous avons un monde à reconstruire. C'est le moment de se retrousser les manches, Vénus de Milo comprise.
Ciel bleu toujours avec les héritières Tamara Eccelstone et Alison Eastwood princesse modernes en rupture de ban avec les valeurs de l'héritage. Des filles à papa qui n'hésitent pas à ruer dans leurs brancards dorés et faire hurler leurs conservateurs géniteurs en posant toutes nues alors qu'elle ont les moyens d'acquérir les vêtements les plus chics et chers. Avouez que le monde est injuste, non ? C'est peut être bien le moment de changer nos logiciels usés...

Jean-Christophe Florentin-KIng

PLAYBOY

Playboy France

Président d'honneur
David Swaelens-Kane

Directeur de la publication et de la rédaction
Jean-Christophe Florentin

Directeur artistique
Alexis Debons

Rédacteurs en chef adjoints
Diane Delamarre
Rei Angjeli

Développement
Ulysse Florentin

Trimestriel - n°3 nouvelle formule - Printemps 2021
édité par Medialyd
22 rue de la prévoyance
94300 Vincennes
Tél : + 33 (0)1 53 66 10 00

Dépôt légal à parution. Numéro de Commission Paritaire en cours.

Medialyd édite les titres suivants :
King - Cuisine AD - Voyage de Luxe - Zen et bien dans ma vie - Chats d'Amour - Friendly - Généreux - Les Crados

Distribution MLP
Imprimé en CEE

Photo de couverture : Marcus Avanti

La bande-son qui accompagna la conception de ce magazine :
Poésie Noire – Billy Currie – Karl Bartos – Sisters of Mercy – Heaven 17 – DAF – Yello – Yellow Magic Orchestra – Dieter Meier – Mohini Geishweller – Taxi Girl – Stranglers – Christophe

ENTRE NOUS

Bienvenu au Playboy Club de France, spot mi-mondain, mi-littéraire infesté de demi-mondaines et autres jolies jeunes filles qui en ont autant dans la tête que sous leurs vêtements…

Le premier de la classe et de nos gentlemen est Arthur Pauly. Le jeune garçon mérite bien son nom. Rimbaud de l'ère numérique un brin provoc', le khâgneux qui s'était présenté à 15 ans à l'Académie préfère publier dans notre bon vieux magazine que dans la jeune revue « l'Infini » du (toujours) jeune Philippe Sollers. Gloire lui soit rendue. Et gloire soit rendue à son intervieweur fétiche Simon Collin qui finira cet entretien avec le nez cassé d'un direct du droit. Ça c'est du reportage de guerre coco !

De son côté, Jean-Marie Rouart fut bel et bien élu. A l'Académie Française. Et il nous enlumine de sa prose les photographies de la russe Elena Siberia prises un soir d'été indien sur les toits de Paris 18e.

Ni académicien ni académique, Jean Teulé reste numéro un des ventes de livres (du moins à l'heure où nous mettons sous presse) avec sa bio du plus déjanté des poètes : le pas poétique du tout Charles Baudelaire, punk à chien avant l'heure, qui fit de sa vie une œuvre d'art section bête & méchante. Nous reviendrons sur cet indémodable concept.

Le Brexit ne contribuera pas à faire baisser la cote des meilleurs whiskies. Ce que l'ami Patrick Mahé nous démontre ici et dans son beau et grand livre Whisky Collector. A consommer avec modération. Comme les propos du Professeur Choron que notre bon directeur côtoyait dans les 90's et dont il n'est pas peu fier de ressortir la susbtantifique matière fécale des entretiens menés avec le scientifique en bêtise et en méchanceté. Un hommage tardif mais mérité au vieux dégueulasse de génie prématurément arraché à notre affection.

Autre génie surréaliste, bien qu'œuvrant en d'autres sphères, le Maître Salvador Dali n'aimait pas que les montres molles et le démontre dans le making of d'une bien solide sculpture en hommage à notre magazine.

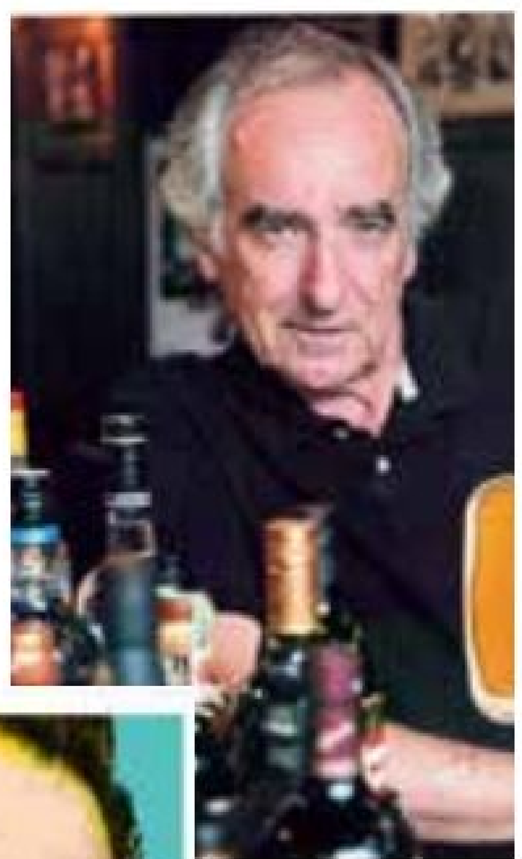
Brexit encore : le photographe britannique Marcus Avanti est un européen convaincu qui nous laisse découvrir sa compatriote Emily avec un Y tandis que la cultissime Corynne Charby avec deux Y n'était pas que la boule de flipper que lui tailla sur mesure le non-moins mythique et chic Christophe Bevilacqua. Qualités que Jean-Pierre Bourgeois nous démontre par l'image.

1979 : Gilles Hertzog signait dans Playboy un texte consacré aux si éphémères années Palace qui s'ouvraient. C'est avec plaisir que nous rééditons son texte, comme celui de Philippe Manœuvre qui nous parle de Gainsbourg, comme Thierry Ardisson qui nous fait vivre ses frénétiques et non moins chic années 80's. Comme André Bercoff, Philippe Bouvard, Françoise Sagan et Gabriel Matzneff qui furent également des plumes de ces folles années que nous redécouvrons avec gourmandise.

Des années très nocturnes. La bulle noctambule fédérera une génération dominante des arts, lettres, politique et business. Un monde parallèle où ce qui était impossible devenait possible. Une révolution qui consacrait une méritocratie de la grâce, de l'inventivité, de l'audace et du talent vs l'oligarchie d'alors uniquement fondée sur les vieilles valeurs de l'héritage. Impossible d'ignorer les us et coutumes de cette décade pour mieux appréhender notre monde actuel. D'où ce long tunnel sur la vie pré couvre-feu parisienne. Et puisque ces temps semblent martiens, alors approfondissons nos connaissances en matière d'espace et de guerre des étoiles. Brok et Chnok n'ont qu'à bien se tenir. Non mais !



J.-Christophe Florentin & Jean Teulé



Patrick Mahé



Salvador Dali



Marcus Avanti



Gabriel Matzneff



Brok & Chnok



Françoise Sagan



Simon Collin & Arthur Pauly

Elena, Guillaume Brin & Rouart





Professeur Choron



Gilles Hertzog



André Bercoff

Philippe Bouvard





Ceux qui lisent Playboy

Jacques Genin, Monsieur Chocolat

Ultracréatif, exalté, passionné, toujours en mouvement… Tel est Jacques Genin ! Le fondeur en chocolat est une star au Japon et en Asie, mais pas seulement. Il suffit de voir les queues qui animent ses deux boutiques parisiennes pour découvrir l'étendue de son univers dans des cadres au design aussi léché que nos babines après dégustations des merveilles exposées, ganaches et pralines aux saveurs étonnantes : câpres, amande, noisette-feuilleté, romarin-fleur de sel, citron vert, jasmin… Que de chemin parcouru depuis ses débuts quand il fournissait les grands chefs en bonbons chocolatés : le Plaza Athénée, Le Crillon, Taillevent, La Tour d'Argent. L'homme est plein d'humilité, à fleur de peau, sensible, généreux et entier, faisant passer son grand cœur dans ses créations. Aujourd'hui dans la rue, ses aficionados le reconnaissent, le félicitent et l'aiment pour ses créations. Autres passions de l'artiste : l'oeuvre de Camille Claudel et le fruit de la vigne et du travail des hommes. Jacques voue une véritable passion pour le bon vin. Il parcourt la France dans tous les sens pour aller à la rencontre d'artistes viticulteurs. Passion qu'il fait partager à son entourage lors de dégustations d'anthologie. Et croyez-nous, bon vin et bon chocolats s'assemblent parfaitement !

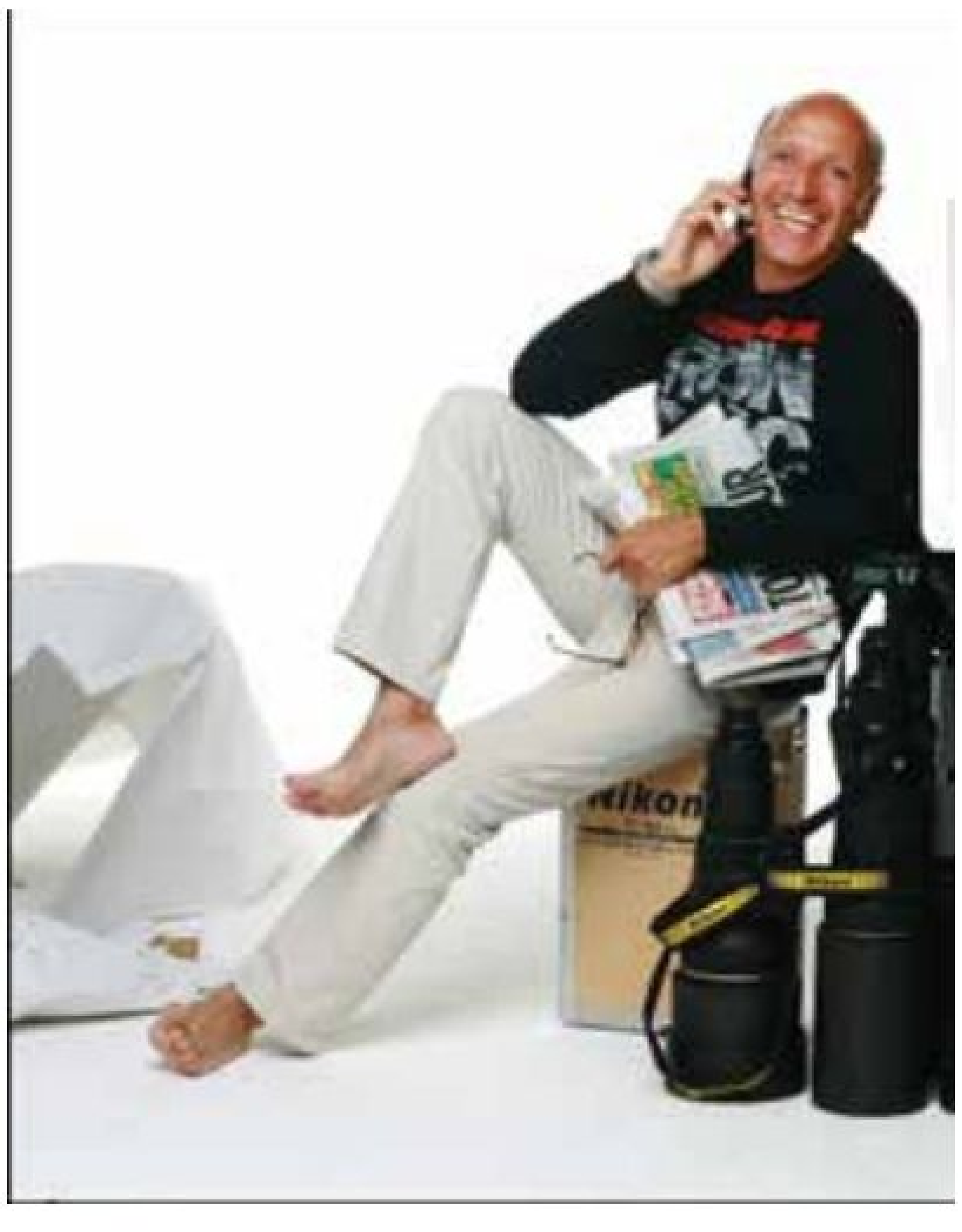
Dans les archives de Bruno Mouron

« Première sortie de Lady Di : le ver était déjà dans le fruit !»


Mars 1981 : Paris-Match nous envoie Bernard Wis et moi couvrir un événement princier a Londres. Lady Diana Spencer accompagnée du Prince Charles doit y faire sa première apparition officielle au Goldsmith's Hall situé dans la city londonienne.
Pour la circonstance nous revêtons nos plus beaux smokings. Je glisse dans sa poche intérieure mon arme favorite : un appareil photo Leica discret aux déclenchements très silencieux.
Nous montons à l'étage du cocktail royal et patientons noyés dans la foule des invités privilégiés.
Le moment opportun finit enfin par arriver : Lady Di souriante aux cotés du Prince Charles tenant une coupe de champagne a la main. Nous shootons furtivement puis quittons discrètement les lieux. In the black tie pocket ! La sortie approche...
C'était sans compter sur la vigilance des officiers de la Royal qui nous avaient vus œuvrer et nous demandent fermement de leur remettre les pellicules du délit. Nous nous exécutons en leur donnant comme nous l'avions prévu un film plus que vierge. Ruse de débutant.
25 ans plus tard faisant un rangement dans mes archives j'examine avec attention cette photo et a mon grand étonnement j'aperçois à droite de l image une personne totalement inconnue à l'époque et qui fera par la suite la une de la presse mondiale : Camilla Parker Bowles en invitée surprise. Prémonitoire. Sa présence pose des questions. Un scoop a retardement qui a l époque m'aurait valu une fortune.

Par Bruno Mouron







les belles enquetes de Denis Robert

Manifestation anti Blackrock à Paris...

Bureaux parisiens de BlackRock s

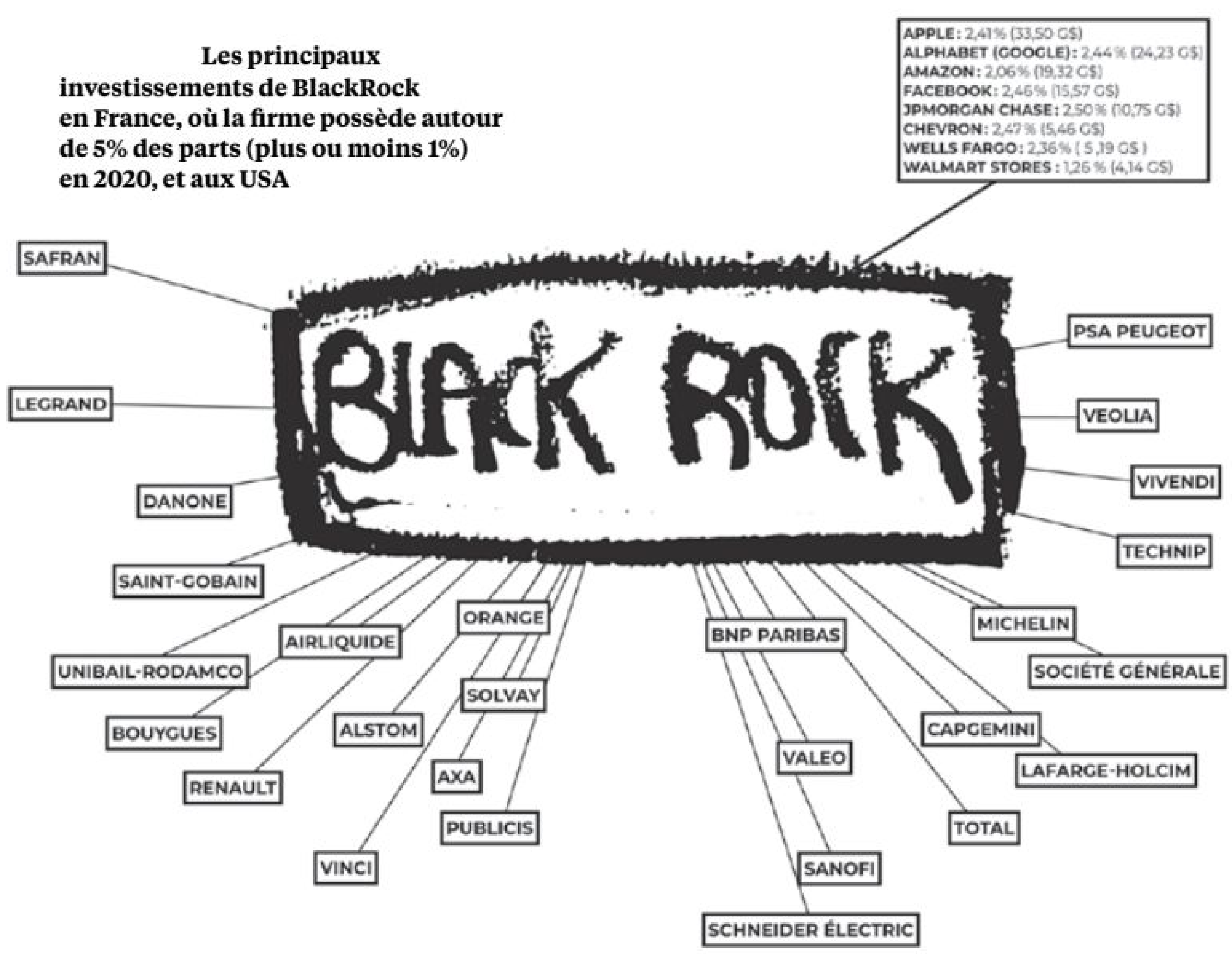


Comment BLACKROCK nous détruit !

Interview par Rei Angjeli

BlackRock est une puissance secrète qui domine la finance mondiale en possédant des parts dans des milliers de sociétés dans le monde. En France, BlackRock a des billes dans presque toutes les sociétés du CAC 40. Expliquer la finance est un exercice fastidieux qui demande d'abord de la comprendre. C'est pourquoi, Denis Robert mène l'enquête au plus près de ce mastodonte méconnu qui écrase véritablement l'économie. BlackRock possède 6,3% de Total, 6,5% de Sanofi, 6,4% de Publicis, 5,9% de Danone, 6% de Schneider, 5% de BNP Paribas, 2,74% de Peugeot, 1,9% de LVMH, et 4,97% de Pernod Ricard! Mais ce n'est pas tout, BlackRock conseille aussi la BCE, Airbus, Exxon, JP Morgan, Apple, la Grèce, l'État allemand et même la Commission Européenne. La plupart des représentants de la firme dont le siège est à New York, vote aux Assemblées Générales de 17000 sociétés dans le monde. Cerise sur le gâteau, BlackRock possède une intelligence artificielle appelée Alladin, née de la paranoïa maladive de Larry Fink sur la gestion du risque. Ce dernier est un personnage mystérieux. Boss incontestable, homme d'affaires intraitable, il est craint jusque dans les hautes sphères politiques. «Si on me demande de dire aujourd'hui qui est de Donald Trump, XiJingPing, Vladimir Poutine, Mark Zukerberg, Lloyd Blanckfein le patron deGoldman Sachs ou Larry Fink l'homme le plus puissant ? Sans aucune hésitation je pointe Larry. Larry a plus d'influence sur nos vies que nos parents» affirme Denis Robert, sans le moindre doute. Larry a beau faire partie d'une famille richissime de Californie, il fait penser à un bouseux du Midwest, toujours au cul des vaches, à vous regarder de loin, en plissant les yeux. Larry est un grand manipulateur, mais qui fonctionne de manière binaire. Dans la vie mon gars, il y a ce qui rapporte et ce qui ne rapporte pas... Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'entreprise de Mr. Fink fonctionne à merveille et fait peur à beaucoup de monde ! BlackRock est probablement la plus grande menace immédiate et actuelle, bien plus que la moumoute de Donald Trump ou les airs pincés de Xi Yinping – et, à court terme, que l'implacable changement climatique. BlackRock est à la fois le symbole et la réalité de ce mariage monstrueux de la technologie totalitaire des data et de la toute-puissance, mi-gazeuse, mi-hallucinée, de la finance. BlackRock n'est plus seulement un problème économique ni même politique, qui se règle avec des arguments et des éléments de savoir. BlackRock est devenue une folie incontrôlable, construite sur du storytelling. Blackrock est devenue un mythe. Un mythe expliqué par Denis Robert dans un entretien exclusif !

Les principaux investissements de BlackRock en France, où la firme possède autour de 5% des parts (plus ou moins 1%) en 2020, et aux USA





accagés !

Après l'affaire Clearstream, vous vous attaquez à un autre mastodonte du monde économique et politique mondial: BlackRock. Une officine qui avait fait polémique, en 2019, en pleine réforme des retraites. Pourquoi ?
Ce n'est pas une officine, c'est sans doute la multinationale la plus puissante du monde, une des plus rentables aussi. Elle exerce une influence considérable sur les États, les banques centrales, les banques privées, les pays… Concernant la réforme des retraites, leur privatisation et le coup de force permanent d'Emmanuel Macron pour la faire passer. L'influence de Black Rock n'y est pas étrangère non plus. Tout cela plus la censure d'une préface que j'avais écrit sur BlackRock m'ont quasi obligé à m'y mettre…

Comment une simple société de capital-investissement peut-elle avoir autant d'influence dans la finance mondiale ?
C'est une pieuvre qui a grossi au fil des ans pour devenir littéralement monstrueuse, des ramifications partout et un venin qui se propage dans les économies lentement. Au début, c'est indolore… Elle possède par exemple 4% du CAC 40 en France et siège au conseil d'administration de plus de 17000 sociétés dans le monde. Elle gère des portefeuilles en Bourse qui font d'elle le plus gros investisseur de la planète. BlackRock est actionnaire majoritaire de 20% des sociétés cotés aux USA. Sa masse financière est à l'échelle de son pouvoir. Pas loin de 8000 milliards de fortune gérée par BR. Et 31000 milliards qui passent par son intelligence artificielle… BR a sauvé l'économie américaine après la chute de la Bourse au printemps dernier suite à la pandémie. Elle fait 15 milliards de chiffre d'affaires pour 5 milliards de bénéfice et emploie 14000 personnes dans le monde. Quand on est si présente et riche, on crée un rapport de force avec ses concurrents ou ses clients qui se résume en gros par « Soit vous êtes avec nous, soit vous êtes contre… » Et BR grossit chaque année.

Il s'agit d'un univers compliqué à décrypter, comment s'est déroulée votre enquête ?
Je côtoie Larry Fink le PDG de BlackRock depuis douze ans. J'ai découvert que BR et son ancêtre BlackStone étaient déjà très présents dans les actionnaires des sociétés financières américaine dès 2008, année où je suis tombé sur une vidéo de Larry Fink… j'ai beaucoup lu sur lui… C'est le plus gros banquier de Wall Street, pas le mieux payé. Il est numéro trois, mais le plus influent… Quand Larry parle, tout le monde écoute. C'est une sorte de parrain qui cache son jeu. C'est passionnant à décrypter. C'est ce que j'ai essayé de faire. Le décrypter à la mode gonzo… D'où le titre «Larry et moi»… Je le joue un peu à la Michael Moore dans «Roger and me» son doc le plus célèbre et le plus intéressant… Je raconte ma vie à l'aune de celle de Fucking Larry. J'ai essayé d'en faire une sorte de polar dans la finance, mais tout est vrai. Et c'est bien flippant.

Vous affirmez que ce «monstre» navigue au-delà des radars médiatiques et qu'il génère plus d'argent que Clearstream. Pouvez-vous nous le décrire, ce monstre?
Plutôt en dessous des radars. Les médias qui en parlent répètent toujours les mêmes âneries distillés par le service de presse de BR. Larry serait cool, bon père, bon mari, bon américain aimant la France, l'Italie, l'Espagne… Bullshit. Larry est un requin qui a commencé tout petit. Il est le fils d'un marchand de chaussures de LA et d'une prof d'anglais. Il fait des études de commerce et devient très jeune un gros trader new-yorkais jusqu'à une perte de 100 millions de dollars dans les années 80… Il perd alors tout crédit, se retrouve placardés à la First Boston, sa première banque. Il devient un parano du risque… Il réussit à convaincre deux milliardaires de lui prêter un peu de ronds et invente très tôt une intelligence artificielle chargée de calculer le risque sur des investissements en Bourse… BlackRock nait de cette obsession du risque et de l'invention d'Alladin, l'IA imaginée par Larry. Une batterie d'ordinateurs et des analystes derrière qui moulinent H24 depuis vingt ans dans un immense hangar au bord du fleuve Columbia. La richesse et la réputation de Larry naissent là bas. Le coup de booster ce sera la crise des surprimes. On fait appel à lui pour sauver ce qu'il reste du réseau bancaire américain. Il va nettoyer les comptes. Ils étaient tellement à la rue après la chute de Lehman que n'importe qui aurait pu faire le job. C'est tombé sur lui. Il a su en profiter. Larry est un redneck qui a du flair et qui ne paie pas de mine. C'est sa force. Après la faillite de la First Boston, tout le monde à Wall Street l'a pris pour un con. Et lui cultivait sa revanche.

Vous affirmez que Larry Fink, le grand patron, est l'homme le plus puissant du monde. Parlez-nous un peu de lui.
Larry a une double face. Quand il vient en Europe, il passe pour un gestionnaire pépère, un type de 68 ans avec un look de clergyman. En réalité, c'est un tueur. Un type très grossier, un libertarien. Un papier de Vanity Fair le décrit comme « la plus grosse paire de burnes de Wall Street ». Larry Fink ne jure que par le marché et le libéralisme. Il aimerait que les hommes et les femmes s'épanouissent dans le travail jusque 70 ans, sans service public… Il est démocrate par opportunisme, pas par conviction. Il n'a jamais bronché quand Trump s'en est pris aux réformes d'Obama. A certains égards il me fait penser à Donald Trump. Un Trump qui prendrait des tranxènes au réveil pour ne pas éveiller de soupçons. Il est aussi binaire qu'un farmer du middle west. Seul compte le fric qu'il va se faire et que BlackRock va engranger grâce à Alladin… Le reste c'est de l'enrobage et du storytelling pour journalistes paresseux.


Larry Fink, l'homme le plus puissant du monde ?



Des militants écologistes ont encore frappé !

Quels sont ses liens avec le gouvernement français ? Est-ce un proche de Macron, par exemple ?
Proche non, mais ami influent oui... Il est très présent en France, il y est venu à sept reprises en deux ans, c'est une des révélations du livre. Grâce à des amis, j'ai reconstitué ses voyages en jet. Il a implanté BlackRock France pour investir et peser sur les décisions politiques qui seront prises concernant l'épargne et la retraite des Français. Il sait que s'il fait sauter le verrou français, toute l'Europe va suivre. Il est là pour nous faire les poches.

Comment agit Blackrock sur Wall Street?
C'est simple, BlackRock fait Wall Street grâce à ses ETF (exchange traded fund) surtout, des fonds négociés en bourse qui représentent une énorme part de tout ce qui se négocie en Bourse tous les jours. Il y a environ 7000 ETF dans le monde en ce moment. BlackRock est le plus gros pourvoyeur d'ETF. Avec Vanguard et StateStreet on est face à un oligopole infranchissable.
Ces trois là sont bien plus gros financièrement que la Fed ou que la BCE.

Était-il une force, ou avait-il une incidence, sur les dernières élections américaines ?
Larry était dans la short list pour devenir secrétaire d'Etat au trésor de Biden, mais à la tête de BlackRock qui reste sa chose, il est beaucoup plus craint et imposant. Et Biden a dit qu'il voulait une femme...

BlackRock est actionnaire de 4% de tout le CAC40 français. Comment cela s'est-il produit ?
C'est un calcul à la louche. Et ça grimpe de jour en jour. Grâce aux ETF, les retraités américains n'ont pas envie de s'emmerder à investir dans Total ou Sanofi ou BNP...
BlackRock leur dit «filez nous vos dols, on les place chez les Frenchies». Et ils mettent des milliards dans le CAC d'une manière indifférenciée... Si le CAC monte, les retraités gagnent des ronds... Jusqu'à ce que la bourse plonge.

Pourquoi est-ce un scandale que 40 entreprises françaises les plus puissantes appartiennent à hauteur de 4% à BlackRock ?
Vous verrez quand la Bourse chutera. Je n'ai pas dit que c'était illégal. C'est juste une anomalie de voir un ricain comme Larry peser sur les choix des PDG de sociétés françaises. Et in fine sur notre épargne. Dans mon livre, je raconte comment Michael Burry, le génie qui avait prévu la crise de 2008, dit que les ETF et BR seront responsables du prochain krach boursier. Je cite également un milliardaire Carl Icahn qui explique que Larry va tous nous faire plonger. C'est un scénario envisageable ; mais Larry s'en fout car ce n'est pas son argent qu'il joue, c'est celui de ses investisseurs, dont de plus en plus sont des boursicoteurs.

Aujourd'hui, des comités d'experts venant du monde entier fleurissent dans le le paysage politique français. BlackRock en est le parfait exemple. Dénoncez-vous la mondialisation ?
Non, ce serait comme dénoncer l'air qu'on respire. Je dis juste qu'il faut mettre un peu de contrôle et de régulation là dedans... Les citoyens et les politiques doivent reprendre la main. Sinon, c'est mort. On est mort. D'ailleurs on l'est peut-être mais on ne le sait pas encore.

Des choses positives peuvent naître de l'influence BlackRock ?
Vous voulez ma vérité ? Non. Que dalle. Absolument que dalle. BlackRock c'est de la sauvagerie pour demain.

Que voulez-vous que le lecteur retienne de votre essai ?
Ce que bon lui plaira. Mon souci numéro un était de ne pas ennuyer mon lecteur. Ce qui est une gageure quand on traite de finance.

Questions plus personnelles maintenant: vous avez été débarqué de Média, la webtélé proche de la France insoumise. Cela vous a surpris et choqué. Pourquoi un tel traitement? L'objectif est-il de vous faire taire ?
Non, je ne crois pas que c'était pour me faire taire. Et la FI n'a strictement plus rien à voir avec le Média. C'est une légende inventée par les médias mainstream parce qu'au départ il y a trois ans, les premiers donateurs étaient des militants insoumis.
Depuis, tout a été bouleversé. Pour le reste, j'ai été pris dans un mélange de folie paranoïaque et doctrinaire. Les types qui m'ont viré sont en train de manger la grenouille et de couler le Média qui était pourtant un très bel outil. On aurait pu faire de grandes et belles choses. C'est un peu triste, mais bon thats Life.

Tout semble être allé très vite. Vous êtes nommé rédacteur en chef, puis quelques mois après, licencié. Quand les choses ont commencé à se gâter ?
Je suis resté 18 mois. J'étais directeur d'une rédaction où il y avait 25 salariés et une douzaines de pigistes. On faisait de grosses audiences sur le net. Elles ont été multipliées par 4 quand j'y étais. Et grâce surtout à Françoise Holzer, la directrice financière que j'ai fait venir, on a stabilisé les comptes. Quand je suis arrivé, c'était une putain de catastrophe. Rien n'était véritablement pensé et géré. En 18 mois, le nombre de donateurs montait en flèche. J'ai dû leur faire peur, eux qui étaient contents dans leur petit nid douillet. Il y a eu un phénomène de meute. Je sais que beaucoup regrette aujourd'hui d'avoir suivi la direction. C'est trop tard, les tribunaux jugeront. J'ai été un peu naïf. Je n'ai pas vu venir les complots. Aujourd'hui, je me dis que c'était une expérience. J'y ai aussi pris beaucoup de plaisir. Et je suis sans regret, même si j'ai rarement vu des individus comme ceux qui dirigent le média. Jamais d'ailleurs. Je crois que ça n'existe pas. C'est éthologiquement intéressant, même si c'est une expérience difficile à vivre, surtout quand on se retrouve du jour au lendemain viré sans indemnités, alors qu'on a fait vivre ceux qui vous virent. Mais j'ai une relative force de résilience. Chaque fois que je vis des galères, je me dis que c'est de la littérature pour plus tard. Je suis passé à autre chose.

Malgré cette mauvaise nouvelle, vous comptez lancer en 2021 un nouveau webmédia, Blast. Que va-ton pouvoir y trouver ?
Blast, ça va être génial. On est en pleine période de construction. Je vais reprendre, avec mon équipe, les travaux où je les ai laissés. Je vais refaire des éditos, de grands entretiens. On va développer beaucoup plus qu'au Média l'investigation. Il y aura beaucoup de lives aussi.
Des émissions culturelles sur les livres, le cinéma, des reportages. J'aimerais bien refaire les Guignols à notre manière. On a un boulevard si on ne se fait pas manger en chemin.
Blast sera une entreprise de presse à but non lucratif. Nous avons l'ambition de devenir un grand média de service public, engagé aux côtés de ceux qui luttent et résistent contre les puissances d'argent et la corruption. En révélant les scandales politiques, écologiques et financiers, en donnant

la parole à ceux qui ne l'ont pas, en contribuant à montrer qu'un autre monde est possible et qu'il existe des alternatives à la doxa libérale, en documentant le réel sur le terrain, en mettant en commun nos forces avec d'autres médias indépendants, nous allons peser dans la bataille de l'information qui s'annonce décisive. Je m'y remets par nécessité parce que je me dis que le pire peut arriver. Et que les bons journalistes ont de moins en moins d'espace.

N'avez-vous pas peur que certains «extrémistes» vous taxe d'auteur complotiste ?
Si j'étais vulgaire, je vous dirais que les extrémistes, je m'en bats les couilles et les complotistes encore plus. Quant à être taxé de complotiste, comment dire? C'est l'argument le plus bidon qui soit. On a déjà essayé de me coller l'étiquette au moment de Clearstream. En vain. On sait aujourd'hui car la chose a été jugée et documentée que j'ai été victime d'un complot. On s'est servi de mon enquête pour mouiller des politiques et me faire porter le chapeau. C'était assez tendu, mais formateur. Aujourd'hui, mon CV plaide pour moi.

Parlons un peu de vos tableaux ? De nouvelles créations et de nouvelles expos en vue ?
J'aimerais bien, mais pour le coup je n'ai pas le temps de cerveau disponible. J'ai un projet de fresque pour un ami. «Lionel, si tu me lis, désolé. Mais je te promets, je l'ai en tête...» Il me faudrait une semaine. Ça me démange souvent de m'y remettre. Mais j'ai un roman à finir avant et un documentaire à réaliser avec ma fille. Il est écrit. On va le tourner cette année.

La Covid19 et les deux confinements ont tué la culture. Avait-on la possibilité de faire mieux ?
Mais non, rien n'est mort. Tout est endormi. Elle est increvable la culture. Sur la possibilité de faire mieux, je suis absolument persuadé que ce gouvernement, même s'il ne pouvait pas prévoir la pandémie, aurait pu faire beaucoup mieux et nous a énormément menti. Sur les masques, les tests, maintenant sur le vaccin.
Pourquoi est ce si long et lent? On est dans une République où les lobbyistes sont les seuls à être en marche. Ils exercent un gros pouvoir sur la Macronie. D'un côté BlackRock, de l'autre Big Pharma. D'ailleurs, BlackRock gagne des fortunes grâce à ses investissement dans Gilead. C'est son plus gros actionnaire avec près de 10%. Et Gilead a vendu à l'UE le Rémdésivir un médicament anti covid qui s'est révélé inefficace. Ils sont partout ces blackrockeurs...

Vous préférez écrire ou peindre ?
Les deux mon capitaine.

Extraits de Larry et moi

Larry et moi, c'est une vieille histoire. Même si un océan nous sépare, on est nés sur la même planète. Larry a six ans de plus que moi. Son père était marchand de chaussures à Los Angeles (ouest des États- Unis) et sa mère professeure d'anglais. Ma mère était couturière, mon père ingénieur EDF à Thionville (est de la France). Larry a fait des études de sciences politiques et possède une maîtrise en administration des affaires, obtenue à l'université de Californie en 1976. L'année de mon bac. J'ai fait mes études de psychologie à Nancy jusqu'à un DEA de psycholinguistique. Niveau durée d'études, on peut dire que je le bats d'une courte tête. Je ne frime pas. Je narre.
Niveau patrimoine, c'est une autre affaire. À part ma maison et une vieille Jaguar, je n'ai ni actions, ni plan d'épargne, ni résidence secondaire. Larry a gagné 25 millions de dollars en revenus et actions de BlackRock l'année dernière. Ce qui en fait le troisième plus gros salaire de Wall Street. Deux vieux banquiers le dépassent de peu: le boss de Morgan Stanley (27 millions) et celui qui truste la première place depuis des années : Jamie Dimon, le patron de JPMorgan (31 millions). Ce salaire annuel le classe égale- ment derrière Neymar, Messi et Ronaldo, mais légèrement devant Mbappé. L'histoire ne dit pas les autres revenus boursiers ou immobiliers de Larry. Il est très discret sur ses investissements. Bloomberg a cependant lâché le morceau en avril 2018 pour annoncer que Larry entrait dans la grande famille des milliardaires, puisqu'il venait selon le journaliste de la chaîne de dépasser le milliard en fortune person- nelle, essentiellement grâce aux actions de BlackRock qu'il possède en nombre. Son score – même enviable – ne lui permet pas pourtant pas d'entrer dans le top 100 des hommes les plus riches du monde. En revanche, au palmarès des plus puissants, Forbes le place en vingt-huitième position en 2018, derrière Xi Jiping, Poutine et Trump, mais loin devant beaucoup d'autres patrons et hommes politiques influents. Depuis que le classement existe, sa cote ne fait que grimper et je vous fiche mon billet qu'il entrera dans le top 10 en 2020. Forcément. Doucement, mais aussi sûrement que BlackRock étend son influence sur le globe. Et, Forbes ou pas, il sera évidemment numéro un en 2021. Larry Fink, Master of the Universe. Ça vous pose un homme. Il fera dorer son nom à l'or fin sur des cartes de visite qu'il distribuera ensuite sans sourire (Larry a un humour très limité) lors de ses déplacements en Europe ou en Asie. Larry aime la richesse, pas l'opulence. Il est très secret sur ce qu'il gagne et amasse. Une ferme à North Salem avec des vaches et des chevaux, une villa à Aspen dans la station pour happy few du Colorado, Larry ne multiplie pas, contrairement à bon nombre de ses amis banquiers, les investissements immobiliers tapageurs. Notre homme aime surtout le pouvoir et lire la crainte ou l'admiration dans les yeux de ses interlocuteurs. La question que je me pose quand je le vois à la télévision ou que je lis la lettre annuelle envoyée aux dizaines de milliers d'entrepreneurs liés à BlackRock pour- rait se résumer à « sait-il où il va et ce qu'il fait ? » Je crains que la réponse soit négative. Au fond, à part sa femme et ses trois enfants, je pense que Larry n'en a pas grand-chose à faire de ce qui peut arriver à autrui. C'est un libertarien, binaire et désinvolte, qui pour- rait reprendre à son compte le rap de Nekfeu : « Ton existence m'importe peu si t'es pas mon comparse... Les gens sont plus aimables quand tu paraphes ton contrat... Dédicace à toi qui disais ne pas croire en moi...
Aujourd'hui j'fais des lives, j'fais des sous, j'fais ma life... Donc rien à foutre, j'n'en ai rien à foutre de rien...» Une histoire livrée par une ancienne cadre de BlackRock en dit long sur la nature profonde de Larry. Il survole l'Atlantique dans son jet. Soudain lui vient l'idée de faire une escale en Allemagne pour voir Angela Merkel. Il demande à son pilote d'atterrir à

Francfort et appelle son correspondant pour qu'il lui cale un entretien avec la chancelière allemande… cinq heures plus tard. Transpiration du gars qui, malgré tous ses efforts, ne réussit pas ce tour de force et lui trouve à la place un tête-à-tête avec le vice-président de BMW. La rencontre commence, les deux gars discutent. Larry se rend compte qu'il s'emmerde et qu'il n'en a pas grand-chose à faire du sous-patron. Il sort son portable et pianote un SMS pour organiser son prochain rendez-vous, « laissant son interlocuteur sans voix », précise un témoin de la scène.
Larry et moi, on ne s'est jamais croisé. Je l'ai vu à la télé plusieurs fois. Je ne pense pas que ce soit son cas. Je veux dire, je ne pense pas qu'il m'ait vu à la télé. Larry a une vie très réglée. C'est du moins l'image qu'il veut donner. Il se lève à 5 heures tous les matins et sort de son immeuble de l'Upper East Side de Manhattan trois quarts d'heure plus tard pour aller en limousine à son bureau chez BlackRock. Larry lit trois journaux, toujours les mêmes, chaque matin – le Wall Street Journal, le Financial Time et le New York Times –, avant de démarrer ses réunions et visioconférences. L'immeuble de BlackRock est une tour banale située sur Park Avenue, avec une galerie marchande et un Starbucks au rez-de-chaussée. Rien à voir avec le luxe affiché de la Trump Tower ou du palais de Goldman Sachs sur l'Hudson. Lloyd Blankfein, le patron de la banque d'affaires, a lâché deux milliards pour montrer au monde et à ses copains traders et banquiers la richesse insolente de sa boutique. Larry est plus modeste et plus malin. Il veut montrer qu'il est riche mais économe. Niveau influence sur les affaires de la planète, BlackRock et ses dirigeants ont largement dépassé les costumes cravates de chez Goldman. Et pour tout journaliste habitué aux arcanes de Wall Street, Larry ne joue plus dans la même cour que Lloyd. Le plus puissant est rarement le plus frimeur. Larry rentre chez lui à 18 h 30 pour retrouver sa femme Lorri, rencontrée au lycée quand il avait dix-sept ans. Larry and Lorri : le couple sent le portrait de couverture pour le Reader's Digest, la revue qui enchante l'Amérique profonde depuis 1923. « À 22 h 30, il éteint la lumière », nous apprend la journaliste star de la revue Fortune, Carol Loomis, dans un papier hagiographique que le service de presse de BlackRock refourgue à tous les journalistes qui prennent contact avec la multinationale. Donc Larry s'occupe de nos économies, se couche tôt et bosse tout le temps. Le message est passé.

Quand Larry a un souci, il le soumet à Aladdin, l'intelligence artificielle de BlackRock, et envoie ses chargés de com ou ses avocats pour le régler. Il pourrait même s'offrir un tueur à gages. Moi, je ferais bien comme lui, mais je n'en ai pas les moyens. Bon, j'avoue: mes tracas ne sont pas du même tonneau. Il fait dans la géopolitique, le trading haute fréquence. Je fais dans l'édito politique, les emmerdements basse fréquence. Un trader libanais basé à Londres multiplie les plaintes contre moi sous des prétextes aussi divers que diffamation, injure, atteinte à sa vie privée. Il a beau perdre, il ne lâche pas le morceau. Je suis tout ce qu'il déteste. Il me pourrit la vie, mais je laisse faire. Comme je suis négligent, une galerie d'art vend mes toiles depuis deux ans, sans me payer. Je trouve toujours une excuse pour éviter la confrontation. Un conducteur procédurier a inventé une marche arrière violente et un choc de ma part avec sa voiture pour escroquer mon assurance. L'accident n'est jamais arrivé, mais le gars a un témoin. Je travaille sur moi-même pour ne pas m'énerver. Larry n'a pas ce genre de préoccupations.

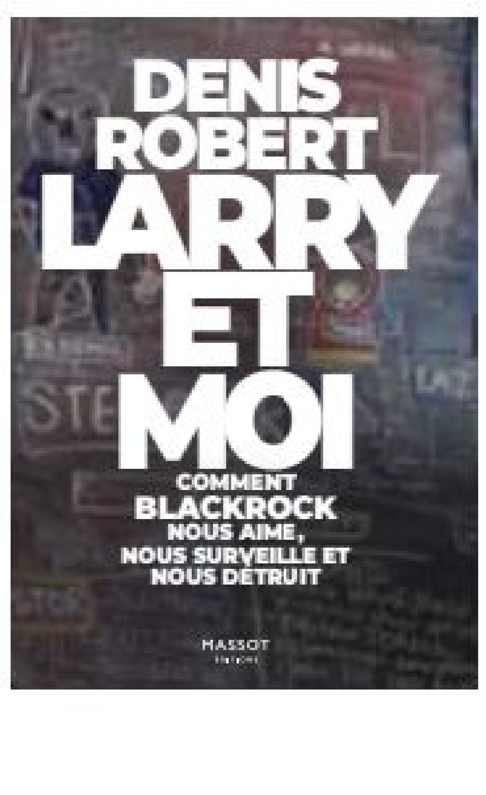
(Chap.1)

**
*

À l'instar des GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft), Larry a fabriqué en trente années la plus grosse et la plus lucrative entreprise transnationale dématérialisée. Son génie consiste, entre autres, à faire croire à chaque pays où BlackRock déploie ses tentacules qu'il est aussi la terre d'élection de BlackRock. La firme n'aurait pas vraiment de nationalité. Elle est belge en Belgique, française en France, italienne en Italie, anglaise à Londres. Chaque fois qu'il débarque sur un marché, il implante un centre d'affaires dans la capitale et développe une communication appropriée et locale. Larry aime les boulangers à Paris, les frites à Bruxelles et les pizzas à Rome.confinement, une amie m'a envoyé une lettre où elle me demande de faire une pause. Selon elle, je suis engagé sur trop de fronts. Il a bien compris que pouravoir accès à ce grisbi-là, l'argent des retraités et des épargnants, il allait devoir nous embrouiller.Une question fondamentale, de celles qu'on ne peut ignorer, se pose alors : dans notre monde actuel, si fragile, si incertain, quel responsable politique pourrait décemment confier à des mains américaines l'épargne ou la retraite des Français ? Et pourquoi pas aux Russes ou Chinois dans ce cas-là ? La boucle serait définitivement bouclée.
À bien réfléchir, on est saisi d'effroi de constater que le processus est enclenché, car personne ne contrôle véritablement Larry Fink. Et personne ne tient véritablement BlackRock, sinon Larry et Aladdin. C'est bien ce qui est le plus angoissant dans cette histoire qui s'écrit devant nos yeux.
Aladdin est une intelligence artificielle du genre phénoménal. Un méga robot, super-super intelligent et connecté sur le monde, qui amasse tout ce qu'il trouve sur la planète depuis trente ans. N'oublions pas l'obsession de Larry. Sa peur de prendre le moindre risque. Son premier échec à la First Boston - où il n'a pas pu prévoir la chute des taux d'intérêt décrétée par la Fed, ce qui lui a fait perdre 100 millions de dollars - l'obsède. Depuis 1990, il a investi des centaines de millions de dollars en matériel et en salaires pour payer un bon millier d'analystes qui font usiner six mille ordinateurs H 24, et traitent des centaines de millions d'informations par jour. Pour faire des économies, nous l'avons vu, il a parqué ses ordinateurs au milieu des champs de pommes, dans d'immenses hangars climatisés au bord du fleuve Columbia où l'électricité est la moins chère d'Amérique. Tout remonte à Wenatchee… La moindre déclaration politique de Nadine Morano, le conseil du plus petit trou du cul d'analyste bossant pour BFM Business, le fait divers de dix lignes dans le Berry républicain, la victoire en N2 d'une équipe de basket sponsorisée par Amazon, l'achat d'un appartement en bord de mer à Oléron, d'une voiture neuve à la succursale Audi de la zone commerciale d'Augny (Moselle), d'un cochon d'Inde ou d'un berger australien dans une animalerie au même endroit, le nombre de pompiers intervenant lors d'une inondation en Alsace, la présence d'un nid de frelons asiatiques

en Charente, un mort du cancer de la gorge à Bastia, une saisie de drogue au Maroc, la qualité des armes ayant servi à des terroristes au Mali, l'annonce d'une redou- table sécheresse qui s'attaque aux chênes dans les forêts vosgiennes : tout est enregistré, encodé, mouliné, classé, traduit par Aladdin qui calcule, projette et recalcule ces données. Pour ensuite pondre des tendances et des conseils. En matière financière. Dois-je investir dans Audi? Dans la vente d'armes? Les nouvelles poches de chimio de Sanofi ? L'immobilier de bord de mer est-il porteur ? Amazon est-il toujours un bon plan? La droite dure peut-elle revenir en France? Auchan va-t-il acheter les animaleries Truffaut? Faut-il investir dans la fabrication d'avions Canadair? Dans les produits financiers privatisant l'eau des lacs et des rivières ?
Aladdin est, nous l'avons vu, l'acronyme d'Asset, Liability, Debt and Derivative Investment Network. Le sigle inventé par Larry brasse large. Aladdin serait donc un réseau d'informations pour investissements en actifs, passifs, dettes et produits dérivés. On discerne l'idée et l'ambition de Larry, qui invente la lampe magique et fabuleuse, capable d'accomplir les vœux des boursicoteurs et autres épargnants : « Génial Aladdin, dis-moi si je vais être riche, très riche ou juste un tout petit peu riche ? »
Aladdin a été créé au début des années 1990 par BlackRock solutions. L'objectif était de développer un outil d'analyse et d'aide à la décision permettant d'évaluer les portefeuilles d'obligation disponibles sur le marché. Ce programme d'analyse du risque devait assurer le développement de l'entreprise. Il est aujourd'hui le centre nerveux de l'empire BlackRock, devenu la plus grande société de gestion d'actifs dans le monde. Cette solution, qui s'appuie sur l'analyse et le traitement de métadonnées collectées, enrichies et actualisées en permanence, propose maintenant aux utilisateurs internes et externes une évaluation approfondie et transversale de toutes les catégories d'actifs, publics ou privés. Aladdin est également l'algorithme de prévision conjoncturel et incontournable dans le monde financier. Lors de la crise financière de 2008, de nombreux gouvernements proches du naufrage ont fait appel au groupe de Larry Fink et à son IA. Ces marchés et contrats ont permis à Larry de renforcer son emprise sur l'économie mondiale et de présenter à tous le visage d'une entreprise providentielle… Entre investisseur actif ou passif, on se perd un peu. BlackRock a toujours été un actionnaire actif. Les Black Rockers sont des investisseurs passifs, mais des actionnaires actifs. Ils sont investisseurs passifs via leurs ETF et fonds passifs, car, si par exemple le patron de Total décidait de se retirer du pétrole pour devenir 100% renouvelable, ils ne pourraient pas désinvestir, revendre leurs parts. Ils ne peuvent pas sortir et aller voir ailleurs un concurrent plus petit et plus à leur goût. Ils sont bloqués. En revanche, ils sont actionnaires actifs car, s'ils ne peuvent pas revendre leurs parts, ils peuvent en revanche voter contre les projets qui ne leur plaisent pas dans les assemblées générales. Ils sont actionnaires d'autant plus actifs qu'ils sont investisseurs passifs : c'est leur seul levier. C'est un lobby extrêmement puissant, car un manager de Total qui se fait virer par BlackRock est certain de ne plus jamais retrouver de boulot dans un autre groupe pétrolier mondial. Un représentant de BlackRock sera bientôt au board, autrement dit au conseil d'administration, de tous les groupes importants et pourra bloquer des nominations. Pour la plupart de ces gens, arriver au board d'un groupe est l'objectif d'une vie. Ils se conforment naturellement et a priori à la culture de leur entreprise et à la stratégie managériale du P.-D.G. 2020 a sonné le glas de la passivité relative de BlackRock, qui s'opposait rarement à l'avis général et à la volonté d'un président de conseil d'administration. Ils sont en train de faire évoluer leur pratique en agissant de plus en plus sur le fonds et la stratégie des groupes.
Avec l'acquisition pour 1,3 milliard de dollars, en mars 2019, de e-Front, une société française spécialisée depuis 1999 dans les solutions de gestion de portefeuilles et d'ana- lyse de la performance et des risques, Larry marque de nouveaux points et consolide son avance sur ses concurrents. e-Front comptait sept cents clients dans quarante-huit pays : « Nous sommes positionnés sur un marché extrêmement compliqué, explique Tarek Chouman, le directeur général d'e-Front. Nous opérons sur le marché des sociétés privées, dont les données ne sont pas disponibles publiquement, ce qui les rend difficiles à collecter… e-Front a développé sa propre capacité à récolter les données de sociétés non cotées. Au début, des employés entraient ces données manuellement dans les applications, ce qui n'était pas vraiment viable. Grâce à notre leadership croissant, nous avons pu automatiser ce processus de façon totalement unique sur le marché. » Cette pépite de l'ingénierie française est une aubaine pour BlackRock qui n'hésite pas à allonger un milliard de dollars de plus que son concurrent anglais Bridgepoint. Quatre ans plus tôt, en mars 2015, Bridgepoint avait lâché 300 millions de dollars à son fondateur français (alors ravi de signer à ce prix).
«La combinaison d'e-Front et d'Aladdin, la plateforme d'investissement de BlackRock utilisée par plus de deux cent vingt-cinq institutions dans le monde, va établir un nouveau standard en matière de technologie de gestion des investissements et des risques», justifie alors BlackRock dans un communiqué. Dans ce secteur, on le voit ici, l'information sur les trésoreries, les stratégies, les difficultés des sociétés a une valeur inestimable. En rachetant si cher e-Front à un concurrent européen, Larry assoit encore plus son hégémonie sur la finance. Bientôt, plus aucune tête ne dépassera. Le rêve ultime de Larry.

(Chap.18)



Larry et moi par Denis Robert aux éditions Massot



«Je suis émoustillé comme une femme. Emile, allez me chercher une longue perruque blonde !»

Bête et méchant Comme Baudelaire...

Un entretien avec Jean-Christophe Florentin

Le très grand Jean Teulé (au moins un mètre 80) a encore frappé fort.
Après avoir consciencieusement démoli les mythes de Madame de Montespan et Louis XVI, de François Villon, Verlaine, Rimbaud après avoir conté l'histoire de ce village prit d'hystérie collective qui finit par bouffer un de ses notables, les partouzes d'Héloïse & Abélard, le parcours d'une serial killeuse empoisonneuse bretonne, la folie meurtrière de Charles 9 qui allait déclencher la St Barthélémy, c'est désormais au tour de Charles Baudelaire dans « Crénom Baudelaire» de se faire dézinguer, ou du moins, de faire l'objet d'une honnête biographie qui ne cache rien. Si l'oiseau de malheur est aujourd'hui étudié dans tous les collèges, voici un passionnant livre à ne pas mettre entre toutes les collections ornithologiques..





Playboy : Baudelaire aurait pu bosser à Hara-Kiri ?

Jean Teulé : Sûrement avec les trucs qu'il a écrits. Il écrirait ça aujourd'hui, il serait en prison. Je cite toujours de lui un Alexandrin parfait, avec deux hémistiches de six pieds « *de la nécessité de battre les femmes* ». Quand il écrit un poème comme le vin de l'assassin, c'est l'histoire d'un féminicide « *ma femme est morte* » et il dit un peu plus loin « *je l'ai jetée dans un puit* » et ça se termine par « *je m'en moque comme de Dieu, du Diable ou de la sainteté* ». Aujourd'hui, il n'y aurait pas un rappeur, personne qui oserait écrire un truc comme ça.

P : Et pourquoi Baudelaire était aussi méchant ? Parce que sa mère l'a trahi ?

J.T : Je crois que c'est aussi simple que ça. Il a dit de sa mère que c'était son premier et son dernier amour. Le fait que sa mère se remarie 19 mois après la mort de son père quand il avait 6 ans, alors qu'il aimait sa mère d'une façon démente, ça l'a traumatisé. À tel point qu'il racontait que sa mère était sa première drogue. Quand elle partait faire des courses il se retrouvait tellement en manque qu'il allait dans la lingerie pour plonger sa tête dans le panier en osier afin d'inspirer ses culottes sales.

P : Comment on sait ça ?

J.T : Parce qu'il l'a raconté. Il a dit des trucs tellement misogynes du genre «*je ne comprends pas comment on peut laisser rentrer des femmes dans des églises. Quelles conversations peuvent-elles avoir avec Dieu ?* ». Et d'autres trucs sadiques, masochistes, cruels, pervers. C'est lui aussi qui a écrit « *la jouissance jouit dans la certitude de faire le mal* ». Il y a une de ses gonzesses qui a dit avoir une relation intime avec Baudelaire c'est « comme avoir une opération chirurgicale sans anesthésie». C'était un grand marteau.

P : Mais il n'était pas gay ?

J.T : Non. Mais en même temps, il est dit que Baudelaire c'est le « *poète vierge* ». C'est sûrement pas loin. Il y a une de ses gonzesses, Marie Daubrun, qui lui a dit « *en fait tu as horreur de l'acte sexuel, ce que t'aimes c'est le vice* ».

P : Justement il se voulait poète de la beauté mais se vautrait dans la fange, écrivait des horreurs et les filles qu'il fréquentait n'étaient pas des canons, loin de là !...

J.T : Ce n'était pas le poète de la beauté. Il aimait la laideur. Il disait d'ailleurs « *j'idolâtre le mystère de la laideur. La soif de l'inconnu et le goût de l'horrible m'inspire* ». Quand il a acheté à son maquereau Sarah la Louchette, la petite juive qui louchait, il écrit deux poèmes dont le premier commence par « *Une nuit que j'étais près d'une affreuse juive*». Il aimait les femmes maigres aussi. Il disait que les femmes maigres étaient plus nues que les autres. Il disait « *il me semble que leur maigreur est plus indécente* ». Et il aimait les femmes laides, bizarres, tordues.



Apollonie Sabatier plus vraie que nature

P : C'était un peu un gothique avant l'heure ...

J.T : Complètement, c'était un punk. Rien qu'à son allure : il se faisait très souvent teindre les cheveux en vert. Il avait un boa en plume d'autruche autour du cou. Il se baladait avec un mouton teint en rose tenu en laisse. Si je devais retenir qu'un seul truc de Baudelaire, qu'il a écrit dans un poème en prose, c'est que pendant les travaux d'Haussmann qui refaisait tout Paris, lui la nuit, aimait venir aux bords des chantiers contre les tonneaux de poudre destinés à détruire les façades de vieux immeubles. Là, il s'allumait un cigare pour risquer sa peau, pour connaître le plaisir de l'anxiété. Et après il retournait écrire.

P : ... Il était suicidaire ?

J.T : Non, suicidaire en apparence mais en même temps bidon. Quand il fait une tentative de suicide c'est complètement bidon et foiré. Mais c'est ça Baudelaire, un mec qui s'allume un cigare prêt d'un tonneau.

P : Et quel est l'acte le plus atroce qu'il ait commis à tes yeux ?

J.T : Il y en a un qui est pas mal quand même, et ça aussi il l'a raconté. Pendant la révolution de 1848, Louis Philippe fuie la France, ça va être la révolution pour l'installation de la République. C'est la seule fois où Baudelaire s'est mêlé de politique. Il a acheté un fusil et une cartouchière, puis il a entraîné les manifestants sur la montagne Sainte-Geneviève, là où se trouvait l'école polytechnique, que son beau-père qu'il méprisait dirigeait. Baudelaire haranguait les foules « *il faut assassiner le général Aupick* ». Il a profité de la révolution pour essayer de régler un problème personnel. Puis les étudiants qui étaient derrière lui disaient : « *mais non on n'a rien à lui reprocher à ce général* », et ils se sont barrés. Baudelaire fut du coup très déçu par la République. Il a dit « *à partir de ce jour j'ai été dépolitiqué* ». Nous on dit dépolitisé ce qui est une faute car il n'y a pas de « s ». Il a dit « *Que maintenant la République se passe de mes conseils et de mes lumières, et se débrouille comme elle peut. La prochaine révolution pourra bien tempêter à ma vitre, ça*

ne me fera plus lever les yeux de mon pupitre ». C'est la seule fois où il s'est mêlé de la politique, pour essayer de faire zigouiller son beau-père. Et quand il est reparti avec le fusil, comme il l'a raconté, il l'a filé à un môme.

P : Il détestait les enfants…

JT : Oui. Quand il voyait une mère avec un môme dans un square, il demandait: « *il est a vous cet enfant ?* » et la mère toute fière : « *Oui bien sûr* » « *Grand Dieu il est horrible !*».
Bref, il laisse le fusil au môme et s'éloigne, sachant que les soldats républicains ne sont pas loin. Puis il entend deux coups de feu. Le gamin s'est fait trucider.

P : Il n'avait quand même pas prévu qu'il allait se faire descendre …

J.T : Pas sûr… Il faisait des trucs super provoc. Dans une taverne belge il disait aux gens qu'il était un pédéraste venu en Belgique pour faire des corrections d'ouvrages infâmes, qu'il avait tué et mangé son père. Il voulait être détesté c'est très curieux. D'habitude les artistes rêvent d'être aimés, lui il voulait être le plus détesté possible. D'ailleurs il a dit « *avec mon talent désagréable, je voudrais mettre l'humanité tout entière contre moi. Je vois là une jouissance qui me consolerait de tout* ». Baudelaire c'est un chagrin d'enfant dont il ne s'est jamais remis.
Et une de ses doctrines aussi était « *droit au pire* ». Il voulait être le plus choquant possible, même si je ne suis même pas sûr qu'il le pensait quand il disait la nécessité de battre les femmes et tout. Il voulait toujours choquer, étonner tout le monde. Et les gens disaient de lui « *Baudelaire rentrant le soir doit se coucher sous son lit pour s'étonner lui-même* ». Il voulait toujours passer pour un dandy absolu, et il expliquait ça en disant « *je veux qu'on voit en moi un dandy total pour faire oublier que je suis constitué de muscles, de tissu, d'écoulements liquides et de sécrétions physiologiques. Je ne veux être qu'une apparence* ». Et les femmes, il les aimait comme ça. Il avait horreur des femmes naturelles. Une femme naturelle pour lui était horrible. Il les voulait maquillées, avec des perruques … Tout ce qui pouvait être le plus faux possible.



Souvenons-nous de l'affaire madame Sabatier, la femme la plus bandante de Paris que tous les grands artistes de l'époque rêvaient de baiser. Il lui a dédié nombre de poèmes des Fleurs du Mal, dont « *A celle qui est trop gaie* » qui se termine quand même par « *Ainsi, je voudrais, une nuit,*
Quand l'heure des voluptés sonne,
Vers les trésors de ta personne,
Comme un lâche, ramper sans bruit,
Pour châtier ta chair joyeuse,
Pour meurtrir ton sein pardonné,
Et faire à ton flanc étonné
Une blessure large et creuse,
Et vertigineuse douceur !
A travers ces lèvres nouvelles,
Plus éclatantes et plus belles,
T'infuser mon venin, ma sœur ! »
Le poème a ensuite été interdit par la Justice et Baudelaire condamné. Pas madame Sabatier qui en fut ravie et décida de s'offrir au poète, le seul mec de sa cour avec qui ça s'est produit. C'était la plus belle femme de Paris, dont la statue nue se trouve au musée d'Orsay signée Auguste Clésinger. Une statue hyperréaliste à partir d'un moulage de son corps. Cette gonzesse était un canon. Et forcément la nuit d'amour s'est très mal passée car les belles femmes n'intéressaient pas du tout Baudelaire. Pas de pot, là il tombe sur la plus belle de Paris. Il a dit que ça a été la nuit du fiasco. Le lendemain il lui a écrit une lettre de rupture, en lui disant « *je vous prenais pour une déesse et en fait vous n'êtes qu'une femme* ». Elle en a été meurtrie toute sa vie.

P : Qu'est ce qui en a fait sa fortune et sa renommée ? Un seul livre ?

J.T : De toutes façons c'est l'auteur d'un seul livre. La première édition s'était vendue à 1100 exemplaires, ce qui à l'époque n'était pas si mal. C'était genre



15000 d'aujourd'hui. Mais c'est l'auteur d'un seul livre, de 100 poèmes. Ça a été une bombe : 13 poèmes sur 100 ont été attaqués en justice, c'est la classe, pour outrage aux bonnes mœurs, à la morale publique et mise à néant des chères croyances du Christianisme. Ceci dit il y a un de ces poèmes qui a pour titre « *Le reniement de saint Pierre* » qui démarre comme ça :
« *Qu'est-ce que Dieu fait donc de ce flot d'anathèmes Qui monte tous les jours vers ses chers Séraphins ? Comme un tyran gorgé de viande et de vins, Il s'endort au doux bruit de nos affreux blasphèmes.* »
Quel culot d'écrire ça à l'époque de Napoléon III, d'autant que le poème se termine par « *Saint Pierre a renié Jésus… il a bien fait.* » C'est incroyable. Et tout était bizarre avant. Un poète qui emmenait sa gonzesse à la campagne la décrivait en train de cueillir des pâquerettes. Lui quand il emmenait Jeanne Duval à la campagne, il écrit une charogne, « *vous allez devenir une pourriture* » … Il parle de ses amours décomposés. Il a renversé la table de la poésie, il a délibérément choqué tout le monde. Et un des pires trucs qu'il a dit, quand les Fleurs du Mal ont enfin été corrigées, à son éditeur Auguste Poulet-Malassis qu'il a toujours appelé Coco Mal-Perché : « *maintenant que l'intérieur du livre c'est réglé, parlons de la couverture. Je voudrais qu'elle soit reliée en peau humaine, et évidemment en peau de femme* ». Il s'interrogeait, il disait « *la peau du dos pour faire une couverture c'est sans doute mieux*



parce que plus épaisse mais ceci dit peut être trop fine. Si on choisit la peau des seins, c'est bien parce que le mamelon tanné mis au centre de la couverture ça ferait comme un joli médaillon et ça donnerait un petit cachet supplémentaire au livre». Et là Poulet-Malassis lui a dit « *mon cher Baudelaire, il y a des moments où je doute de votre état mental. Il y en a d'autres où je n'en doute plus, et c'est la plupart du temps*». C'était un timbré complet.

P : Personne n'a essayé de le faire internet chez les dingues ?

J.T : Il a été au bord de Charenton-les-fous, mais il n'y est pas allé. Il a répondu à son éditeur comme un défi : « *Coco Mal-Perché, ne nous laissons pas museler par la tradition, et puisque vous ne voulez pas, moi de toutes façons j'en ferai, un livre relié en peau de femme. Et je sais à qui je l'offrirai* ». C'était forcément à sa mère. « *Et je me fais fort de trouver un petit interne de faculté de médecine qui me prélèvera la peau du macchabée. Je lui demanderai de choisir plutôt la peau du condamné à mort, et si ça pouvait être pour infanticide ce serait parfait* ». On revient toujours à son truc d'enfance. Ce qu'on sait, c'est qu'après la sortie de la première édition des *Fleurs du Mal*, bien emballé il a voulu en donner un exemplaire à sa mère, en lui disant : «*J'ai trouvé un relieur rue du Bac qui a fait pour toi une reliure très spéciale, parce que je ne voulais pas pour toi une couverture ordinaire* ». Sa mère a refusé le livre, en disant « *je refuse un livre qui a été poursuivi par la justice, et dont l'auteur a été condamné* ». Baudelaire lui a répondu « *un jour tu l'auras quand même d'une façon ou d'une autre !*». Et on n'en sait pas plus. C'est pour ça que je suis un peu flou sur la possibilité qu'il l'ait fait. Mais je pense que oui, très certainement, il l'a fait. J'ai cherché pour savoir si le livre existe en première édition pour sa mère, mais non il lui a envoyé la deuxième édition quand elle habitait à Honfleur. On n'a pas de trace de la première édition. En tout cas je n'ai pas trouvé. Si ça se trouve la première édition des Fleurs du Mal offert à sa mère était reliée en peau de femme...

P : Et tu savais que c'était un enfoiré à ce point-là avant d'écrire ce bouquin ?

J.T : Non, je savais qu'il était très misogyne, et ça me fait chier les misogynes. Et puis qu'il était très désagréable. Ce qui me gonflait aussi c'est qu'il disait toujours qu'il vivait dans la misère alors qu'il avait hérité de 100 000 francs or de la part de son père, ce qui est équivalent à 5 ou 6 millions d'euros. Il a dépensé la moitié en un an et demi. Ce qui fait que sa mère et son beau-père sont allés au tribunal et ont réussi à le faire mettre sous tutelle, avec une pension mensuelle. Le mec qui joue au pauvre touche un salaire d'employé de bureau à ne rien branler, et donc il me cassait les couilles. Puis finalement je me suis vraiment mis à lire les biographies, surtout les témoignages des gens qui le connaissait, et là je me suis dit c'est une punk-star. C'est pour ça que dans mon livre je dis « *Charles Baudelaire premier punk sur terre* ».

P : Qui serait aujourd'hui sa réincarnation ? Sid Vicious ?

J.T : Oui ça aurait été ça exactement. C'était un mec très tordu, mais avec des trucs rigolos aussi. Son premier éditeur à le publier pour des rapports annuels d'un salon de peinture et de sculpture, en 1848, s'appelait Jules Labite, son deuxième éditeur s'appelait Poulet-Malassis, les Fleurs du Mal ont été distribuées par la librairie religieuse « *Connard et compagnie* », et son procureur à son procès s'appelait pinard. Il disait : « *Je suis maudit* ».

P : Comment ça t'est venu de t'intéresser au mec ?

J.T : Toutes les idées que j'ai eues viennent du hasard. Je faisais l'émission de Nagui sur France Inter. Une journaliste qui s'appelle Leïla kaddour, me demande après François Villon si je vais faire des trucs sur d'autres poètes, et je lui dis que je n'écrirai jamais sur Baudelaire parce qu'il est trop misogyne, trop désagréable. J'ai besoin de héros pour écrire sur eux. Là lui je le déteste. Et elle me dit en interview que ça pourrait être un angle. Ça ne m'est plus sorti de la tête. Du coup je suis parti là-dessus. Ce qui est marrant c'est que la semaine prochaine je vais refaire l'émission de Nagui où il va y avoir Leila, et je veux lui acheter un énorme bouquet de fleurs que je vais lui donner à l'émission en lui disait merci.

P : A la fin Baudelaire meurt finalement dans la gloire...

J.T : Non, pas dans la gloire. Il était connu. La gloire s'est développée après. Encore que s'est arrivé aussi de son vivant. Les jeunes se sont mis à l'aimer beaucoup, et il y avait des graffitis écrits à la craie « *c'est beau de l'air* ». Quand il était à la terrasse d'un café, tous les lycéens du coin venaient vers lui, pendant que lui demandait au patron du bar de les chasser. Il disait aussi je déteste la jeunesse. Il détestait tout le monde et lui-même. Il a dit « *si j'avais un fils qui me ressemble, je le tuerai par horreur de moi-même* ». Il disait aussi « *mécontent de tous et mécontent de moi* ». Au bout du compte, ce mec absolument désagréable finit par être émouvant, touchant, bouleversant, envoûtant. Je crois qu'à la fin du livre, on doit ressentir ça. Il était devenu d'une émotivité de dingue à la fin de sa vie. Poulet-Malassis a raconté aussi que Baudelaire lui a dit un jour en Belgique « *maintenant dans la rue, un homme qui marche derrière moi, un enfant ou un chien que je croise me donne envie de m'évanouir* ». Il était devenu d'une sensibilité de fou. Et la daube y était pour beaucoup. Le haschich qu'il prenait on appelait ça de la confiture verte, de l'extrait gras de haschich mêlé à du miel et des aromates. Les mecs qui voulaient se doper avec ça prenaient une demi petite cuillère, touillaient ça dans leur café et buvaient ça.

P : C'était un stupéfiant interdit à l'époque ?

J.T : Non ce n'était pas interdit. Et lui en prenait une cuillère à soupe qu'il mettait dans son thé du matin à jeun. C'est la valeur d'une barrette de shit, mais du shit de l'époque pas coupé avec du pneu. Il était défoncé dès le matin. Après il est passé à l'opium comme un dingue. Il est passé à l'opium à cause de la syphilis. Sara la Louchette qui l'a dépucelé lui a également collé une bléno, la deuxième Jeanne Duval lui a collé la syphilis. Lui qui disait : « *déjà je ne fais aucune confiance aux femmes*», ce n'est pas ça qui lui a fait changer d'avis ! Quand il avait la syphilis, soi-disant pour se soigner parce que l'on sait que ça ne sert à rien, il fallait prendre du mercure et de l'iodure de potassium. Mais le mercure provoquait des maux de ventre terrible. Et pour calmer les effets indésirables, il fallait prendre des gouttes d'opium liquide. Son pharmacien situé près du pont-neuf lui a dit «*je vous prescris ça, il faut en prendre 7 gouttes par jour. Jamais plus de 10*». A la fin de sa vie, il en prenait 1600 par jour. Après, comme si ça ne suffisait pas, il sniffait de l'éther. Donc entre le haschich, l'opium et l'éther, à 45 ans il en avait l'air d'en avoir plus de 80. Mais il ne buvait pas. Il n'aimait que les Bordeaux blanc et rouge. Ce n'était pas Verlaine qui était un alcoolique

P : Tout ça à mal terminé : il meurt à 46 ans, et pour le punir on l'enterre avec le général Aupick à Montparnasse…

J.T : Exactement, et sur la tombe il y a 10 lignes sur le général Aupick, 2 lignes sur Baudelaire et en dessous il y a 8 lignes pour la mère. Il n'y a même pas écrit qu'il est poète. Et lui avait prévu son épitaphe. Pour le comprendre, il faut savoir que le mot « *gaupe* » à l'époque voulait dire « *salope* ». Et l'épitaphe qu'il voulait sur sa tombe c'était « *Ci-gît qui pour avoir par trop aimé les gaupes, descendit jeune encore au royaume des taupes* ». Moi je voudrais aller chez un marbrier commander une plaque de marbre noir, faire graver en lettres dorées son épitaphe, et la poser sur sa tombe. Je crois que je vais faire ça. Il paraît que c'est interdit. En même temps c'est son épitaphe et ce n'est pas la famille de Baudelaire qui va me casser les burnes vu qu'il n'y a plus de descendants.

P : Le fait qu'il soit étudié dans les écoles en fait-il un artiste surestimé ?

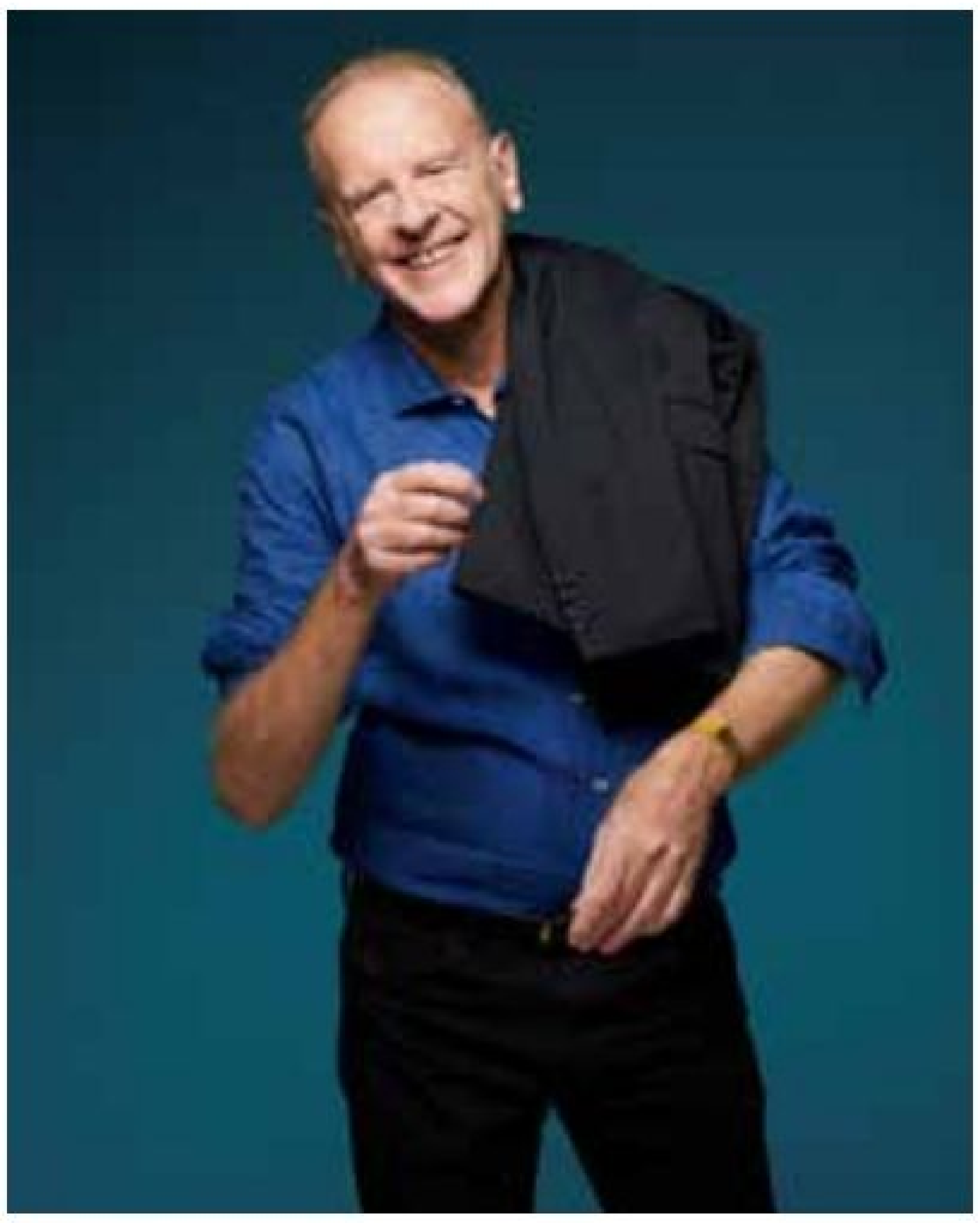
J.T : Non, c'est l'Everest en poésie. Sans Baudelaire, il n'y aurait pas eu Verlaine ni Rimbaud. C'est vrai que c'est l'auteur d'un seul livre. Sur les 13 poèmes attaqués, il y en a eu 6 qui ont été condamnés, c'est-à-dire interdit de lecture, tu pouvais aller en prison pour avoir lu ces poèmes-là, jusqu'en 1949. 92 ans après la sortie des Fleurs du Mal ! C'est quand même la grande classe. Ça aurait plu à Choron, il aurait adoré ! Quel mec, je le trouve fascinant. Au début, je le détestais mais maintenant je me dis oh putain qu'est-ce que j'aurais aimé le connaître. Il aurait été désagréable avec moi comme avec tout le monde, mais j'aurais été sidéré.

P : Tu lui aurais dit quoi ?

J.T : Pas grand-chose, je l'aurais écouté. Le moindre truc que j'aurais dit aurait été pour placer une connerie et il m'aurait envoyé chier. Il était vraiment trop désagréable avec tout le monde, et il l'aurait été avec moi. Parfois, mais sans doute que j'ai tort, j'ai la faiblesse de croire que parmi tout ce qui a été écrit sur Baudelaire, toujours des livres d'intellos sur la sa pensée de poète, le livre qu'il aurait préféré, aurait pu être le mien.

P : C'était un mec qui avait de l'humour ?

J.T : Oui, mais personne ne l'a vu rire. Comme Jésus, on dit qu'il n'a jamais ri de sa vie. Mais de temps en temps il faisait des pointes d'humour, et toujours les lèvres serrées. Il avait une sale gueule. Moi, pour la couverture, j'ai donné une photo au dessinateur là où il est le plus beau, hyper classe. Et je voulais lui coller sur le front le petit pansement en croix, vu qu'il est tombé sur la tête en disant « *crénon* » et qu'il est resté bloqué sur ce mot. Il s'est fait chasser du couvent-hôpital parce que dans une chaise roulante il passait son temps devant un grand tableau dans le réfectoire représentant la vierge et l'enfant. Là, il passait effectivement son temps à mater le cul de Marie en hurlant des « *Crénon ! Crénon !* » complètement excités. Il a été chassé du couvent. Comme je dis dans le livre aussi, les gens croient que j'exagère, les bonnes sœurs ont fait venir aussitôt un prêtre exorciste pour asperger d'eau bénite partout où il était passé, ont brûlé tous ses draps couvertures comme si c'était le diable qui avait été chez elles.



P : Après Baudelaire, ça serait qui ton prochain sujet d'étude ?

J.T : Je n'en ferai plus, ça sera le dernier. Puis trouver pire que Baudelaire, c'est difficile, c'est même impossible.
Baudelaire c'est le « *pompon* », il a décroché la queue du Mickey. Il n'y a pas pire que Baudelaire, et à la fois pas mieux au niveau du talent.

P : Pourquoi cette fascination de ta part, comme pour Baudelaire d'ailleurs, pour tout ce qui touche la mort, le laid, le gore ?

J.T : Je suis fasciné par ces mecs qui vont piocher dans la laideur pour en faire du beau. Lui il disait « *je veux pétrir de la boue pour en extraire de l'or* ». Il fallait qu'il aille au plus profond de la boue pour essayer de trouver du beau à sa façon. C'était un orpailleur. Un des derniers poèmes qu'il a écrit, «*Le mort joyeux* » commence par :
« *Dans une terre grasse et pleine d'escargots*
Je veux creuser moi-même une fosse profonde,
Où je puisse à loisir étaler mes vieux os
Et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'onde »
C'est quelqu'un qui n'en pouvait plus de son passage sur terre. Il n'avait quasiment aucun ami, et ceux qui étaient ces amis comme Charles Asselineau étaient d'une patience de



moines bouddhistes. Et son éditeur l'adorait. Baudelaire a d'ailleurs abusé de lui quand il s'est retrouvé en prison à cause de lui pour faillite ! Condamné à 2000 francs d'amende et un an de prison. Parce que Baudelaire n'arrêtait pas de lui emprunter du fric, à lui faire signer des traites que l'éditeur devait rembourser à sa place, et Poulet-Malassis s'est retrouvé en faillite à cause de Baudelaire, et incarcéré à la prison de Clichy. Pendant que son éditeur était en prison, il est allé revendre les droits des *Fleurs du Mal* à Hetzel, qui était l'éditeur de Jules Vernes, et tout le monde était sidéré. Son éditeur était le seul mec au monde qui a eu les couilles de le publier, il lui a piqué son fric, il se retrouve en prison à cause de lui, et pendant qu'il est en taule, il est allé revendre les droits qui sont à lui !



P : Sans culpabiliser une seule seconde ?

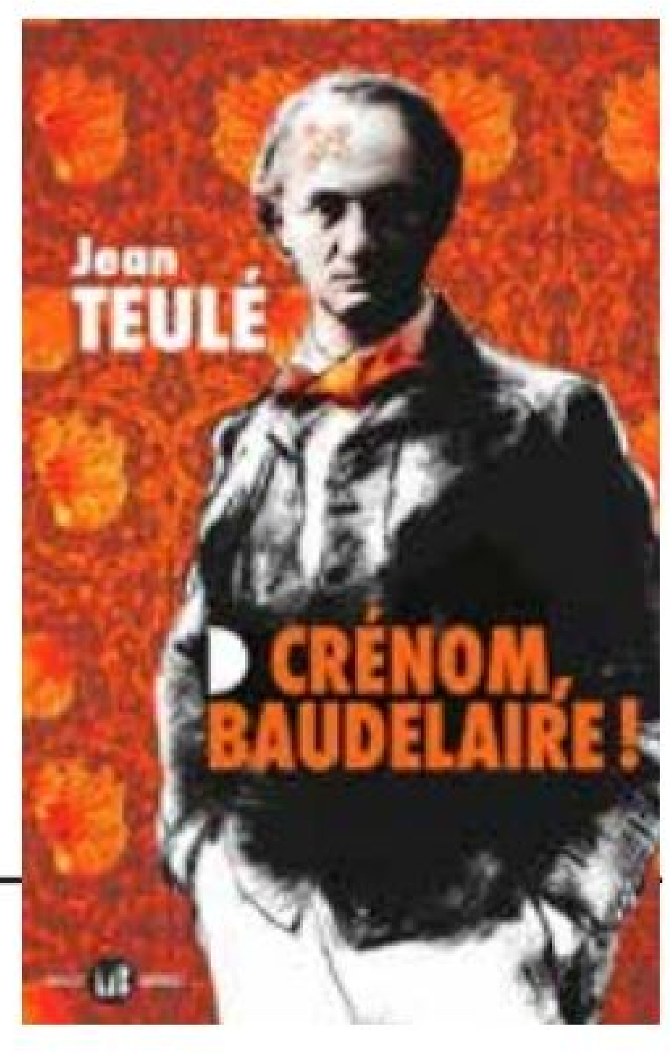
J.T : Et si ! Il a dit « *ce matin j'ai subi un singulier avertissement, j'ai senti passer au-dessus de moi l'aile de l'imbécilité*». Et ça c'est vraiment touchant. Il se rencontre qu'il est horrible. Il y a du Baudelaire dans Choron. Il n'y a pas le niveau de talent, mais Choron comme Baudelaire était un mc qui allait au bout du bout. Je suis persuadé que Baudelaire aurait eu sa place à Hara-Kiri.

P : Et toi on a dû te dire des milliers de fois que tu es l'écrivain des bas-fonds, de la saloperie, du gore etc... c'est ton truc ?

J.T : Il n'y a que ça qui m'attire ! Je raconte souvent que quand j'étais tout petit, ma mère passait son temps à me raconter des faits divers horribles. Je crois qu'elle m'a nourri à ce lait-là, et que je ne peux pas m'en défaire. Je me souviens d'une histoire qui m'a fait faire des cauchemars pendant des années. J'avais 5 ans quand elle m'avait raconté l'histoire d'un mec qui roulait en moto sur une route nationale. Il veut doubler un camion qui transporte des plaques de tole. Au moment où le mec double le camion, une plaque de tole glisse et décapite le motard dont l'engin poursuit sa trajectoire bien que sans pilote, du moins sans tête de pilote. Tu imagines la scène : un bolide conduit par un motard sans tête, crachant des jets de sangs comme un geyser, qui continue sa trajectoire comme un canard décapité continue sa course folle ?
Putain quand t'as 5 ans et que l'on te raconte ça avant de dormir, après tu fais du môme un écrivain à horreurs comme moi ! Et je mets ça sur le dos de ma mère ! C'est la clé à moi. Et la clé de Baudelaire, c'est le remariage de sa mère.

P : Et tu cherches à choquer aussi comme Baudelaire ?

J.T : Oui, aussi. Les gens qui lisaient «*Mangez-le si vous voulez* », ne pouvaient pas aller au bout du livre. Ces mecs qui vont au bout du bout m'ont toujours fasciné, et c'est pour cela que j'ai toujours aimé cette bande d'Hara-Kiri





moines bouddhistes. Et son éditeur l'adorait. Baudelaire a d'ailleurs abusé de lui quand il s'est retrouvé en prison à cause de lui pour faillite ! Condamné à 2000 francs d'amende et un an de prison. Parce que Baudelaire n'arrêtait pas de lui emprunter du fric, à lui faire signer des traites que l'éditeur devait rembourser à sa place, et Poulet-Malassis s'est retrouvé en faillite à cause de Baudelaire, et incarcéré à la prison de Clichy. Pendant que son éditeur était en prison, il est allé revendre les droits des *Fleurs du Mal* à Hetzel, qui était l'éditeur de Jules Vernes, et tout le monde était sidéré. Son éditeur était le seul mec au monde qui a eu les couilles de le publier, il lui a piqué son fric, il se retrouve en prison à cause de lui, et pendant qu'il est en taule, il est allé revendre les droits qui sont à lui !



P : Sans culpabiliser une seule seconde ?

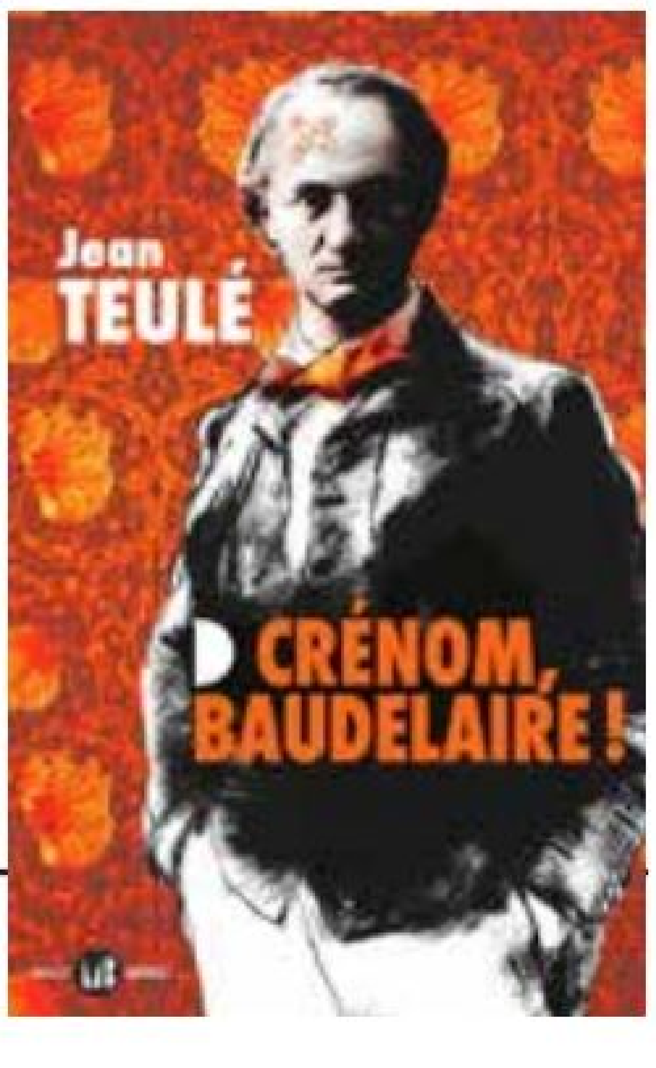
J.T : Et si ! Il a dit « *ce matin j'ai subi un singulier avertissement, j'ai senti passer au-dessus de moi l'aile de l'imbécilité* ». Et ça c'est vraiment touchant. Il se rencontre qu'il est horrible. Il y a du Baudelaire dans Choron. Il n'y a pas le niveau de talent, mais Choron comme Baudelaire était un mc qui allait au bout du bout. Je suis persuadé que Baudelaire aurait eu sa place à Hara-Kiri.

P : Et toi on a dû te dire des milliers de fois que tu es l'écrivain des bas-fonds, de la saloperie, du gore etc... c'est ton truc ?

J.T : Il n'y a que ça qui m'attire ! Je raconte souvent que quand j'étais tout petit, ma mère passait son temps à me raconter des faits divers horribles. Je crois qu'elle m'a nourri à ce lait-là, et que je ne peux pas m'en défaire. Je me souviens d'une histoire qui m'a fait faire des cauchemars pendant des années. J'avais 5 ans quand elle m'avait raconté l'histoire d'un mec qui roulait en moto sur une route nationale. Il veut doubler un camion qui transporte des plaques de tole. Au moment où le mec double le camion, une plaque de tole glisse et décapite le motard dont l'engin poursuit sa trajectoire bien que sans pilote, du moins sans tête de pilote. Tu imagines la scène : un bolide conduit par un motard sans tête, crachant des jets de sangs comme un geyser, qui continue sa trajectoire comme un canard décapité continue sa course folle ?
Putain quand t'as 5 ans et que l'on te raconte ça avant de dormir, après tu fais du môme un écrivain à horreurs comme moi ! Et je mets ça sur le dos de ma mère ! C'est la clé à moi. Et la clé de Baudelaire, c'est le remariage de sa mère.

P : Et tu cherches à choquer aussi comme Baudelaire ?

J.T : Oui, aussi. Les gens qui lisaient «*Mangez-le si vous voulez* », ne pouvaient pas aller au bout du livre. Ces mecs qui vont au bout du bout m'ont toujours fasciné, et c'est pour cela que j'ai toujours aimé cette bande d'Hara-Kiri



Bête & méchant

Attention, livre à ne pas mettre entre toutes les mains. Pire que les *Fleurs du mal*. Le Professeur Choron, créateur du mythique Hara-Kiri était grossier, raciste, misogyne et finalement génialement drôle. Les excellentes éditions Hugo-Desinge ont la bonne idée de rééditer les meilleures - ou pires, c'est selon - saillies du grandiose professeur en bêtise et méchanceté qui selon l'ami Teulé aurait été le meilleur ami de Charles Baudelaire. Florilège à la limite de la poésie…







Avant-propos

1984-1989 : chaque jour que fit le bon Dieu, je me rendais au 10 rue des Trois Portes,

Paris 5eme, petite artère médiévale coincée entre l'église Saint Nicolas du Chardonnet, fief des intégristes et la rue de Bièvre où logeait un certain François Mitterrand alors aux manettes de l'état.

Une grand portail, rez-de-chaussée droite, une immense pièce avec cheminée habilement appelée « La cheminée » et également bureau du Professeur Choron.

Au milieu trônait une immense table remplie de journaux, papiers et aussi de quelques cadavres de bouteilles de champagne et de whisky. En fin de journée, le prof était déjà… très en forme. Ou pas. C'était selon les jours. On pouvait passer du grandiose au nul.

Il s'agissait de faire rebondir le professeur sur l'actualité, lequel partait en roue libre pour sortir un maximum d'horreur en un minimum de temps. Cela était enregistré et monté en tranches de 3 minutes quotidiennement mises à disposition du public sur un des premiers numéros de téléphone surtaxé, le 36 69 69 69 69. Ça ne s'invente pas !

Notre public était large et la « Ligne bête et méchante » faisait florès. D'autant que les pics de communication correspondaient aux heures de bureau : c'est le patron qui offrait et fit ma fortune d'étudiant attardé. Et mit du Champagne dans les épinards du Prof.

On croisait souvent du beau monde à la cheminée : Michèle Bernier (sa fille), Bruno Gaccio (alors compagnon de Michèle), Jean-Jacques Péroni… Qui prenaient volontiers le micro à ma place pour poser les questions que j'avais préalablement savamment préparées et orientées. Plus il y avait d'ouvertures vers le salace et le gore, plus la mayonnaise allait prendre… L'actualité était riche et le courrier des lecteurs d'Union d'un grand secours.

L'été arrivant et un légitime besoin de vacances avec, nous nous demandâmes comment poursuivre notre œuvre et une conclusion s'imposa : placer l'actualité de côté et mettre en place un service durant lequel le Professeur répondrait à une question intime par jour que nous pourrions mettre en boite avant congés. La ligne « Professeur Choron sexologue » était née. Et allait pulvériser les records de consultation. A tel point qu'elle survécut à la trêve estivale.

Le Professeur est peu à peu devenu un père spirituel admiré pour ses audaces par le petit bourgeois que j'étais qui n'en revenait pas de gagner quelqu'argent avec cet exutoire/défouloir. Le professeur appréciait ces moments de détente de fin d'après midi et une certaine tendresse s'est instaurée entre nous. J'aimais le prof qui me le rendait bien (rien de sexuel, que du spirituel et des spiritueux). Nos rapports quotidiens ont cependant été ponctués de hauts et de bas. Le climax ayant été un procès que je dus diligenter (et gagner) contre le prof qui avait osé vendre à un éditeur belge mes textes que je lui avais imprudemment confiés. Je ne lui en ai jamais voulu. Et lui non plus. C'est Choron: un bandit sans foie (avec ou sans e) ni loi au grand cœur.

C'est la substantifique moelle de ces entretiens qui a été patiemment sélectionnée et novélisée pour passer de l'oral à l'écrit. En relisant ce texte, je m'aperçois que ces propos tomberaient probablement aujourd'hui sous le coup de la loi. Mais que voulez-vous : le Professeur Choron a bâti une légende sur les fondements de l'anarchie et de la provocation « bête et méchante ». Et il faudrait être d'une très grande mauvaise foi pour prendre ces propos au pied de la lettre.

Le fameux esprit Canal lui doit tout, des Nuls à Groland. En passant par un certain Coluche, un autre fils spirituel du professeur. Un humour extrême, sans concession. Volontiers pipi-caca, trash, grossier, irrespectueux au possible, anar, dynamitant l'humour à la grand papa des Raymond Devos, Roger Pierre & Jean-Marc Thibault, Fernand Raynaud et autres comiques en charentaises pas si comiques que ça.

C'est pourquoi je dois maintenant prévenir les intégristes de tous poils, féministes pro #metoo, enfants en bas âge, faibles d'esprit et tenants du politiquement correct : ce livre n'est pas pour eux.

Ces propos sont à replacer dans un contexte de liberté mitterrandienne où il était interdit d'interdire. Ils

doivent se comprendre du 2ème au 14,5° degré. C'est de l'humour et nulle personne saine de corps et d'esprit ne pourra prendre les propos du Professeur pour argent comptant, sous peine de se faire extrêmement mal.
Ce livre ne doit déclencher qu'une réaction sous forme de crise d'hilarité.

Épilogue. Janvier 2005. Cimetière Montparnasse. Il paraît qu'il ne fallait pas être triste aux obsèques du grand homme. Alors que je faisais une tête d'enterrement, Jean-Jacques Péroni m'engueula.
Nous incarnerons la génération Choron jusqu'au bout, comme certains seront opportunément Charlie quelques années plus tard.
Pour finir en chanson, rappelons qu'un cœur féminin ponctuait chaque saillie téléphonique professorale de l'élégant alexandrin : « Ah putain qu'est c'qu'il est con l'Professeur Choron». Je trouve que ça fait une bonne conclusion.

Bonne lecture.

Jean-Christophe Florentin

- Bonjour Professeur Choron, Éric de Verdun nous écrit : «J'ai 29 ans, je vis chez mes parents et je suis encore puceau. Je pratique la masturbation au moins quatre fois par semaine depuis l'âge de 13 ans. J'ai mes habitudes : au bout d'un quart d'heure de caresses je vais chercher un gros gode vibrant. Après l'avoir enduit de vaseline ainsi que mon anus, je me l'enfonce doucement sans difficulté car je pratique cette auto-sodomie depuis de nombreuses années. D'un seul coup l'onde fulgurante de l'orgasme me submerge et dans un grand cri je jouis par l'anus et par la verge tandis que mon gland crache de longs jets de sperme. J'en ai plein le visage. Professeur Choron ces pratiques sont elles normales et pouvez-vous me dire où je pourrais trouver une femme pour me dépuceler ? Merci de répondre à ma question.»

- Je connais à côté de Verdun un éleveur de dindes qu'Éric serait inspiré de visiter. Il place deux grains de maïs au bout de sa bite et gloups gloups gloups gloups, elles arrivent… Il n'a plus qu'à saisir celle qui lui plaît le mieux par le cou et il se l'enfonce dans le cul… jusqu'aux ailes ! Une fois prise ainsi, impossible d'ouvrir le bec. Mais ce n'est pas fini : il convient de reconduire l'opération en attrapant de la sorte une seconde dinde. Il la retourne, écarte les plumes arrières, il sort sa queue et plof, il l'enfonce dans le croupion ! La dinde enculée est très surprise et hurle des glouglouglou tandis que celle qu'il a dans le cul tape des pattes. S'ajoute à ces sons le bruit du mec qui jouit : « Hahohaaaahoooohiiiii… ».J'ajoute qu'un ami peut arriver et prendre la dinde qui a la tête dans le cul de son copain : le nez dans le caca et une bite au cul. La bête est ravie !

- Bonjour Professeur Choron, c'est aujourd'hui Gérard qui nous écrit de Sevran : « Bientôt quinquagénaire toujours curieux et très passionné par tout ce qui peut apporter de la jouissance physique, adepte entre autres du lavement, j'ai lu récemment la confession d'un homme qui prétend s'administrer des lavement par le canal de l'urètre. Il dit pouvoir ainsi se remplir la vessie et uriner aussi souvent qu'il le désire. J'avoue être tenté par ce genre d'expérience sans doute jouissive et excitante. Est ce possible ? Dans l'affirmative comment pratiquer ? Quelle quantité maximale et quelle nature de liquide hormis l'eau pourrait-on s'injecter ? Est ce dangereux ? Merci de me répondre Professeur Choron. »

- Je pense que cet homme est un gars qui a un trou du cul de 40 cm sur 40 cm. La fille se remplit les joues de liquide : n'importe quoi, sauf de l'acide sulfurique. Elle prend la bite de monsieur et dégueule dedans le contenu de ses bajoues. Attention de bien doser : la vessie peut exploser d'overdose, comme un ballon rouge, avec la même fragilité. Cette pratique fait du bien mais est dangereuse. D'autant que tout ce qui a été envoyé dans la vessie se répand à l'intérieur du corps. Il faut qu'un chirurgien ouvre immédiatement le ventre, équipé de serpillière et d'éponges. Avec de l'essence, la jouissance n'est pas la même. On n'a jamais vu de pisseur de feu, il peut essayer. Il y a également les bulles de savon. C'est très beau la vessie pleine d'eau savonneuse. Dès que la jeune fille a enlevé sa bouche, ça fait des bulles de savon au bout de la queue. Finalement, l'essentiel dans ce cas est de faire des bulles.









- Bonjour Professeur Choron, André de Créteil nous écrit à propos de Valérie :
- « Je ne suis pas en forme ce soir qu'elle aille se faire enculer. J'ai le droit d'être malade qu'elle aille sucer tous les mecs de Créteil, j'en ai rien à foutre ! »

- Alors, je vais régler ça en vitesse, mais très rapidement. Comment elle s'appelle déjà celle-là ? Valérie. Toutes des salopes. C'est toujours pareil : on tripote la quéquette, on chatouille les couilles, on flanque des doigts dans le cul et le clitoris dans les oreilles sans tenir compte de l'autre ! Petite salope de merde !

- Poursuivons avec André : « Mais j'ai quand même trouvé avec mon amie un jeu intéressant qui consiste à sucer de la glace. »

- Je regrette tout ce que j'ai dit alors si elle ne suce que de la glace. Valérie n'est vraiment pas une salope. Vous savez qu'à Lourdes la Sainte Vierge ne suce également que de la glace et il ne fait nul doute que si elle suçait autre chose, elle se ferait immédiatement excommunier par le Saint Père le Pape.

- Justement, Valérie précise : «…ce que j'aime, c'est sucer de la glace et en garder quelques morceaux dans ma bouche pour faire ainsi une fellation. Mon ami apprécie beaucoup et nous aimerions savoir s'il existe quelques ouvrages regroupant des jeux de ce genre ? »

- Oui c'est comme ça que M. Findus a inventé les produits congelés. Madame Findus lui suçait la bite avec deux glaçons coincés dans chaque joue. La queue s'est gelée, est tombée et a retrouvée de jolie couleurs remise à température ambiante. On dit que c'est le chat qui l'a ensuite bouffée et a trouvé ça très bon. Peu importe : plus de bite mais les bourses pleines, il allait devenir immensément riche, même s'il devait s'asseoir pour pisser. Autrement je proposerais plutôt un ouvrage pour les hommes qui aime se faire sucer avec des glaçons : «Comment décongeler sa bite » édité par Gallibraquemard.

- Professeur Choron, que pensez-vous de l'inhumanité du monde carcéral ?
- Avez-vous vu une cellule surpeuplée ? Un seul petit robinet sursoit au nettoyage de l'endroit et les condamnés chient, généralement devant leurs copains. Il faut aimer la promiscuité. Plus on ouvre ensuite le robinet, plus la merde explose de tous les côtés pour finir collée aux murs. Nul besoin de carrelage pour
embellir le coin « sanitaire » ! C'est naturellement carrelé marron autour du trou des chiottes. Au bout de plusieurs années, la peinture devient laquée sur l'ensemble de ses couches. La merde est omniprésente. Certain gars s'en servent de mousse à raser et s'en barbouillent le visage avec. Mais nous savons tous qu'il ne s'agit là que d'un prétexte pour justifier une perversion sexuelle. Donc ces cons de chrétiens qui croient isoler les prisonniers des perversions en les éloignant des femmes, en créent d'autres bien plus graves.

- Professeur Choron comptez-vous consulter le cabinet de conseil qui, moyennant 200 euros, détermine votre style et vous conseille, en fonction de votre personnalité et de vos moyens, comment vous habiller pour être toujours à la mode ?
- J'ai consulté mon cabinet ce matin, j'ai chié mais il ne m'a rien dit. J'ai cependant vraiment envie de consulter parce que ma bite n'est plus à la mode. Un peu trop grosse alors que la mode est à la maigreur, en plus elle est entourée de poils. Quel est le meilleur coiffeur pour les domestiquer et faire un brushing trop tendance ? Autant d'essentielles interrogations qui pourraient m'emmener à consulter ce prestigieux cabinet.

- Condamnez-vous l'imprudence de ce plombier qui a mis le feu à son appartement en faisant exploser son aspirateur qu'il avait rempli de détachant pour faire disparaître une tache qu'il avait faite sur sa moquette ?
- Voilà encore un exemple confortant ma thèse qui voudrait que la propreté ne soit pas la santé. De Claude François qui s'est fait piéger dans sa baignoire jusqu'à ce plombier qui se fait sauter la gueule en même temps que son immeuble, répétons-le : la propreté ce n'est pas la santé.

- Professeur Choron des astronomes de l'université de Princeton affirment qu'une masse mystérieuse extrêmement étendue dérive dans l'espace à mi-chemin entre la Terre et l'Univers observable. Avez vous une idée sur la nature de cette masse ?
- Bien sûr que j'ai une idée sur la nature de cette masse : ce sont les couilles du Père Dupanloup monté en ballon. Ses couilles dépassaient de chaque côté de la nacelle. Il est donc normal qu'on les retrouve dans l'atmosphère. Relisez vos livres de science. Ce qui m'amène naturellement à aborder la si stérile querelle opposant actuellement les anti aux pro colonnes de Buren au Palais-Royal. La seule colonne valable c'est la bite à Choron, qu'elle soit implantée au Palais-Royal où n'importe où ailleurs, elle fera l'unanimité. Et les clochards et les chiens ne pisseront plus dessus parce qu'elle pourra répondre, et méchamment.

- Accusé à tort d'avoir martyrisé son enfant adoptif un couple d'enseignants a passé douze semaines en prison. Il est maintenant libre mais brisé par cette épreuve. Comment réagissez vous à cette injustice ?
- S'ils sont brisés, ils n'ont qu'à acheter un tube de Super Glu et tout sera arrangé. Comme ça, ils arrêteront de nous faire chier avec leurs histoires de merde à la con.

- Professeur Choron, avez vous regardé Linda de Souza chez Michel Drucker ?
- Ah, la portugaise… J'ai très envie de chier dans sa valise en carton. Ma merde se mêlerait bien au paquet de connerie qu'elle trimballe dedans.

- Professeur Choron, une infirmière allemande que l'on surnommait l'ange de la mort assassinait les malades par sadisme. Malgré que celle-ci plaide un humanisme douteux, comment expliquez-vous ce comportement déviant?
- Déviant, c'est vite dit et bien vite jugé. Cette salope teutonne au gros cul et gros nichons qui

tombent sous la blouse blanche me fait bander au même titre que les petits vieux qu'elle suçait à mort. Si abréger les souffrances en se faisant sucer est reconnu comme une thérapie outre-Rhin, alors je n'hésiterai pas à traverser la frontière et demander instamment l'adresse de cet institut si avant-gardiste pratiquant les médecines douces.

- Un greffier de la prison de Fresnes s'est trompé et a libéré un détenu à la place d'un autre. Résultat, un dangereux meurtrier est en liberté. Cette situation vous inquiète-telle ?
- Elle devrait surtout inquiéter l'autre qu'ils ont gardé. Un dangereux meurtrier libéré, c'est pas bon pour le commerce, les gens se planquent. Sur les Grands Boulevards parisiens les gens rampent le long des maisons, seul le dangereux meurtrier court. Que fait la police ?

- Professeur Choron êtes vous satisfait de l'arrestation à Mulhouse des deux hommes qui avaient atrocement assassiné un vieillard en le garrotant à l'aide de sa cravate et d'un balai pour n'emporter que 200 francs ?
- Ils sont vraiment cons ceux qui l'ont étranglé pour seulement 200 francs parce que c'était une cravate Dior qui valait bien plus, ils auraient dû plutôt le garroter avec le billet de banque et embarquer la cravate. Les étrangleurs n'ont pas le sens du commerce, on ne peut décidément pas avoir tous les talents.

- Professeur Choron, aimez-vous les Schtroumpfs que l'on voit partout maintenant ?
- Je cultive une haine farouche des Schtroumpfs à la con, des Schtroumpfs pourris, des Schtroumpfs débiles, des Schtroumpfs merdeux, des Schtroumpfs qui donnent envie de chier dessus, qu'on a envie de dégueuler dessus avant de les enterrer vivants, qu'on a envie d'arracher le nez et la queue toute bleue. On a envie d'étrangler le connard qui a dessine ces petits misérables merdeux sans bite, sans rien. Qu'ils crèvent, qu'ils crèvent mais qu'ils crèvent… Comment faire pour que disparaissent des choses comme ça ? On lutte contre le cancer, nous devons lutter contre les Schtroumpfs.

- Professeur Choron, saluez-vous le courage de ces fanatiques de football qui assistent à des matchs, même quand la température extérieure est inférieure à zéro ?
- C'est être courageux pour rien. Les gars qui ont fait la guerre de 14, qui ont perdu une patte ou une partie de la tête, eux étaient courageux. Mais pour rien, puisque aujourd'hui, nous sommes copains comme cochons avec les boches. Les mecs qui reviennent du match de foot congelés, qui n'ont plus de nez, c'est un sacré courage inutile. Qu'ils crèvent et se plantent le ballon dans le cul pour se réchauffer.

- Professeur Choron que pensez vous de la nouvelle publicité des couches Pampers plus absorbantes, plus confortables ?
- En tant que directeur de Hara-Kiri, le pipi caca m'intéresse. Je suis très heureux que des gens comme Pampers pensent à mettre des couches sur les bébés qui peuvent pisser et chier à volonté toute la journée laissant aux mères le temps d'écarter les cuisses pour se faire tringler par le plombier, le facteur, l'ascenseur, l'autobus, le TGV. Merci Pampers de libérer ainsi la femme moderne !

- Professeur Choron, comment expliquez-vous l'assassinat du Premier ministre suédois Olaf Palme ?
- Parce qu'il était un peu frileux : au lieu de porter son gilet pare-balles, il a enfilé un Damart. Maintenant le con est dans son cercueil avec deux trous de balles au lieu d'un.

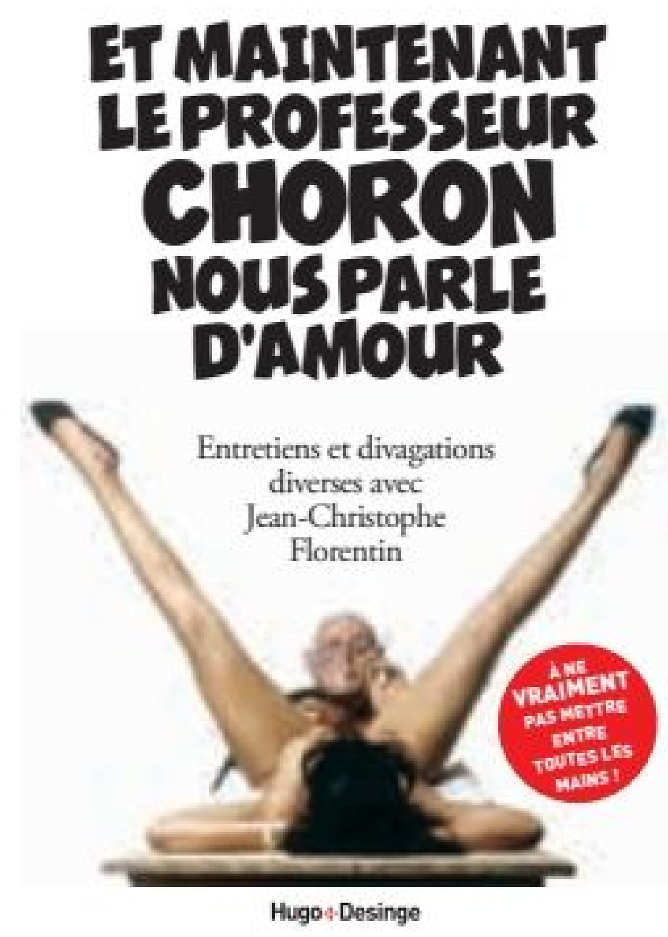
- Professeur Choron 13 000 arbres sont en cours de plantation dans le bois de Vincennes. Cette mesure vous satisfait-elle ?
- Si j'étais écureuil, oui, je serais content. Si au moins il y avait une pute au pied de chaque arbre…13 000 putes au Bois de Vincennes, ça fait rêver.

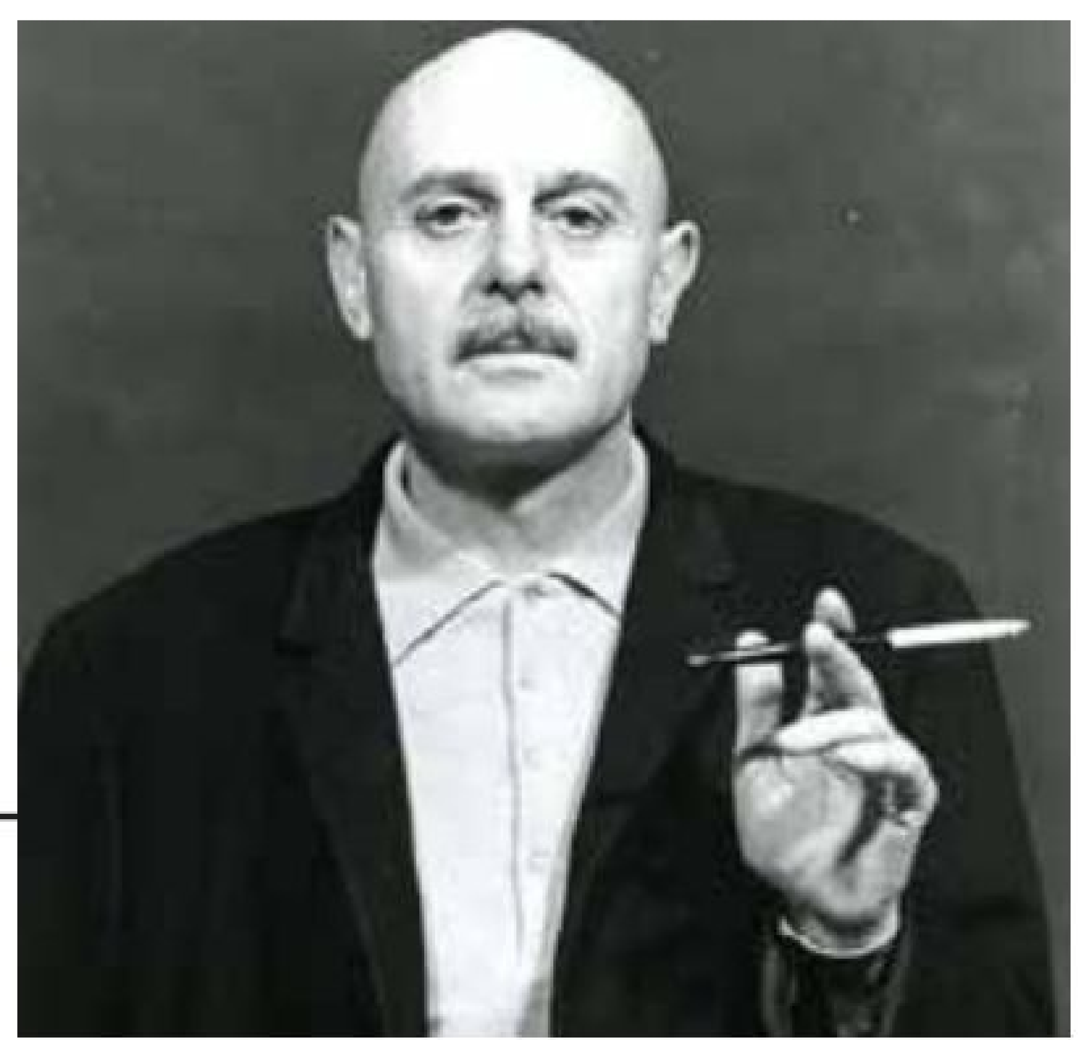
- Professeur Choron, êtes-vous attristé par le décès de la comtesse de Portugal survenue dans sa quatre vingt sixième année ?
- Je suis attristé parce qu'elle ne verra jamais sa 87e année. J'en ai les larmes qui descendent le long des joues, glissent sur mon ventre, glissent le long de mes couilles jusqu'aux genoux et tombent dans mes chaussettes. Pauvre comtesse !

- Professeur Choron, vous sentez-vous interpelé par la cause écologiste ?
- Les verts crient au surpeuplement de la planète mais continuent à faire des enfants, il y a là quelque chose de paradoxal. S'ils appliquaient leurs principes, ils se couperaient les couilles durant au moins deux générations, le temps que la planète se vide quelque peu. Chaque écologiste mâle pourrait s'autochâtrer de la même façon qu'on castre les lapins : en serrant une ficelle autour des petites couillettes. Un nœud, puis un second pour serrer le premier, huit jours plus tard la paire de couilles s'est desséchée dans le petit sac.

- Bonjour, professeur Choron. Alain nous écrit des Landes : «Revenant chez nous avec mon épouse, celle-ci me dit avoir vu dans le parking trois espèces de clochards, deux hommes et une fille d'une vingtaine d'années. Nous sommes obligés de passer à côté et voilà que l'un des hommes nous barre le chemin et nous menace avec un pistolet. Ils nous contraignent à les conduire jusqu'à notre appartement. La fille s'approche de moi : « on va voir si tu bandes». Elle me retire pantalon et slip, s'approche de mon épouse, lui enlève sa robe. Pendant que la fille me tripote et me branle, les deux garçons s'occupent de mon épouse. Je regarde ce spectacle tandis que la fille s'empale sur moi. A force de se faire pénétrer, je vois que mon épouse prend du plaisir, et même jouit plusieurs fois. Dès que j'ai éjaculé dans la fille, celle-ci va se faire lécher le sexe par ma femme. Au petit matin, ils ont également attaché mon épouse et sont partis après nous avoir pris nos vêtements, toutes les conserves et l'argent que nous avions chez nous. Professeur Choron, nous conseillez-vous de porter plainte contre ces gens-là ? Merci de me répondre.»

- Porter plainte dans un commissariat, c'est prendre un nouveau risque. Lorsque vous raconterez votre histoire aux flics, ils vont tous sortir leur gros sexe en se branlant comme des fous. Ce sont des hommes, l'histoire ne peut que les exciter. Vous n'aurez pas droit au passage à tabac mais à l'enculage certain, et dans les commissariats, les flics sont nombreux. Cependant, vous pouvez aimer ça. Si c'est le cas, ça vaut peut-être le coup d'aller porter plainte, mais munissez vous de vos pièces d'identité et d'un gros tube de vaseline.





Arthur Pauly : Léger, si léger.

La vingtaine, normalien et conseiller occulte des éditions Bouquins, Arthur Pauly court les filles, sèche les cours, dévore d'obscurs traités de philosophie et passe toutes ses soirées à L'Eurydice, rue du Cardinal Lemoine, où il corrige son premier roman : Le Courant d'air. Cet ancien khâgneux est bien passionnant. D'autant qu'il préfère nous offrir son texte que le vendre à Sollers, qui le voulait pour son très chic Infini. Ça crée un immédiat élan de sympathie. Comme l'intervieweur est aussi fascinant que son sujet, cette mise en abyme n'est point superflue.

Portrait et entretien par Simon Collin
Photos : Eva Joly (@jolyment)

À six mois, il s'installe rue Montorgueil. À quinze ans, il présente sa candidature à l'Académie française. À dix-sept ans, Jean d'Ormesson lui serre une tasse de thé pour le féliciter de son grand prix au Concours général. À dix-neuf ans, il se fait renvoyer du lycée Henri IV. À vingt-et-un ans, il débarque à l'École Normale. À vingt-deux ans, il reçoit le baptême et la communion solennelle en l'église Saint-Paul. Arthur Pauly – que tout le monde appelle « Pauly » – dîne chez Yushi avec Roland Jaccard, se bourre la gueule chez Emmanuel de Mainecruse, sillonne Paris sur la mobylette de Charles Consigny et de François-Henri Désérable, joue au foot avec François Gibault, déterre les carnets inédits de Pierre Boutang, se promène avec Matzneff dans le jardin du Luxembourg et séduit la petite-fille de Jacques Derrida. Bluffant. D'objet de départ, ce texte que nous ne sommes pas peu fiers de publier sera notre complément d'objet direct.

Il ne faut jamais rencontrer les gens qu'on déteste, parce qu'on finit par les aimer. La dernière fois que j'ai vu Arthur Pauly, je m'en suis sorti avec un nez cassé et un œil au beurre noir. Arthur Pauly a toujours été mon meilleur ennemi. On était deux vieilles putes arrivistes qui voulaient conquérir Paris. Je suis cramé aux UV, il est bronzé de naissance ; mon ex était la plus grande escorte de Paris, la sienne était une normalienne trop sérieuse ; il met des cols roulés noirs, j'ouvre mes chemises rouges jusqu'au nombril ; je considère Denis Tillinac comme le plus grand écrivain français, lui pense que ce n'était qu'un minable éditeur ; il a des allures de khâgneux vaguement puceau, je ressemble à un vieux mac de série B ; il a les cheveux noirs, les miens sont décolorés... Le match était lancé, Jean-Marie Rouart comptait les points.

Je me suis toujours demandé ce qui était passé dans la tête de cet ado de quinze ans pour aller écrire à toutes les vieilles folles de Paris. Mon ami Charles Consigny me disait que les tyrans sont ceux qui savent se faire aimer, et justement Arthur Pauly faisait tout pour se faire détester. Avec son allure de godelureau insupportable, il donnait des coups de pied à Michel Maffesoli chez moi, insultait Jean-Paul Enthoven et ne parlait pas à Rouart du seul sujet qui l'intéresse – Rouart.

Acteur occasionnel de son propre cinoche, il souhaitait des spectateurs, c'est pourquoi il me demandait de l'accompagner. Ce que j'aimais en lui, c'était d'Artagnan, qui vingt ans après, récupère ses complices et leur propose une affaire où il y a des coups à donner, des pistolets à ramasser, des miladies à châtier et de la gloire à conquérir. Il était Ernst Von Salomon, ce pauvre cadet d'une armée démobilisée, ce reprouvé d'une cause inavouable dont l'âme se consume vainement d'un «*isme* » l'autre. Et du plus loin qu'il m'en souvienne, toujours cette envie d'ailleurs, implacable, tenace comme une lésion, et les atlas toujours grand ouverts ; s'en aller loin, toujours plus loin, effacer ses propres traces de telle sorte que nul ne vous rattrape ou ne vous retrouve, oublier, se faire oublier, immobiliser le cours inexorable du temps ; être à soi seul une unique lumière dans la nuit, dans le chaos de l'humanité, jusqu'à ce que d'autres se rallument.
On s'était dit qu'un jour, riches et célèbres, nous débarquerons à Tucson, Arizona, et nous irons dans ces bordels où des mexicaines émergeant de la puberté se prêtent à des infamies flamboyantes, pour deux dollars seulement, là bas dans les bars à matelot de Montevideo où nous illustrerons le panache français dévoyé par les énarques au pouvoir.....





Et bon même si je le hais, je dois l'avouer: par la merveilleuse fluidité et sûreté de sa phrase, il appartient aux classiques. Mais par l'esprit et la langue, ce prestidigitateur d'images, ce jongleur de métaphores, cet agitateur d'idées s'affirme l'héritier des grands artistes baroques. C'est un metteur en scène d'architectures en trompe l'œil. Sous sa plume la langue s'affranchit des lois de la pesanteur, s'envole comme les oiseaux d'Ucello ou de Braque. Mais surtout il écrit le français comme si c'était sa langue maternelle. Je veux dire qu'entre elle et lui, on ne sent nulle distance, nul obstacle, nul truchement étranger, qu'il n'en use pas par personne de cuistre interposée, et qu'à la différence de tant d'excellents écrits, les siens n'ont pas l'air de thèmes français fabriqués par le super bon élève d'un collège anglais ou brésilien. On a commencé par se détester : on finira bien par s'aimer !

Quand je t'ai connu tu parlais de toi à la troisième personne du singulier, aujourd'hui tu es passé à la première personne, tu as fait une dépression ?
Mettons plutôt que je sois devenu chrétien ; à moins qu'arriviste, j'aie décidé de ne plus me faire d'ennemis inutiles.

Rouart dit qu'un bon arriviste est quelqu'un qui ne le montre jamais. Tu as donc très mal commencé ta carrière ?
Cher Rouart ! Suivre ses conseils reste le meilleur moyen d'arriver – mais où? Souviens-toi plutôt de Jules Renard : « *Qu'est-ce qu'un arriviste ? Un futur arrivé.* » Ne sommes-nous pas en bonne voie ?

Tu as été été candidat à l'Académie française à l'âge de 15 ans. Tu es ambitieux, anti-conformiste ou juste fou ?
Les experts sont encore divisés.

On murmure un peu partout que cette candidature faisait suite à un pari.
On a bien raison de murmurer ! Je m'étais promis la plus belle fille du lycée. Margot Marguery, petite chatte brune qui se tordait dans d'interminables écharpes. Pour me consoler d'avoir perdu mon pari, elle s'offrait à moi – trop tard : ma lettre de candidature était expédiée. Tu vois que les chagrins d'amour mènent à tout.

Ça t'amusait tellement d'aller voir tous les vieux pédés de paris, toi, l'hétéro ?
L'un de mes camarades d'hypokhâgne m'avait sacré homosexuel d'honneur: j'en ai la dignité, mais pas le goût. Il disait encore : « *Tu es le plus homosexuel de mes amis hétérosexuels.* » Mes journées se partagent équitablement entre d'assez jeunes filles – je veux dire: des filles de mon âge – et d'antiques écrivains. Est-ce ma faute, à moi, si tous sont homosexuels ? Je revois Marc Fumaroli, petite chèvre derrière des lunettes en demi lune, recroquevillé comme une vierge dans son réduit du Collège de France, s'approcher de moi avec des hoquets gourmands: « *Je m' attendais à voir arriver un grand gaillard, prêt à tout écraser sur son passage, je ne pensais pas vous trouver si petit et mignon !*» Et d'ajouter, s'approchant encore : « *Vous auriez beaucoup plu à Madame de Romilly.*» Grâce à Dieu, j'étais attendu chez le Secrétaire perpétuel : d'un bond, je me faufilai entre les griffes du vieux pédéraste.

Tu as écrit à tous les académiciens. Qui sont les plus salauds et les plus sympas ?
***, une vraie salope ! Elle m'avait écrit une carte ignoble de condescendance : « *Sachez qu'une lettre de candidature s'écrit à la main, et non à la machine.*» J'étais encore si puant que je dactylographiais mon courrier sur une petite Olivetti vert-pomme. Les plus charmants restent les plus talentueux : Déon, Fernandez, d'Ormesson, Carrère d'Encausse – j'en passe, j'en passe. Rouart avait sonné la Diane sur quatre pages dans Paris Match ; il s'enthousiasmait sur Inter : « *Je me suis retrouvé en face d'un garçon qui nourrit le même amour que moi pour la littérature : nous avons parlé de Chateaubriand, de Laclos ! C'était merveilleux !* » Je posais en majesté sous ce titre absurde : « *J'ai quinze ans et je veux devenir immortel!*» Il faut pardonner aux jeunes gens les conneries qu'ils osent, et aux vieillards celles qu'ils n'osent plus.

Tu sais que Rouart m'a dit que c'était lui qui avait voté pour toi à l'Académie.
Tous me l'on dit – mais Rouart reste le seul à s'être pris des tombereaux d'insultes après l'élection : « *Vous déshonorez l'Académie !* » Le monde calomnié accuse le calomniateur.

C'était Fumaroli, cette langue de pute ?
Fumaroli – que tous appelaient « *Fuma*» – n'avait pas tellement digéré de s'être pris un râteau. Des quelques nouvelles, bien modestes, qu'il m'avait demandé de lui adresser, il m'écrivit : « *Je suis au regret de vous apprendre que votre envoi de textes – il soulignait trois*

fois, avec d'énormes guillemets – m'a beaucoup déçu et inquiété. Ces bluettes sentimentales n'ont aucun intérêt, sinon pour vous-même ! » J'avais juré de lui dépêcher à temps un exemplaire de mon premier ouvrage, dédicacé en ces termes : « *Pour le payer de sa bienveillance.* » Son cancer m'a pris de vitesse : les crabes doublent les écrivaillons en dernière ligne.

On s'était bien vengés !
Si je m'en souviens ! Nous dînions ensemble chez Yushi, rue des Ciseaux; comme tu te vantais de connaître le numéro de Fumaroli, nous avions laissé sur son répondeur un message hallucinant : « *Cher Fuma ! Chateaubriand à l'appareil. François-René, oui. J'achève la lecture du remarquable essai que vous m'avez consacré, et dont je vous félicite ; j'y relève cependant quelques inexactitudes – oh ! trois fois rien ! Seriez-vous assez aimable de me rappeler ? Madame Récamier est retenu pour trois mois en Italie : nous trouverons bien un moment pour nous voir.*» Quelle tête, le lendemain, lorsqu'il l'a découvert ! Fernandez en était ravi.

Encore une folle !
Mais quelle folle ! il regrette de ne pas m'avoir reçu lorsque j'avais sollicité de lui une visite académique : « *C'est une faute amicale, littéraire et sexuelle !* » Rien ne m'amuse tant que de l'entendre malmener ses confrères : « **** est idiot, mais ne le dis pas trop fort car il ne le sait pas encore !* » Nous partons nous baigner nus à la frontière espagnole, pour choquer ses voisins ;nous travaillons des heures ; il s'ébroue comme un vieux lion dans la piscine et m'indique les plus jolies filles : « *Nourris ton vice, vieux satyre !* »

Et quel était l'académicien le plus insignifiant ?
Philippe Beaussant, curieux basset baroque, qui remontait chaque semaine du trou du cul du monde, où il vivait, pour assister aux séances académiques Adorable, mais combien futile! J'aurais préféré connaître Marceau, Michel Morht, Jacques Laurent – mort, mort, mort : j'arrive toujours après la fermeture, quand on éteint les lumières.

Eh oui ! Les collabos meurent jeunes. D'ailleurs, autrefois, l'Académie était très Radio Courtoisie ; maintenant, c'est un repère de gauchos !
La vraie question reste : devient-on gâteux parce qu'on entre à l'académie ou bien y entre-t-on parce qu'on est gâteux?

(Changement de sujet : de la culture, on ne conserve que les trois premières lettres. Pauly me dit que je suis le plus grand mac du milieu littéraire. Je présente toutes les putes de Paris à tous les vieux académiciens.)

Et comment tu as connu François Gibault ?
Je lui avais écrit une lettre afin qu'il me présente Madame Céline, qui fêtait ses cent trois ans. Je sonne à la porte du superbe hôtel qu'il occupe rue Monsieur – même ton appartement ne soutient pas la comparaison ! – il ouvre la porte, cherche des yeux puis, baissant la tête, découvre un tout petit bonhomme sur le pallier. J'avais omis de lui préciser mon âge d'alors : quinze, seize ans. Nous nous sommes lancés dans une inoubliable partie de foot avec son fils de sept ans, au milieu des toiles de maîtres.

En fait, sans lui, tu n'aurais pas écrit ce texte, et donc pas publié dans Playboy. Tu lis Playboy ?
D'une main, rien que d'une main.

Qu'est-ce que ça te fait de publier dans ce magazine culte ?
Les culs seuls y sont cultes.

Ça ne te gêne donc pas de trouver du nu féminin en couverture ?
Comment ! Je les préférerais sous ma couverture.

Philippe Sollers voulait publier ton long récit, À la volette, dans L'infini. Tu refuses et préfères Playboy. Pourquoi ce choix ?
Franchement ? Les jambes des filles sont moins longues chez Gallimard.

Tu aimes écrire, décrire, commenter... alors parlons un peu du sujet qui fâche et qui touche malheureusement tout le monde : la Covid-19. Un mot sur cette période ? Sur la gestion du gouvernement ? ....
Sous Robert le Pieux, les famines décimèrent près d'un tiers des Français ; la peste noire, presque autant ; j'attends l'Apocalypse d'un cœur tranquille.

Il paraît que tu es jeune, brillant, littéraire, que tu as un avis sur tout... N'est-ce pas le parfait scénario pour une future carrière politique ?
J'aime mieux servir le Prince que l'État. L'Élysée n'ouvre d'ailleurs plus ses portes qu'aux rebuts de l'École Normale : reçu quinzième au concours, je m'interdis toute carrière. Vois si je suis désintéressé !

Une journée avec toi, ça ressemble à quoi ?
Aux premières chansons d'Hervé Vilard: « *Le temps me brûle doucement.* »

Et une nuit ?
Demande à ton œil au beurre noir !

Fumier ! Et à part la littérature, tu dois bien avoir des passions !
Dans l'ordre : les filles, les routes, les curés.

Ton plus grand rêve ?
M'oublier.

Et comme disait Pivot : si Dieu existe, qu'aimerais-tu l'entendre te dire ?
Tout est accompli.

Alors salut ...
... Et fraternité !

Paris,
décembre 2020.



À la volette

Sur les dernières traces de Lucette Destouches, épouse Céline

Par Arthur Pauly

« Dimanche, François est venu avec un jeune homme de seize ans, Arthur. Lucette associe le nom de Sérénissime à cette visite. Il l'aurait appelée ainsi et ça l'enchante. »

Véronique Robert-Chovin,
Lucette Destouches, épouse Céline

Tulle, tarlatane et mousseline, les jupons crépitent au 21, rue Henri-Monnier : chaque semaine, une poignée de ballerines triées sur le volet viennent y suivre la classe de Mademoiselle d'Alessandri. Du bout de son ombrelle, elle bat la mesure. Satin noir, guimpe froissée, la mine austère et les joues peintes – vieille école. Son chignon se hérisse d'épingles, son parquet d'échardes et ses murs, comme une boîte à musique, de miroirs biseautés. Lucette, très digne dans son justaucorps, lève la jambe, busque les bras tout en guettant, pour mieux en apprécier l'exactitude, son reflet du coin de l'œil. Une, deux, trois ; une, deux, trois. Et le ballet repart de plus belle au son du piano mécanique :



sol dièse, sol, la dièse, si, etc. Assis près d'une fenêtre, cependant qu'à la barre s'use l'empeigne des souliers, Céline jette sur ces éventails de cuisses, culs et cuisses encore des regards avides. Ses yeux s'y affûtent, paupières plissées ; le bleu vire à l'acier. Avec son élégante pelisse, ses baisemains et sa mise soignée, on jurerait quelque héros de Fitzgerald égaré chez Degas, un Gatsby d'un drôle de genre dont les gants, le portefeuille tiendraient au corps par de longues ficelles, genre corde à linge. Il se tait, immobile, n'en perd pas une miette. Tandis qu'au-dehors la critique se déchaîne, il vient trouver refuge parmi les danseuses, noyer sa rancune dans une débauche d'étoffes froissées. C'est lui qu'observe Lucette entre deux arabesques, qu'elle cherche du regard, aussitôt franchi le seuil du studio, lorsqu'elle tourbillonne sur la pointe des pieds. Lui enfin qui, pour régler ses leçons, lui laisse avant de partir un petit billet. Fauchée comme les blés, elle ne saurait s'en acquitter elle-même : forcément, ça crée des liens. Dès sa première visite, Céline la remarque. Son maintien, sa gaieté l'envoûtent. Il faut dire que, dans la cohue des ballerines, elle détone. Les petits rats, tutus et pompons, non merci. Elle leur préfère les danses hindoues, russes ou espagnoles, danses de caractère qui lui tournent la tête. À vingt ans, lasse des vexations et des intrigues, elle claque la porte de l'Opéra-Comique pour découvrir Broadway où les bandits, prohibition oblige, font miner de boire leur whisky dans de petites tasses à thé. Grande impression, triomphe, lauriers. Al-Capone, un soir, pille les spectateurs en plein ballet sans qu'elle s'en aperçoive. Linotte et toujours môme, elle mesure ses gestes, incline la taille, pivote, fouette, redouble d'allégresse, tantôt féroce et tantôt gaie. Les manches de son costume battent l'air, ses pieds rebondissent sur les planches, elle s'envolerait si l'on ne baissait à temps le rideau. Avec elle, les folklores renaissent de leurs cendres, Pékin s'arrange de Moscou, on repeint l'opéra Garnier aux couleurs du kathakali. Le public n'en croit pas ses yeux. Disparue, la petite Française : son adresse, sa grâce, son agilité sont d'une jeune Chinoise. Légère, elle mêle le chigong au flamenco, la polka au taï-chi. De retour à Paris – car l'aventure, c'est charmant mais ça ne nourrit pas – elle se précipite rue Henri-Monnier, à l'ombre de Mademoiselle d'Alessandri. C'est l'été 1936, les premiers congés payés. Céline l'entraîne au Luxembourg, au cinéma, rue Lepic. Premiers chapitres, le roman s'apprête: il va durer près de cent ans.

Mais la pellicule s'emballe, dérouille, sursaute et nous emporte dans ses saccades. On brûle les étapes. Sur l'écran, comme accélérés, se bousculent les souvenirs, les vieilles diapositives. 1940 : Sartrouville, son dispensaire, les pauvres à chaude-pisse, la débâcle, le bruit des bottes, bagatelles et peccadilles. 44 : Montmartre sous les bombes à feu et à sang, la fuite, l'exil, Baden-Baden, les cours de gymnastique à Sigmaringen, Pétain & Co. Ça pète et ça crépite comme au cinéma. Puis le Danemark, ses geôles, le quartier des condamnés à mort. Au bord de la Baltique, Lucette tourne en rond sans jamais s'ennuyer. Elle observe Céline, ses pinces à linge, le chat Bébert sur son épaule. Et l'aime plus que jamais. Cinq minutes d'entracte, le temps de changer de décors. 51 : retour en France, l'amnistie au collet, posés bagages route des Gardes, Meudon. Villa Maïtou, Lucette donne ses cours à l'étage tandis que Céline, roulé comme un oignon dans ses nippes, éternue des chefs-d'œuvre.

Ils fusent en rafale : la trilogie, les entretiens, etc. Gallimard lui taille sur mesure une nouvelle casaque, bien propre : deux liserets rouges, un liseret noir sur fond crème. Et la Pléiade au bout du chemin, comme une légion d'honneur. Le maréchal des logis Destouches reprend du galon. Il peut maintenant pester tout son soûl, inonder Paris de ses imprécations, couvrir d'injures le comité de lecture. Conquise, la jeune garde bat des mains : Nimier vient faire sauter sa fille sur ses genoux. Dans son bureau, criblé d'écorchés vifs, le perroquet sifflote, les dogues aboient. Au portail, sa plaque de la faculté de médecine. Bébert, la chienne Bessy reposent sous un arbrisseau. Les journalistes, ravis, accourent – et c'est alors le Céline des grandes heures, ses regards fuyants, sa barbe de trois jours, la comédie du Diogène dans ses châles miteux. Il tire à bout-portant, sans discernement, et rhabille ses contemporains pour l'hiver. Dix années passent dans les plis de ses chandails, jusqu'à juillet 61. La chaleur est intenable, les bêtes suffoquent. Lucette danse encore sous les toits. Céline, retranché dans la cave, sirote une tasse de thé. Persiennes tirés, maux de tête, il refuse de croiser les élèves de sa femme dont les tatamis étouffent le pas. Sa poitrine se soulève. Pas de médecin ni piqûre, pas d'hôpital. En sourdine, le pizzicato de *Sylvia* : les cordes tressaillent, picotent, de jeunes nymphes jaillissent des fourrées, on voit danser un saule dans la rivière. En cadence, les flûtes l'emportent, il s'abandonne à leurs caresses, soupire, s'abyme. Plus assez de musique en lui pour faire danser la vie. Des compresses mouillent son front, la sueur s'y mêle, son bras droit refroidit, complètement paralysé. À six heures, Lucette ferme ses yeux du bout de doigts. Trois jours après, un petit cortège l'accompagne au vieux cimetière de Meudon : les amis, les fidèles, quelques voisins. On bénit le corps dans un caveau provisoire, en attendant la suite. Pour l'inhumation définitive, ils ne seront plus qu'une poignée autour de Lucette. Une dalle de granit breton ferme le caveau : elle y fait graver une caravelle, toutes voiles dehors. Près du cercueil, un chat roux, un enfant. Arletty jette sur sa tombe un peu de terre de Courbevoie.


Lucette Destouches à Meudon, février 1969 (Keystone. Gamma. Rapho)

De Pigalle à Meudon, la bobine s'effile – et nous n'étions plus qu'une quinzaine, l'autre jour, pour mettre en terre Madame Destouches. Devant les grilles du cimetière, trois policiers montaient la garde. Les Longs-Réages étaient encore trempés des pluies de la veille, et Bellevue frissonnait dans le petit matin. Nous nous ramassions entre amis autour de cette fosse où Céline, depuis cinquante ans, l'attendait. Comme elle me semblait loin alors, la rue Henri-Monnier, ses jupons et ses tutus. Si loin, leurs premiers baisers, les rives de la Baltique, Bébert, Bessy, la route des Gardes et ses derniers pizzicati. Une longue voiture noire s'était rangée derrière la chapelle : les claquements de ses portières dissipent mes souvenirs lorsqu'on en tire le cercueil, porté jusqu'au caveau sur les épaules. Son chêne verni m'émeut, et sa plaque : « *Lucie Destouches, née Almansor* ». Si grand pour un si petit brin de femme. Deux rondins métalliques barrent la fosse : on y repose la bière, bientôt noyée sous les roses. Maître Gibault s'avance. Dans son imperméable d'officier, le crâne rasé de frais, il rajuste ses lunettes et tire de sa poche une liasse de papiers. J'y distingue quelques corrections manuscrites. Rien de pompeux, de patelin ou d'affecté, rien de funèbre en cet éloge. Il évoque tendrement leur rencontre, leurs voyages, leurs soirées. L'été 62, il débarque route des Gardes le dos en capilotade. Aussitôt Lucette lui grimpe dessus, joue des orteils et – miracle!– délivre ses vertèbres en un tournemain. Elle l'initie à sa méthode : poutre, barre au sol, assouplissements et castagnettes. Danser la vie, ça s'apprend. Ensemble, ils iront briser les banquises aux quatre coins du monde, se baigner dans l'eau glacée. C'est à grand peine qu'ils déchifferont le dernier manuscrit de Céline, bouclé la veille de sa mort. Leurs dîners attirent le Tout-Paris qui, pour goûter au champagne de Lucette, traverse le périphérique. Ces soirées de Meudon valent celles de Médan. Caviar, foie gras, homard : elle claque en riant toutes ses économies chez Fauchon. Rien ne semble pouvoir entamer sa joie de vivre. La maison brûle-t-elle ? On la relève en deux-deux et les cours peuvent reprendre. Le soir, l'ombre des danseuses s'agite derrière les rideaux. Lucette, un chat sur les genoux, se niche dans une alcôve pour mieux les observer. Deux heures d'entraînement puis Maître Gibault passe la prendre ; il l'emmène dîner en ville, aux arènes, à l'opéra. Ses tenues, qu'elle bricole elle-même, font sensation. Des carrés de soie grossièrement assemblés, pas de culotte ni de soutien-gorge. Leurs coutures cèdent parfois et la laissent nue, toute nue au premier balcon – ce qui l'amuse beaucoup. En 68, l'Odéon occupé l'acclame : « *Les bourgeois, avec nous !* » Elle se met à fumer ; Gibault arrête de boire. À leur façon, ils s'aiment et rien, pendant cinquante-cinq ans, ne pourra les séparer. Aussi lui revenait-il, à l'heure des adieux, de rendre



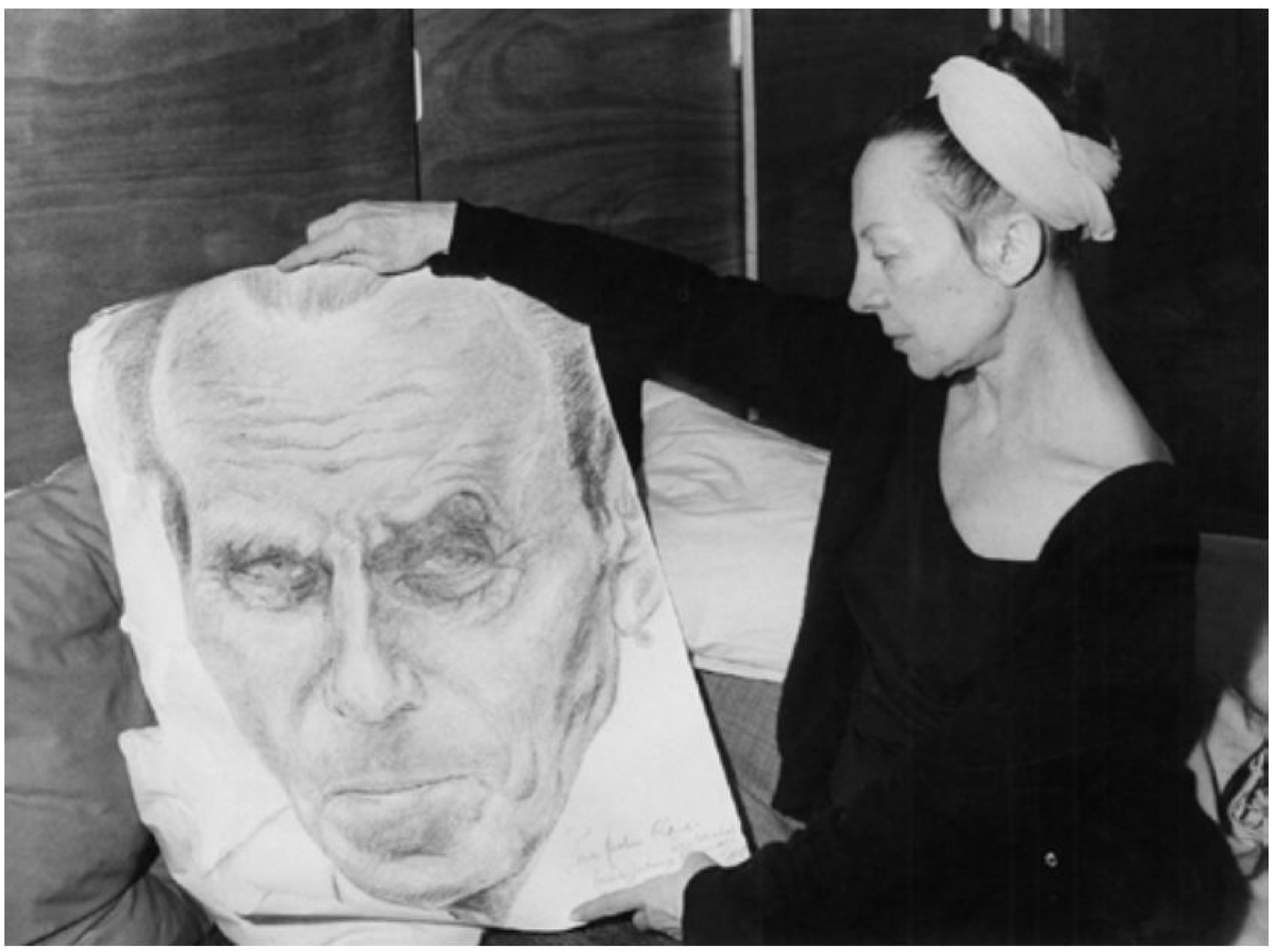


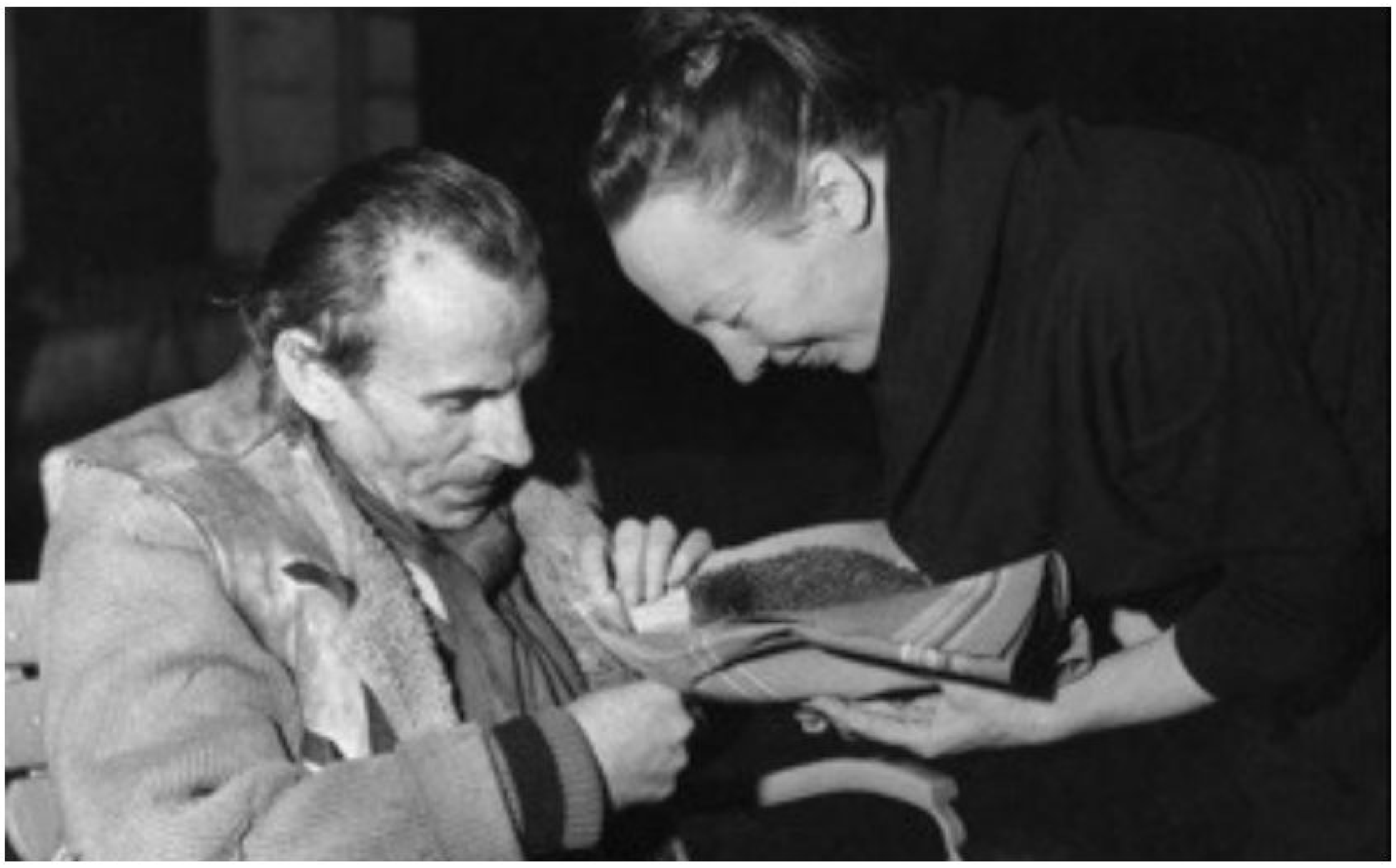
un dernier hommage à Lucette, son enchanteresse qui, du petit bourgeois qu'il était, avait su faire un affranchi. Sa famille, son milieu l'entravaient ; elle lui apprit à voler de ses propres ailes. La fronde avait bon goût au 25ter, route des Gardes. Sans elle, jamais il ne fût devenu lui-même. Alors, une dernière fois, il la remercie, serre les dents et s'incline tandis que passent au loin les trains de banlieue. Leur murmure couvre sa voix. Véronique évoque à son tour sa rencontre avec Lucette, les premiers cours de danse, leurs retrouvailles vingt ans après, les rigueurs du grand âge, ces cahiers qu'elle lui avait offert pour consigner leurs souvenirs. Ses mains tremblent de froid et de chagrin ; je relève le col de mon pardessus. Au bord de la fosse, avec ses fards et ses bijoux multicolores, elle pleure comme une poupée sur ses belles années. Gravé dans la pierre, le trois-mâts suit son cours. Le père Vivarès, souriant dans son aube blanche, nous lit quelques versets du sermon sur la montagne selon saint Luc : « *Ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites-le aussi pour eux. Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés. Pardonnez, et vous serez pardonnés. Qu'as-tu à regarder la paille dans l'œil de ton frère, alors que la poutre qui est dans ton œil à toi, tu ne la remarques pas ? Chaque arbre se reconnaît à son fruit : on ne cueille pas des figues sur des épines ; on ne vendange pas non-plus du raisin sur des ronces.* » Le vent fait danser son étole comme une algue ; nous murmurons un patenôtre. De longues lanières noires glissent dans les poignées du cercueil, l'élèvent puis l'enfouissent avec adresse : son chêne accroche les parois du caveau. Vivarès, joignant les mains, nous chante la résurrection des corps, la fin des temps. Avec ses tempes grisonnantes, sa fossette au menton et son sourire en coin, on dirait moins un prêtre qu'un acteur américain des années 50 : Cary Grant en soutane. Tous hochent la tête, sans trop y croire, par habitude. Moi, je tremble à l'idée qu'un jour, nous ressusciterons d'entre les morts. En larmes, l'eau bénite. On bénit son corps, sa tombe cependant que le goupillon passe de main en main. Gibault, un peu raide, baisse la tête ; Véronique se mouche, s'essuie les yeux ; une jeune femme en pleurs laisse tomber quelques plumes grises, rouges, celles du perroquet Toto. À mon tour, je m'avance. Le cercueil disparaît sous les fleurs. J'y jette une rose blanche ; je lui rends son baiser.

Une rose, un baiser ? Je m'explique. Mon lycée, un bloc gris à fenêtres bleues, s'enfonçait dans les bois de Meudon. Je revois ces couloirs aux murs crasseux, jaunis, son grand auditorium, sa bibliothèque. Et son gymnase en plein air. Il y avait des filles, du soleil, des amis que j'aimais. Nous y étions vraiment très bien, en solitaire. Loin du monde, loin de tout. En se penchant un peu, on devinait le Sacré-Cœur de l'autre côté de la vallée. J'y ai passé trois années, et mon bac. Souvent, les poches de mon manteau craquaient tant j'y glissais de livres, de carnets à spirales et de marrons séchés. Ma grand-mère se chargeait de me les raccommoder, un mercredi sur deux, et m'apportait aussi des livres qu'elle piochait dans la bibliothèque de son défunt mari. Un drôle de type, celui-là, qui lisait Malraux, Brasillac, Rabatet. Et Céline bien sûr, que je ne connaissais pas mais dont les œuvres déjà s'alignaient sur mes étagères, en rang d'oignon. Une sorte d'héritage. J'avais aussi sa biographie en trois tomes par Maître Gibault. *Cavalier de l'Apocalypse*, surtout, avait retenu mon attention ; dans son album iconographique, le numéro vingt-six – « *Céline chez Marcel Aymé, à Grosouvre. Photo Izis* » – m'avait frappé ainsi qu'un coup de tonnerre : la littérature faite homme, une poubelle à la main. Pour l'œuvre, je tardais. Tout de même, je finis par y jeter un œil, comme une bille dans un trou : il n'en ressort pas. Je m'embarque. Les romans, les pamphlets, tout m'étonne et m'éblouit. J'en viens même à connaître par cœur ses entretiens filmés dont j'imite les accents pour amuser quelques amis. Bientôt, l'épopée célinienne n'eut plus de secrets pour moi. Le fruit était mûr ; l'été le fit éclater. Un soir de mai 2014, François Gibault passe sur la 2 pour *Libera Me*, ses mémoires alphabétiques. Il y dit trois mots de Madame Destouches, de Charles Aznavour et de tous ceux qui l'ont accompagné chez elle, à Meudon. Ruquier frétille sur sa chaise. Le public s'esclaffe, bat des mains puis oublie ; moi pas. Une idée me vient. Je n'ignorais pas que Céline eût vécu près de chez moi. A vrai dire, je m'étais même rendu deux ou trois fois au 25ter, pour tuer le temps, mais n'avais jamais osé sonner. Peur de déranger. Et puis c'est fragile, un rêve d'adolescent ; la peinture dorée vous reste sur les doigts. Aussi demeurai-je longtemps devant le grillage bleu, à compter les fissures, les écaillures. Mais ce soir-là, derrière l'écran de mon ordinateur, j'ose enfin. J'écris à François Gibault ; je lui demande de m'introduire, de me présenter Lucette. La fortune, paraît-il, sourit aux audacieux. Il y avait dans ma lettre cette phrase dont je me souviens : « *Allons ! De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace; je prends ma fougue à deux mains : accepteriez-vous de me présenter à Madame Destouches ?* ». C'était idiot, n'est-ce pas ; ça pue son *ragazzo* à cent kilomètres. Une semaine passe ; il me remercie et propose que nous nous rencontrions car « *je ne peux évidemment pas vous présenter Madame Destouches sans vous connaître au moins un peu*». Rue Monsieur, nous devenons amis sous les toiles de maîtres, autour d'un Coca-Cola. Je m'amuse de ses tics, des quelques touffes de poils blancs sur son crâne lisse et de la façon toute particulière qu'il a de rire entre ses dents, à la Voltaire. Du genre à dormir en cravate et légion d'honneur, de son propre aveu. Le dimanche qui suit, je reçois un coup de fil : « *Arthur, c'est François Gibault ; prends tes affaires : je monte, je t'emmène !* ». Aussitôt dit, aussitôt fait.

La petite auto bleue à deux places remonte la route des Gardes, sous les hoquets de Maître Gibault qui tousse à s'en décrocher la mâchoire, puis se gare devant la maison. Sur la boîte aux lettres, un scotch gris porte le nom de Destouches. Tout est calme, rien ne bouge. Sous une voilette de lierre et de lézardes, le pavillon menace ruine. C'est le début de l'été. Sa décrépitude contraste avec l'embonpoint de ses voisins louis-philippards. En pente raide, le jardin ; ses tulipes tournent de l'œil : aubépines et clématites. Derrière, la belle terrasse expire sous les ronces et le béton, ses chaises d'osier vomissent leurs entrailles. Tout semble ne plus tenir qu'à un fil électrique. Depuis la colline de Bellevue, Maïtou – c'est son nom – domine la vallée, l'île Seguin, Renault et ses usines à l'abandon. C'est un vaisseau fantôme, une caravelle échouée sur la butte. Paris s'enfuit à cloche-pied, Longchamp galope, la Seine tourne en rond. Entre les pins, ses boucles emmêlées. Et Lucette là-haut, comme un oiseau sur la branche : le siècle l'embrasse en passant. Les gouttières fuient, le toit perd ses tuiles, des torrents d'herbes folles envahissent la pelouse. Elle tient le coup, mais il ne faut pas trop lui en demander. On pousse la petite porte du côté droit, qui tintinnabule en douceur. L'entrée, l'escalier, le salon. Aux murs, de grandes plaques de liège, un peu fatiguées d'où pend une grosse lampe, ronde et chromée, qu'enserrent de jolies guirlandes. La cheminée, un peu vieille France dans ce désordre Bohème, s'habille de faïence bleue où dansent de petites Chinoises. Deux grandes fenêtres s'ouvrent sur les jardins, le balcon, la vallée. Des portraits de Céline contre le radiateur, un buste et trois roses fanées attirent mon attention. À seize ans, les cheveux longs derrière mes lunettes, je n'en menais pas large. Un peu midinette, je me répétais : « La femme de Céline, la femme de Céline, tu rencontres la femme de Céline ». Et chaque ressassement ajoutait à mon émotion. Nous entendons d'abord les sifflements du perroquet Toto, deuxième du nom, qui s'agite dans sa cage contre la fenêtre. Juste à côté, une spatule en bois clair usée, pleine d'échardes pour calmer l'animal lorsqu'il chante trop fort. Au bout de la spatule, une main, puis un bras et, au bout de ce bras, Lucette.

J'ai cru voir un enfant. Une petite fille dans une chaise longue, oui. Des cheveux très fins, brillants, et les yeux qui pétillent là-dessous. On se serre la main. L'âge tord ses doigts entre les miens. De jour comme de nuit, trois infirmiers veillent sur elle, trois anges gardiens pour cette petite fée aux ailes fripées. Gibault fait les présentations : « C'est un jeune célinien qui a seize ans, qui écrit. Il voulait vous dire bonjour aujourd'hui. Voilà, il est avec moi. Il tient un journal, et ce soir il va raconter sa visite à Meudon. Voilà. » » L'épaule gauche échappe au gilet rose qui l'enveloppe. Par la fenêtre, on aperçoit la forêt, les bois de Meudon, mon lycée. Je me dis qu'il y a loin, de cette maison à mes salles de cours. Que Céline est mille fois plus présent ici, sur la colline, qu'à l'université ou dans les jurys d'agrégation. Je m'assieds en regardant Madame Destouches, l'air ahuri, toujours légère et toujours gaie. Sa tête dodeline, se penche sur son épaule, décoche à ses convives de rapides clins d'œil. Il y a quelques amis, les fidèles, et nous dînons ensemble en regardant la télévision. C'était la finale de Roland Garros ; Nadal l'emporte sur Djokovic en quatre sets gagnants. Le perroquet, lui, fait de drôles de bruits : sifflements, goutte d'eau, etc. « Il mord, attention, il est terrible, prévient Gibault, et en plus, il parle. Alors, Toto, tu parles ? Petit emmerdeur. » Lucette s'extasie devant la beauté des joueurs, qui ne lui semblent pas mal fichus. Ses yeux s'écarquillent comme ceux d'une tortue : la centaine passée, on louche encore sur les jeunes gens. Ça discute, ça papote ; moi, je me tais. Je tiens mes yeux rivés sur cette vieille dame, qui me regarde sans me voir, les paupières plissées. Elle a cent ans et des poussières, je ne suis qu'un enfant. Mais il faut que je me souvienne, que je me souvienne à tout prix car j'écrirai, je le sais. Un jour ou l'autre. Voilà ce que je me disais, au 25ter, route des Gardes. De passage, comme un oiseau, je pensais ne jamais revenir. Puis il est l'heure ; on s'en va. Djokovic a perdu. Gibault l'embrasse : « Bon, allez, ma Lulu, on vous laisse. Goodbye!» Je me souviens de l'album que je lui offris avant de partir, un petit livre rose comme son gilet, plein de gens qui s'embrassent. Elle le feuillette en riant. Gibault, quant à lui, décrète que « ce genre de trucs va l'empêcher de dormir, notre Lulu. » Ma dédicace lui plaît. Elle dit : « C'est coquin » ; elle sourit. On s'embrasse les uns les autres. Ses yeux pétillent dans les miens lorsque, sur le pas de la porte, je me retourne pour prendre congé. Sa voix, comme du papier crépon, se froisse à mon oreille : « *Ça m'a fait très plaisir de vous voir !* » Pour la dernière fois, je regarde Lucette et devine sur ses traits le masque de la mort. Une petite lueur qui s'étouffe. J'ai seize ans, je vais vivre ; elle, dans sa chaise longue, n'est plus qu'un gémissement. Alors j'emplis mes yeux, en un dernier regard ; je grave tout dans ma mémoire, jusqu'au saladier vide posé sur la table basse. Photo. Et puis elle eut ce geste, comme une signature





au bas du souvenir : Lucette Almansor, épouse Céline, sans se redresser m'a jeté un baiser, un petit baiser du bout des lèvres, que j'ai reçu au creux de ma main, tenue serrée le temps du voyage pour qu'il ne s'envole pas. D'un geste large, gracieux, elle l'a cueilli sur sa bouche et je me suis rappelé que cette petite bonne-femme, avec ses cheveux d'ange et son gilet de laine rose, avait connu Céline ; qu'il lui avait beaucoup fait l'amour, entre ces mêmes murs où nous nous tenions aujourd'hui ; et que cinquante après, elle m'envoyait un baiser, à moi, le petit rien du tout. Seul dans ma chambre, au retour, j'ai desserré mes doigts. Le baiser s'était planté comme une graine entre les lignes de ma main. Je n'ai pas voulu l'en déloger. Tranquille, il a germé, poussé, fleuri tout doucement. Ses bourgeons embaumaient. Et c'est cette fleur, ce baiser que j'ai laissés tomber aux Longs-Réages, sur le corps de Lucette. Cette rose comme une poignée de terre, un dernier adieu. Elle ne fait aucun bruit en touchant le cercueil.

De retour sur la colline, nos voitures encerclent le jardin. Gallimard me dépose. Nous nous retrouvons pour un dernier verre, encore une coupe de champagne à la mémoire de Lucette. Elle n'aurait pas aimé que nous nous quittions dans les larmes, sans prendre le temps de déjeuner. Petits fours, cakes, pâtisseries. La fin approchant, elle avait redoublé d'appétit, de gourmandise : ses repas seuls l'arrachaient au sommeil. Je rejoins le père Vivarès sur le balcon pour fumer une cigarette. La Seine s'offre entre les bois comme une femme. Nous évoquons mon catéchuménat, la résurrection de la chair, l'Évangile et ses subversions. « Lucette doit être ravie de nous avoir réunis», s'enthousiasme-t-il. Gibault nous laisse faire encore un tour à l'étage. L'ocre des tatamis cotonne sous nos pas ; j'y devine l'empreinte de la cage du perroquet : une infirmière l'avait emporté le matin-même. Je me recueille un instant devant le lit de Madame Céline, enfermé derrière de hautes barrières afin d'éviter qu'elle chût. Les vêtements en tas, juste à côté et dans la salle de bain, cette pile de matelas où elle aimait se reposer pendant des heures. Les oiseaux y entraient à l'envi, montaient jusqu'au studio, là-haut, sous les toits. Ils dansaient encore parmi les fantômes. Je songeais à tous ceux qui m'avaient précédé dans ce pèlerinage. Je les imaginais réunis pour l'occasion: Roger Nimier au volant de son Aston Martin, Arletty tout en gouaille, les lourdes paupières de Marcel Aymé, Michel Simon et Albert Paraz, Gibault lui-même, Tardi un crayon entre les dents, Rebatet et son nœud papillon, Nabe à ses bottes, les bégaiements de Modiano, toute la famille de Roux, Sollers et ses volutes. La Célinie au grand complet. Et tous les chiens, tous les chats se mettraient à crier pour saluer Lucette : bravo ! bravo ! En regagnant le salon, je glisse dans ma poche l'un de ces cailloux parfumés qu'elle rapportait de Dieppe au volant de sa Kermann. Elle roulait, roulait à toute vitesse et les radars l'inondaient de lumière. Mais les plus beaux vaisseaux font toujours naufrage et, l'année dernière, un voisin lui rachetait la maison. Criblée de dette, elle obtenait cependant le droit d'y finir ses jours en paix. Nous nous étions déjà tous imaginé l'annonce de sa mort, bien sûr, nous nous y attendions. Cent-sept ans, c'est le bout de la vieillesse, les derniers rappels après le spectacle. Aussi ne fûmes-nous pas tristes mais simplement émus, comme on le serait d'une éclipse, d'un orage ou de la chute des feuilles en automne. C'était tout naturel ; ce n'était rien, trois fois rien. Mais rien n'émeut comme la nature. Alors nous pleurions, nous rions, nous prenions dans les bras. Jamais plus nous ne remettrions les pieds route des Gardes. Le rideau tombé, on disperse les décors. Gibault ferme la porte derrière lui. Bonjour, bonsoir. Aux Longs-Réages, le trois-mâts a mis les voiles.

Pauly,
ce 26 novembre 19.







« Au viol ! Au viol ! »

LA FORCE AU POIGNET



MAURICE LACROIX – MOUVEMENT SQUELETTE AIKON
Dans un boîtier fraîchement repensé, l'horloger a installé un nouveau calibre automatique de manufacture ajouré et au design unique. Dans un esprit de création contemporain, Maurice Lacroix a fait du mouvement squelette Aikon la somme de nombreuses nouvelles fonctionnalités en offrant toujours un rapport qualité/finition/prix exceptionnel. Calibre automatique mécanique ML234, 18'000 alternances/h, 34 pierres précieuses, réserve de marche de 52 heures. La décoration de la surface du mouvement présente des surfaces sablées, brossées et polies. Plaqué rhodium, revêtement DLC noir et revêtement en matière naturelle font partie de l'esthétique d'ensemble



ARTYA 3 GONGS MINUTE REPEATER WITH REGULATOR AND DOUBLE AXIS TOURBILLON
Tourbillon + exceptionnelle Répétition minute inspirée par le son exceptionnel de la fameuse guitare Gretsch 1959 de Bo Diddley. Un boîtier unique pour amplifier le son tout en laissant voir le mouvement. Cadran ressemblant à la guitare Gretsch, répétition minute à trois sonneries distinctes : pour signifier que le mécanisme de sonnerie du carillon est bien enclenché, la suivante pour marquer les heures; le gong pour les minutes, et enfin les deux carillons résonnant simultanément pour les quarts d'heure. Mécanisme spécifiquement dessiné pour s'adapter aux particularités du boîtier, serpentant à travers le mouvement et autour de la cage du Tourbillon tournant sur deux axes - avec une rotation de 60 secondes sur un axe et de 30 secondes pour l'autre axe. Sa cage est composée de 50 pièces et 10 matériaux différents pour rendre la montre aussi légère et résistante que possible. Boîtier utilisant le verre saphir sur les côtés, le dessous et le dessus, pour permettre au «spectateur» d'observer le mouvement sous toutes ses coutures. Deux barillets, l'un pour le mouvement, l'autre pour la répétition minute. 480 000CHF.



JAEGER-LECOULTRE POLARIS MARINER: REMARQUABLE MONTRE DE PLONGÉE
Hommage à sa prestigieuse histoire dans l'univers des montres de plongée et inspirée par plus d'un siècle d'expertise en montres à sonnerie, la Grande Maison présente un nouveau modèle combinant spécifications ISO 6425 et esthétique sportive contemporaine, signature de la collection. Polaris Mariner Date réunit des fonctions classiques des montres de plongée (heures et minutes) ainsi qu'un indicateur du temps écoulé (aiguille des secondes) et une lunette intérieure unidirectionnelle, auxquels vient s'ajouter un affichage sautant instantané de la date (très important la date quand on parle aux poissons). Les deux couronnes typiques des boîtiers de montre de plongée de type « super compressor » permettent de régler la lunette intérieure (couronne supérieure) mais aussi l'heure et la date (couronne inférieure).

LA FORCE AU POIGNET



MB&F LEGACY MACHINE PERPETUAL

MB&F réinvente une des plus traditionnelles complications horlogères : le calendrier perpétuel avec un mouvement maison visuellement saisissant. Calibre de 581 composants intégré — pas de module monté sur un mouvement de base. Côté esthétique, ce calendrier perpétuel réinterprète le design traditionnel de manière holistique le tout surplombé d'un impressionnant balancier suspendu. Le calendrier perpétuel effectue le calcul complexe, apparemment aléatoire, du nombre variable de jours dans chaque mois — y compris des 29 jours du mois de février pour les années bissextiles. Ici plus de dates sautées ou de rouages grippés. Avec les poussoirs de correction qui se désactivent automatiquement, plus de problèmes aux changements du calendrier. Grâce à un remarquable subterfuge technique, le fascinant balancier qui plane en hauteur est relié à l'échappement placé au dos du mouvement par ce qui est probablement l'axe de balancier le plus long au monde. 44mm, Réserve de marche: 72 h, 18000 alternances/heures. Fonctions Date, Jour, Heures, Minutes, Mois, Quantième perpétuel, Réserve de marche, Année Référence. 181 500CHF.



CHRONOGRAPHE AUTOMATIQUE LIP RALLYE

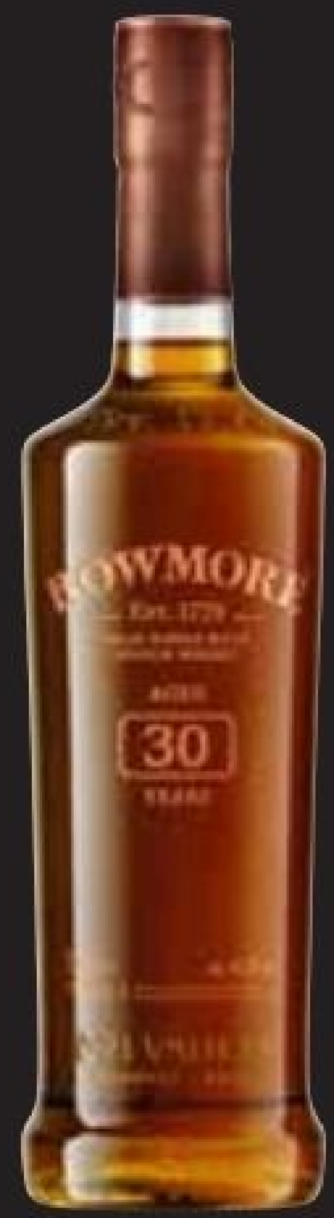
Premier chronographe automatique conçu par la maison bisontine (de Besançon) depuis les années 1970. Cadran à damier noir et blanc au centre s'inspirant des compteurs de la Ferrari 410 Superamerica de Fred Lip dont on retrouve le dessin gravé au dos du boîtier. Le véritable tour de force de cette montre réside dans l'échelle chronographique dissimulée sous l'indication des minutes de la fonction horaire classique. Fred Lip avait fait modifier ses voitures par ses ingénieurs horlogers pour intégrer un chronomètre sur la colonne centrale de sa Ferrari 410 Superamerica. C'est le design des compteurs de cette voiture dont s'inspire le cadran de la Lip Rallye. Mouvement automatique à haute fréquence : 28 800 alternances par heure, 34 rubis, 45 heures de réserve de marche, correction de date rapide, Stop seconde , Chronographe à roue à colonne. 1 490€.



SEIKO PROSPEX LX «STRATOSPHÈRE» EN ÉDITION LIMITÉE

L'apogée des montres de sport Seiko. Le nouveau modèle LX est équipé du mouvement unique «Spring Drive» qui a démontré sa durabilité, sa résistance et ses capacités lors de son utilisation dans l'espace en 2008. Cadran reproduisant le dégradé de couleurs de la stratosphère, différant selon l'angle de la lumière et rappelle la beauté de la terre éclairée par le soleil. Calibre Spring Drive 5R66 Précision ± 1 seconde jour, autonomie : 72 heures (3 jours) en pleine charge, 30 rubis, Boîtier et bracelet en titane haute intensité Verre saphir traité « super clear ». Diamètre : 44,8 mm, Épaisseur : 14,7 mm Numéro de série gravé au dos du boîtier. Édition limitée à 400 exemplaires, 5 600€.

SPIRITUEUX



BOWMORE 30 ANS D'ÂGE

Installée sur les rives de l'île d'Islay, la distillerie Bowmore a su capter, depuis plus de 240 ans, l'essence de ce territoire éloigné. Rare, le whisky a été distillé en 1989, puis soigneusement élevé pendant une trentaine d'années dans les meilleurs fûts de sherry et de bourbon. Style riche, fruité et subtilement tourbé, couleur naturelle d'or bruni, ce whisky offre des arômes de bruyère, banane, pêche, ananas, vanille et caramel au beurre. En bouche, les fruits tropicaux et la douceur du miel s'allient à une subtile fumée de tourbe et à des notes d'eucalyptus, évoluant en une finale chaleureuse et persistante. Disponible auprès d'une sélection de cavistes, 2300€.



DEPAZ XO SMALL BATCH

Ce rhum vieux Depaz résulte de l'assemblage de six millésimes différents de 2004 à 2013. Il reflète toute la richesse du Terroir de la Montagne Pelée et le savoir-faire unique des hommes et des femmes des Rhums Depaz qui ont contribué à l'élaboration de ce flacon. Nez expressif, notes de fleurs blanches et de vanille. En bouche, des arômes de fruits exotiques et d'épices douces ressortent pour une finale longue et agréable. 89€ (70 cl - 45% vol)



GÉLAS BAS ARMAGNAC

Issu du terroir du Bas-Armagnac au cœur de la Gascogne, cette cuvée est une célébration de plus de 12 ans de collaboration entre les Maison Dugas et Gelas. Fruit d'une rare sélection d'Ugni Blanc et du Baco vieillis en fût de chêne du sud-ouest, elle révèle des notes d'orange confite et de réglisse harmonisées pour une finale boisée, sur le poivre blanc. Ce flacon symbolise la fidélité à un produit de terroir et la signature d'une amitié sincère. 90€ (70 cl - 40% vol)



BEERY CHRISTMAS

Le Beery Christmas est le guide ultime pour se familiariser au monde de la bière, il rassemble des conseils de dégustations et des anecdotes sur l'histoire du houblon. Cette année, Saveur Bière met le voyage à l'honneur et nous emmène à la découverte des brasseries qui ont collaboré pour donner vie à ce calendrier de l'Avent. 69€90

SPIRITUEUX



BALLANTINE'S 7 ANS BOURBON FINISH

Leader sur le marché des whiskies écossais Ballantine's a créé l'ultime assemblage avec cet assemblage unique de whiskies écossais vieillis pendant 7 ans, soigneusement sélectionnés, puis affinés en fûts de bourbon. Il allie dans une parfaite expression aromatique la douceur du miel et les notes de pomme rouge d'un scotch whisky, avec un finish ajoutant des notes subtiles de caramel et de vanille typiques des bourbons américains. Ce blend est un hommage à George Ballantine, qui, dès 1872, maturait et vendait du 7 ans d'âge, et ce bien avant que les lois imposant une maturation minimum de 3 ans pour les scotchs n'entrent en vigueur. 19,80€.







WOODFORD RESERVE MASTER'S

Chaque année depuis 2006, le maître distillateur Chris Morris propose une nouvelle série limitée expérimentale très attendue dans la gamme Master's Collection. L'édition 2020 de ce bourbon whiskey fait la part belle aux céréales maltées, notamment le seigle. Les 15% de seigle malté ont été fortement toastés ce qui permet de révéler des notes profondes de chocolat noir. 99€

KIRIN FUJI SINGLE GRAIN

Reconnue pour son savoir-faire en matière de distillation de whiskey de grain, la distillerie du Mont Fuji offre à ce single grain une touche unique par l'apport d'un whiskey de 40 ans d'âge. D'une étonnante complexité, son profil aromatique est le résultat de la combinaison de whiskey distillés en alambic Batch Kettle et Doubler, offrant des notes intenses de confiture de prune équilibrées par une fraîcheur fruitée aux accents de pêche. 113€ (70 cl - 50% vol)

COFFRET MAILBOX

1886 : à seulement 20 ans Jack Daniel effectue une demande auprès du gouvernement des États-Unis afin d'enregistrer officiellement sa distillerie faisant ainsi de sa marque la première enregistrée aux États-Unis. Aujourd'hui, Jack Daniel's rend hommage à ses origines à travers un coffret tout en symbolique autour de l'US Mailbox renfermant l'iconique bouteille parée de son étiquette noire et blanche : Jack Daniel's Old N°7. 19€85

CHAMPAGNE



CHAMPAGNE HENRIOT – CUVÉE HEMERA 2005

100% Grands Crus (50% chardonnay, 50% pinot noir), vieillissement minimum de 12 ans sur lies. La robe est jaune soutenu avec des reflets dorés. L'effervescence est régulière et forme un joli cordon de fines bulles. Nez, frais, minéral, dominé par la gourmandise fruitée du chardonnay, abricot, agrumes cuits, pâte de fruits. Au palais, le pinot noir prend le relais avec une belle structure veloutée, une puissance maîtrisée et délicate. Le fruit s'exprime de manière délicate autour des agrumes frais légèrement confits. Un vin d'exception avec un potentiel de vieillissement unique. A déguster sans attendre à l'apéritif ou pour célébrer un grand évènement ou à conserver 5 ou 10 années à l'ombre d'une cave pour la laisser s'épanouir encore dans le temps. Champagne Henriot - 81, rue Coquebert - 51100 Reims



CHAMPAGNE J. DE TELMONT GRAND ROSÉ BRUT

85% Chardonnay 15% Pinot Noir Meunier (vin rouge), robe couleur pétale de rose aux reflets saumonés, bulles fines et persistantes. Le premier nez révèle des notes d'agrumes (pamplemousse, citron). Lors de l'agitation, des notes de fruits rouges se dégagent : fraise, framboise et surtout cerise. En bouche, une belle impression de croquer dans la cerise griotte. L'attaque est belle. Cette cuvée accompagnera à merveille un plateau de sushis, un tartare de saumon, une viande rosée et des desserts fruités.



AR LENOBLE

Anne et Antoine Malassagne présentent la troisième édition des cuvées « mag », les « mag 16 » dont les assemblages, issus de la récolte 2016, intègrent des vins de réserve vieillis en magnum sous liège. Si le magnum est le contenant idéal pour conserver la fraicheur des vins, le phénomène d'autolyse ajoute un développement aromatique unique. Les vins sont plus précis, plus frais, avec une texture plus onctueuse et un toucher de bouche délicat. Ainsi Intense « Mag 16 » : 20% Chardonnay de Chouilly Grand Cru 35 % Pinot Noir de Bisseuil Premier Cru 45% Pinot Meunier de Damery - Vallée de la Marne. Vin de base : récolte 2016, vins de Réserve : 40 %. Accords mets / vin : assiette de charcuterie, pâté en croute au poulet et estragon, poulet grillé, comté 12 mois, crottin de chèvre chaud. 30,50€.



CHAMPAGNE LECLERC BRIANT BIO - PREMIER CRU EXTRA BRUT

Premier Cru Extra Brut 70% Pinot Noir, 15% Pinot Meunier, 15% Chardonnay provenant de 3 villages classés 1er Cru ou Grand Cru. La robe jaune pâle aux reflets argentés est animée de fines bulles. Nez complexe aux notes pâtissières et iodées puis plus fruitées, comme la reine-claude, la pomme chaude, la grenade et le pomélo. La bouche présente un beau contraste entre la matière fruitée pulpeuse et l'acidité citronnée. La cuvée est équilibrée entre ampleur et salinité, sa finale est fondante et savoureuse. Accord : Sashimi de thon teriyaki, gambas sautées aux graines de fenouil. 49€ chez les cavistes.

TECH





MI ŒUVRE D'ART, MI CHEF D'ŒUVRE TECHNO

Signés Tom DeVesto, les produits Como Audio séduisent par leur style rétro, leur polyvalence et simplicité d'utilisation. Ainsi la mini chaine connectée Musica est dotée de multiples possibilités – Lecteur CD, WiFi, Bluetooth, UPnP, nomade et multiroom audio - pour profiter d'absolument toutes ses musiques avec un son harmonieux et une touche de design en plus. Musica reprend les fonctions d'une chaîne HiFi sans aucun câble audio grâce à ses deux haut-parleurs intégrés de part et d'autre de son caisson en bois. Une présence sonore large pour un appareil monobloc de cette taille avec un rendu sonore équilibré sur tous les registres. Permet d'accéder à toutes les sources musicales : radios FM, radios Internet, Spotify Connect, Tidal, Deezer, Napster et Amazon Music. Ce lecteur tout-en-un couvre également la bande numérique au standard DAB / DAB + et se transforme aussi en enceinte sans-fil via le Bluetooth aptX. Il dispose du NFC pour se coupler à d'autres appareils. 699 €.

MISSION AAR

De Tomaso – American Automotive Renaissance, ou le coup d'état de la firme italienne aux Etats Unis. Mission AAR représente à la fois l'amour et le mécontentement de De Tomaso envers l'industrie automobile américaine. Un appel clair de De Tomaso Automobili lancé aux passionnés de design automobile américain pour restaurer la romance, la beauté, la passion et l'élégance de l'industrie automobile américaine de luxe. Déclarant qu'elle ne peut plus attendre que l'industrie automobile américaine retrouve ses «jours de gloire» et cherche à inspirer toutes les générations, De Tomaso transfert ses activités principales - y compris la production, la conception et les installations de l'entreprise - de l'Europe aux États-Unis. Première étape d'une initiative stratégique à long terme, inspirée de la plus grande époque de l'industrie automobile américaine. La première phase de la mission AAR comprend non seulement la relocalisation des activités principales de la société aux États-Unis, mais également la production de la voiture de sport P72, qui sera fabriquée à la main en Amérique. Make De Tomaso great again !



CLUB MAISON

Pioneer DJ met à l'honneur les appareils qui ont été les plus demandés par tous ceux qui se mettent au DJing – une tendance grandissante qui a vu la demande de kits DJ grimper de 82 % en 2020, les amateurs de musique cherchant à profiter au mieux du temps passé chez eux en adoptant de nouveaux hobbies ou en cherchant à perfectionner leurs talents. Reconnue comme la marque de référence des plus grands DJ, clubs et festivals du monde entier, et comptant parmi ses fans des artistes tels que Peggy Gou, Fatboy Slim, David Guetta et Honey Dijon, Pioneer DJ offre une gamme de produits inspirants. Ainsi le nouveau lecteur multi-format CDJ-3000. Une interface innovante combinée à de nouvelles fonctionnalités étendues dont un MPU intégré qui maximise la vitesse de performance, en font le lecteur le plus avancé du marché. Technologie de pointe offrant de nouvelles possibilités pour manipuler la musique comme jamais auparavant. Possibilité de combiner deux CDJ avec une tablette de mixage pour créer at home une installation digne d'un club. 2 399€ en magasin chez Sono Vente ou sur www.sonovente.com.

TECH



CONÇU POUR DURER
Vive le développemment durable danois ! Bang & Olufsen re-dévoile le mythique et chic, l'icone absolue du tourne-disque qu'est le Beogram 4000c. Cette version 4000c Recreated Limited Edition à l'origine introduite au début des années 1970, est le premier produit à être lancé dans le cadre du programme Classics de Bang & Olufsen : restaurer et réinventer des produits classiques pour démontrer l'intemporalité des capacités de la marque en matière de son, de design et de savoir-faire et pour révéler de nouveaux principes de conception capables de prolonger la durée de vie des futurs produits. Aujourd'hui, la plupart des produits sont considérés comme des produits jetables. Bang & Olufsen fait le pari inverse. Il est vrai qu'à 10 000€ la platine, on a envie de l'amortir sur quelques décades.



POLYGLOTTE
Pocketalk est un traducteur bidirectionnel de poche pratiquant 74 langues !
Doté d'une carte eSIM avec 2 ans de données en illimité, Pocketalk traduit de façon rapide et précise. Il peut être utilisé dans des environnements bruyants et est équipé d'un appareil photo permettant de scanner et traduire des textes écrits. Ses puissants micros intégrés permettent de fonctionner également en visioconférence, et ainsi converser à distance avec ses interlocuteurs. Dans les zones touristiques, Pocketalk permet aux commerçants d'accueillir leurs clients étrangers dans leur langue. Outil de drague internationale, il peut s'adresser aux jeunes demoiselles sur le thème « I love you » et est également doté d'une fonction d'apprentissage pour converser avec une Intelligence Artificielle en anglais et simuler une véritable conversation. Fonctionnalité "Historique", permettant de garder et répéter les 10 000 dernières traductions enregistrées. 299€.



LUMIX S5 : CONCENTRÉ DE TECHNOLOGIES PHOTO ET VIDÉO PROFESSIONNELLES
Le tout dans un appareil hybride plein format ultra compact et léger. Double stabilisation sur 6.5 stops pour des images nettes en toutes circonstances, enregistrement 4K 60p 4:2:0 10 bit, système Double ISO natif pour des images époustouflantes en basse lumière. Caméra et appareil photo super haute résolution avec capteur de 47.3MP et le S1H dans la production de vidéos de qualité cinématographique. Moteur-action ! Lumix S5K kit (+20-60mm F3.5-5.6) : 2299€.



DIVACORE,
L'expert français de l'audio nomade lance AntiPods2, sa 4ème génération d'écouteurs 100% sans fil true wireless. Très vite considérés comme une référence incontournable, AntiPods, primés "Meilleur produit audio" par 01net en 2017, allient autonomie, légèreté et son 3D immersif. Aujourd'hui, pour offrir une magnifique immersion sonore, Divacore lance AntiPods2, une nouvelle version plus performante, solide et intuitive, un véritable bijou high-tech, qui s'appuie sur dix ans d'expertise audio et quatre générations de miniaturisation parfaitement maîtrisée. Des écouteurs discrets, design et confortables, sans compromis sur la qualité de son. 149 € en 2 coloris : noir or, et blanc or. www.divacore.com/fr/

DANS LES AIRS



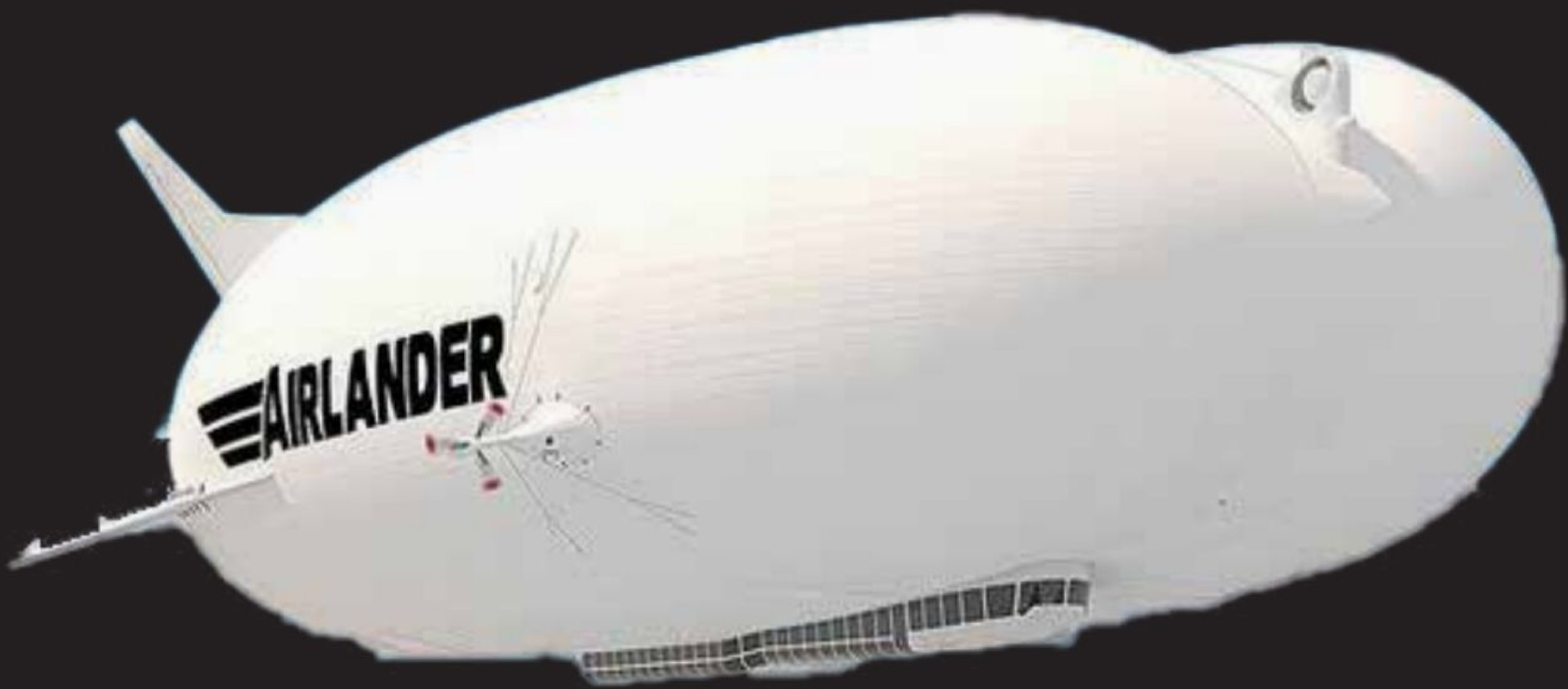




FERRARI DES AIRS

Le P180 Avanti II est l'un des turbojets bimoteur les plus vendus : son élégance, le confort de sa spacieuse cabine et ses performances techniques et sonores en font une vedette parmi les jets de sa catégorie. Piaggio Aero a travaillé pendant des années au développement de l'ambitieux projet. Le résultat est un subtil mélange de technologie de pointe et d'un sens du style très italien. C'est le seul jet au monde qui porte les couleurs de Ferrari : un juste retour aux choses pour le cheval cabré qui ornait à l'origine, l'appareil du Comte Baracca, héros de l'Air Force italienne pendant la 1ère Guerre Mondiale. C'est le turbopropulseur le plus moderne et le plus rapide actuellement produit (ce qui lui permet de rivaliser avec des jets). Autonomie de 1 300 milles nautiques (2 400 km), vitesse maximale de 398 nœuds (738 km/h) et une altitude de croisière maximum 12 500 m. 7M€ seulement.

DANS LES AIRS







OVNI LE PLUS LUXUEUX DU MONDE

De loin, on pourrait le confondre avec une montgolfière, mais à l'intérieur le luxe est dans chaque détail de ce dirigeable XXL plus que surprenant. Créé par la société britannique Hybrid Air Vehicles, le Airlander 10 est excessivement luxueux. Conçu en partenariat avec Design Q, le monstre s'inspire des yachts les plus luxueux au monde et la cabine du dirigeable mesure pas moins de 46 mètres de long renfermant chambres privées, bar et espace détente, il acceuille 19 passagers à son bord. Le Airlander 10 est un dirigeable hybride à hélium capable de rester dans les airs pendant cinq jours. Sa vitesse maximale est de 930 km/h. Certaines parties du sol ont été remplacées par des vitres afin de laisser apparaître... le vide. Pour un voyage hors du commun. Hybrid Air Vehicles Ltd - Technology House - 239 Ampthill Road – Bedford – GB. Tél : +44 (0) 1234 336400.

DANS LES AIRS









MERCEDES DES AIRS

A Côme, en Italie, l'équipe du centre de design automobile Mercedes s'est appliquée à restituer la même impression de confort cossue que celle ressentie à bord des plus belles berlines de la classe S. Rien n'a été laissé au hasard, de l'habillage cuir de la cabine (poste de pilotage compris) au moelleux des sièges baquets, en passant par les placages de bois précieux (une première !), les lumières d'ambiance ou encore les consoles de jeux... Tout est conçu pour faire oublier le bruit des moteurs. Eurocopter répond aux exigences d'une nouvelle clientèle, celle des milliardaires des pays émergents. Sans complexe vis-à-vis de l'argent, ils possèdent déjà jet et yacht et sont prêts à investir dans un hélicoptère griffé. Après un appareil co-siglé avec Hermès Eurocopter s'adjoint le concours d'un autre professionnel incontesté du luxe : «Avec Hermès, nous étions dans le registre de la berline d'exception ; avec Mercedes, on est dans celui du super 4X4 de très haut de gamme », semblable à un yacht, l'intérieur est composé d'un tissu d'ameublement de prestige, de bois pour le plancher, ainsi que de sièges confortables. Il transporte de 4 à 8 passagers, nombreux et spacieux espaces de rangement. Boiseries, éclairage ambiant de la cabine. C'est Versailles. 6,5M€ seulement !

SUR LA TERRE

2 FERRARI'S POUR LE PRIX ... DE DEUX !



MODÈLE UNIQUE

Ferrari dévoile son dernier «one-off», c'est à dire le nouveau modèle unique réalisé par son département des projets spéciaux. Le coupé, baptisé Omologata, est basé sur la 812 Superfast dont il ne reprend extérieurement que les feux avant et le pare-brise. Sous le capot, on retrouve un V12 6,5L atmosphérique de 800ch. Un son familier et fascinant, une musique entêtante, faisant vibrer la corde sensible des inconditionnels de la grande Maison de Maranello. Couleur Rosso Magma pour cette digne héritière de la tradition GT couvrant sept décennies d'histoire. Son design découle de l'histoire de la course, de la science-fiction et de références à l'architecture moderne. Destinée à un chanceux client européen, elle a demandé plus de deux ans de travail. Son prix n'a pas été communiqué.



ROUGE (OU BLEUE) ET VERTE

De son côté la SF90 Spider, version Spider du bolide le plus puissant de Maranello est aussi la première hybride rechargeable avec toit rétractable de la gamme Ferrari. Même puissance et les mêmes performances record que la SF90 Stradale. Moteur V8 à turbocompresseur de 780 ch également assisté de trois moteurs électriques, un à l'arrière et deux sur l'essieu avant, ce qui porte sa puissance maximale à 1000 ch... Pour passer de 0 à 100 km/h en 2,5 secondes et de 0 à 200 km/h en 7,0 secondes. Pour allier plaisir de piloter un aussi décoiffant que bruyant bolide et respect de la planète.

SUR LA TERRE







ROLLS ROYCE SWEPTAIL : LA ROLLS LA PLUS CHÈRE DU MONDE

Le concept "coachbuilding" Rolls Royce permet de concevoir une supercar à son image, entièrement personnalisée. De là est née la Rolls Royce Sweptail, à ce jour la plus chère du monde, beau coupé deux places au large toit panoramique. Svelte et athlétique, elle reste élégante et affinée avec un arrière rendant hommage aux yachts les plus sportifs par son inclinaison. Son numéro d'identification 08 pour le nombre de lingots d'aluminium moulus et polis utilisés. L'intérieur est sublimé par de l'ébène Macassar et du Paldao pour un contraste tactile et visuel, comme le mélange de cuir Mocassin clair et Spice sombre pour les sièges, les appuis-coudes et le haut du tableau de bord. Ajoutons deux paniers discrètement cachés qui se déploient à l'aide d'un bouton pour révéler deux attachés cases assortis à un set à bagage Roll Royce spécialement dessiné pour la Sweptail et, cerise sur le gâteau, la console centrale peut se déployer pour révéler une bouteille de champagne du cru le plus apprécié du propriétaire assorti de deux flûtes en cristal. 12 millions de dollars. En revanche sa motorisation est un secret, comme l'identité de son propriétaire et son pays de destination !



SUR LA TERRE

PAR ERNEST FLORENTIN









PARIS-DEAUVILLE EN 1 HEURE

A ne pas refaire sous peine d'affoler les radars (en même temps que tous ceux et celles qui tourneront la tête, interloqué(e)s par le passage de ce superbe monstre ultrasonore. Impossible de passer inaperçu au volant de ce monstre de carbone. Il faut avouer qu'elle a de la gueule la nouvelle Aston Martin DBS Superlegerra. Même James Bond n'a pas eu la même ! Malgré son nom très Scuderia est 100% Britannique. Superlegerra en hommage à l'entreprise de carrosserie italienne Carrozzeria Touring, qui breveta un procédé pour alléger les DB4 et DB5 dans les années 60.

Superlegerra = super léger en italien, donc. La bête a maigri de 72 kg par rapport à une DB11 classique grâce à l'exploitation du carbone. Le capot, le toit, les ailes présentent une empreinte 100% carbone. Bref, tout est en carbone, excepté les portières. (carbone = solidité extrême + légèreté).

Le premier atout de cette Aston Martin est sa belle gueule, confirmé par la réaction des passants. Lesquels sont de toutes façons avertis de façon sonore : la Superleggera fait un boucan d'enfer ! C'est sans nul doute une des plus belles automobiles actuelles. Sa calandre d'une taille impressionnante attire le regard, ses énormes prises d'air disséminées sur la carrosserie impressionnent et sa lame à l'avant donne l'impression d'une bête prête à dévorer le bitume.

Impossible de parler de la Superlegerra sans évoquer sa puissance de feu. Ce modèle est le plus puissant jamais créé par la marque. L'aérodynamique a été revue : elle est bien plus agressive que toutes les autres Aston Martin. Sa calandre est impressionnante, ses ailes arrière extra larges. Le bruit est impressionnant, surtout en mode Sport+ qui ouvre les clapets des échappements. L'orchestre joue plein tube une partition pour V12 bi-turbo de 725 chevaux ! Impossible de ne pas être insensible à ses accélérations (0 à 100 Km/h en 3,4s) qui nous collent au fond du siège, avec une vitesse maximale de 340 km/h.

A l'intérieur, rien de nouveau. La planche de bord est celle de la DB11. Les sièges sont en cuir. C'est beau et homogène. Les seules remarques que l'on pourrait émettre concernent le GPS provenant de Mercedes assez anciennes, et les aérations obsolètes. Un autre point positif de ce modèle est que l'on peut voyager à 4 personnes, à condition que les passagers à l'arrière ne mesurent point 1m90 !

C'est aussi la plus chère des Aston Martin : à partir de 283 000 euros !

Pour conclure, on retient à la fois son style incroyable et son moteur hyper puissant. Une voiture que l'on aura du mal à oublier !

Point d'histoire : Que veut dire DB chez Aston Martin?

Les initiales DB ont été utilisées par de nombreux modèles Aston Martin depuis l'Aston Martin DB2 de 1950 : DB3, DB4, DB5, DB6, DB7, DB8, DB9, etc...

Les lettres DB sont en fait les initiales de David Brown, nouveau propriétaire de la marque en 1947 qui redonna ses lettres de noblesse et de sportivité à la marque, alors en grandes difficultés financières.

Le S des modèles DBS signifie Sport, et sont des versions encore plus sportives que les autres.

SUR LA TERRE

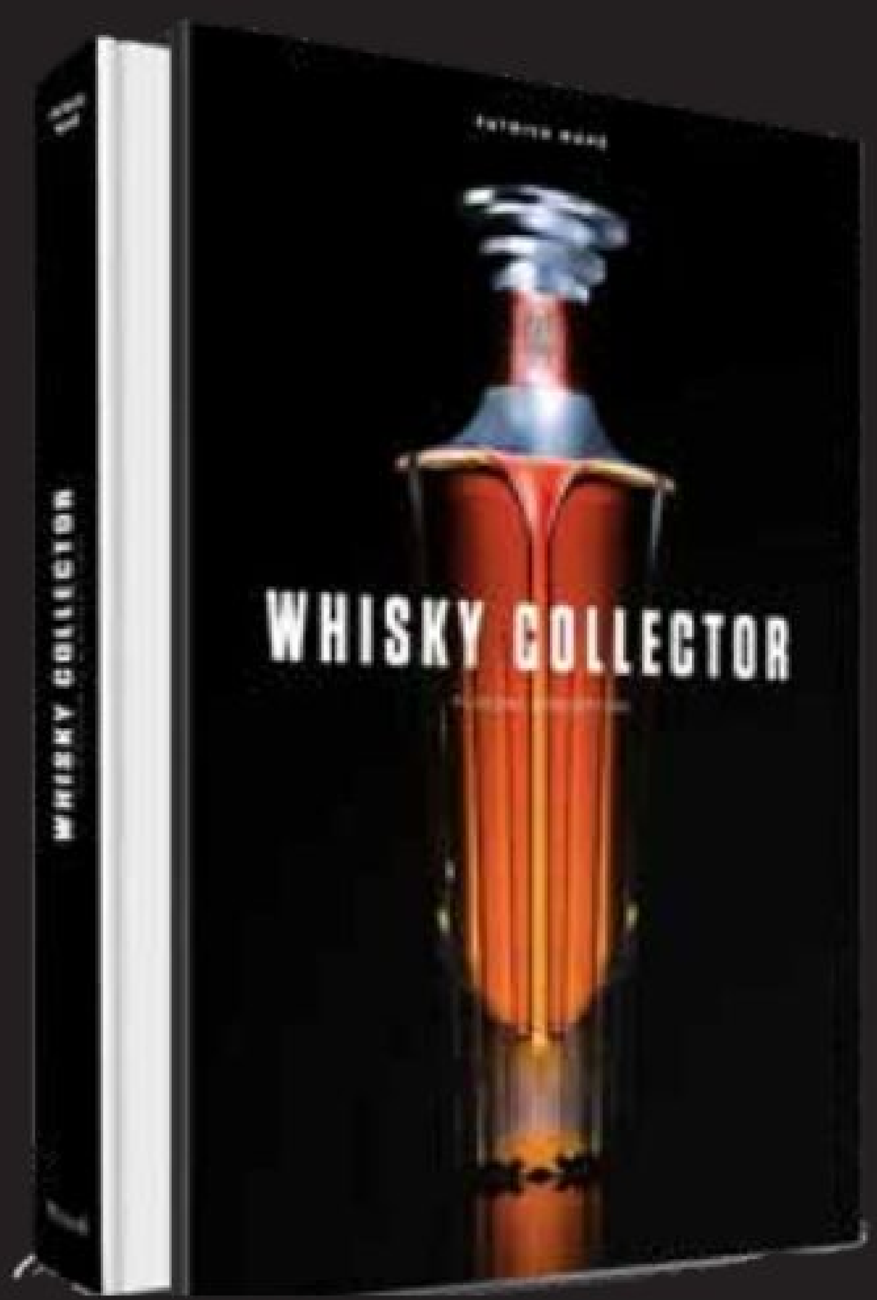




NOUVELLE MCLAREN ELVA

La plus exclusive des McLaren construites à ce jour, une expérience unique, l'expression la plus pure du plaisir de conduire à ciel ouvert. Carrosserie sculptée en fibre de carbone sur toute sa surface, complétée par le légendaire numéro 4 de Bruce McLaren. Car, rappelons-le, McLaren Automotive est un créateur de supercars de luxe dont chaque véhicule est assemblé à la main à Woking dans le Surrey, en Angleterre. La gamme offre des modèles GT, Supercar, Motorsport et Ultimate Series commercialisés à travers un réseau de plus de 85 distributeurs dans plus de 40 pays. En 2020, McLaren a révélé la toute nouvelle architecture ultralégère innovée et fabriquée auprès du Composites Technology Centre d'une valeur de 50 millions de livres sterling qui a ouvert dans la région de Sheffield au nord de l'Angleterre. Cette nouvelle architecture sera la base de l'avenir électrifié de McLaren pour la prochaine décennie.

Les whiskies les plus chers du monde



Extraits du livre WHISKY COLLECTOR
Patrick MAHÉ
Editions Gründ

« Show me the way to the next whiskey bar » (The Doors)... Les voies du whisky sont infinies, mais pas impénétrables.
L'Ecosse produit 1,5 milliard de bouteilles par an. L'Irlande – où il s'écrit whiskey – est en « révolution permanente ». L'Amérique fait pavoiser le bourbon du Kentucky et le Jack Daniel's du Tennessee au rythme de la musique country et du rock'n'roll. Le Japon, révélé par le cinéma, s'affiche en quatrième puissance mondiale.
Et le reste du monde y va de sa pépite ambrée...

Musique, chansons, cinéma – de Whisky Galore à Lost In Translation, via The Angel Share – ou les séries télé américaines font flamber le whisky. Parmi les millions de flacons, dont l'étiquette flotte au pavois des pubs, certains finissent sous le marteau des commissaires- priseurs. Il en est ainsi des The Macallan de 1926 – et d'autres – qui cotent plus d'un million d'euros chacun. On les collectionne comme des tableaux. Leurs tirages limités, l'esthétique même des flacons (Lalique par exemple), leurs étiquettes peintes par des artistes, font leur rareté.

Pays par pays, prix estimés et records de vente avérés, le livre de Patrick Mahé met en scène ces œuvres d'art, soulignant la vogue du Whisky Collector !

Sous sa signature d'auteur – Patrick Mahé – le Breton Patrick Mahé O'Chinal, né à Vannes (Morbihan), a révélé sa passion pour le whisky via le best-seller Culture Whisky (Le Chêne / E/P/A). Du Kentucky à Taïwan, de la baie de Toyama aux tourbières d'Irlande et d'Écosse, il a sillonné toutes « les routes du whisky ». Écrivain, éditeur, il a publié une soixantaine d'ouvrages. Ancien de France Soir et du Figaro, il dirige les numéros hors-série de Paris Match, dont il fut rédacteur en chef pendant seize ans. Il dirigea aussi Télé 7 Jours, dix ans durant, ainsi que le magazine de cinéma Première. Et il collabore à Cuisine AD !

Boire avec modération est une marque de respect envers les alcools distingués, tels le whisky et le whiskey. Mais, à force de voir battre des records de vente dans les salles d'enchères à Édimbourg, Dublin, Hong Kong ou New York, la question

tombe inévitablement, impossible de l'esquiver : « Pourquoi ? Comment ? Que valent ces surenchères ? »

Elle frappe de plein fouet quand s'envole pour 1,7 million d'euros chez Sotheby's, à Londres (octobre 2019), l'élégant flacon de 700 ml (The Macallan 1926, Fine & Rare 60 ans) coté 450 000 £ (520 000 €) au catalogue, déjà évoqué dans ce livre et parti à plus du triple de sa mise. On le sait, douze exemplaires seulement de ce joyau, à l'étiquette peinte par Valerio Adami, sont sortis de la distillerie de Craigellachie, dans la vallée de la Spey, ceci expliquant (aussi) cela. L'interpellation se fait plus sèche encore quand, peu avant Noël 2019, l'Écossais Iain McClune, fondateur de Whisky Auctioneer, hisse sur le pavois de son site Internet « la collection parfaite »... Cet étalage de 3 900 chefs-d'œuvre (pas un de moins) compose alors un bouquet de bouteilles écossaises, bien sûr, mais aussi irlandaises, américaines et japonaises (ah !, le Karuizawa de 32 ans d'âge à 63 %). La distillerie ferma ses portes en l'an 2000... Commençons par ce Dalintober sans prix, puisque hors de prix, pour ne pas dire hors concours... Que dire de ce flacon d'une banale apparence, mais d'un pedigree sans rival, ou si peu ? Déjà en novembre 1990, à Glasgow, Christie's avait placé une bouteille sœur sous le marteau du commissaire priseur. Le trésor s'était envolé à 2 530 £ (2 800 €)... Une somme pour l'époque sur un marché alors peu prospecté. Il a été embouteillé en 1908, à l'égal de celui que détient Cadenhead ; sa distillation remonte à 1868, soit 40 ans plus tôt. Il a mis 40 ans à vieillir, à s'imprégner des saveurs boisées du fût – dans les chais de Queen Street, près de Kinloch Park et du lac de Crosshills à Campbeltown. Nul doute qu'avec la mode du « whisky œuvre d'art » – la dernière marotte des collectionneurs –, un tel flacon dépasserait aujourd'hui l'estimation plancher de Cameron McGeachy. Les années 1990 ont lancé la vogue des ventes aux enchères des whiskies de malt. À Glasgow. À Édimbourg. À New York. Puis plus tard, à Hong Kong. Sous le marteau on a alors vu tomber un noble Dallas Dhu (Speyside) autour de 4 500 £ (5 000 €). Maillot jaune de la dernière décennie du xxe siècle, il a été distillé le 16 avril 1921. Son acte de naissance au goulot n'avait que cinq ans, mais ses 64 printemps, structurés dans la rondeur du chêne, lui conféraient le caractère d'exception requis.Un an plus tard, un acquéreur sortit 1 045 £ (1 060 €) pour glaner un Rosebank – une distillerie des Lowlands (les Basses Terres) située à Falkirk, aux portes d'Édimbourg, une des rares franchement bankable de la contrée. Même prix, d'ailleurs, en 1992, pour un Man O'Hoy, dit aussi Stromness, dont on situe la mise en bouteille autour de 1915. On entre là dans la grande mélancolie des Orcades, ces îles du nord de l'Écosse, constellées de mégalithes prédruidiques.

La distillerie de Man O'Hoy bravait celle de Scapa, à quelques lieues de celle de Kirkwall (Highland Park), toutes deux encore en activité de prestige de nos jours. Créée en 1817, elle avait les pieds comme posés dans les eaux noires du port. Après diverses tribulations, la distillerie changea de nom. On la renomma Old Orkney (Vieilles Orcades), misant commercialement sur le double « O » de ses initiales, dans le but de relever un marché fléchissant. En 1890, la distillerie de poche, très isolée et comme coupée de ses concurrentes plus cossues de Mainland, ne produisait que 30 000 litres par an. Le xxe siècle lui sera fatal. Crise des années 1920, fermeture en 1928, démolition en 1940. « Amazing Grace ! » La chasse aux trésors n'est donc pas une lubie...

Les records

Pour les spéculateurs, le whisky est devenu le nouveau marché de l'art et les records tombent. Par rapport au marché du vin, le prix d'un whisky rare a bondi de 600 % en 10 ans, contre 50 % pour les vins fins. Le record pour une bouteille de vin a été établi chez Sotheby's à New York en 2018 : 558 000 $ (482 000 €) pour un Romanée-Conti, millésime 1945. À combien monteraient un Kinclaith de 24 ans d'âge (51,4 % d'alcool), vendu « seulement » 75 £ (environ 83 €) en 1997 ; un Bladnoch de 34ans (43,5%) à 122£ (135€); un Dallas Dhude 30ans (53,3%) à 93,50£ (104€); un Glen Lochly ; un Clynelish (de 1969, date de son déménagement sur Brora) ; un Benromach ; un Glen Mhor....

Le 25 octobre 2019, on ne se lassa pas d'admirer, sous le marteau d'un commissaire priseur international, chez Sotheby's à Londres, le bouquet de l'« Ultimate Whisky Collection ». Un plateau inaccessible, contenant une gamme de whiskies Macallan de 50 à 60 ans d'âge. Adjugée pour 9 millions d'euros. Rien qu'un flacon de Macallan (encore et toujours la marque reine) qualifié de « Fine & Rare » et daté de 1926 atteignit alors 1,7 million d'euros.

Petit tour d'horizon des plus belles cotes...

THE MACALLAN
Environ 1 700 000 €, c'est l'incroyable prix atteint à Londres, le 25 octobre 2019 par un The Macallan Fine & Rare 1926. Distillé en 1926, le whisky a été conservé en fût jusqu'à son conditionnement, 60 ans plus tard. La distillerie Macallan, fleuron de la vallée de la Spey dans les Highlands, n'avait, à l'époque, produit qu'une quarantaine de bouteilles de ce millésime hors cote issu d'un fût d'exception. L'enchère est venue d'un acheteur en provenance d'Asie – un tiers des enchérisseurs venant en effet d'Extrême Orient. Outre cette édition Fine & Rare, il en existe deux autres qui ont aussi, un an plus tôt, battu tour à tour des records. Douze flacons arborent une étiquette illustrée par Peter Blake, l'artiste de la pochette de l'album des Beatles « Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band». Douze autres ont été illustrés par Valerio Adami, chef de file de la nouvelle figuration.



1 700 000 €

THE MACALLAN 1926

Distillerie :
Macallan

Pays / région :
Écosse / Speyside

Millésime :
1926

Type :
Single malt

Titrage :
42,6 %

Série Fine & Rare 42.6 ABV



400 000 €

YAMAZAKI 50 ANS

Distillerie :
Yamazaki

Pays / région :
Japon

Âge :
50 ans

Type :
Single malt

Une bouteille de la première édition de ce Yamazaki 50 ans est devenue la bouteille de whisky japonais la plus chère au monde, en 2019 : 429 798 $, soit environ 400 000 €, lors d'une vente aux enchères à Taipei.

YAMAZAKI
Ce single malt a été vieilli dans des fûts de mizunara (une espèce rare de chêne japonais), avant d'être mis en bouteilles et lancé sur le marché en 2005. À Noël 2011, ce qui restait des 150 flacons d'origine était déjà coté 9 460€. Yamazaki doit sa réputation au confort climatique de sa distillerie, nichée au cœur d'une forêt généreuse et réputée pour la pureté de son eau, le fameux mizu seichi ou sanctuaire de l'eau pure. Réveil en fanfare donc, en 2018, pour ce whisky sorti d'un très long sommeil – « la qualité du sommeil est liée à son environnement » – dit-on dans l'empire du Soleil Levant. Avec ce record lors d'une vente aux enchères, à Taipei, en 2019 certes encore loin des grands d'Écosse, le whisky japonais (d'école écossaise, d'ailleurs, au début du xxe siècle ; mais c'est une autre histoire développée plus loin) a fait son entrée au panthéon des records.



120 000 €

GLENFIDDICH RARE COLLECTION 1937

Distillerie :
Glenfiddich

Pays / région :
Écosse / Speyside

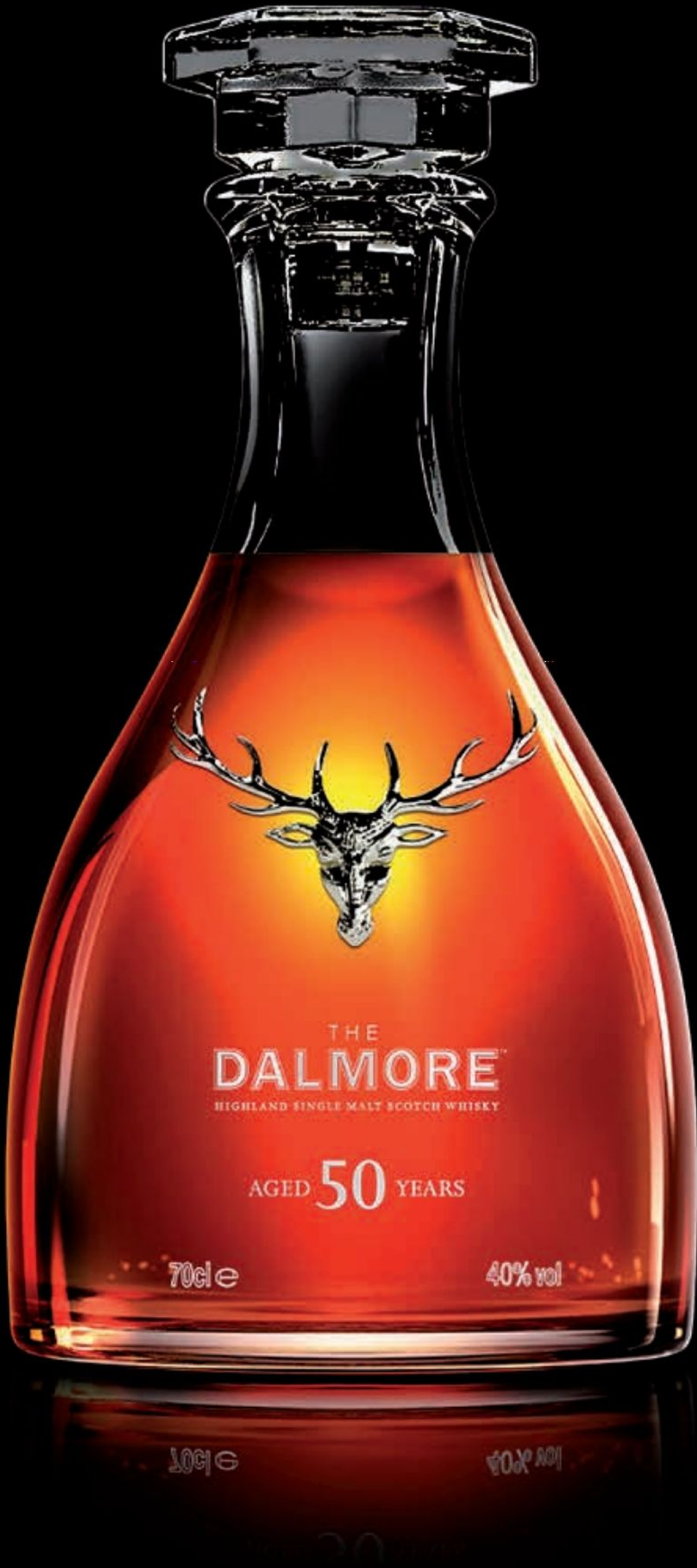
Millésime :
1937

Type :
Single malt

Titrage :
44 %

Cote :
120 000 €

Ce single malt a été distillé à la distillerie Glenfiddich en 1937, et mis en bouteille en 2001, 64 ans plus tard. Expression la plus ancienne et la plus rare jamais réalisée par Glenfiddich, avec seulement 61 bouteilles produites.



115 000 €

THE DALMORE 50 ANS

Distillerie :
Dalmore

Pays / région :
Écosse / Highlands

Âge :
50 ans

Type :
Single malt

Titrage :
40 %

Cote :
115 000 €

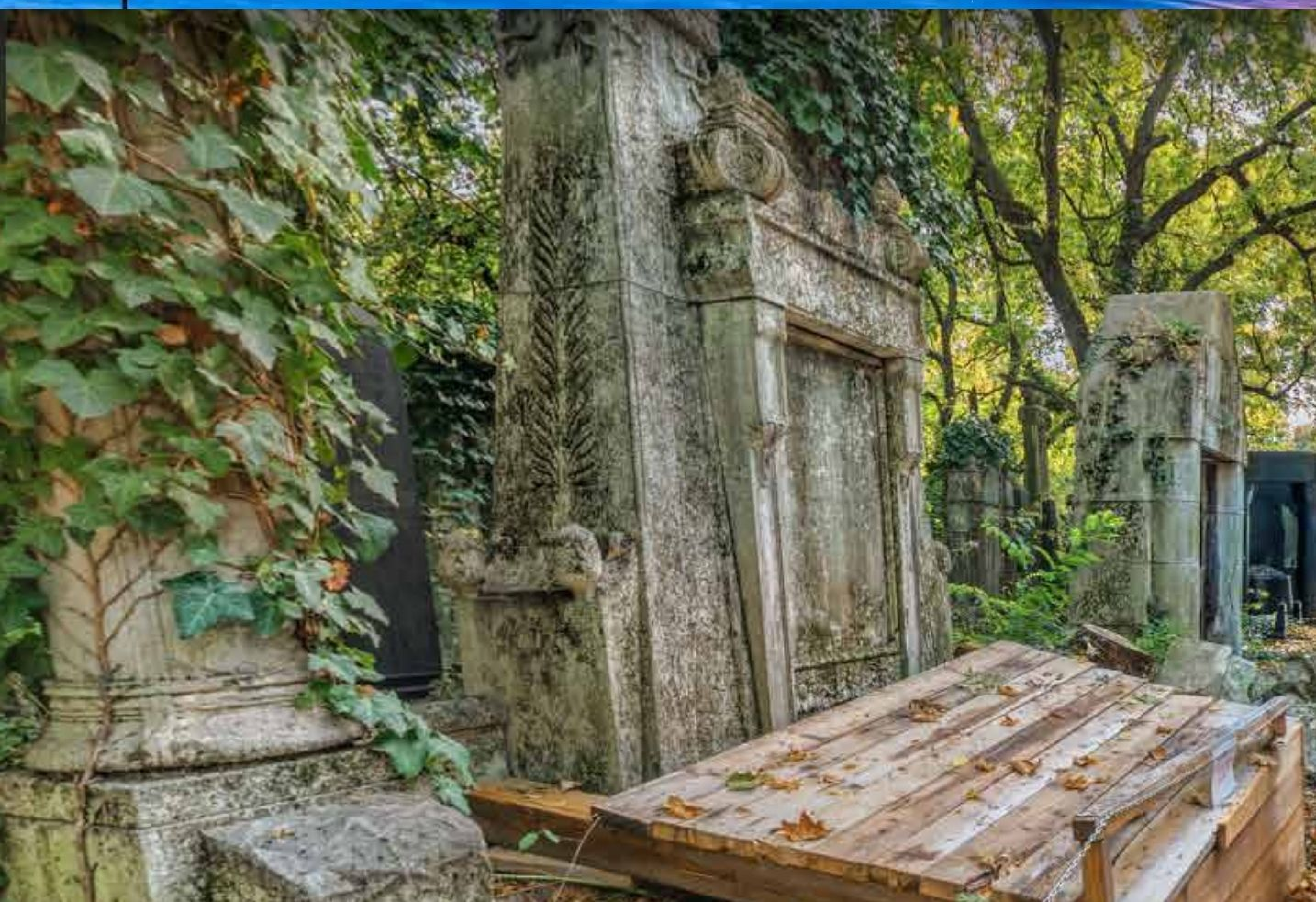
Assemblage d'une sélection de single malts parmi les plus vieux des Highlands : 1868, 1878, 1909, 1922, 1939 et 1951. Présenté dans de magnifiques décanteurs en cristal, décorée de la fameuse tête de cerf emblématique de The Dalmore. édition limitée à 77 bouteilles pour le monde, dont 4 pour la France.

Spot terrifiant

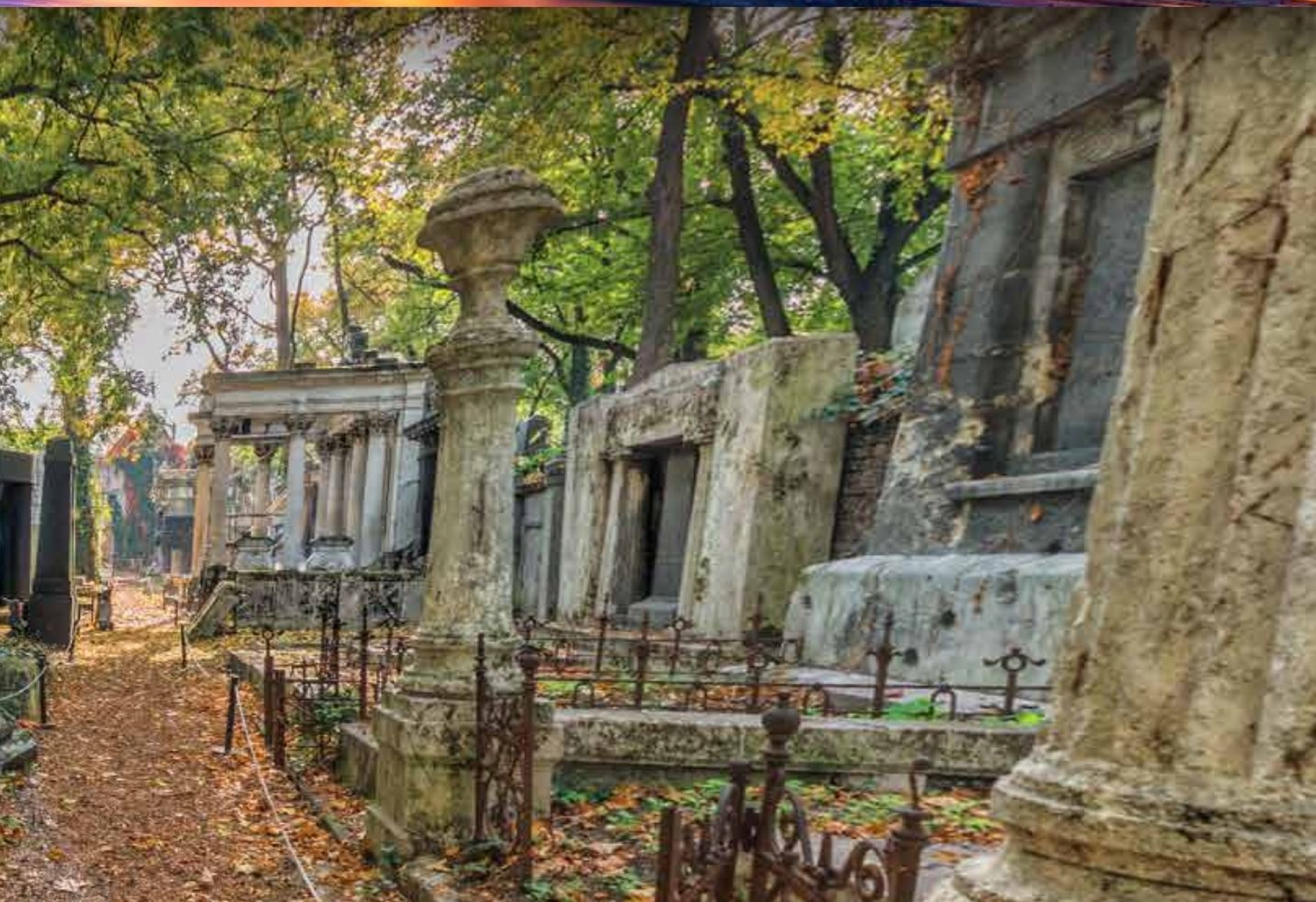
PLUS RICHES DU CIMETIÈRE

A 5 minutes du centre ville touristique de Budapest, derrière les beaux immeubles néo-gothiques et flamboyants du XIXe Siècle, le promeneur pénètre brutalement dans un no man's land. L'envers du décor. Usines désaffectées, routes déglinguées, les trottoirs bitumés deviennent chemins de terre colonisés de mauvaises herbes.... A gauche, l'interminable mur du vaste cimetière Kerepesi, la nécropole nationale hongroise. A droite : des terrains vagues. La ville et plus généralement la vie semblent s'être arrêtés là. Les voitures ne passent plus. Juste un tramway nommé Répulsion. On poursuit ce mur et au bout du bout, isolé derrière un autre mur, se trouve un petit cimetière, Salgótarjáni út, le plus ancien cimetière juif subsistant à Pest après la destruction des deux autres cimetières antérieurs. (en hongrois, Salgótarjáni úti zsidó temeto)









Un décor de film d'horreur très méconnu pourtant mis en lumière en 1991 dans le clip Regrets de Mylène Farmer et Jean-Louis Murat réalisé par le très grand Laurent Boutonnat. Il faut dire qu'avec un décor naturel comme celui-ci, il devient superflu de reconstituer un décor effrayant. Ce petit cimetière est ouvert en 1874. Mais il est totalement à l'abandon depuis la Seconde Guerre mondiale. Normal : l 'importante communauté juive a été décimée pendant ces années de plomb.

De plus il reste très difficile à visiter, uniquement sur rendez-vous.

Rappelons-nous : le clip Regrets réunit Mylène Farmer et Jean-Louis Murat. Un homme se lamente poétiquement d'un amour défunt après la disparition de sa compagne. Descendant d'un vieux tramway surgissant du brouillard, il pousse la grille et entre dans un cimetière à l'abandon où il apporte un bouquet de chardons ratatinés destiné à fleurir une tombe.

Mais le fantôme de sa compagne apparaît du brouillard en lui posant les mains sur les yeux, et prend ce bouquet. Mais elle lui fait comprendre, devant son souhait impossible, qu'il doit abandonner l'idée de perpétuer leur amour. Celui-ci ne peut se vivre entre un être vivant et une morte…

Après des instants de retrouvaille fugaces dans ce cimetière, ils s'embrassent. La femme disparaît après un dernier regard et l'homme rejoint le tramway qui l'emmène vers le néant des morts, la vie…

Le clip est tourné en 48 heures en février 1991 dans un noir et blanc surexposé, avec une image ralentie et une ambiance mystérieuse noyée dans le brouillard. Plus lugubre qu'un bon Dracula des Carpates. Assez pour titiller notre curiosité.

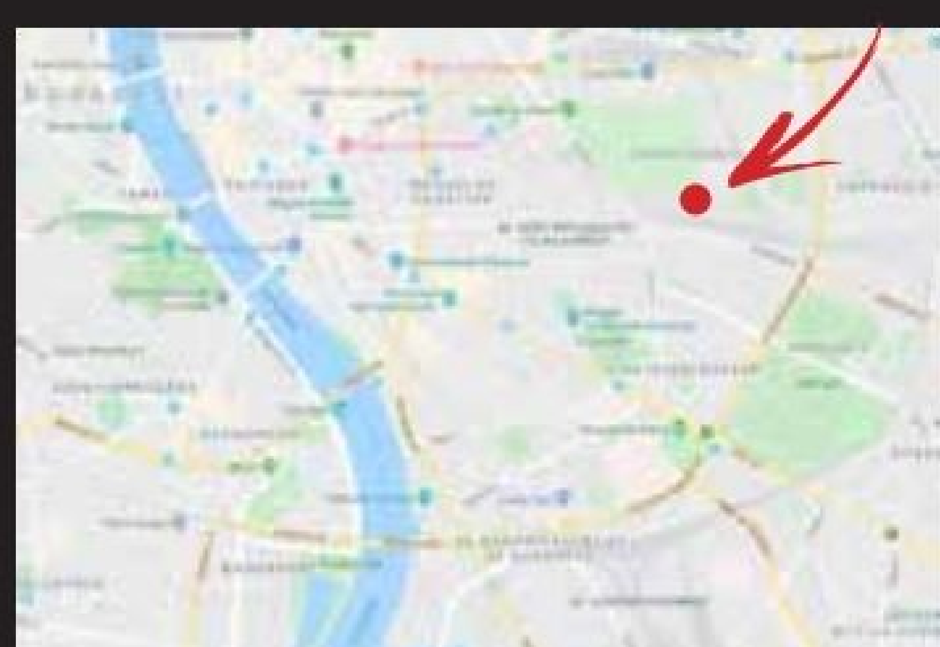
Le promeneur que je suis arrive presque par hasard à l'entrée d'une rue qui paraît sans fin. Difficile de trouver un endroit de verdure calme au milieu de cette ville. Dans ce huitième arrondissement, aucune voiture ne sort ni n'entre dans cette avenue. Aucune habitation ne la borde. A sa gauche l'immense cimetière catholique de la ville semble interminable, la muraille bien entretenue qui le sépare de la rue s'étirant à perte de vue. Seuls quelques monuments communistes encore en place sont visibles depuis la route. A droite, une entreprise de livraison s'étale sur toute la profondeur de la rue, elle n'a pourtant pas d'entrée… Les poids-lourds déglingués sont nombreux, avec ou sans remorque, et sont les seuls à circuler parfois dans cette rue. Ici, certains indices laissent penser que je suis près d'un lieu connu : les rails de tramway au sol, la perspective à perte de vue de cette rue à l'issue improbable et brumeuse, et ces poteaux télégraphiques pyramidaux et blancs, sur lequel s'ouvre le clip de Regrets.

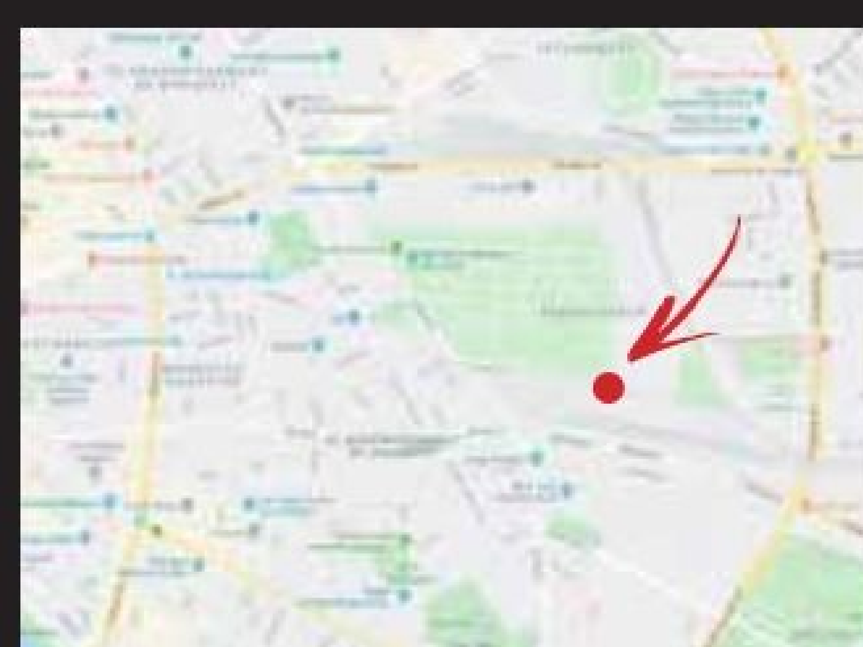
La rue est plus longue que je ne l'avais imaginée. Ce cimetière catholique et cette usine semblent interminables. Après deux bons kilomètres de marche, droit devant, dans cette rue déserte où je n'ai croisé personne, je distingue face à l'entrée du l'usine sur ma droite, un haut portail entouré de deux larges colonnes en pierre. Cette imposante porte rappelle une entrée de château médiéval, par laquelle on ne pourrait accéder que par l'intermédiaire d'un pont-levis. Plus aucun doute, le tramway duquel descendait Jean-Louis Murat s'est bien arrêté ici il y a 30 ans, et ce portail noir est bel est bien celui qui

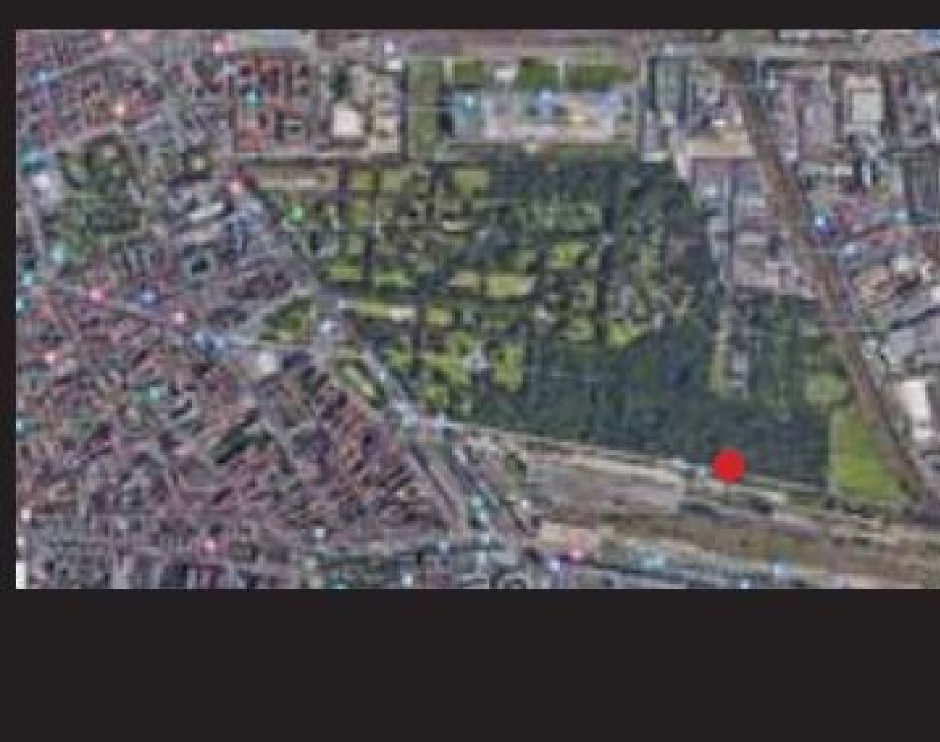


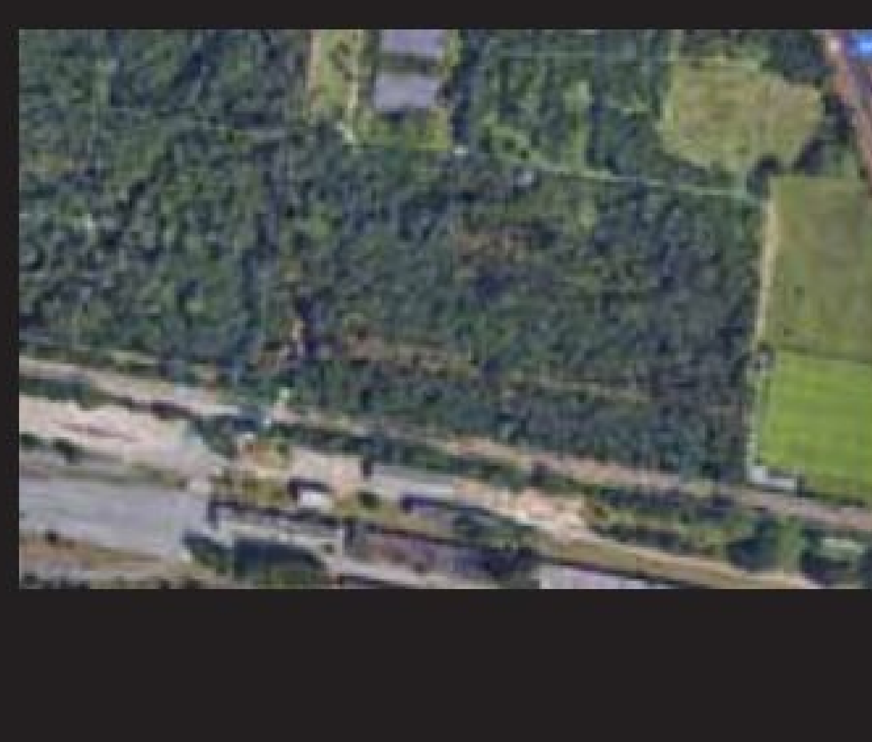






















retenait Mylène Farmer. La mythologie n'est pas du tout trahie. On aurait pu penser que la venue irréelle du tramway de cet inconnu blanc était imaginaire. Difficile en effet de croire que ce lieu existait vraiment. Les environ déserts et étonnamment calmes dans cette capitale recréent étrangement cette impression. Ce qu'on ne voit pas dans le premier plan du film, c'est que ces piliers de pierre supportent une maison, qui semble habitée. La route goudronnée, elle, s'arrête ici. Seul les rails de tramway continuent tout droit, sur de la terre, en direction de la banlieue Est de Budapest. On ne peut toujours pas voir l'issue de cette perspective, tant l'exacte linéarité de cette allée semble sans fin. Après le portail, on distingue des tombeaux très hauts qui dépassent de la muraille singulièrement en ruine sensée les préserver. Pas de croix, des traces de textes hébreux, les sépultures sont bien juives. Un énorme chien en garde l'entrée et montre férocement les dents lorsqu'on s'approche d'un peu trop près. Une vieille voiture blanche est garée sous le porche, juste derrière le portail. Le cimetière abandonné abrite encore quelqu'un...
Je sonne. De la fenêtre située au dessus du porche, une jeune fille d'environ 25 ans me crie quelques mots que je ne comprends pas. Elle me fait signe d'attendre et viendra m'ouvrir le haut portail noir après avoir rentré son chien à l'intérieur. Elle ne parle ni anglais, ni français, ce qui rend le contact très difficile. Je comprendrais juste que c'est elle qui garde le cimetière en l'absence de ses parents. Je tente de lui poser quelques questions à renfort de gestes et d'hésitations. Mais mieux vaut parler aux morts. Et puis elle me fait signe que les caméras et les photos sont interdites. De toute façon, je n'ai pas d'appareil sur moi. Je comprends alors qu'il ne sera pas nécessaire d'insister pour visiter le mystérieux endroit. J'entre et laisse la fille fermer à clef l'entrée derrière moi. Elle retournera chez elle, en me laissant seul avec à ma droite cet endroit envahi de broussailles et de ronces. Devant moi se dresse un imposant monument qu'on distingue d'ailleurs derrière l'entrée. A son sommet, des textes hébreux sont gravés. Et en dessous, des caves logent on ne sait quoi.

Je pars dans cette véritable forêt vierge qui paraît infranchissable. On a ici aucun mal à croire que le site est à l'abandon. Certaines pierres tombales sont couchées les unes sur les autres ou entièrement recouvertes de racines et d'herbes. Des caveaux ont vu leur toit de pierre s'effondrer, ce qui a fait lâcher le sol et met à l'air libre l'intérieur des caveaux. Les tombes sont très vieilles, leurs inscriptions se sont effacées avec le temps et peu d'entre elles sont encore à la verticale. Les allées sont rares, des tombes couchées barrent parfois le chemin, m'obligeant à les contourner. La plupart des tombes sont invisibles des allées principales, il faut s'avancer, braver les broussailles pour trouver les endroits les plus touchants. Comme ses tombes arrondies devenues anonymes avec le temps, à l'ombre des nombreux arbres qui couvrent les sépultures. Il fait étonnamment frais sous cette verdure, on se sent loin de la chaleur de la ville.

Beaucoup de stèles datent du XIXe siècle, même d'avant. Les tombes les plus récentes datent de 1945. Beaucoup de monuments semblent datés de 1918, sauf cette unique tombe, isolée, portant comme date de décès l'année 1968... Curieuse. Il y a aussi cette pierre tombale avec son épitaphe

inscrite à la main, en rouge, avec les larmes de la même couleur tracées à même la pierre au dessous des inscriptions mortuaires. Autant d'images lourdes émotionnellement qui restent gravées longtemps dans un esprit normalement constitué. Je passe en des endroits qu'il me semble déjà avoir vus dans une autre vie. Comme cette large tombe romantique sur laquelle était assis Jean-Louis Murat en attendant sa bien-aimée. On imagine ce lieu peuplé, il y a bien longtemps, de juifs enterrant leurs morts, ou venant se recueillir. Depuis 30 ans que le film a été tourné ici, rien ne semble avoir changé. Rien n'a pu changer… Et personne ne vient. Ce lieu semble inconnu même à ceux qui habitent Budapest.

A l'extrémité du cimetière, du côté opposé à l'entrée, le paysage change étrangement. Les arbres se font tout à coup rares et une espèce de champ apparaît. Il est vide, et seule son extrémité comporte des tombes blanches, anonymes, et bizarrement alignées face à moi. Impression singulière de solitude mêlée de présences silencieuses, d'épouvante aussi. Les pierres tombales étant enterrées et invisibles. Summum de l'effroi : on aperçoit même des ossements éparpillés dans les mauvaises herbes en cuvette concaves qui devait être une tombe démunie de pierre. Les crânes sont mi-enterrés, mi-visibles. Les designers de Disney s'en seraient-ils inspirés pour concevoir leurs décors lugubres de maisons hantées ? Le mystère des lieux ne sera pas totalement percé.

Après une heure et quart à visiter ce cimetière (qui est un petit peu plus petit qu'un terrain de foot), je



me dirige vers la sortie où la fille m'attend, comme si elle avait deviné quand je déciderais de sortir. Sans un regard, elle refermera le portail derrière moi et lâchera de nouveau son chien, comme vexée d'avoir dévoilé un secret qu'elle voulait garder pour elle-seule. En sortant, je verrai un tramway arriver du fond de la perspective infinie. Les tramways circulant sur cette voix semblent relativement neufs. Leur jaune fait oublier la noirceur de l'étrange wagon figurant dans le clip. Il s'arrêtera juste après le portail d'entrée, à l'arrêt n° 38. Je ne le prends pas et repars à pied, savourant les images de l'étrange lieu que je viens de visiter.

Je reviendrai le lendemain, (cette fois avec un appareil photo) et tout se déroulera de la même façon. J'en ressortirai une heure plus tard pour embarquer dans l'avion pour Paris. On repense à cet endroit des semaines entières après son retour en France. On se souvient de l'abandon d'un lieu, du véritable repos et la vraie paix des défunts, que rien ne vient perturber.



On se souvient aussi de ces endroits où Laurent Boutonnat avait posé sa caméra, fixant pour toujours sur la pellicule ces tombes qui finiront inévitablement rasées un jour pour laisser la place à un aménagement plus moderne.

Non loin de la gare, le cimetière juif est visible des lignes de l' Orient-express. C'est lorsqu'on quitte Budapest en train qu'on peut l'apercevoir, calme, perdu et désert, au milieu… de nulle part.

Aux dernières nouvelles, le cimetière est en cours de débroussaillage et de remise en état depuis 2014. Espérons qu'on ne laisse pas d'avantage s'effondrer les beaux mausolées dont certains sont déjà en piteux état ! Plus globalement, ce lieu historique mérite bien mieux que de disparaître définitivement sous les ronces, comme tant d'autres cimetières juifs d'Europe centrale…











Et pour se remettre de ces émotions, les vivants sont tous invités à se rendre aux Bains Gellért pour se purifier le spirit qui en a pris un coup et le body !

La chatte sur un toit brûlant



Héroïnes russes

Par Jean-Marie Rouart de l'Académie Française

Pourquoi les belles femmes russes occupent-elles une place si particulière dans notre imagination ? Elles ont l'art de faire flamber les rêves. Peut-être parce qu'on les croit dangereuses, ce qui est le meilleur moyen pour qu'elles le deviennent. Est-ce parce qu'elles suggèrent les mystérieuses tsiganes dont le chant et la danse ont un pouvoir d'envoûtement? Est-ce ce trouble que nous ressentons derrière la figure pourtant si sérieuse et si convenable d'Anna Karénine? Mais elle-aussi n'a t-elle pas son démon qui la pousse à chercher dans les sortilèges et les illusions de l'amour l'instrument de sa perte ? La Dame au Petit Chien de Tchekhov parait tout aussi sage et pourtant avec ses «ses merveilleux yeux gris» elle dévaste un coeur et nous introduit dans le drame de l'amour impossible. Sans aller jusqu'au personnage diabolique de l'Appolinaria Souslova de Dostoievski qui a trouvé un complice idéal dans le sado-masochisme de son amant, Tolstoï nous offre une galerie d'héroïnes tout aussi sulfureuses: la jeune paysanne du Démon va tourneboubler si violemment la tête du Barine qui l'a séduite qu'elle finit par le pousser au suicide; dans son magnifique roman « Ressurection » Machenka, la jeune et délicieuse gouvernante «aux yeux de cassis mouillé» va devenir à son corps défendant une victime de l'amour tout en donnant à son amant l'occasion d'une rédemption.

Le diable n'est jamais loin chez les héroïnes russes et pourtant ce qui contribue à leur intense séduction, c'est qu'elles baignent dans une atmosphère religieuse. J'ai évoqué deux d'entre elles dans mes romans, Valentina dans « Une Jeunesse Perdue » et dans « La Vérité sur la comtesse Berdaiev », une demie mondaine, légère en apparence, voluptueuse mais que les aléas de l'Histoire, l'émigration des Russes blancs après la Révolution de 1917, transforme en victime de la politique et des hommes. Dans les deux cas j'ai voulu montrer des femmes dont sous des apparences volages et licencieuse, le destin est broyé par l'Histoire.



Photos : Guillaume Brin



Eléna, ressemble à un chat. Elle en a l'apparente douceur, la nonchalance, le mystère et le goût insolent de la liberté. Elle appartient à la génération nouvelle des jeunes filles russes qui ont subit l'attraction magique de la France.
Fascinée par le cinéma des années 60, celui de Truffaut, de Louis Malle, de Sautet elle rêve de retrouver l'équivalent de ces œuvres mythiques et de devenir une nouvelle Anna Karina. Plus que pour bien des Françaises cette terre qui les accueille est pétrie de légendes littéraires,



de toutes les paillettes des Folies Bergères et ce ces cabarets légendaires où se déroulaient tant de soirées éclaboussées de champagne et de rires qui tournaient les têtes les plus sérieuses. Pour elle Paris continue d'être une fête comme elle l'était à l'époque de Hemingway. Mais n'est-ce pas un rêve qu'elle prolonge, celui d'un Paris qui n'existe plus guère? Qu'importe, au fond, les légendes ont une substance immortelle.

Jean-Marie Rouart



Playboy : - Elena, quelle femme êtes-vous ?
Elena – Paradoxale et j'aime ça. Impudique mais secrète, romantique mais légère, cérébrale et sexy, féministe et féminine... une femme libre !

Playboy - Pourquoi êtes-vous venue en France ?
Elena - Par amour pour la France ! J'adore la France et le cinéma français. Quand j'étais à la fac de relations internationales en Russie, mon professeur de français m'a rendu amoureuse de la France en nous faisant découvrir la comédie musicale Notre-Dame de Paris... Aujourd'hui, j'écoute encore ces chansons, elles continuent de m'inspirer, ainsi que ces personnages mythiques comme Esmeralda.
Je suis venue en France d'abord pour suivre un stage linguistique, puis j'ai été baby-sitter à Morzine-Avoriaz avant de passer un diplôme à l'Ecole de Management de Strasbourg. Mais j'avais surtout envie de Paris, c'est la ville qui m'attirait ! J'ai pris le premier train pour la capitale et j'ai travaillé comme chef de produit dans une société d'outillage pour bijouteries! C'est spécifique... Après quelques années j'ai eu le bonheur d'obtenir la nationalité française. Ensuite j'ai voulu relever un nouveau challenge et accomplir mon rêve de devenir actrice pour incarner mille personnages, provoquer des émotions, prendre des risques, faire rêver et surprendre ! Et le tout en prenant beaucoup de plaisir.

Playboy – Vous êtes passée par le Cours Florent ...
Elena - Le déclic s'est produit lors d'une rencontre avec un réalisateur au club de David Lynch Le Silencio, j'étais captivée par cet univers cinématographique et on m'a encouragé à suivre des cours d'art dramatique. Je suis très comédienne et joueuse dans la vie et je voulais canaliser ça. Il devenait dans ces conditions important que je m'inscrive au Cours Florent. Même en passant des entretiens d'embauche je ne pouvais m'empêcher de jouer des personnages : mettre des lunettes, des talons hauts, un tailleur... J'ai d'ailleurs décroché mon premier job dans la joaillerie comme ça ! (Rires)

Playboy – Vous avez appris les textes classiques...
Elena – Oui. Pendant mes 4 ans d'enseignement d'art dramatique aux Cours Florent j'ai pu développer et perfectionner mon jeu, mais aussi ma créativité et mon imaginaire... et le plaisir de découvrir des grands textes classiques et contemporaines de la littérature française, européenne et russe. Parmi mes rôles fétiches : Clarisse dans «Mais n'te promène donc pas toute nue !», Langouste dans «Clairembart», Nora dans «La maison de poupée», Nina dans «La Mouette», Lady Macbeth, «Les précieuses Ridicules»...
En parallèle je courais de casting en casting, j'ai participé à des courts et longs métrages et séries comme Versailles, Kamerage, Hanger Games ou encore Madame Claude de Sylvie Verheyde. J'ai réalisé également aussi mes propres courts métrages comme "Dirty Diana" et "Je suis le chat", présentés au Nikon Film Festival.

Playboy - Quels sont vos acteurs et actrices préférés, ceux que vous trouvez les plus sexy ?
Elena - J'aime les vrais sex-symbols comme Emmanuelle Béart, Brigitte Bardot, Béatrice Dalle, Pénélope Cruz, Julia Roberts. Les acteurs français qui ont le plus de charisme à mes yeux sont Jean Dujardin, Gaspard Ulliel et Romain Duris. J'adore le cinéma français et italien des années 60, le cinéma d'auteur et même les Walt Disney. Woody Allen, David Lynch, Francois Ozon et Anne Fontaine sont les réalisateurs qui m'inspirent le plus.

Playboy - Que faites-vous en ce moment ?
Elena - Plein de choses ! Des apparitions dans des clips musicaux et dans des pubs. J'étais finaliste du concours Miss Elégante France 2019. J'ai fait aussi la rencontre du photographe Christophe Mourthé, on a de magnifiques projets photographiques ensemble. Je continu les castings cinéma et le théâtre tout en développant mes projets artistiques personnels. Après 10 ans de la danse classique et en après avoir admiré Dita Von Teese au Crazy Horse, je réalise maintenant des chorégraphies pour des show burlesques dans un cabaret parisien, car la danse est une autre de mes passions... Comme la musique et la mode ! Je prends des cours de chant et fais mes premiers pas dans la musique en interprétant la chanson de Françoise Hardy "Message personnel", "Les dessous Chic" de Jane Birkin et repris "La chanson d'Hélène" chantée par Romy Schneider dans "les choses de la vie" (Youtube : Elena Siberia). J'essaie de m'inspirer des univers de Mylène Farmer, Madonna et Vanessa Paradis.

Un autre projet, ma marque de jupes "de Pompadour" en plein développement (Instagram : De-_Pompadour Paris). Ce projet était né pendant le confinement, j'ai créé la page Instagram et mis des photos de mes créations. Pour affirmer mes choix, j'ai suivi le master class de Chantal Thomas. Une jupe est un élément essentiel de féminité et elle incarne une des valeurs de ma marque. Une soirée de lancement de la nouvelle collection est prévue dans un endroit très branché à Paris.

Playboy - Pouvez-vous citer des personnages de films qui vous ressemblent ?
Elena - Récemment j'ai découvert le film "Le chatte sur un toit brûlant" avec Elisabeth Taylor, qui m'a fait penser à mon chat « Voyou », mais aussi à ma propre personnalité : j'ai des traits de caractère félin, ceux d'une panthère sibérienne. Indépendante, libre et sauvage.

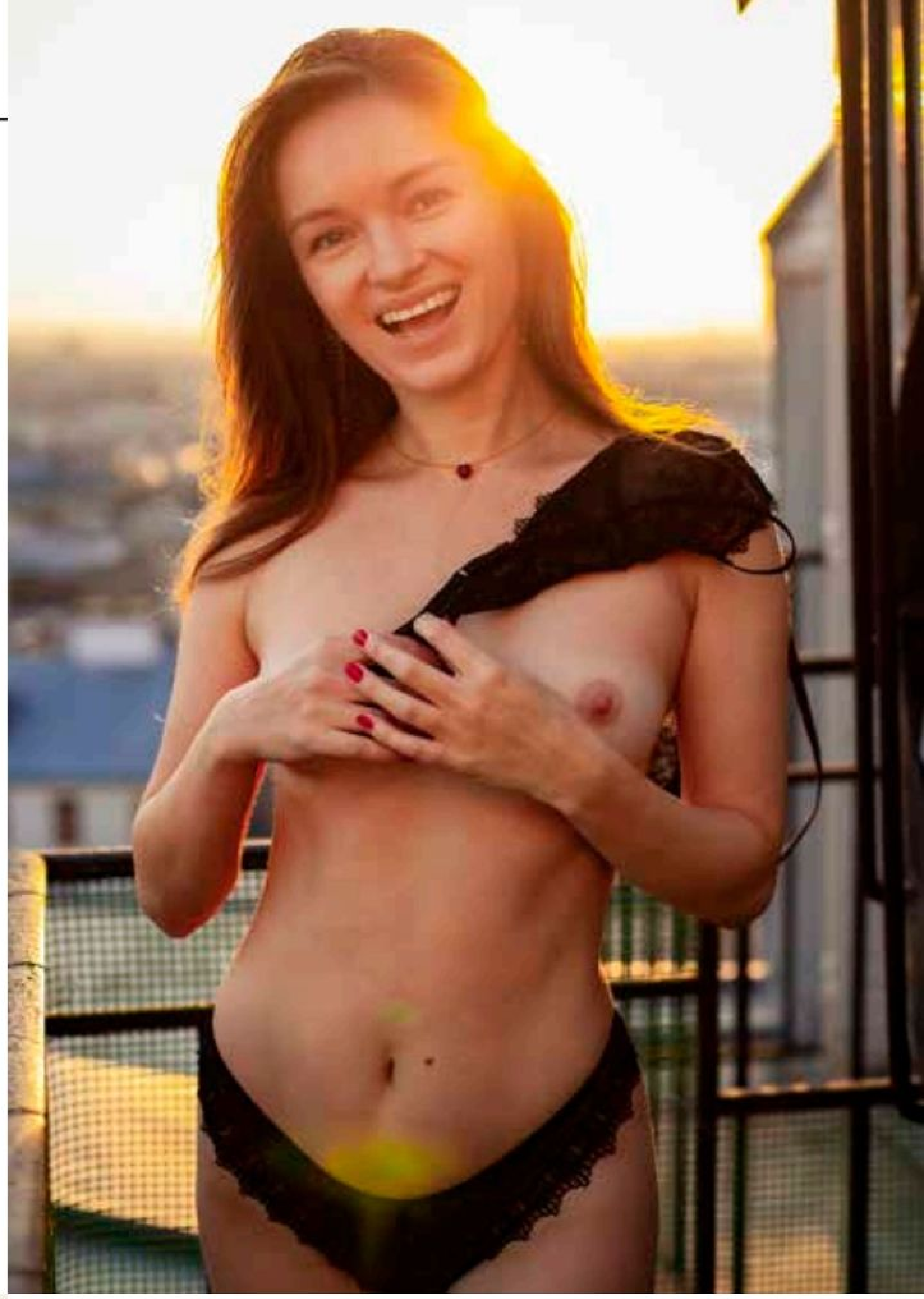
PlayBoy - Un secret coquin ?
Elena - Je suis fétichiste et une vraie pin-up, j'adore collectionner de la lingerie, des corsets, bas, talons hauts pour la vie quotidienne et pour les shootings.

Playboy - Comment voyez-vous la suite ?
Elena - Je pense qu'il faut toujours rêver sa vie, croire en son destin. Pour que les autres croient en vous il faut d'abord croire en soi. Et alors tout deviens possible !

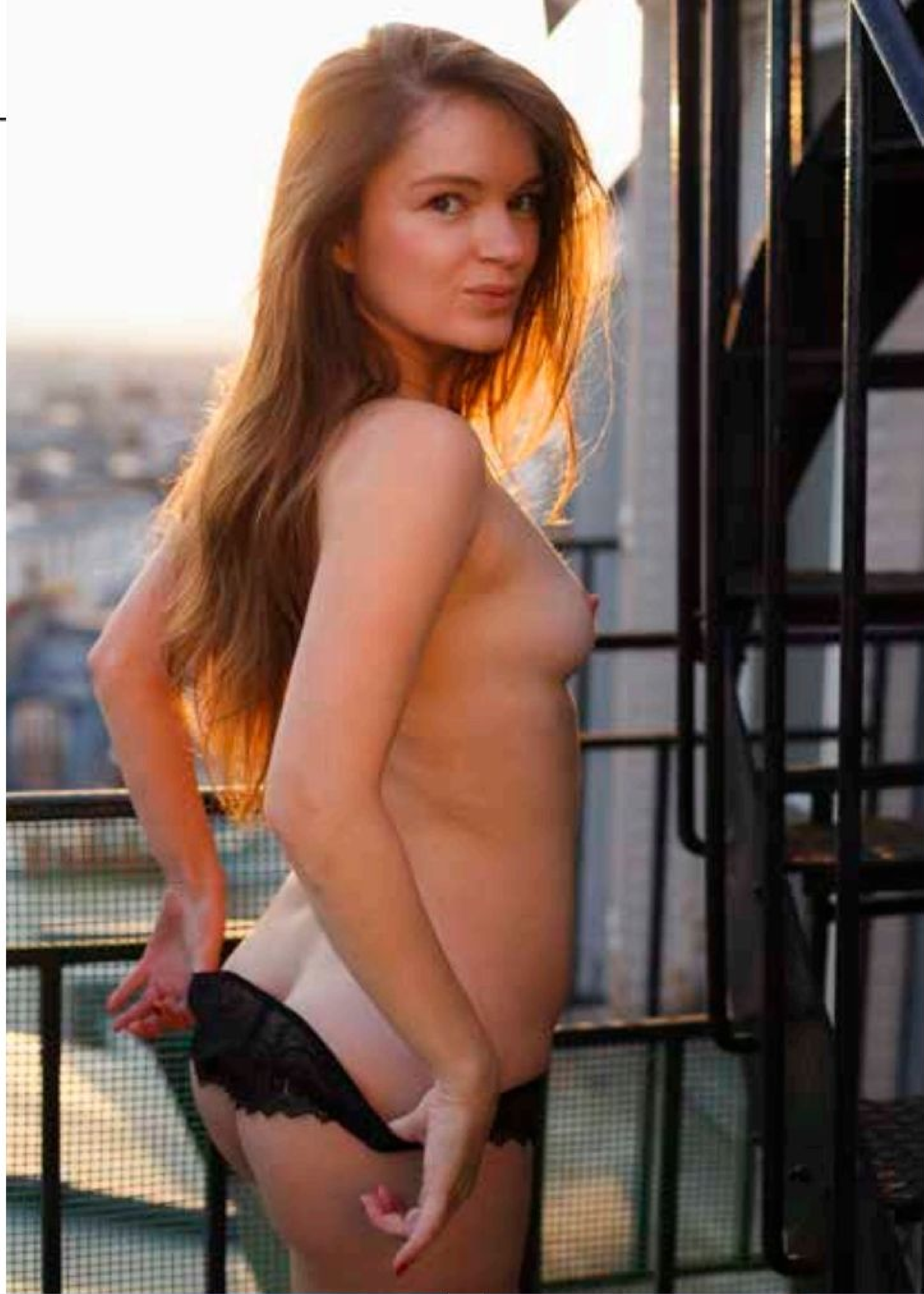
Instagram : Elena_Siberia_Paris



















Partie de pêche au gros

introducing Emily et son gros fusil



fille de premier ministre anglais)

Du 10 Downing Street où elle usa ses fonds de culottes au point de de plus en porter jusqu'aux plages du Sussex, Emily X est citoyenne de sa très gracieuse Majesté jusqu'au bout des seins. Si le Brexit ébranla cette européenne convaincue qui aime voyager de capitale en capitale pour se remettre de ses très chères études en un très strict collège que n'aurait point renié Harry Potter, notre Hermione a bien grandi et n'est pas peut fière de faire rougir son politicard de papa en posant ainsi, comme s'il avait ingurgité 6 pintes de brune. Telle est sa cup of tea.

Libérerons la petite sirène de ces vilains filets !



Photos : Marcus Avanti
marcusavanti.com
https://www.instagram.com/marcusavanti/
Emily
https://www.isthatemily.com/
https://www.instagram.com/is.that.emily.official/


Pêche au maquereau et écrasage de vieille moules : un titre à la Audiart.

Mais que nul ne se méprenne : je ne fais pas dans la morue !





Le tuba permet de respirer à pleins poumons !

Finalement, nous sommes tous pêcheurs.
Surtout vous !





Marcus : «Le mannequin Emily posait dans American Playboy et quelques autres éditions internationales. Il est rare de trouver des Playmates anglaises. Mon inspiration était les films d'action des années 1970. On a shooté sur la plage d'Hastings, en Angleterre, à côté de chez moi.»

Le premier gros poisson qui passe, je lui attrape la queue avec les dents !



Marcus : « J'ai suivi une formation à la Northern Media School en Angleterre. J'aidais des réalisateurs sur des projets. J'ai travaillé avec Ridley Scott, Alana Parker et des jeunes talents comme Derek Jarman et Prince. Puis j'ai voulu changer de vie, j'ai vendu ma maison et déménagé à Rio de Janeiro pour faire un film. Et j'ai tout perdu même ma femme, un mannequin brésilien qui posait pour Playboy. Mais j'ai trouvé ma passion pour photographier le corps féminin ! »





Sur la plage ensoleillée,
coquillages et crustacés…
tralala…

Non, mais, regardez ce ciel bleu !



ELLES FONT SOURIRE PLAYBOY

C'est l'hiver dans les Alpes . Une véritable tempête de neige a forcé deux cousins (un garçon et une fille) à passer la nuit dans le même lit .
Les voilà qui se couchent. La fille trouve son cousin plutôt bien fait, et comme elle est assez délurée, elle lui dit : – Ce côté du lit ne me convient pas. Tu veux bien me laisser l'autre côté ? Tu n'as qu'à me passer par dessus pendant que je glisse par dessous...Mais son cousin lui répond:
– Non, ça va aller...
Et le cousin sort du lit, se lève, et va se coucher de l'autre côté . Au bout d'un moment, la cousine, toujours plus excitée, lui dit :
– Finalement, ce côté du lit ne me convient pas plus. Pourquoi est-ce que tu ne me passerais pas par dessus pendant que je glisserais de l'autre côté ? Mais le cousin répond encore : – Non, ça va aller, je vais faire le tour . Et le cousin sort du lit, se lève, et va se coucher de l'autre côté . Alors la fille qui n'en peut plus lui dit : – Ah, c'est pas vrai ça ! Tu ne comprends donc pas ce que je veux ?!
Et le cousin répond : – Bien sûr que si j'ai compris ! Tu veux ce super lit pour toi toute seule, mais n'y compte pas !

C'est une patate, une carotte et une bite qui discutent. La patate dit :
- C'est horrible ! Moi, on me coupe en frite et on me met dans l'huile !
La carotte dit alors : - Moi c'est pire, on me coupe en rondelles et on me jète dans l'eau bouillante !
Et la bite: - C'est rien ça, moi, toutes les nuits, on me fout un sac plastique sur la gueule et on me fait faire des pompes jusqu'a ce que je dégueule !

Un soir, alors qu'un couple se couche, le mari commence à caresser le bras de sa femme. Elle se retourne et lui dit : –Je suis désolée chéri, j'ai un rendez-vous chez le gynécologue demain et je veux rester fraîche.
Le mari déçu se retourne.
Quelques minutes plus tard, il se tourne de nouveau vers sa femme.
– Est-ce que tu as aussi un rendez-vous chez le dentiste demain ?

Trois jeunes hommes vont, un soir, à l'hôtel. Le propriétaire de l'hôtel a une superbe fille, en pleine force de l'âge. Voyant l'intérêt que les jeunes portent à sa fille, il les met en garde :
– Que je ne vous vois pas tourner autour de ma fille et sil l'un d'entre vous passe à l'acte, je saurai le punir.
Les trois garçons, plus excités par la fille que peureux, vont rejoindre la jeune fille l'un après l'autre dans sa chambre. Le lendemain matin, le propriétaire les attend de pied ferme, un fusil à la main.
– Mettez tous vos pénis sur la table !
Il demande au premier :
– Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?
– Menuisier, lui répond-il.
Le gérant de l'hôtel lui cloue alors la bite sur la table. Il demande au 2ème ce qu'il fait dans la vie.
– Cuisinier, répond-il apeuré.
Le gérant lui coupe alors le sexe avec un couteau et le fout dans une casserole. Il se tourne alors vers le 3ème qui éclate de rire.
– Tu va me la sucer longtemps ?
Je suis vendeur de crèmes glacées...

C'est deux blondes qui discutent ensemble :
– Tu fumes toi après l'amour ?
- Je sais pas, j'ai jamais regardé.

Deux bonnes soeurs se rendent dans un garage pour changer leur 2CV contre un véhicule plus récent. Elles rencontrent le garagiste qui leur vend une voiture. Elles paient cash. Au bout d'une demi heure le garagiste voit les soeurs arrêtées au bout de son allée.
Il demande à son apprenti d'aller voir ce qui se passe.
L'apprenti : – Alors mes soeurs vous avez un problème ?
Les deux bonnes soeurs répondent tout excitées :
– Ben, on nous a dit qu'à chaque fois qu'on allait chez le garagiste on se faisait baiser alors on attend...

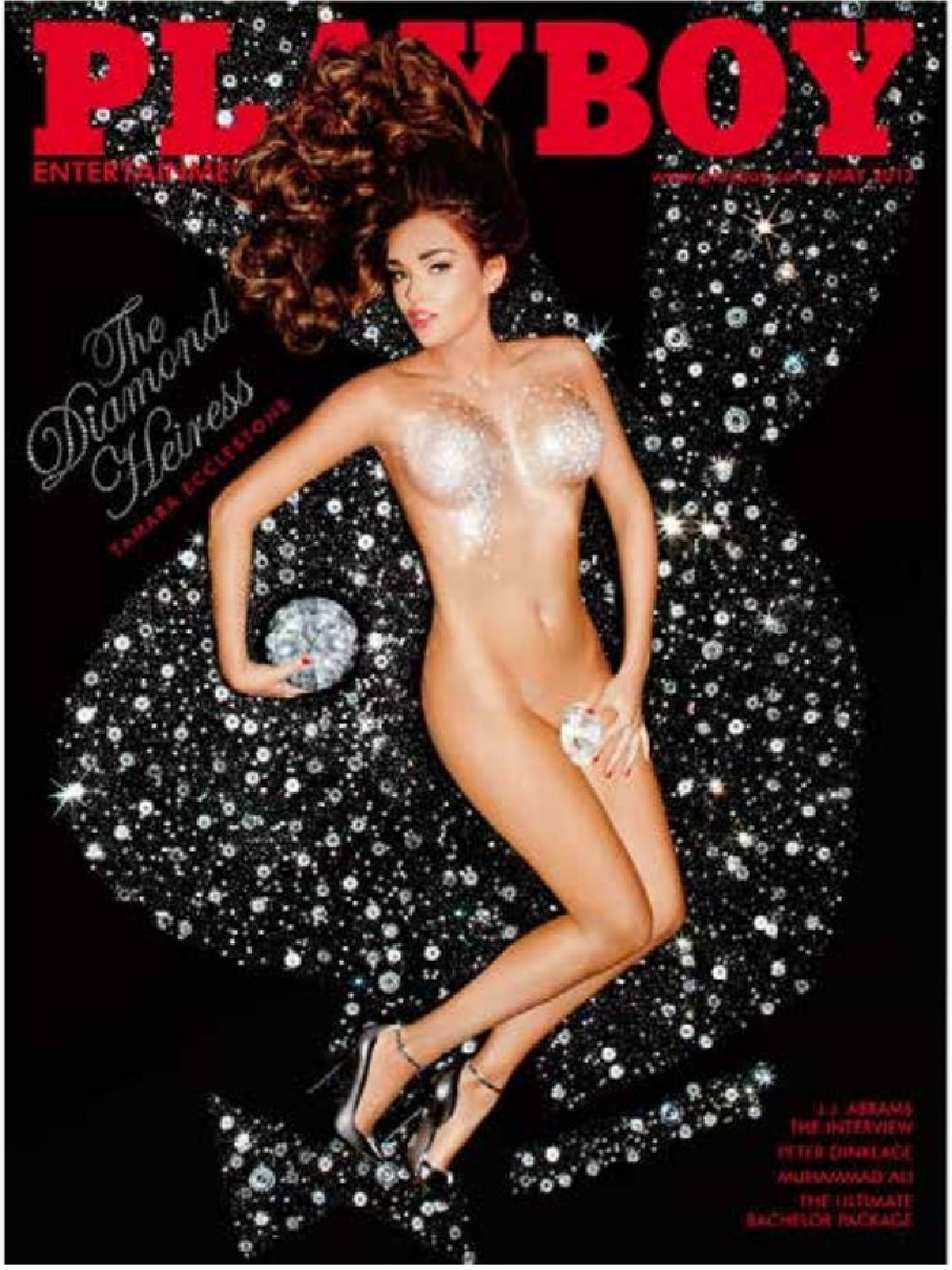
Un gaillard attend à la caisse du supermarché quand il remarque une petite blonde canon qui lui fait un signe de la main et lui sourit. Il s'approche d'elle et lui dit gentiment :
– Excusez-moi, est-ce que je vous connais ?
La fille répond en souriant :
– Je peux me tromper, mais je pense que vous êtes le père d'un de mes enfants...
Les souvenirs du gars le renvoient vers la seule et unique fois où il a été infidèle, et il demande :
– Nom d'un chien, ce ne serait pas vous la strip-teaseuse que j'ai niquée sur la table de billard devant tous mes copains lors d'une soirée bien arrosée, pendant que votre amie me flagellait avec un celleri mouillé et me poussait un concombre dans le derrière ?
– Ben non, répond-elle, je suis la nouvelle institutrice de votre fils !



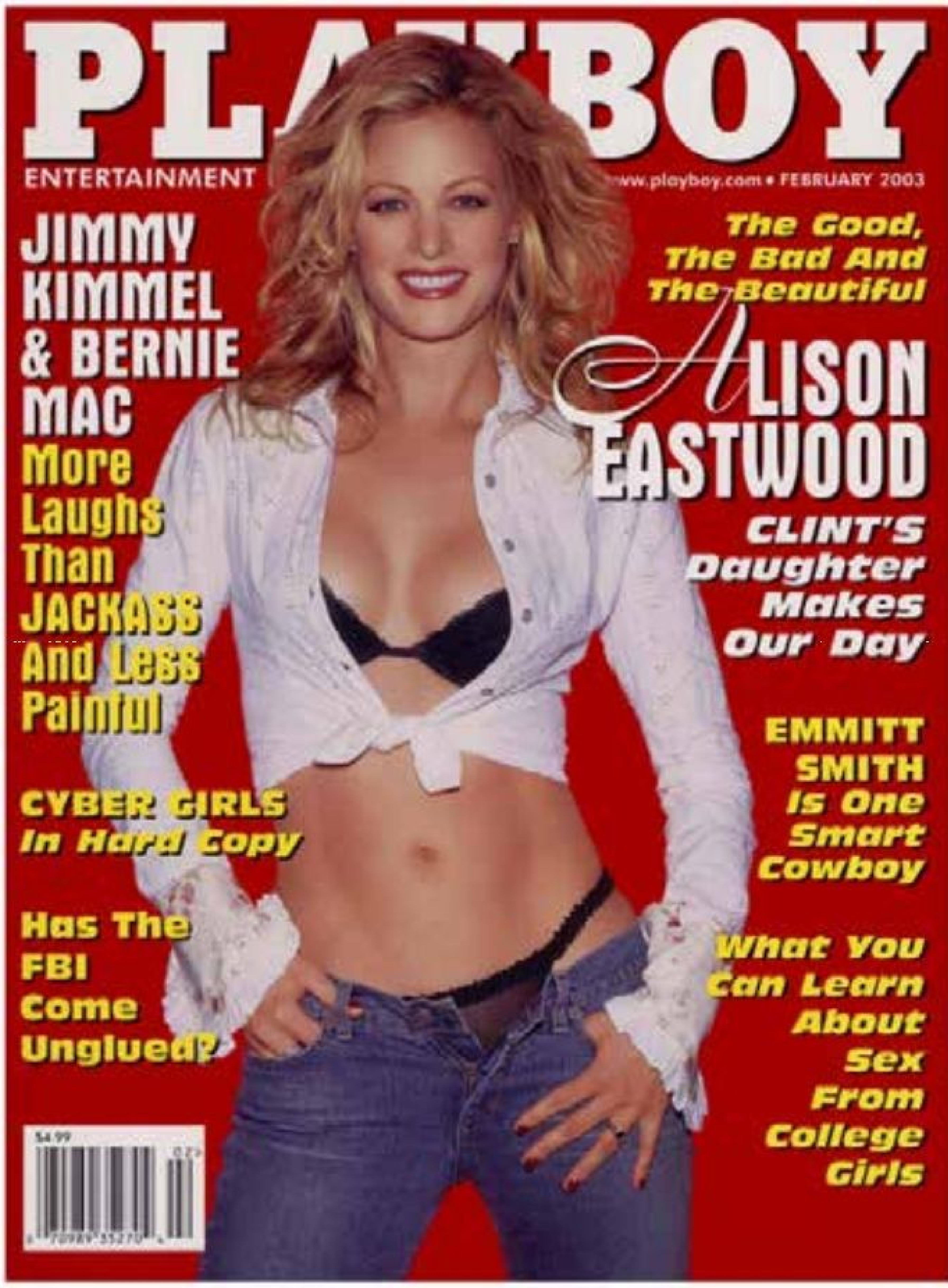
« J’accepte cette récompense de la part de toutes les petites personnes qui ont tout fait pour rendre cela possible. »

HE RIT AG E

20's
90's
80's
70's
60's



Mai 2013

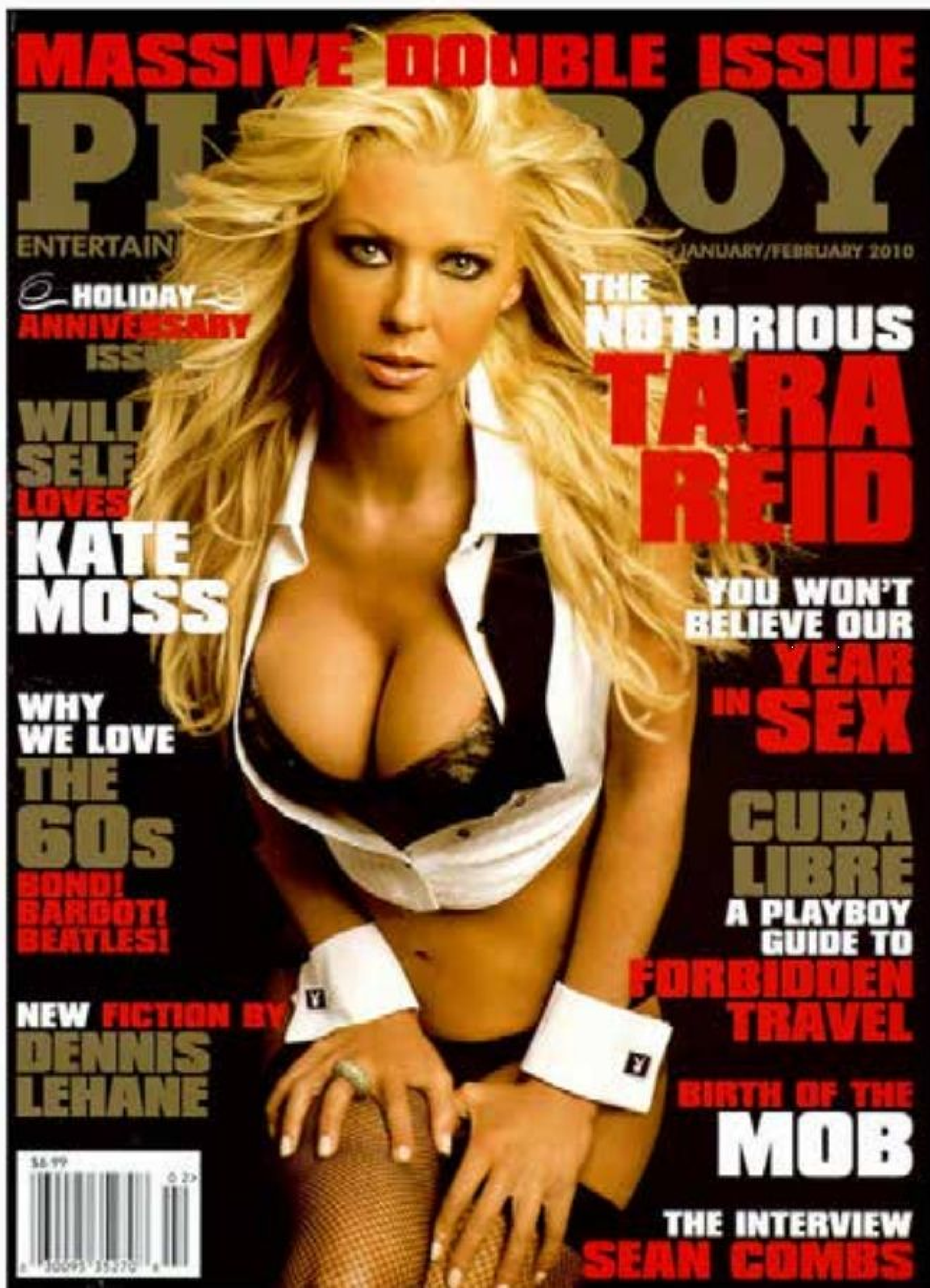


Février 2003

Mars 1985



Janvier / Février 2010



TOUT PASSE, TOUT LASSE

PLAYBOY BAZAAR



Pour ne pas perdre le nord,
ou trouver le sud, une boussole, celle de l'armée suisse.
365 F, Maison de l'Astronomie, 33 rue de Rivoli, 75004.





S.O.S.
Balise de détresse : pour être identifié et localisé de façon précise et rapide par satellite.
Balise Sarsat/Cospas, 9 963 F, Radio Océan, 78 rue Villiers de l'Isle-Adam, 75020 Paris. 43.58.16.16.



Où suis-je ?
Le AP Navigator fait le point, indique le cap et la vitesse. La fonction « navigate » permet d'entrer 9 possibilités de route. 7 464 F (– 30 % jusqu'au 30.04), Radio Océan, 78 rue Villiers de l'Isle-Adam, 75020 Paris. 43.58.16.16.





Vision nocturne.
Cette lunette de surveillance est équipée d'un système infrarouge et permet de voir aussi bien la nuit qu'en plein jour. 100 000 F, CCS, 35 rue Danièle Casanova, 75001 Paris. 42.97.56.00.



Boire n'importe quelle eau.
Format thermos, ce filtre purifie n'importe quelle eau. Issu des recherches de la Nasa. Garantie 3 ans, il peut traiter 19 000 litres d'eau. 1 920 F, Bon Del, 3 allée des Capucines, 37100 Tours. 47.51.94.59.



Jeux d'eau.
Léger et gonflable, un scooter marin pour glisser sur l'eau à 20 km/h. Le moteur 5 ch à turbine peut tirer plusieurs personnes. 6 900 F, Ste Colorédo, boulevard du Rivage, 06150 Cannes La Bocca. 93.48.08.08.

Les bateaux ont des ailes.
ULM marin, l'Hydro Delta peut emmener deux passagers côte à côte. Le moteur de 42 ch équipé de silencieux, a une autonomie de 3 h. Montable et démontable en 10 mn pour le transport. 72 000 F, ULM Supair, 1 rue André Moch, 34140 Loupian. 67.34.68.19.



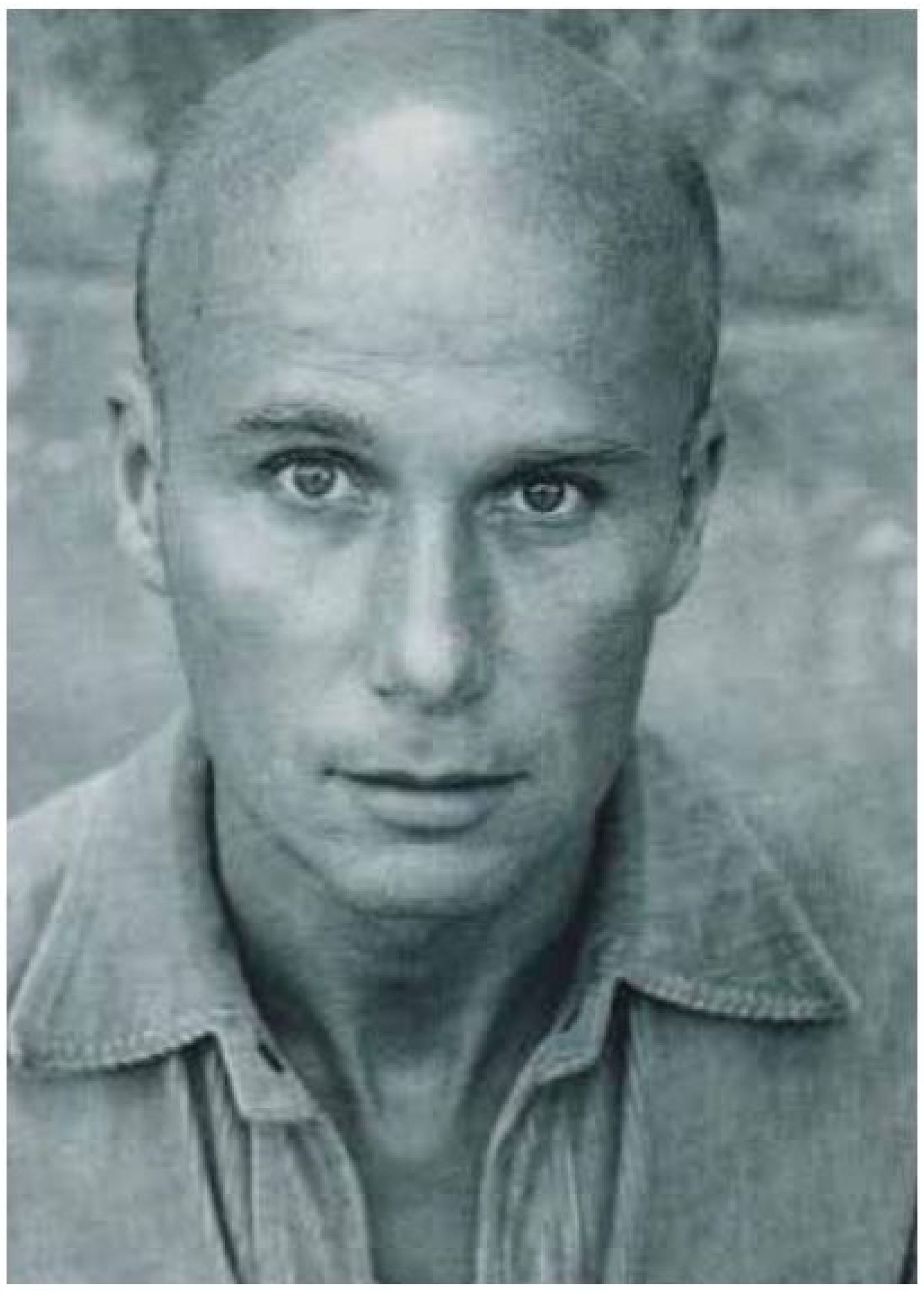
Venus d'ailleurs

Météo marine.
Le Ranger-2 est un transistor dont vous pouvez recharger les piles en tournant la manivelle sur le côté. Ondes AM/FM et fréquences météo marine. 80 dollars, Cosmo Communications Corp., Miami, USA.

Don Juan, l'un des plus grands mythes de l'Occident, et qui a inspiré aussi bien Tirso de Molina et Molière que Mozart et Joseph Losey, n'a pas fini d'alimenter les débats. Tour à tour on le dit séducteur libertin, macho, sale gosse, progressiste, pédéraste ou adolescent attardé, ou tout cela à la fois. Gabriel Matzneff, auteur de *Vénus* et *Junon* (La Table Ronde, 1979), dit ici ce que représente pour lui le personnage de Don Juan.

A seize ans, j'ai noté dans mon journal intime cette phrase que Byron prête à l'archange Raphaël : « Satan, notre frère, est tombé; sa volonté brûlante a mieux aimé affronter la souffrance que de continuer à adorer. » Notation prémonitoire. Je ne savais pas que cette volonté brûlante et rebelle allait être le génie musagète de ma vie, et donc de mon œuvre, car l'une et l'autre ne font qu'un.

Après avoir lu *Vénus* et *Junon*, Philippe Sollers m'a écrit une belle lettre, où il me dit notamment : « Le libertinage comme vigilance métaphysique, voilà qui n'appartient qu'à vous. » De fait, *Vénus* et *Junon* est un journal intime où Don Juan exerce contre lui-même sa « lucidité infernale », et balance entre la débauche et le couple, l'inconstance et la fidélité, pour succomber finalement à la tentation du mariage. A la dernière page du livre, ce sont, en apparence, Dieu et la femme qui ont gagné la partie. Pourquoi Dieu ? Parce que Don Juan n'est d'aucune façon un simple dragueur. Ne voir en lui qu'un type qui collectionne les conquêtes amoureuses est un contresens ridicule. Le donjuanisme est un défi iconoclaste. Le christianisme, en effet, est la religion de l'incarnation, de l'esprit qui s'est fait chair, et donc la religion des visages, du Visage : ce n'est que sur les visages des êtres que nous aimons que nous pouvons déchiffrer, en transparence, l'icône de la tendresse de Dieu. L'amour est nostalgie de l'immortalité, illusion diaprée de l'éternité, et le baiser des amants est toujours le baiser de Pâques, le signe de la victoire de la vie sur la mort : Christ est ressuscité ! Don Juan, lui, est un iconoclaste. C'est délibérément qu'il brise cette icône de l'amour, et qu'il la profane. Don Juan, qui ne vit que dans l'instant, est le prototype de l'homme déchu, soumis à l'espace et au temps. Don Juan rejette l'éternité, il ne s'y intéresse pas, il ne veut en connaître que les fragments successifs et atomisés. « Dès que tu es en présence d'une jolie fille, il y a en toi un déclic », reproche tristement une adolescente à son donjuanesque amant, dans *Vénus* et *Junon*. Qu'il s'agisse de l'amour divin ou de l'amour humain, le plus difficile, c'est de regarder l'autre comme une personne, c'est de respecter son intégrité. Don Juan, lui, objective les femmes qu'il prétend « aimer ». Il objective aussi Dieu. Et, comme le note avec justesse Philippe de Saint-Robert, Dieu se venge d'être ainsi traité en objet. Ce qui perd Don Juan, ce n'est pas d'avoir une vie « immorale». Le Christ, qui ne se plaisait qu'en la compagnie des courtisanes et des publicains, se fiche de la morale. Ce qui perd Don Juan, c'est d'être devenu l'idole de soi-même et, s'étant fermé aux rayons de la divinité, de s'être choisi lui-même comme source de lumière. On songe irrésistiblement à Lucifer, « le porteur de lumière », le plus beau des anges. Don Juan aussi est beau, d'une beauté irréelle, cadavérique. Il y a du Dracula dans cet homme. Joseph Losey, dans ses notes sur *Don Giovanni*, a raison d'observer qu'une des clefs de Don Juan nous est donnée par Leporello dans l'air du Catalogue : c'est un séducteur dont « la passion prédominante est le fruit vert » (la « *giovin principiante* »). Cette passion est partout présente dans *Vénus* et *Junon*, elle hante chacun de mes livres, et je lui ai même consacré en 1974 un ouvrage entier, *Les moins de seize ans* (Julliard) qui a provoqué le scandale que l'on sait. Cette clé, qui est le goût de Don Juan pour les moins de seize ans, nous en fournit une autre : sa bissexualité. Qu'est-ce qu'un pédéraste ? C'est un amant des très jeunes adolescents, filles et garçons. Ainsi que je le déroule dans *Vénus* et *Junon*, l'extrême jeunesse forme à elle seule un troisième sexe. Don Juan est pédéraste. Il n'est d'aucune façon homosexuel. Dans le film de Losey, l'énigmatique Valet Noir est joli comme une fille. C'est leur vénusté que Don Juan aime, à l'occasion, chez les gamins, et non leur (future) masculinité. Mais qu'ils appartiennent à l'un ou l'autre sexe, le charme principal des moins de seize ans est, aux yeux de Don Juan, celui de la transgression : ce que j'appelle, dans *Vénus* et *Junon*, « le pied de nez aux interdits de la société adulte » Cela n'est pas très sérieux, mais Don Juan, s'il est un personnage tragique, n'est pas un personnage sérieux. Il y a en lui un côté sale gosse, éternel adolescent. C'est d'ailleurs cette immaturité avouée qui explique, en partie, son succès auprès des femmes: celles-ci, même lorsqu'elles ne sont pas encore sorties de l'adolescence, ont le goût de bercer, de protéger l'homme qu'elles aiment. Don Juan est le contraire d'un mec qui roule les mécaniques, l'antipode d'un macho. Rebelle, déchu, sans doute damné, Don Juan n'en conserve pas moins, de son ancienne splendeur, un reflet archangélique.



Don Juan est le contraire d'un mec qui roule les mécaniques, l'antipode du macho.





J'ai simplement dit : « Vous devez avoir beaucoup de points communs ! »

L'AIR DU TEMPS

Par André Bercoff

Nouveau. New. Novo. Depuis que la pensée a rejoint le spectacle, les intellectuels carburent aux enzymes gloutons. Si je vous offre, chère Madame Michu, deux barils de nouveaux philosophes contre un caddy de nouvelle droite… non, cher Monsieur, car je continue de faire mon marché aux Nouveaux Romantiques, ce magasin au goût étrange venu d'ailleurs. PLAYBOY avait, le premier, donné la parole aux archanges du new-look. PLAYBOY, le premier aujourd'hui, enterre sans grande pompe l'adjectif. Tant il est vrai que la vérité glauque des années soixante-dix devient l'archaïsme suranné des années quatre-vingt au seuil d'une ère où compteront d'abord l'autonomie, l'innovation - la vraie - et le plaisir.

D'autres avaient déjà dénoncé la foire du prêt-à-penser, et le regretté Pierre Viansson-Ponté fustigeait, dans l'un de ses éditoriaux du Monde, la mode du « novellisme » à tout prix. Au paradis des journalistes, Viansson doit sourire: les alluvions successives déposées par la marée noire d'une intelligentsia en pleine débandade, affolée de publicité, dure désormais le temps d'une « Apostrophe » . Si, comme disait l'autre, les tribunes du programme commun ne furent point encombrées d'intellectuels, les forums radiotélévisés et imprimés retentissent de professions de bonne ou de mauvaise foi articulées par les enragés de statut social et d'étiquette sécurisante. On peut y dire n'importe quoi et son contraire, tout propos étant neutralisé par l'euphorie du médium. Télé-mandrax, radio-valium : les imprécations sont directement perçues par le personnel. Le phénomène des bandes est aussi vigoureusement incarné à Saint-Germain qu'à Montreuil, même si le cuir se porte plus élégamment du côté de la rue des Saints-Pères.

A cela, quelques raisons : à plusieurs on a chaud, on se serre et on se sert : quand François-Pierre Combaluzier a vanté avec ferveur les infinis mérites de l'ouvrage de Philippe Roux ou quand Pierre Dupont clame le génie de Michel Durand, l'on sait que l'antique tradition des liftiers n'a pas perdu ses droits.



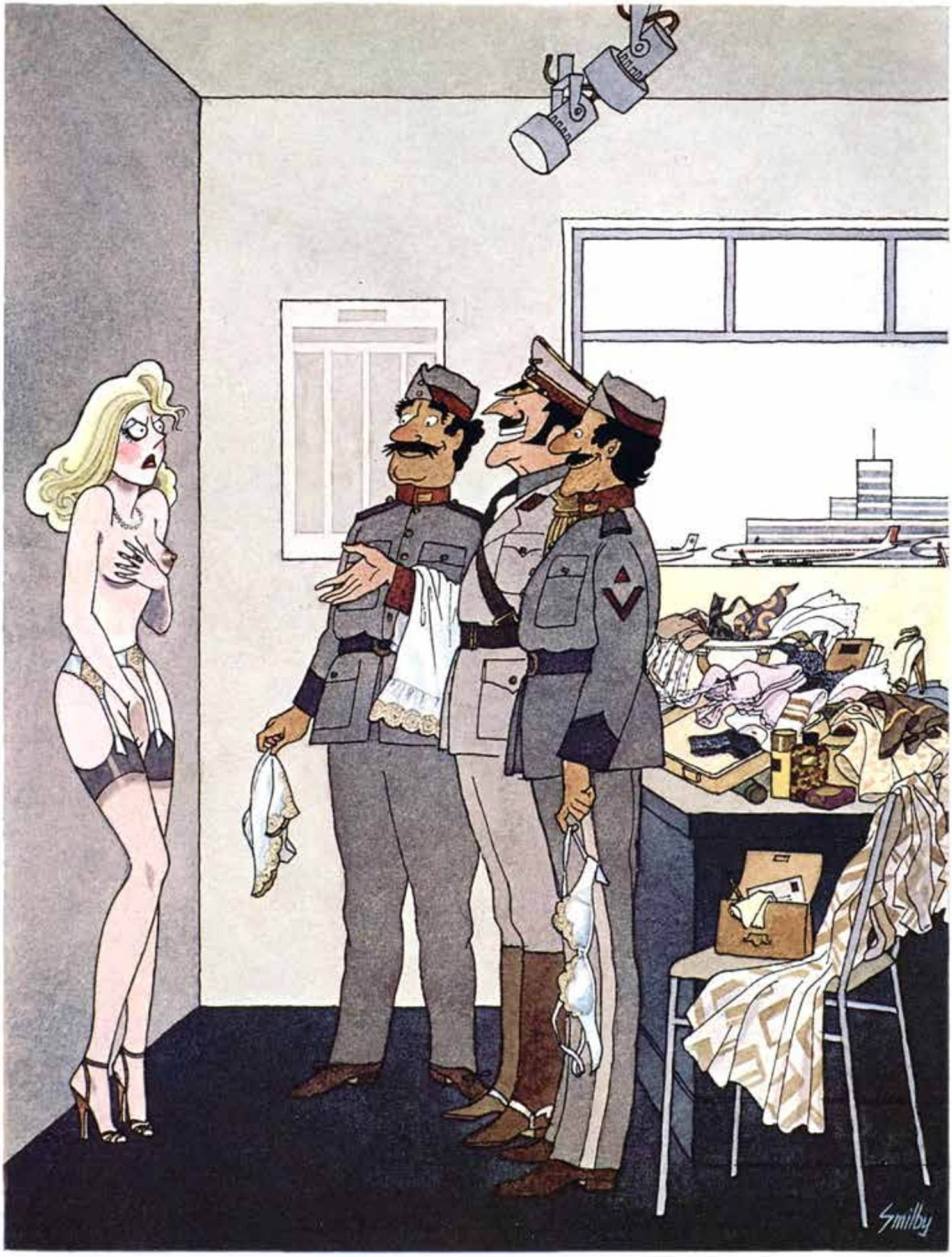
Quand nous entendrons le mot « nouveau», nous sortirons nos boules puantes.

A plusieurs, on occupe, on fait de l'entrisme, on comble les vides, et cela fournit tellement plus de copie : on ne peut pas, la belle saison revenue, gloser à chaque fois sur les touristes japonais et la pollution des plages. En France, on a des idées. Cette année, nous nous chaufferons au Benoist, nous carburerons au Touraine, et nos industries tourneront à pleins gaz par l'énergie des Nouveaux Pauvres, des Nouveaux Décadents et des Nouveaux Chômeurs.

A plusieurs, on rentre dans une grille, on est classé, catégorisé, et le plus mongoloïde des concepteurs publicitaires vous dira que c'est une condition nécessaire, sinon suffisante, pour que résonnent en votre honneur les trompettes de l'air du temps. Les grands solitaires font le monde; les petites assemblées le trafiquent. Question de hauteur. L'on ne peut pas transformer en produits Cioran, Michaux, Castaneda, Vaneigem, Beckett, Baudrillart, et autres félins qui s'en vont tout seuls. Mais qu'importent ces misanthropes ! Les drugstores de droite et de gauche fonctionnent à plein rendement.

Voilà pourquoi désormais, quand nous entendrons le mot « nouveau », nous sortirons nos boules puantes. Le goulag et la question juive, le Cambodge et l'homosexualité, la génétique et le terrorisme doivent cesser d'être des prétextes à mises en scène plus ou moins bâclées, au cours desquelles clowns blancs et noirs n'ont, au fond, qu'une seule préoccupation: l'ai-je bien descendu ? Au lieu de courir après les projecteurs afin de faire bénéficier le monde - qui s'en fout complètement - de quelques idées qui auront été piquées ici et là, et touillées à la hâte pour en faire surgir une mayonnaise média-comestible, il serait peut-être temps de se poser les vraies questions : pourquoi un balayeur de rues gagne-t-il moins qu'un conseiller de maison d'édition ? Pourquoi ne sont-ils encore que quelques-uns à travailler pour Amnesty International, pour Médecins sans frontières, pour Terre des Hommes, et autres lieux où, l'on s'occupe d'essayer, ici et maintenant, autour de soi, de changer les choses ? La guérilla moderne se place dès à présent dans la recherche d'une positivité lucide qui regarde les désespoirs du monde mais n'a que faire des vagissements nombrilisants de chacun-pour-soi, avez-vous-lu-mon-dernier-livre et mes-chroniques-seront-bien-gardées. Si nouveau il y a, c'est notamment dans les domaines de la biologie, de la physique, de l'énergie psychique et corporelle qu'il faudra le déceler, là où il est plus difficile de raconter n'importe quoi. Une manière « culturelle » de réfléchir aux problèmes du chômage, des loisirs, de la violence : les pensées originales, ici, se font rares. Que voulez-vous ! Cela prend du temps, d'inventer. La vie est courte, et j'ai trop d'idées sur tout pour avoir le temps d'approfondir quoi que ce soit. Tristes tropiques parisiens.

Alors, à l'Ouest, rien de nouveau ? Si. Tout. Mais sûrement pas chez ceux qui se prétendent tels. Après le cirque des penseurs à guichets fermés, voici venu le temps joyeux des nomades urbains, bardés de technologies et dévoués aux plaisirs millénaires.



« Nous n’affirmons pas que la charmante dame est une contrebandière, mais nous avons pour devoir de la fouiller ! »

PLAYBOY BY NIGHT

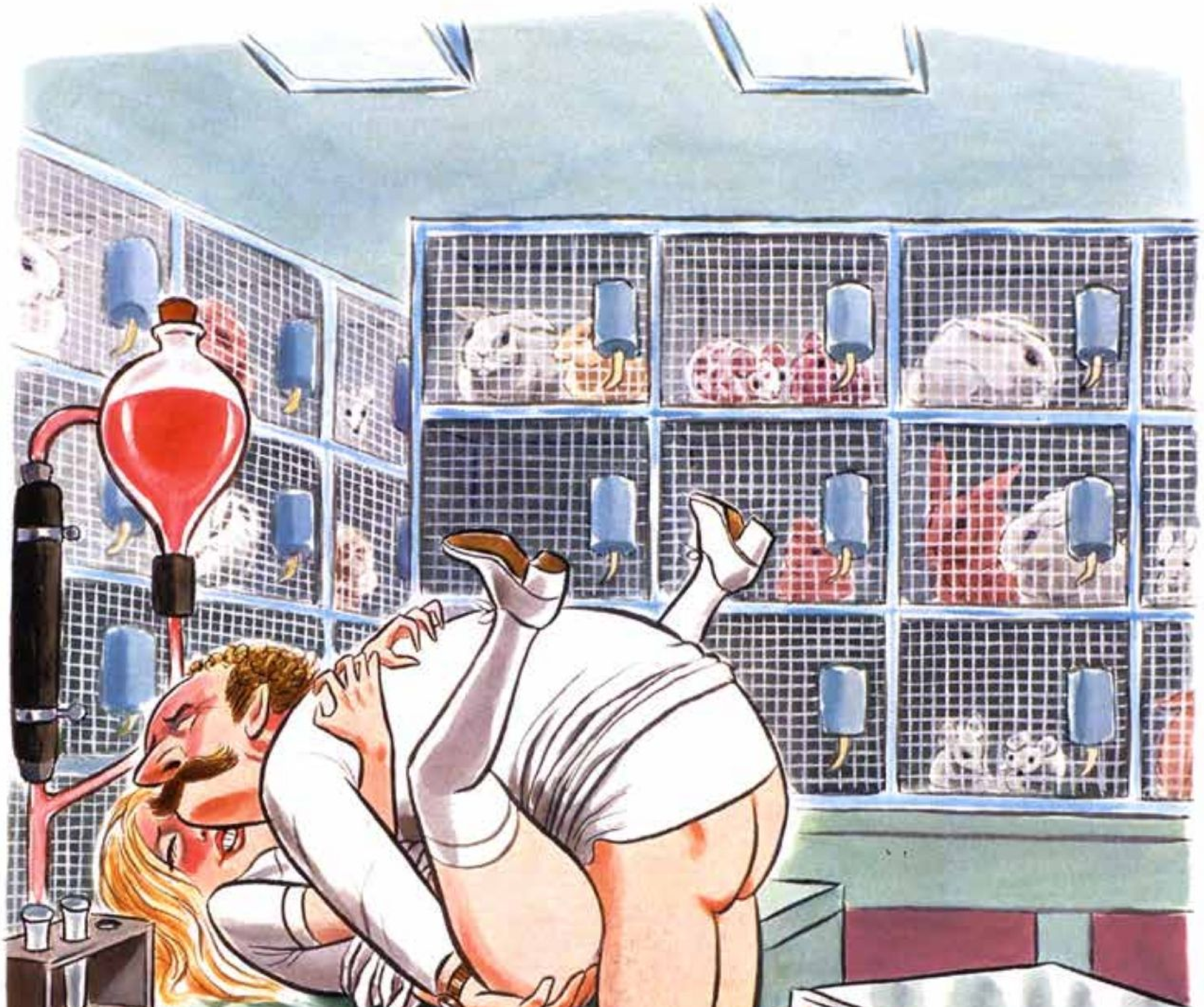


Le vrai débat n'est pas de savoir s'il faut ou non réouvrir les maisons closes, mais de déterminer s'il ne convient pas de chercher à modifier les conditions favorables à un meilleur exercice du plus vieux métier du monde. Et cela, aussi bien en tenant compte des états d'âme des consommateurs que des desiderata des « consommées ». Qu'est-ce que la prostitution en effet sinon la résultante d'un large consensus implicite ? Ne tire-t-elle pas sa double raison d'être d'une double impossibilité ? Impossibilité de certains hommes de pouvoir se livrer gratuitement au simulacre de la reproduction. Impossibilité de certaines femmes de gagner leur pain à la sueur de leur front. Une fois que l'on admet cette double causalité tout s'éclaire et tout se simplifie. Il n'y a plus d'un côté « la fille » et de l'autre côté « le micheton », mais seulement deux morceaux complémentaires d'une société dont la principale loi demeure celle de l'offre et de la demande. Il ne s'agit plus alors que de rationaliser une activité qui fait vivre plusieurs centaines de milliers de personnes de tous les sexes. Lesquelles, dans le cas d'un raz de marée puritaniste s'ajouteraient soit à la théorie déjà trop longue des chômeurs, soit à la colonne déjà trop fournie des détraqués sexuels. Or, la situation actuelle du don tarifé de soi fourmille d'illogismes. D'abord, l'Etat impose et poursuit à la fois les hétaïres après les avoir assimilées à des voyantes ou à des kinésithérapeutes. Ensuite la prostitution n'est pas interdite par la loi mais les prostituées sont traquées, rançonnées et brimées par des limiers spécialisés dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne représentent pas le gratin de la police. Enfin, ces précieuses auxiliaires de la Santé publique (combien de congestions et de crimes n'évitent-elles pas ?) sont condamnées à attendre le client dans les conditions toujours précaires et à le traiter dans des conditions souvent inconfortables.

Il serait donc souhaitable que notre société ait enfin le courage de ses besoins. J'admets que l'époque du « bordel » soit révolue. Ne serait-ce parce que les femmes qui font commerce de leurs charmes peuvent aujourd'hui s'exploiter elles-mêmes. Il est bien suffisant d'aliéner sa liberté en se livrant au premier venu. Point n'est besoin d'être astreinte, de surcroît, aux longues attentes. C'est précisément cette haute conception que nous prétendons avoir de l'individu qui devrait nous interdire d'accepter que l'on fasse des péripatéticiennes des travailleuses honteuses ou marginales. Pourquoi n'auraient-elles pas droit au statut des professions libérales ? Pourquoi ne pourraient-elles pas ouvrir de petits cabinets de consultation signalés sur la voie publique par de grosses plaques de cuivre comme les huissiers de province ? Pourquoi n'y aurait-il pas, puisque la défense du consommateur est la tarte à la crème dont se goinfrent tous nos penseurs, une rubrique « prostituées » dans tous les journaux de loisirs ? Avec les bonnes adresses, les prix syndicaux, les spécialités et une notule critique çà et là afin de distinguer les plus consciencieuses ou les plus douées de celles qui valent définitivement le détour ? Du coup, la Sécurité sociale ne serait-elle plus débordée, l'hiver, par ces angines attrapées aux carrefours des rues chaudes qui, comme chacun sait, sont les plus glaciales de Paris…



Philippe Bouvard



« Je ne vois pas comment ils peuvent éprouver autant de plaisir en allant si lentement ! »



LES FOLLES NUITS DU PALACE

article **Par GILLES HERTZOG**



Il y avait, perdue dans sa banlieue « La Main Bleue » et ses travailleurs africains à la recherche d'un impossible Harlem sur Seine. Il y avait les sanctuaires du vedettariat parisien, Castel, Le New Jimmy's et tous les bons chic bon genre Elysée-Matignon pour les américains immatriculés au Liban et bouteilles réservées des jeunes gens des trop bonnes familles du 16eme arrondissement ou de Neuilly. Il y avait même le « 7 » et ses virils garçons. Défunts emblèmes de nos • nuits déjà mortes et déjà oubliées.

Car désormais il n'y a plus que le seul, l'unique, le très magnifique, le tout resplendissant, le déjà bientôt légendaire, le magique : « Le Palace ». Tel, échappé

Illustration Philippe Morillon

d'un roman de Fitzgerald, plus paré que jamais de toutes les mythologies d'un Paris de fête et d'ivresses sur mesure pour Lost Generation.

L'enfant prodige a fait retour du côté du faubourg Montmartre, dans ce quartier de samedi soir et de music-hall, entre deux bars de formica orange et la colonie des couscous-boule de neige des rapatriés, avec leurs piles de loukoums et de beignets à l'huile, montagnes luisantes sur les céramiques éclaboussées d'un néon clinicard. Bel et bien, ce fut un événement, une révolution même, pourrait-on dire, que ce royal cadeau fait à nos nuits parisiennes, à l'aube du printemps.

Un peu d'Histoire: depuis quinze ans, nous sommes passés dans l'économie de nos errances nocturnes, par toute la polychromie des modes successives. D'abord ce furent les boîtes qui nous venaient d'outre-Manche, de Londres ou Liverpool, la grande vague du pop: Bus Palladium, Rock and Roll, Nashville, ces caravansérails du Sound, des orchestres country et des défonces adolescentes. Epuisés autant qu'ambitieux, nous désertâmes bientôt pour les très corporatistes, très privées et très luxueuses locomotives du spectacle, de la mode et de la fortune, le débonnaire chic de chez Castel, et la pompidouliennissime Régine. Plus récemment, et un cran bourgeois plus bas, vers les très giscardiens (et design) Privé et autres Aventure, entre un week-end à Cannes et une partie de poker. Puis libérant nos mœurs et nos refoulements coupables, nous prîmes le chemin de la rue Sainte-Anne, gay-ghetto pour après-minuit des faunes. Notre dernière halte fut pour la Main Bleue, l'hyper-réalisme fait boîte, véritable port de l'angoisse pour Macadam cow-boys épris de béton brut, royaume souterrain de la débile culture punk que ce quasi garage, aussi déshumanisé que le laser qui en giflait inlassablement les parois muettes. Selon toute logique, nous aurions dû, sous peu, descendre beaucoup plus bas dans les enfers du nihilisme et nous retrouver dans ces boîtes-flip, venues tout droit du cœur du Bronx et de la Névropolis américaine, construites sur fond de chiottes, pour homos camionneurs tatoués, lumpen-prolétaires camés, tapinneurs baroques de douze ans et dérives tous styles.

Un quelconque entrepôt désaffecté dans une zone industrielle, aurait vite fait l'affaire, comme à New York, le Continental Bath : au bout d'une rampe interminable, un speak-easy blafard, qu'éclaire une seule ampoule, nue, un juke-box dans un coin; des hommes cheveux rasés, en pantalon, débardeur, lunettes et gants noirs, et chaînes autour du cou et des poignets; qui dansent disco, entre deux bières : félin domestique de son maître, le partenaire est continuellement balloté d'une main à l'autre, tête renversée, pauvre pantin glissant le long des cuisses ou dans le dos de sa brute sous des caresses de mort, dans la répétition macabre d'un coït de simulacre. Mais nous n'aborderons pas à ces rivages souillés, flippant dans les mouroirs du Mal.

Car le courant vient- d'être radicalement renversé, sur cette pente où nous allions sombrer. Il n'a suffi que d'un soir, un soir de Palace, et les compteurs de la nuit furent remis à zéro, aux antipodes autant des feux vacillants de la mondanité copinarde pour noctambules ghettoïsés avec leur kyrielle de mannequins, que des antichambres de la violence nécrophage. Du côté donc des années vingt, quand tendre était la nuit. Ce soir de Palace, ce fut l'ouverture, pour quelque cinq mille élus, parmi tout ce que Paris compte d'underground chic, d'intelligentsia littéraire et journalistique rétro, de Gonzague à Roland Barthes, de show-biz dans le vent, de stylistes-mode et autres indigènes de la tribu Modernité, de dandies parasites et rescapés de la punkitude de luxe, déjà en voie de reconversion, vers l'after-punk. Toute une bohème aux styles mêlés, du plastique au jodpur de soie, via les tutus, du smoking noir ou blanc à même la peau, aux culottes panthère, bustiers et voilettes, le tout blanc de toile ou tout noir de cuir, les lunettes de soleil et les chapeaux, du gomina à la pâleur cadavérique. Mais l'invité réel, et peut-être le seul « vrai » invité de la générale, celui qui éclipsait tous les autres, et au premier chef les plus fameux, c'était tout simplement l'invitant lui-même, ce Palace dont on aurait dit qu'il n'avait accueilli ses milliers d'hôtes que pour mieux encore se donner cette fête à lui-même.

Car le Palace, par le seul fait d'être un théâtre (oui, un théâtre, et c'est là son génie essentiel) résume à lui seul ce que tous ses adorateurs d'une nuit, en se produisant sous des identités, (un paraître) à ce point empruntés, s'étaient ingéniés, par leur mise en scène psychologico-vestimentaire au second degré; à être des acteurs. Mais acteurs d'un théâtre qui serait moins le Palace qu'eux-mêmes, leurs propres corps et leur âme. Comme s'ils ne voulaient plus exister, tout au moins au Palace, que par le regard et le désir des autres, par la méditation de milliers de doubles. Doubles en effet, car au-delà de la singularité affichée et de l'originalité à tout prix que chacun de ces comédiens de soi-même entendait signifier en arborant ces enveloppes hyper-sophistiquées, tous les invités cependant (et précisément pour partager cet exil de soi où ils s'étaient employés de toute leur sensibilité d'esthètes nonchalants) étaient évidemment semblables, se rejoignaient les uns les autres dans cet universel mimétisme de la différence aux autres comme marque d'identité propre, milliers d'individus étrangers entre eux et qui, pourtant, d'un même mouvement n'en seraient pas moins tous jumeaux.

Le seul acteur reste donc encore le Palace. Acteur parce que théâtre, tout son secret est là, et le pourquoi de son pouvoir de fascination. Théâtre donc avant tout, et un vrai, puisqu'à l'italienne. Et suffisamment rétro en prime pour nos avant-gardes pensantes et dansantes, puisque construit dans les années vingt. D'abord music-hall avec Mistinguett et Maurice Chevalier, quand Paris s'étourdissait de chansons faubouriennes, d'amour rauque et de rengaines crapules. Puis vint la Crise, vinrent le déclin, la poussière et la décrépitude. Et l'endroit ne cessa plus de passer de mains en mains, théâtre puis cinéma, puis théâtre à nouveau, ou encore studio, de sauvetage raté en sauvetage raté, rendant un peu plus à chaque fois ses couleurs et son âme, jusqu'à tout récemment la remettre aux inévitables docteurs de l'immobilier; qui l'auraient immanquablement transformé en fripperie quelconque, Prisunic ou standing, si Fabrice Emaer, qui régnait déjà du haut sur la rue Sainte-Anne, et cherchait un second royaume à ses rêves d'enfant, n'avait obtenu son classement d'un ami bien placé, Michel Guy, alors à la Culture. Et moyennant sept cents petits millions bancaires, il l'a restauré tel qu'en lui-même le Palace avait vu le jour (et habillé la nuit).

L'espace s'organise d'abord autour de

l'orchestre devenu bal, exactement comme dans ces salles à transformation des opéras baroques à la Lulli ou du théâtre vénitien, lors du Carnaval. Sortis d'une pièce de Marivaux, les juges-spectateurs du balcon contemplent les danseurs du parterre, depuis les baignoires qui déclinent en fer à cheval jusqu'au rideau bleu transatlantique de l'avant-scène, dans un enchaînement de volutes dorées et de marbrures en écume ocres, au rythme très féminin. Car le Palace est un lieu discrètement féminin, androgyne de volume, de formes, qu'un esthétisme tempéré est venu encore souligner dans ces couleurs en demi-teinte, du roux des velours et des moquettes, à l'ocre des lumières des lampadaires à fourche qui pendent du ciel au-dessus des têtes dansantes, la décoration s'étant heureusement refusée, comme c'en est trop la mode, à exaspérer un rétro hyper décadent à la Sarah Bernhardt, les éléments d'un décor qui pourtant s'y prêtait. Et les milliers de Palaciens semblent effectivement se glisser avec bonheur dans cette enveloppe harmonieuse, où rien, des autre bars laqués de noir, aux costumes rouge et or de gladiateur des serveurs, ne vient mettre cette touche d'agressivité froide, que l'on trouve partout aujourd'hui dans les boîtes de nuit au luxe glacial.

Ici, au contraire, tout est fait pour l'effleurement, le miroitement des corps et des regards, pour les circulations fluides du désir et du narcissisme les plus feutrés, pour l'artifice précieux des rencontres, du hasard et de l'imaginaire érotiques. Et la foule n'arrête pas de monter et descendre, les visages se croisent dans un ballet d'épaules nues et de tee-shirts blancs, les corps se glissent au milieu du circuit informel de ce mouvement incessant et universel, sans accroc ni bousculades.

Les différences, les styles se sont vite cependant reconnus, entre l'ancien foyer du sous-sol, où after-punks et garçons regroupent leurs intrigues et composent, entre les piliers, une géographie en pointillé du désir homosexuel, et les balcons, plus « smoking» et gens chics de la nuit, avec seaux à champagne et femmes du monde silencieuses. Un Palace poétiquement rétro, mais aussi, fonction oblige, tous les derniers raffinements d'une féerie lumineuse qui a coûté près de quatre cents millions en lasers, systèmes électriques en tous genres, couplés au son et projecteurs de poursuite, qui viennent à chaud cueillir dans la foule le profil d'un danseur ou les paillettes d'un buste-vedette. Et une immense glace basculante, léchée par les fumées blanches que craquent les gueules d'un canon à neige artificielle, vient, sur toute la profondeur de la scène, prêter ses reflets très New York New York à quelques cinq cents papillons de nuit, ballotés dans les plis et les fureurs du disco. Seul élément résolument futuriste dans cet univers sans paroxysme : une araignée géante à la géométrie monstrueuse, boule de lumière fiashante, descend des cintres comme une fleur vénéneuse sur les acteurs du parterre.

Vrai théâtre, donc, que le Palace. Mais peut-être plus théâtre encore même que ses frères toujours consacrés à cet art d'illusion, plus vrai que la vie. Car, dans sa nouvelle destination, il brise la convention fondamentale, la théâtralité, celle qui nous force à adhérer à la chose représentée, comme si elle était réalité, événement vrai, arrivant «pour de bon» aux protagonistes qui sont sous mes yeux : la séparation absolue du spectacle et des spectateurs.

Le théâtre rejoue à chaque fois la scène primitive de l'avènement de la sociabilité, du moment fondateur du contrat social et de la culture humaine, soit sur le mode de la nostalgie du temps d'avant la Loi, soit pour en célébrer le triomphe. Mais dans les deux cas, il donne à voir très concrètement l'opération de la séparation, en la produisant au cœur de son dispositif-même : d'un côté les acteurs, de l'autre les spectateurs, d'un côté la Loi, le Sacré, de l'autre, les sujets passifs et consentants de cette loi, les profanes. Toute transgression de cette séparation (comme dans le carnaval, fête collective où tout le monde est à la fois acteur et spectateur) est fondamentalement subversive, remise en cause des institutions et de l'ordre du monde, rouvrant ainsi la voie à la violence du désir originaire. Passe encore, au regard de la Loi, que la transgression se fasse dans la rue, n'importe où (mascarades, bacchanales, révolutions diverses, courses de mort, jeux du cirque) : après tout il faut bien quelques exutoires; et la Loi les tolère, les supporte, attendant que-tout rentre dans l'ordre, une fois les pulsions satisfaites, quand elle ne va pas jusqu'à elle-même les programmer, les autoriser, pour mieux les vider de leur menace, de leur substance, ou les récupérer après coup. Mais quand la transgression se fait au sein-même d'un lieu tout entier consacré à la séparation, au principe de la Loi, alors rien ne va plus: c'est plus qu'une transgression, c'est bel et bien une négation de la Loi. Car transgresser c'est encore affirmer la valeur de la Loi, et en célébrer l'existence. Ici, il s'agit de négation, superbe ignorance.

Certes, au Palace, cette transgression de la séparation débouche apparemment sur rien moins que la violence, et tout concourt (mais justement !) à l'abstraire et l'éliminer dès le départ : le cadre, l'esthétisme sophistiqué, un public sélectionné, du plus extrême pacifisme, dans son dandysme alangui, avec en plus quelques videurs impressionnants, au cas où le reste n'y aurait pas déjà suffi. Mais c'est précisément de violence qu'il s'agit pourtant, dans ces métaphores esthético-intellectuelles que sont les apparences matérielles du Palace. Derrière les proclamations d'ailleurs légitimes de Fabrice Emaer sur la fête, la beauté des gens, transfigurés par les lieux, dépouillés de toute agressivité, pacifiés et réconciliés dans la grâce de leur nouveau paraître, une autre réalité se fait jour, tissée d'une violence muette et sophistiquée. Plus que de décadence, de romantisme nouveau, de dandysme pour notre temps, c'est bien, sans le nom ni les drapeaux, de régression à un monde souterrain et antérieur, de violence indifférenciée, et de mort, qu'il s'agit, sous les habits de fête. Car des fêtes, il y en a au sein de ce temple diabolique du faubourg Montmartre.

Ainsi, la plus belle de toutes, cette fête qu'y donna Yves Saint-Laurent au lendemain de la présentation de ses collections d'hiver. Feu d'artifice de la beauté, la fête comme l'œuvre d'art par excellence, dans son existence fugitive et l'éphémère de son propre éblouissement, avait pour thème l'enchantement dans l'Histoire. Le Palace, comme un écrin de luxe, avait été tapissé de gerbes de fleurs, d'hortensias bleus qui pendaient en grappes innombrables des cintres jusqu'au parterre; une bagatelle de songe qui avait coûté cinquante millions anciens. A cinq heures du matin, la fête durait encore. Le lendemain, le Palace reprenait son visage habituel, comme si la fête n'avait jamais existé que dans

nos imaginations. D'une fête à l'autre, ou d'un théâtre l'autre. Dix ans exactement séparent mai 68 de l'ouverture du Palace. Dix ans pendant lesquels plus rien ne s'est vraiment produit, et s'est dissous l'inouï de cet événement sans pareil. Mais quel rapport, direz-vous? Tout simplement que le Palace n'est rien d'autre que le cadeau d'anniversaire des petits-enfants de 68, qui ont grandi, image inversée de cet autre théâtre où ils dansèrent un seul printemps, celui de l'Odéon. Et c'est tout bonnement la vérité rétrospective de mai 68 que le Palace vient révéler, une fois fini le temps des rêves de changer la vie : il est pour tous les désenchantements de la révolution introuvable, la reconnaissance de leur échec et leur désillusion. De l'Odéon au Palace, de l'espoir fou au rétro, de l'attente d'une autre vie au « o future » du néo-romantisme et des nouveaux dandys, c'est une seule et même partie qui s'est jouée, avec les mêmes acteurs. Seulement le Palace a retourné les cartes, et semble dire, de toute l'autorité de son énorme succès: « Vous voyez, regardez bien la salle, les gens, le public, leur âme : tous rassemblés, tous confondus; il n'y a plus d'oppositions, de différences, d'inconciliables; plus de contradictions qui ne s'effacent dans l'inconscient d'une fête. Tout est, ici, surmonté, réconcilié, la vie, la mort, le passé, le présent. Alors, à quoi bon ? » Et certes, le Palace a raison. Mai est bien mort et enterré. Et sur sa tombe, le Palace dresse ses ruines futures. Mais plus profondément encore, il semble dire aussi qu'il n'y aura plus de nouveau Mai, que nous ne serons plus les héros en attente d'un nouvel avant-guerre. Plus de passé, mais aussi plus d'avenir. Le Palace a pris toute la place.



PLAYBOY AT NIGHT 80's





Victor Leed
Olga Waterproof



Yves Saint-Laurent



Gilles Blanchard



Charles Serruya



Karen Cherryl



Eva « cha cha »



Tommy Garrett
Claude Aurensan
Douchka Langhofer






Catherine et Jean-Charles de Castelbajac
Sylvie de la Rochefoucauld
Jacques de Bascher


Fabrice
Andy Warhol






Paquita et Edwige


Dani


Andrée Putman


Hélène de Mortemart
Athenaïs de Mortemart







Sylvie Oger



Wallis Frauten



Philippe Krutche en Egypte...





Pauline et Vincent



Mort Schuman



Yves Navarre

Fabrice





1980

1980 CHIC

Et si les années 80 redevenaient tendance ? C'est ce que tout le monde nous dit. Du coup ce petit coup d'oeil dans le rétroviseur n'est plus si superflu que ça. Un peu d'histoire mondaine

par Jean-Christophe Florentin

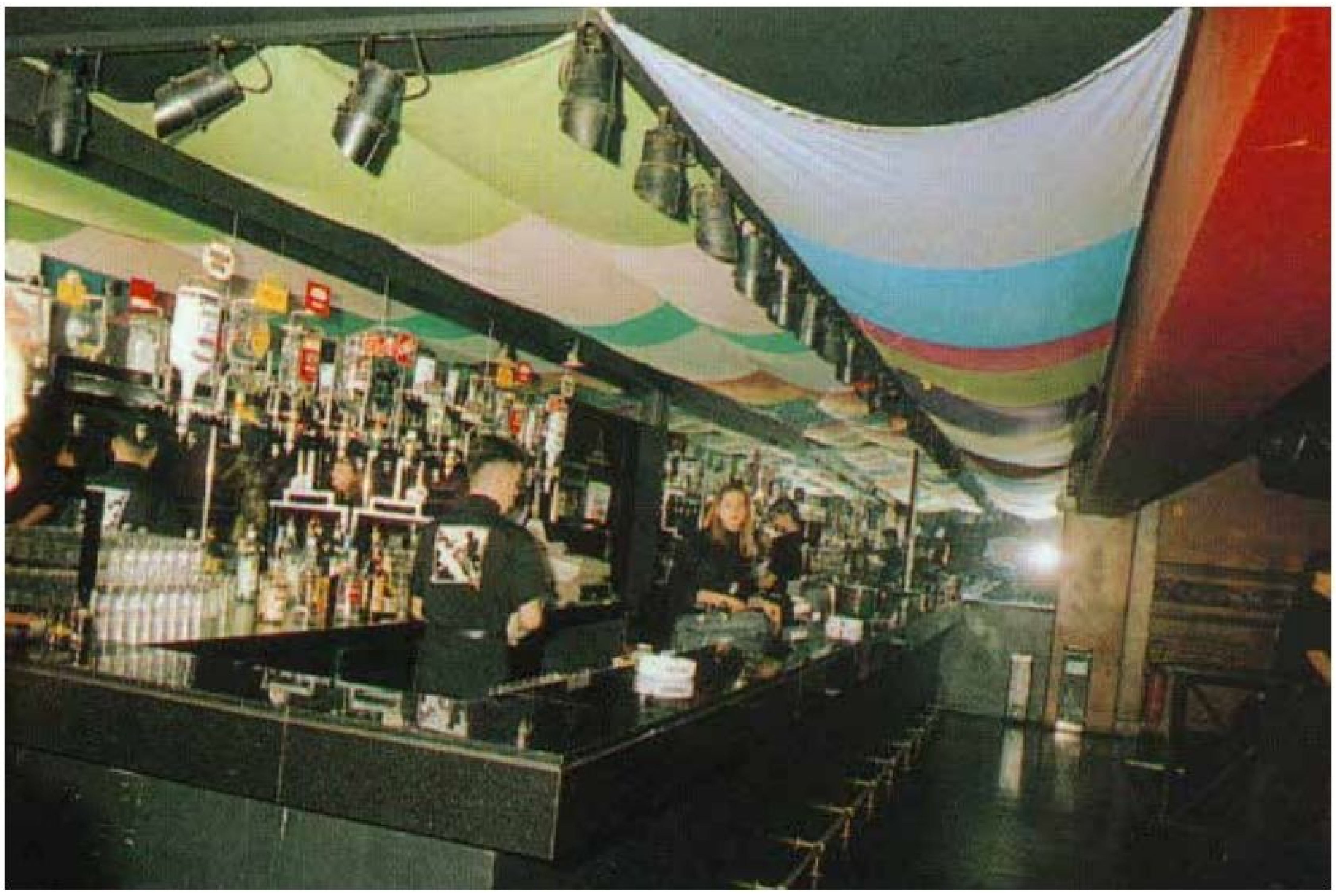
Nous, on avait un mouvement esthétique pour sortir de la léthargie, de la crasse et de la vulgarité dans laquelle les générations précédentes nous avaient enfoncés. Il fallait résister ou s'engluer à notre tour. Ce furent les années new wave. La musique d'une époque, c'est le reflet du film qu'elle accompagne. La fin des seventies nous rassasiait ad vomitam le même navet avec pour bande son du disco, de la variété vulgaire (aujourd'hui qualifiée de kitsh), du baba, du rasta. Et basta. Les punks ont balayé tout ça. Leur «No future !» signifiait «No past !» On avait besoin d'être intelligents et de construire notre culture qui ne pouvait par réaction qu'être sombre et chic. Les synthétiseurs débarquaient. Ils tombaient bien. On voulait des sonorités propres et clean. On était techno parce qu'on avait perdu foi en l'humanité. On pensait connement que les machines seraient meilleures que les individus. Nos hymnes étaient «Are friends electric ?» de l'androgyne Gary Numan, «Electricity» d'Orchestral Manoeuvres in the Dark et les allemands de Kraftwerk pour l'ensemble d'une oeuvre au romantisme dévitalisé, de «Radioactivity» aux «Robots» en passant par «Computer love»... On avait un prophète : Alain Pacadis. Dans son manifeste «Un jeune homme chic», il écrivait : «Désormais nous allons pouvoir montrer au monde nos faces blafardes et nos coeurs couleur de ténèbres car our time is up !» La guerre était déclarée. Les soixante-huitards reniaient leurs idées généreuses pour devenir de vulgaires et bedonnantes ordures de yuppies individualistes. Même pas par cynisme désespéré, simplement animés par cette méprisable lâcheté. Quant aux ex babas barbus, ils étaient tombés dans une répugnante léthargie légumière qu'il fallait violemment dynamiter. On devenait straight parce que les autres étaient tordus. On s'habillait avec soin et on voulait être beaux parce qu'ils étaient laids et vulgaires. On était tristes parce qu'on n'avait pas envie d'être gais (et on n'avait aucune raison de l'être). On cultivait une haine farouche pour les pollueurs sonores qui véhiculaient la vulgarité musicale. Comment pouvait-on ânonner de telles conneries assorties de convulsions simiesques qui feraient se gondoler Sheeta quand le monde était si noir ? Ils n'étaient quand même pas tous sourds et aveugles ! Et on était snobs et distingués parce qu'on ne voulait vraiment pas être comme eux. On avait le courage d'être excessifs parce que la vie ne nous laissait pas le temps d'être raisonnables. On voulait être des héros romantiques, classiques, lyriques, tragiques... (il faudrait tellement d'adjectifs pour qualifier à peu près correctement à ce que nous inspirions, en fait on voulait tout.) On vivait à cent à l'heure. La new wave avait engendré une nouvelle scène qui réveillait aussi bien Paris que Londres, Berlin, Rome



et New York. Et comment passer sous silence la frénésie des concerts presque quotidiens. Les nippons du Yellow Magic Orchestra sur scène au Palace écrasés sous des tonnes d'ordinateurs, de séquenceurs et de synthés. Un technicien occupant le milieu de la scène pour assurer le dispaching des différentes machines ! Et Stéphanie qui dansait fascinée par cette musique orientale et futuriste. Comment oublier ce concert aérien et puissant d'Orchestral Manoeuvres in the Dark ? Les machines jouaient si fort que les vibrations de la salle exerçaient une influence sur le système digestif de ceux qui étaient situés le plus près des enceintes. Les toilettes sont restées sold out toute la soirée ! Emilie, elle, était en transe. Impossible d'oublier le premier set de Tear for Fears toujours au Palace où je rencontrai Pascale. Elle avait une tête d'ange triste et des seins énormes insoupçonnables sous son pull sombre. Nous n'étions qu'une petite centaine d'initiés au premier concert de Depeche-Mode et quand Spandaü Ballet est venu jouer la première fois à Paris, on était pour l'occasion devenus nouveaux romantiques ou pirates pour danser toute la nuit sur la musique de ce groupe élitiste qui ne jouait alors que dans des châteaux, caves privées et autres endroits chics. La chemise trop ouverte d'Anne qui dansait au premier rang comme une folle la rendait plus qu'impudique. Le guitariste la matait sans arrêt. Aucun risque pareil avec les allemands de Kraftwerk : ils s'étaient fait momentanément remplacer par des mannequins de cire à leur effigie sur la scène du Captain Vidéo en bas des Champs Elysées, à deux pas du Palais présidentiel et la froideur de Human League réchauffait le sous-sol des Bains-Douches. Flock of Seagulls expérimentait le look novö et les dandies d'Ultravox distillaient leur élégance nostalgique pour les thèmes romantiques d'Europe centrale («Vienna») ou mélancoliques («Vision in blue», «Lament», «Rage in Eden») quand Visage louait l'esthétisme ténébreux («Fade to grey», «Damned don't cry»). Je m'efforçait de mener en même temps une vie diurne faite d'études de marketing et de publicité. Etudiant studieux le jour, nightclubber la nuit (le terme avait alors encore un sens) passant alternativement des Bains-Douches au Palace qui programmaient pratiquement un concert par soir. Je faisais de la radio «libre» le week-end et avais porte ouverte dans ces endroits où l'usage veut qu'elle soit plutôt fermée. J'étais amoureux de la snobissime, blondissime, richissime et chiantissime Stéphanie, la plus jolie fille de la fac qui m'accompagnait souvent et s'ennuyait invariablement. C'était très chic. Au début tout le monde pensait qu'elle était ma petite amie. Je ne les contredisais pas. Elle non plus. J'avais simplement suivi le principe de Napoléon «Toujours attaquer en premier l'armée la plus forte». J'attaquais - trop mollement sans doute. Stéphanie ne se rendait pas. Les jolies filles étaient arrogantes, blasées et inabordables. Elles n'étaient pas là pour s'amuser mais pour poser. En toute logique, Stéph' voulut se confectionner un book de mannequin. Je me retrouvais réquisitionné photographe officiel. Séance de shooting dans son grand appartement de la rue de Rivoli avec vue sur les jardins des Tuileries SVP – down in the park ! Alors qu'elle changeait impudiquement de tenue, Stéphanie m'a prié de l'embrasser. La séance se termina par des photos nues. Et par Stéphanie sur moi qui me faisait impeccablement l'amour dans sa chambre-mezzanine. Quand Madame



mère est tombée une semaine plus tard sur les clichés, elle a simplement remarqué : «Putain, elle a de belles jambes ma fille !» Bref, nous sortions tous les soirs, nous n'étions qu'une poignée d'initiés à connaître ces groupes avant-gardistes qui rempliraient quelques années plus tard des stades entiers. On cultivait un véritable complexe de supériorité. On idéalisait nos existences en souhaitant influer sur le monde. L'époque était exaltante. Mais cette théâtralisation de chaque instant n'a pas su contaminer les foules et c'est le monde qui petit à petit nous a changé. Nous reste cet idéal de vie clean et parfaite qui ne laisse aucune place à la mesquinerie des cloportes. Finalement, on était cons et naïfs. C'était aussi l'époque des premières désillusions et des grands projets ajournés (on voyait tout en grand). En tous cas nos nuits étaient plus belles que leurs jours. Je redevenais chaque matin le vilain petit canard dilettante perdu au milieu des laborieux sans grâce et sans talent qui devaient en plus me prendre pour un mytho :»J'ai pris un verre avec Machin, j'ai vu untel qui m'a dit que...» Pourtant eux aussi les voyaient : à la télé. Du coups ils me tenaient à l'écart du groupe panurgien qu'ils formaient Conclusion mémorable : Je me souviens de Fabrice Emaer. Je me souviens d'Orchestral Manoeuvres in the Dark. Je me souviens des jeunes gens modernes. Je me souviens de la Gauche Caviar. Je me souviens des branchés. Je me souviens que ça faisait branché de dire branché. Je me souviens des minettes



bêcheuses et sexy qu'on draguait dans l'escalier. Je me souviens que Stéphanie de Monac' y avait fêté le succès d'»Ouragan».Je me souviens d'y avoir vu les Plasmatics et Wendy O'Williams seins nus qui découpait à la tronçonneuse une guitare électrique raccordée aux amplis. Je me souviens de bourdonnements d'oreille. Je me souviens du concert de Tears for Fear. Je me souviens des rastas de Gainsbourg. Je me souviens du «Palace Magazine». Je me souviens de la Nuit des Nouveaux Romantiques avec le concert de Spandaü Ballet. Je me souviens des nouveaux philosophes, de la nouvelle droite, de la new wave et des nouveaux pauvres. Je me souviens qu'on aimait vraiment sortir. Je me souviens qu'on voyait souvent les mêmes têtes sans arriver à mettre de noms desus. Je me souviens du magazine Façade. Je me souviens que personne ne croyait à la réussite de Canal + qui se lançait. Je me souviens qu'il était très chic de s'habiller fifties aux Puces. Je me souviens qu'on dinait souvent dans le quartier des Halles avant d'aller au Palace. A l'époque le quartier était encore fréquentable. Je me souviens des perfectos noirs. Je me souviens d'Alain Pacadis, ethnologue, chroniqueur et envoyé spécial de Libé au bar du Palace. Je me souviens de Thierry Ardisson. Je me souviens qu'il fallait être blême, blafard, cafardeux et triste pour faire chic. Je me souviens de la soirée décadente du Caca's Club. Je me souviens que les serveurs étaient lookés en Thierry Mugler. Je me souviens d'A Flock of Seagulls. Je me souviens que les membres de Bijou accompagnaient Marie-France en cuir noir. Je me souviens d'Odeurs. Je me souviens qu'en juin, il faisait encore jour quand je sortais d'un concert pour partir en voir un autre aux Bains. Je me souviens du marathon organisé par Photo Revue : projection au Rex, festivités au Palace puis aux Bains. Je me souviens de Kraftwerk. Là, on ne rigolait plus ! Je me souviens d'Yves Saint Laurent. Je me souviens d'Edwige. Je me souviens de la première disgrâce du Palace à la fin des années 80. je me souviens de la mort d'une certaine atmosphère, d'une ambiance que ce théatre n'a jamais retrouvé. Je me souviens des affiches de Philippe Morillon. Je me souviens du sous-sol






réservé aux happy-few qu'on avait appelé «le Privilège». Je me souviens de toutes ces superstars inoubliables dont je ne me souviens plus. Je me souviens de Guy Cuevas, le DJ du Palace qui avait sorti un disque «Pero Negro». Je me souviens que les invitations de Bazooka & Kiki Picasso représentant la foule accumulée contre les grilles de l'entrée portaient toutes la même mention : «Une invitation oubliée, une soirée gâchée». Je me souviens d'Andy Warhol. Je me souviens des choucroutes des filles des B 52's. Je me souviens des décors de Gérard Garouste. Je me souviens de grands dîners insensés (et bons). Je me souviens du 246 10 87. Je me souviens des japonais du Yellow Magic Orchestra qui inventaient le technopop et retournaient le vieux théâtre. Je me souviens du romantisme de Taxi Girl et du pragmatisme de leur manager Alexis. Je me souviens qu'il n'y avait qu'un petit million de chômeurs. Je me souviens qu'on y croisait tous les soirs des têtes connues qui nous donnaient le sentiment d'être importants. Je me souviens qu'on était créatifs. Je me souviens de costumes extravagants. Je me souviens que Régine avait racheté le Palace mais pas son âme. Je me souviens du début de la fin d'un mythe qui se déboulonnait sous nos yeux. Je me souviens qu'on s'amusait bien à paraître grands. Maintenant qu'on est grands, je me souviens qu'on était vraiment cons.




Glam & power

Les Bains : 3eme Renaissance d'un mythe

Par Jean-Christophe Florentin

1981/ François Mitterrand vient d'être élu. Malgré ses promesses, il ne supprime pas le service militaire. Comme le Bal des Lazes : « Je serai pendu demain matin... », je vais avoir droit à mon bal des nazes. Pas envie. Mieux à faire quand on a 20 ans et un peu d'ambition dans la pub & les médias qui vivent leur âge d'or.
Demain commencent les trois jours d'incorporation au sinistre et pas chic fort de Vincennes (en fait un seule journée). Je vais m'étourdir à un concert de Mathématiques Modernes starring Edwige Belmore la regrettée reine des punks au sous sol des Bains + prolongations. J'arriverai avec une tronche de décavé et ce sera plus facile pour donner envie aux kakis de se passer de moi. Sous sol. 10 ans avant qu'il y anime « Bains de Minuit », un jeune pubard aux dents aussi longues que le croco de son polo traine appuyé sur la rambarde du bassin, Lacoste boutonné jusqu'au cou sous costard noir. Thierry Ardisson himself. Faut se jeter à l'eau. Dialogue surréaliste : « Euh, c'est toi Ardisson ? »
- Ouais.
- Tu me prends en stage dans ton agence Business, faut que j'ai un prétexte à éviter l'armée ?
- C'est quoi ton signe astrologique ?
- Poisson.
- Ok, t 'a qu'à leur dire que tu déboules chez moi. Et tu fais un peu le dingo.
- Résultat : un an de vie gagné. Jamais fichu les pieds chez Business. J'ai oublié pourquoi. En tous cas merci Thierry qui me rappellera quelques années plus tard pour diriger Entrevue. Premier contact mémorable (et joyeux + effecice) avec les Bains.

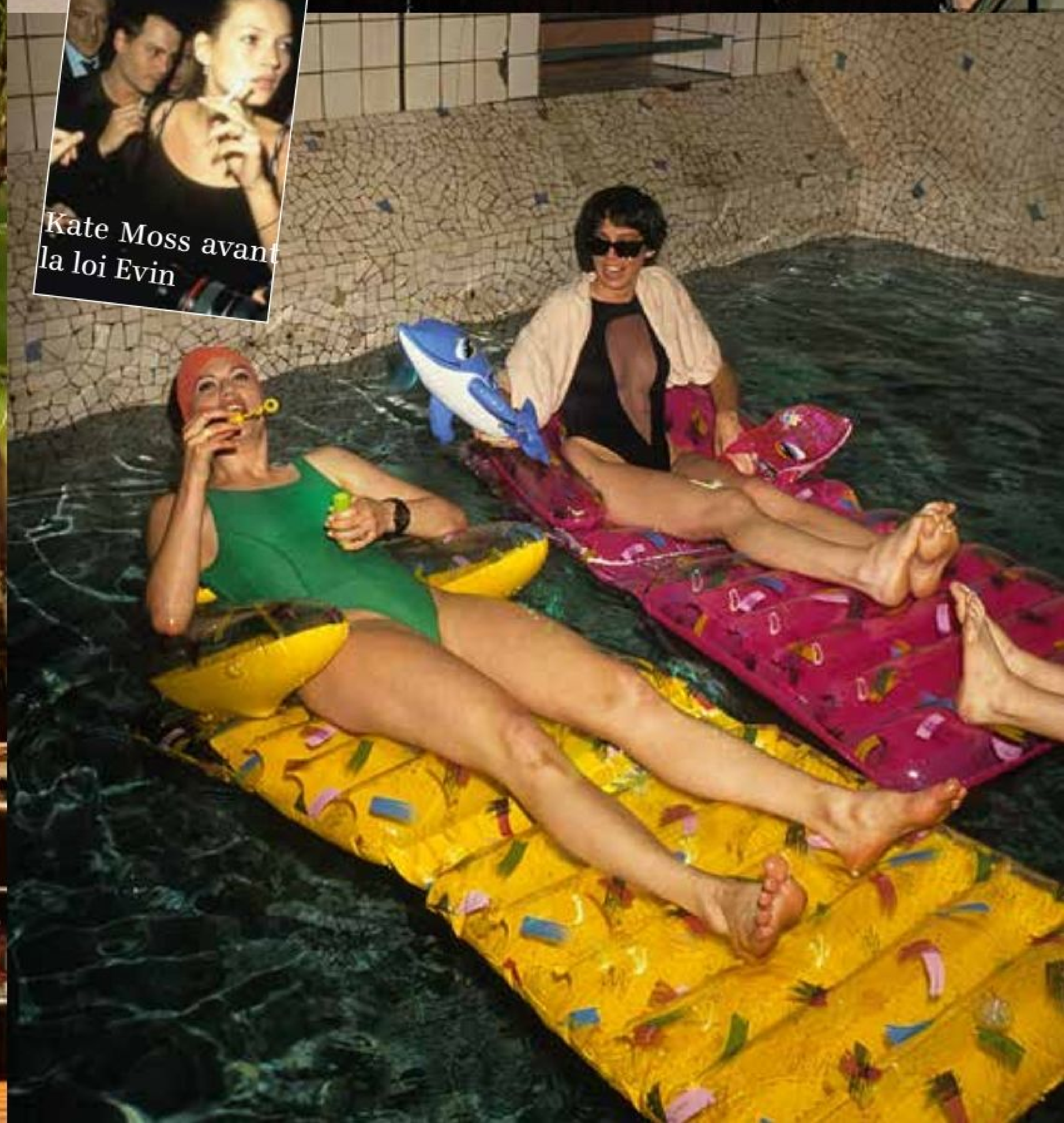




J'y étais, là aussi, encore là...







Kate Moss avant la loi Evin

Flash back

De Marcel Proust à Joy Division en album live dans une déco signée d'un jeune inconnu au patronyme anglo saxon : Philippe Starck, en passant par quelques concerts aussi mythiques que quasi exclusifs d'Orchestral Manoeuvres in The Dark, OMD pour les intimes que nous fûmes, Cocteau Twins, Warhol, Saint-Laurent, Guetta un résident inconnu aux platines, de Niro, Prince les show-cases impromptus… Par leur seul nom, Les Bains font surgir un monde de vivantes inspirations et d'expériences inouïes, d'avant-gardes excentriques et de pionniers iconiques. Pour saisir l'esprit des Bains, il faut remonter le temps au point d'embrasser le présent de chaque époque. Jusqu'à la nôtre.

Acte I
Le bâtiment est un chef d'œuvre architectural. Créés en 1885, les Bains s'appelaient les Bains Guerbois, du nom de la famille qui acquit ses murs en 1884, pour y réaliser des thermes haut de gamme, attirant aussitôt la gentry homosexuelle, Marcel Proust en tête. Ce ne fut donc jamais un établissement municipal mais privé, et toujours un lieu de nuit : les forts des Halles venaient y prendre une douche et boire un café-calva avant de rentrer au petit matin.

L'architecture, et notamment l'entrée avec ses caryatides, avait été confiée au parisien Eugène Ewald (1850-1924) qui signa l'église Saint-François-de-Sales dans le XVIIe arrondissement et la préfecture de police face à Notre-Dame. Outre Les Bains, la Famille Guerbois crée et gère aussi le fameux « Café Guerbois », haut lieu de rencontre intellectuel et artistique immortalisé par Zola et Manet où, de Renoir à Monet, se retrouve le tout-Paris de la Belle-Epoque.
Dans les années 60, Maurice Marois, professeur d'histologie et d'embryologie à la faculté de médecine Saint-Antoine enrichit son patrimoine en achetant cet immeuble de rapport. Les bains-douches continuèrent de fonctionner pendant une vingtaine d'années, jusqu'au démantèlement des Halles par Georges Pompidou, ruinant alors nombre de commerces qui vivaient grâce aux maraîchers.
Acte II
Deux décades plus tard, un jeune homme passe en mobylette dans la rue du Bourg-l'Abbé et flashe sur les deux caryatides en bronze. Enchâssées face à face dans des alcôves, elles encadrent l'escalier au sommet duquel trôneront, un an plus tard, d'impitoyables physionomistes, renvoyant dans les limbes de la réalité les refoulés du rêve branché. Le jeune homme a 23 ans, il s'appelle Fabrice Coat et tient une boutique d'antiquités rue de la Grande-Truanderie, au bord du trou des Halles. Un espace si grand qu'il est obligé d'exposer des objets – statues, tableaux, luminaires… – proprement gigantesques. « Le magasin n'était fréquenté que par les putes du quartier », se souvient Coat, qui s'est lancé, depuis une vingtaine d'années, dans la production de documentaires et de programmes télévisés.

L'antiquaire, qui ne voulait à l'origine qu'acheter les caryatides mais qui a été emballé par le lieu, prend contact

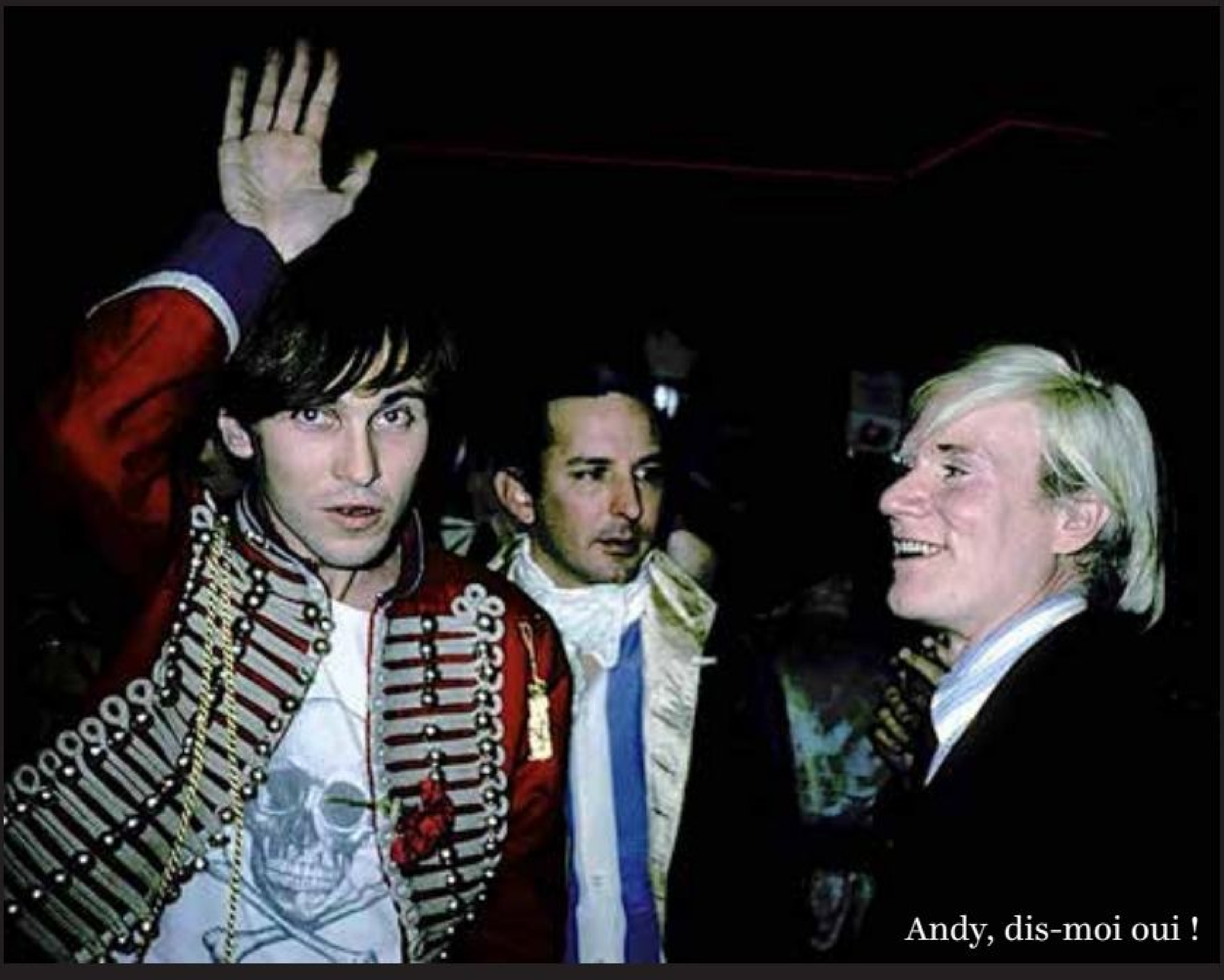


Claude Challe (chapeau) et ses ami(e)s

avec Maurice Marois. Lequel, entre-temps, a reçu une autre proposition : IBM veut transformer les bains-douches en une sorte d'Apple Store avant l'heure, 800 m2 à la gloire de ses ordinateurs à cinq minutes du nouveau Centre Georges-Pompidou. Pour le grand professeur Marois, créateur d'un Institut de la Vie rassemblant des chercheurs débattant de questions éthiques, ce projet est plus séduisant que toutes les boîtes de nuit de la terre. Le bail est déjà rédigé mais Coat fait le pied de grue à la sortie de l'amphithéâtre de la rue des Saints-Pères (Paris 6e) où enseigne Marois, déterminés à le faire revenir sur sa décision. Il lui propose une offre financière supérieure à celle d'IBM et emporte le bail.


Boy George (casquette) et JPG

Malgré la puanteur épouvantable régnant dans ce cloaque rongé par les moisissures, Coat a immédiatement la vision des futurs Bains, avec leur bar chinois au rez-de-chaussée, le restaurant à l'étage et le club en bas. Un chantier de six mois et une centaine de bennes de gravats extraites plus tard, les volumes – auparavant cloisonnés en cabines de douches et vestiaires – apparaissent dans toute leur majesté. Pour réaliser les aménagements, Fabrice Coat, qui ne dispose pas de fortune personnelle, a fait le tour des amis.
Les travaux terminés, Coat a conscience de l'originalité du décor, tout en carrelages datant de la fin XIXe – raccord avec la mode rétro de la fin des années 1970 – mais sent qu'il faut y ajouter une touche de modernité. Un mois et demi avant l'ouverture, Pierre Benain, un ami exilé à Londres, lui fait rencontrer Philippe Starck qui s'est déjà distingué en concevant le décor et le mobilier de La Main Bleue, à Montreuil, l'un des clubs-phares de la fin des années 1970. Bien que le budget décoration soit proche du néant, Starck accepte de relever le défi, remplace les bambous chinois du bar par un néon, plaque des boiseries au restaurant, installe une cage courant le long des murs dans laquelle erre un pauvre rat – qui périra d'une overdose de cocaïne le jour de la mort du fondateur du Palace, Fabrice Emaer – et un moniteur vidéo dont l'image est diffractée par des miroirs. 1978, l'immeuble se révolutionne. Sous l'impulsion de Pierre Benain nommé DA des lieux, le voici salle de concert rock section new wave, sinon cold wave, restaurant et night-club. Il entre dans un nouvel âge d'or et dans la légende. Institution culturelle et mondaine au centre de Paris, référence absolue d'un clubbing sublimé en art de vivre, épicentre mondial des médias, du spectacle et des arts. La beauté cumulée de Naomi Campbell, de Catherine Deneuve et du top des top models y résonne avec l'intensité de Jack Nicholson, Sean Penn, Johnny Depp ou le charme de Françoise Sagan. Les performances de Depeche Mode, Joy Division et Prince y vibrent sous les regards d'Andy Warhol et Karl Lagerfeld. Temple de la beauté, du glam, du pouvoir médiatico-culturel. The place to be pour tous ceux qui comptent, à Paris mais aussi dans le monde. Coat revendra en 84 ses Bains revenus dans le grand bain au tandem Hubert Boukobza le discret et Claude Challe l'exubérant.


Andy, dis-moi oui !

Nostalgie

Pendant trois décennies, les Bains Douches rayonnent. Au gré des soirées, on croise Jean Paul Gaultier, Thierry Mugler, Bryan Ferry, Miou-Miou, Jacno, Pauline Lafont, Julien Clerc, Patrick Dewaere, Edwige Belmore, donc, Alain Pacadis, chroniqueur mondain de Libération, Thierry Ardisson et toute la famille Grimaldi – S.A.S. Rainier, feue Grace et leurs enfants. Le jeu consiste alors à faire l'aller-retour entre les Bains et le Privilège – le nouveau club select ouvert dans les sous-sols du Palace, dans le Ixe à 20 minutes des Bains.
Parmi les refusés légendaires des premières années : Catherine Deneuve et Keith Richards qu'un jeune homme faisant l'intérim pendant quelques minutes n'a pas reconnus. Si Caroline Loeb, future chanteuse du tube « C'est la ouate » n'a pas laissé de souvenir notable à la porte où elle succéda à Farida, Marie-Line qui y officiera à partir de 1984, va marquer durablement l'histoire de la nuit parisienne et nos paranoïas post adolescentes grâce à son laconique : « Désolée, ce soir, c'est pas possible.»
Mais pour les privilégiés admis dans le saint des saints, c'est la fête à tous les étages. Les têtes tournent. Il y a ici une incroyable densité de people. Tout ce que la planète compte de stars ciné, rock, art, politique, top models, clubbers aux contours flous, fêtards professionnelle, media/journalisme et business est ici.
En bas on danse, on boit et on drague autour du bar ou dans les allées périphériques de la piste de danse, en haut on dine, on boit et on discute



On dormait aux Bains avant que ce ne soit un hôtel. La preuve par Alain Pacadis

dans un relatif vacarme. Pas besoin de résauter sur Linkedin qui n'existait pas, les liens pros se tissaient également ici, à condition de relativiser les propos parfois alcoolisés de ceux qui les proféraient. En fin d'année le crédule que j'étais aurait pu être 10 fois rédacteur en chef de Paris-Match, 4 fois chroniqueur sur Europe 1 et 2 ou 3 fois PDF de TF1! Sans compter les mythos. Une soirée réussie aux Bains pouvait se révéler un excellent accélérateur de carrière.
Malgré les précautions prises, la chnouf pénétrait plus facilement aux Bains que beaucoup de recalés à la porte. On pouvait cependant passer à côté, l'éviter et s'amuser quand même.
Ce qui est à la mode finit par définition par se démoder un jour. Jusqu'en 2010, les Bains prennent peu à peu l'eau aussi sûrement que le Titanic. Coup de grâce: des travaux sauvages entrepris par l'ancien gérant mettent l'immeuble en péril et provoquent la fermeture. Afin de réinventer et sauver cette icône de la vie parisienne naît « La Société des Bains » sous l'impulsion de Jean-Pierre Marois. Ce n'est pas la famille Grimaldi et sa SBM qui l'en aurait dissuadé !

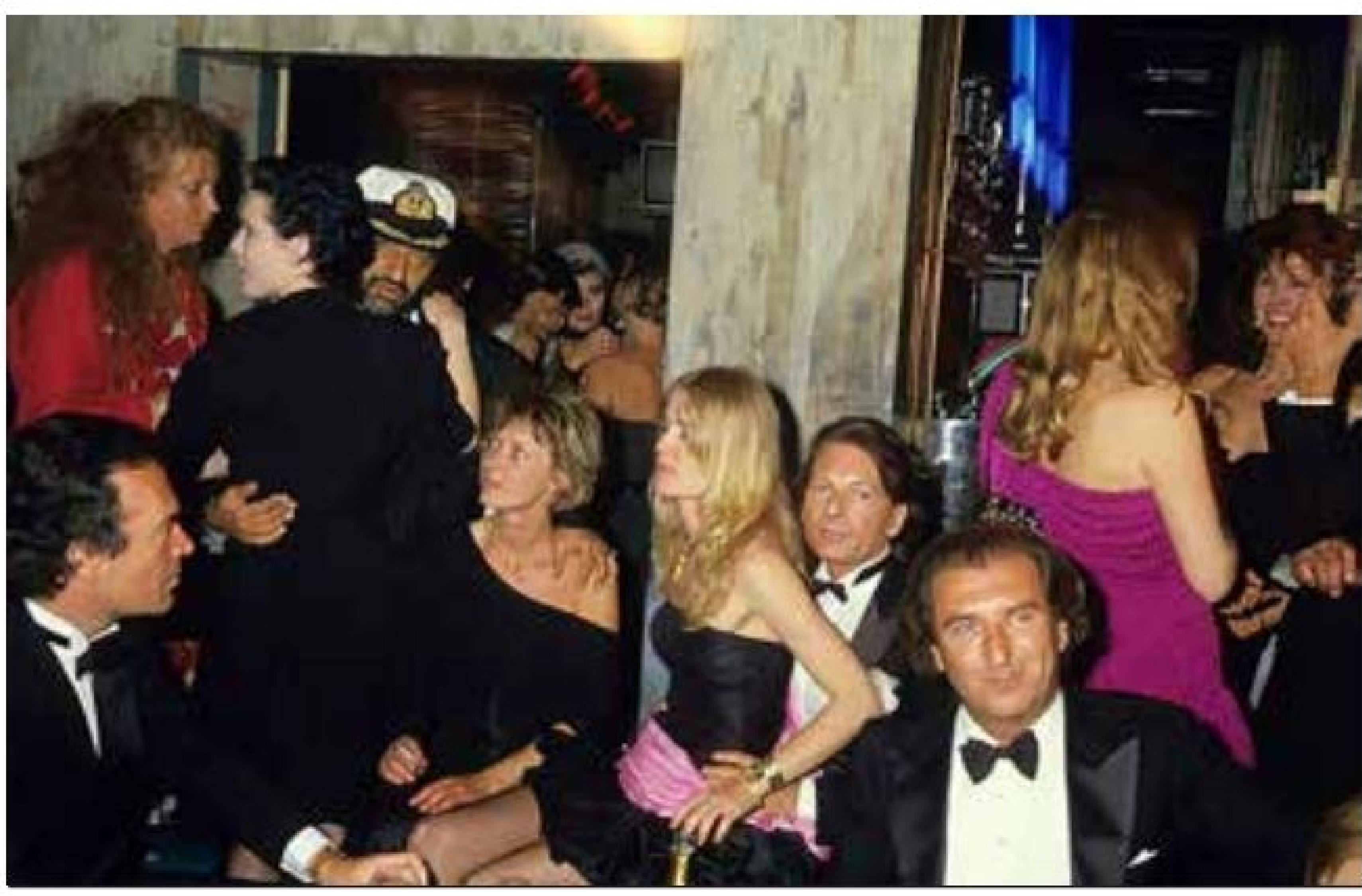


Carla et Karl Allument





L'escalier version 2019





Bains-mousse



Etienne Roda-Gil et Vanessa P. Chanteuse pleine d'avenir.

Acte III
La renaissance.

Club mythique, scène avant-gardiste, bar légendaire, restaurant au chef étoilé, chambres et suites luxueuses, Spa tout-confort, et plus si affinités : les Bains reviennent, mieux qu'avant et comme avant sauf que désormais on peut y dormir (dans de vrais lits) et à nouveau s'y baigner.
Le projet se fonde sur le télescopage des époques, en une subtile transition de l'ancien au moderne pour faire épanouir une vision contemporaine nourrie des strates antérieures. Le geste architectural se prolonge des périodes précédentes jusqu'à aujourd'hui.
L'esthétique des Bains Douches originels se retrouve à travers des traces explicites comme la façade, le carrelage et le Réservoir. Mais elle s'exprime également par la reprise de la figure géométrique du dôme et son négatif sous forme de goutte d'eau géante. Si celles-ci rappellent les thermes du 19ème siècle puisqu'elle permettait à la vapeur d'eau de retomber sur les parois, elle est désormais utilisée pour créer une vraie hauteur sous plafond.





De ces dômes, la couleur laquée rouge,qui évoque le spectacle, le théâtre, la nuit, renvoie elle à la deuxième histoire des Bains, celle de la fête. De telles formes organiques d'inspiration 19e siècle exigent en réalité des techniques du 21e siècle pour être réalisées. Autre marque de traversée du temps, le sol originel, restauré à l'identique dans le restaurant, se désagrège à mesure qu'on avance et transforme peu à peu, par un morphing magique, l'arabesque florale XIXe de l'entrée en damier noir et blanc. Puis, comme si de l'eau s'était répandue à la surface du damier, celui-ci devient trouble.

La piscine version 2019



39 chambres et suites cinq étoiles, une suite très rockstar en penthouse pour accessoirement y dormir, et un salon boudoir pour fermer les yeux. C'est aussi La Salle à Manger et Le Bar, écrins culinaires français. Ce ne sera plus une discothèque mais un hôtel de luxe, à l'instar du Blake's de Londres, des Soho House de New York ou Berlin, et du Chateau Marmont de Los Angeles, soit «des lieux où visiteurs et locaux se croisent pour boire un verre, dîner et se retrouver dans une suite».

Jean-Pierre Marois
Jusqu'à sa disparition, son très sérieux père propriétaire de l'immeuble n'aura jamais mis les pieds dans ce lieu mythique. Son fils Jean-Pierre rétablira une moyenne. C'est d'abord comme spectateur adolescent et comme témoin privilégié de son évolution que le jeune homme en rêve la métamorphose et mûri le projet des Bains III. En ancien pro de l'industrie cinématographique, il assure son financement, s'entoure d'une dream team de collaborateurs. Fassbinder soutenait qu'un film se construit comme une maison ; Jean-Pierre Marois, lui, construit sa Maison comme un film. D'abord homme d'image et de cinéma,il a produit des films d'Abel Ferrara, Oliver Stone, Alejandro Gonzalez Iñarritu.
À partir de 2005, il s'intéresse à l'hôtellerie avec l'acquisition et le développement d'hôtels en région parisienne puis à Paris. Il n'est donc pas illogique qu'il ai dans ces conditions impulsé la renaissance des Bains.

Une belle chambre



Christophe en showcase live en février pour quelques privilégiés







Jean-Pierre Marois en 2019

Interview Jean-Pierre Marois, propriétaire des Bains



Avec Jean-Christophe Florentin
Photos : Charlotte Florentin

Moteur... Action !

...J'ai longtemps évolué dans le cinéma, l'image et la photographie, après des études de lettres et de cinéma. J'ai commencé par photographe, principalement de mode et de portraits. Je travaillais pour des magazines, un peu partout dans le monde. J'avais envoyé des photocopies couleurs de mon book par la Poste à la correspondante du Vogue Australie. Elle m'a rappelé trois semaines après pour m'annoncer que la rédaction avait beaucoup aimé mon book. Donc j'ai pris mon billet et suis parti là bas. Au départ, c'était seulement pour trois semaines et finalement je suis resté presque un an ! Mon travail avec le Vogue australien m'a ouvert la voie royale : tout le monde voulait travailler avec moi. Ensuite, j'ai fait pas mal de portraits de célébrités. Puis j'ai commencé à réaliser des clips et des courts métrages. Tout cela a débouché sur l'écriture et la réalisation d'un long métrage aux Etats-Unis : American Virgin, sorti en 2000 avec Bob Hoskins et Mena Suvari, un cast assez vaste, une expérience incroyable... Comme beaucoup de réalisateurs, j'ai monté ma propre boite de production pour avoir un peu plus la main sur le destin de mes films. J'ai commencé à développer des films pour moi et des films pour les autres également donc c'est là ou ma carrière de producteur a commencée. Finalement, elle a pris le dessus sur ma carrière de réalisateur.

C'est à cette période que j'ai produit le plus avec ma boite Central film : Babel, Mary d'Abel Ferrara avec Juliette Binoche, Forest Whitaker qui a gagné le prix du jury à Venise, en 2000.

On a également fait des documentaires: un d'Oliver Stone sur Chavez, vaste sujet, c'était assez incroyable et précurseur...

Puis j'ai commencé à toucher à l'hôtellerie, en tant qu'investisseur, à partir de 2005. J'ai hérité avec une de mes sœurs, d'un hôtel porte de Versailles en 2004. Il fallait le dynamiser, le restructurer, le décorer, faire un site internet, le renommer... J'ai tout changé. Ça a bien marché, j'ai trouvé ça marrant. Les banques étaient contentes également, du coup elles étaient favorables à un deuxième projet du même type. Au départ, je voulais m'en séparer en l'optimisant. J'avais constaté qu'il était sous exploité et qu'il fallait rendre la mariée plus jolie. Finalement, ce discours du banquier m'a poussé à le garder et à revoir mes projets. J'en ai acheté un autre, rue du Grand Prieuré, entre le boulevard Voltaire et l'avenue de la République, un joli immeuble Art déco, l'hôtel Gabriel, acheté en 2008. On a fait un an de travaux et ça a ouvert en 2009. Sur ce projet, je me suis fait plus plaisir en terme de déco.

Pour pouvoir faire les Bains, j'ai revendu mes deux hôtels. Ici, ça a vraiment été une croisade, on peut faire tellement avec, c'est un outil incroyable, une marque forte, une image de marque extrêmement puissante. C'est à la fois un hôtel, un bar, un restaurant et un club. C'est aussi un label culturel et une marque lifestyle. Finalement, ça a répondu à toutes mes envies et mes besoins depuis que j'ai arrêté le cinéma.

Historiquement, en 2010 : fermeture par arrêté préfectoral parce que l'immeuble s'écroulait. L'exploitant avait fait des travaux sauvages sans autorisation, en pétant des murs porteurs. Résultat : l'immeuble était à deux doigts de s'écrouler sur trois niveaux ! Avec des risques de mort, surtout si la date de l'accident, qui n'était plus qu'une question de jours, tombait un soir d'exploitation du club ! Ça aurait été un véritable carnage, surtout que le club a une capacité de 800 personnes.

On a donc évité de peu le bain de sang. L'immeuble appartenait à ma famille: on était propriétaire des murs, du club et de l'immeuble. Le malheur des uns fait le bonheur des autres puisque quand l'exploitant a enfin été expulsé, l'immeuble était à moitié vide, les locataires avaient eu peur et étaient partis.

Au début, j'ai essayé de retrouver des acteurs du métier pour reprendre les lieux mais tous m'ont dit que le monde de la nuit avait extrêmement changé et que ce n'était plus aussi porteur que dans les années 1980. L'investissement devenait beaucoup trop risqué. C'est à ce moment là que j'ai eu l'idée d'en faire un hôtel. Si je faisais des travaux importants, à l'échelle de l'immeuble et en agrandissant la propriété, il y aurait une cohérence économique. Et vu que j'avais déjà deux hôtels à mon actif, ça a permis à mon projet d'être crédible. J'ai pu aller voir les banques avec un business plan en leur expliquant que j'avais déjà deux hôtels et que j'allais en faire un troisième ici. Et ça a marché puisque les banques, contrairement aux acteurs de la nuit, m'ont suivi.
Certainement parce que c'était un hôtel, ce n'aurait pas été le cas pour construire une boite de nuit !

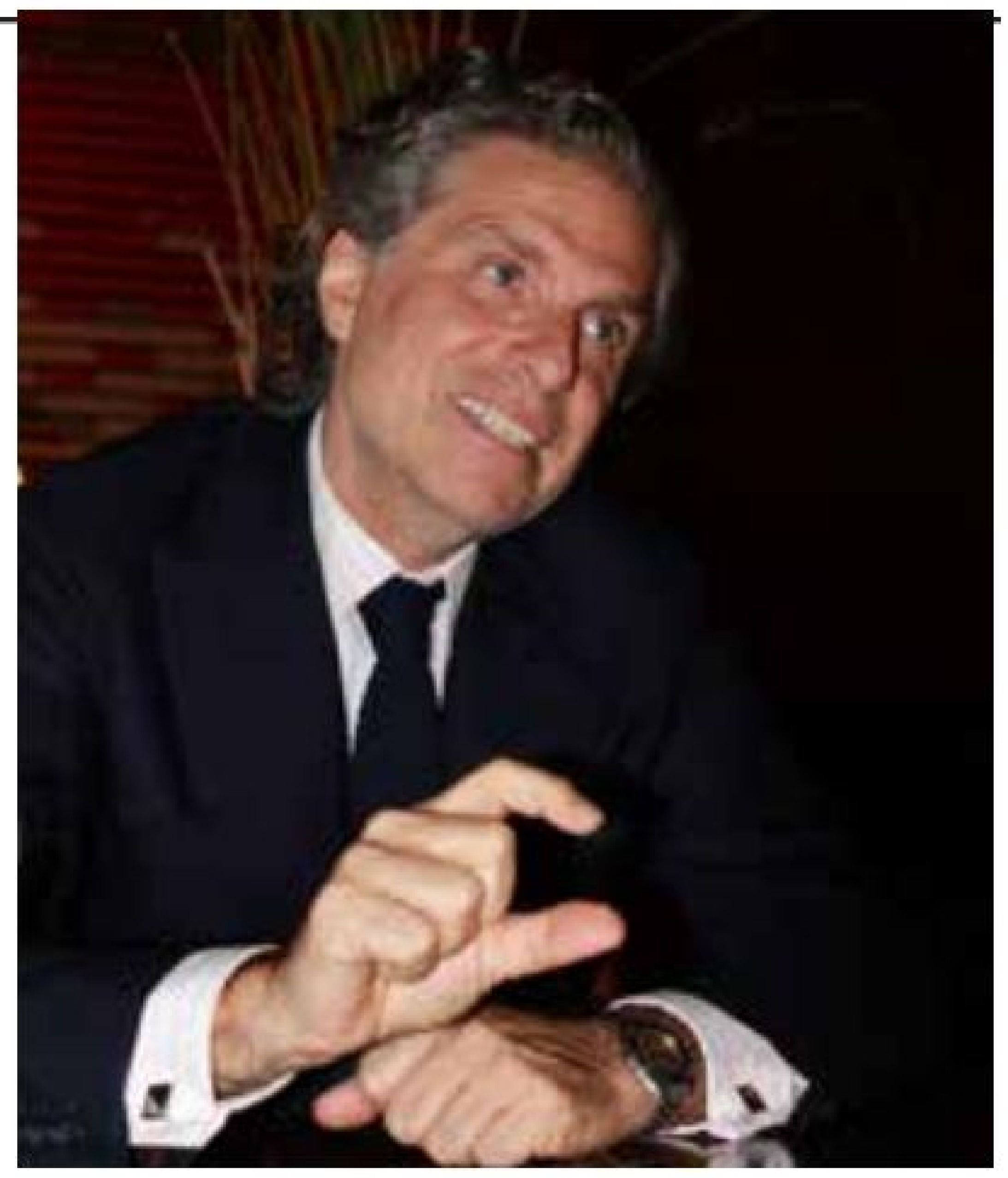
Es tu un hôtelier heureux ?

Ça ne se passe jamais à 100% comme prévu. Il y a toujours des surprises. La très mauvaise, c'est un euphémisme, fut les attentats du Bataclan survenus six mois seulement après notre ouverture! Dans l'industrie hôtelière, le standard pour arriver au rythme de croisière s'étend sur une période de trois ans. Donc quand tu es vraiment au tout début de l'ascension et que tu te retrouves dans la plus terrible crise hôtelière parisienne des trois dernières décennies, tu t'en prends plein la gueule. Ça a été très violent pour l'hôtel et également pour le restaurant. Heureusement, à la suite de ça, on a remonté la pente.
La clientèle de l'hôtel est à 85% une clientèle étrangère. Pour le restaurant, avant les attentats, c'était 50-50. On avait un ticket moyen assez élevé. La carte avait été créée par Philippe Labbé, le chef de la Tour d'Argent, qui était alors au Shangri-La.

Tout le monde voulait aller aux Bains, c'était le nouveau truc branché et à la mode. Mais avec les attentats, du jour au lendemain, toute cette belle clientèle a disparu : l'hôtel était plus qu'à moitié vide et le restaurant aussi. Du coup, on s'est repositionné, on a rechangé la carte, on a baissé le ticket moyen également en s'adressant plus, pour ce qui est du restaurant, à une clientèle locale, très parisienne. On a fait une cuisine plus festive, plus conviviale et plus accessible. Une cuisine de partage, de simplicité et on a décidé de mettre un très fort accent sur le bar. Ça cartonne, les gens adorent. Aujourd'hui la clientèle française s'élève à 80%. A certaines périodes, comme les fashion weeks ça change et on revient sur du 50-50, voire du 70-30.

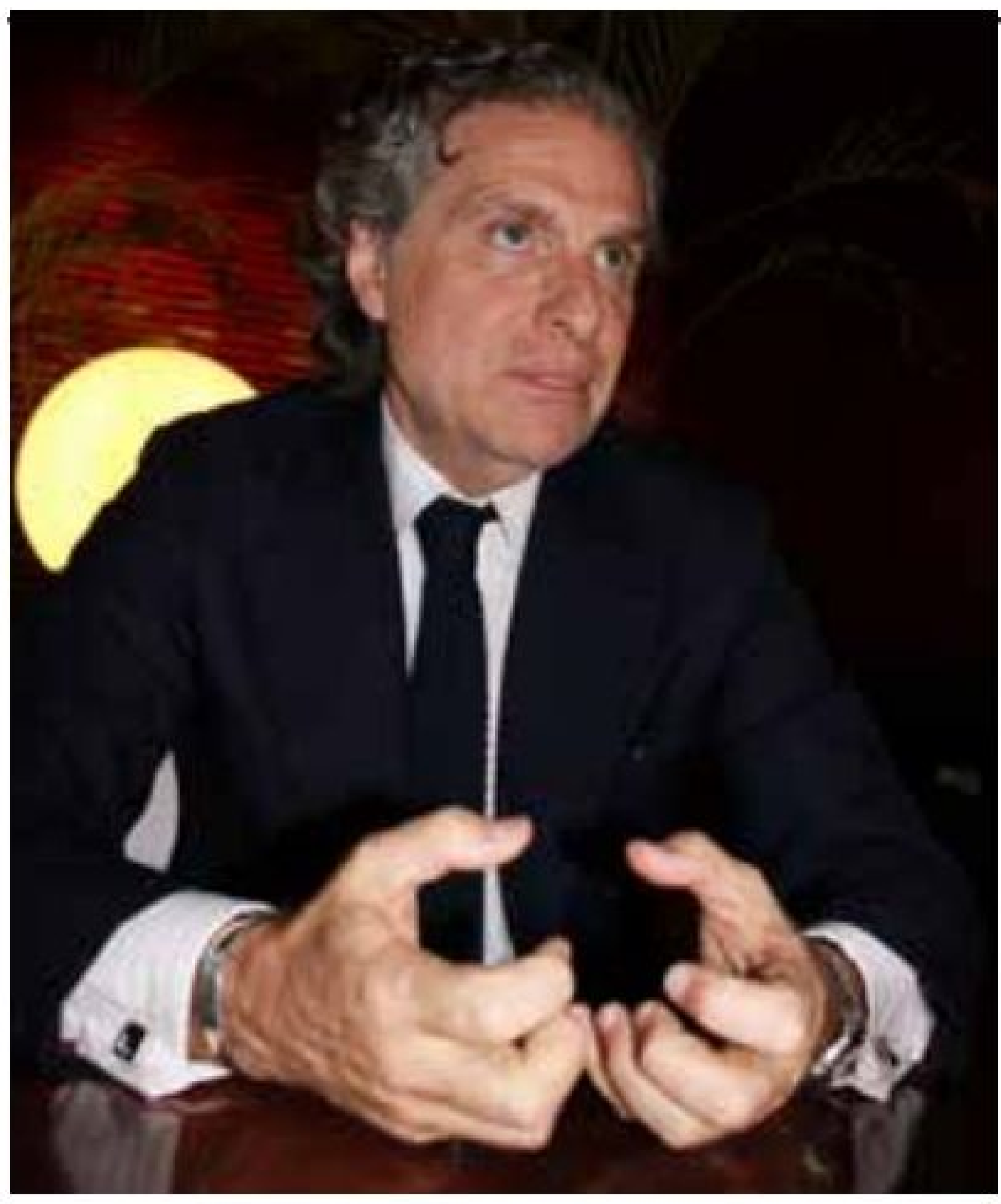
Retour dans le passé : te souviens-tu de ton tout premier contact avec les Bains ?

Mon père achète cet immeuble à l'indivision Guerbois, sous conseils de leur notaire commun. Les Guerbois voulait s'en séparer et mon père cherchait à faire des investissements donc ça tombait bien. Au moment de l'achat, un tiers de l'immeuble était l'ancien établissement Guerbois, alors fermé. La rentabilité de l'immeuble était donc assez faible puisqu'il y avait des loyers seulement sur deux tiers. C'était l'avantage pour l'acquisition et l'inconvénient pour l'exploitation. Mon père était médecin et également professeur à la Faculté ce qui fait qu'il avait un emploi du temps de ministre : il avait fait ses 35 heures le mardi soir ! Il n'a pas eu le temps de s'en occuper et a délaissé l'immeuble un bon petit moment jusqu'au jour où Fabrice Coat et Jaques Renault, deux jeunes branchés des Halles, autoproclamés marchands d'art et antiquaires repèrent les lieux. Ils avaient respectivement 24 et 26 ans. Contre toutes attentes,



mon père a accepté de leur concéder les Bains. Je n'ai pas les détails du pourquoi du comment mais leur offre devait être mieux-disante ! Ha ! Ha ! Ha ! Au final, ils ont ouvert en 1978.
A l'époque, toutes les invitations arrivaient par la poste. Et mon père avait l'habitude de mettre ses piles d'invitations sur la cheminée de sa chambre. Par curiosité œdipienne, j'allais tout le temps regarder. J'avais 14-15 ans et ça m'amusait toujours de voir les invitations. En général c'était toujours des cartons de l'Académie des Sciences ou de médecine ou encore le Maire de Paris qui invitait à telle cérémonie ou le Ministère de la Santé, voire l'Elysée. C'était toujours assez prestigieux. Ça m'amusait mais ça ne m'interpellait pas forcément.
Jusqu'au jour où je tombe sur une invitation assez bizarre faite par Pierre et Gilles pour l'ouverture des Bains-Douches. Je vois que ça se passe au 7 rue du Bourg l'Abbé.
C'était un peu un territoire imaginaire: une adresse que j'avais entendue quelques fois prononcer dans les conversations mais je n'y étais jamais allé. Je savais que c'était un immeuble que mon père avait acheté. Je suis allé voir mon père pour lui dire que l'évènement a l'air dingue et essaye d'en savoir un peu plus. Il m'apprend qu'ils ont transformé l'immeuble en un espèce de restaurant, salle de concert. Je lui demande s'il compte accepter l'invitation pour l'ouverture et bien sûr, il me répond certainement pas, qu'il n'a pas le temps. De toute sa vie, il n'y a jamais mis les pieds. Je tente alors ma chance et demande si je peux y aller. Il me répond négativement, que je suis trop jeune et qu'il n'y a aucune raison que j'y aille.





J'ai insisté, lui ai dit que j'irais avec un de mes amis qu'il aimait bien et qui avait 18 ans. La seconde fois que je suis venu à la charge, il a cédé et m'a donné le carton. Et c'est ainsi, qu'à 14 ans, je me suis retrouvée à l'ouverture des Bains-Douches ! Quand on est arrivés, c'était la guerre, il y avait 10 000 personnes. Même des cars de CRS, c'était incroyable. L'émeute absolue, je ne comprenais rien, il y avait du monde partout, c'était complètement dingue. Tout le monde disait, et moi le premier, que c'était des grands malades d'avoir ouverts alors qu'ils n'avaient même pas terminés les travaux, par manque de budget ! On retrouvait ce côté super glamour, glitter et disco mais aussi un côté punk.
En 1978, il y avait ces deux trends à l'échelle mondiale et eux, ils avaient capitalisés sur le déglingué chic. Ils ont su se démarquer en appelant ça les Bains-Douches : on pense directement aux bains douches municipaux, le truc hyper populaire dans lequel tu te laves. Et ça a marché parce que ça a intrigué les gens qui sont venus voir ce que c'était. A l'époque, j'avais également réussi à me faufiler chez Castel et au New Jimmy's de Régine, boulevard Montparnasse. Le Jimmy's, c'était une espèce de boite noire brillante, incroyable, Castel c'était les palmiers en bronze. Aux Bains, tout Paris s'est pris en pleine poire cette déco. J'ai découvert en même temps le Palace qui était complètement dingue également. Entre Castel et le Jimmy's ou le Palace et les Bains, j'ai vite choisi mon camps. Alors qu'effectivement, dans mon milieu, deux mecs sur trois allaient plutôt se faire Castel et compagnie. D'autant que j'avais connu Castel très tôt car j'étais avec ses fils à l'Alsacienne. Donc, la première fois que j'ai enflammé son dancefloor, c'était à l'anniversaire d'Olivier, je devais avoir 7 ans !
Le Palace et les Bains, c'était vraiment incroyable. La même clientèle faisait l'aller retour entre les deux endroits mais, en revanche, ce n'était pas la même ambiance ! Le Palace était hyper disco et évidemment avec une grosse composante gay qui était moins flagrante dans les premières années des Bains. Et c'était gigantesque surtout. On s'en prenait plein la vue. Aux Bains, l'énergie était différente. C'était post punk et cold wave, le fameux dancefloor de Starck composé de carreaux de cuisine en gros damier noir et blanc. C'était froid et austère.
Je venais tout le temps, presque tous les soirs. Facilement trois soirs par semaine alors que j'étais encore lycéen. Il y avait Mondino, qui devait avoir une petite dizaine d'années de plus que moi. Et puis il y avait Marco Prince de la FFF. Après, il y a eu Foc Kan, Baldini, Vincent Ferniot avec sa petite moustache et son look hyper 60's avec, sa vieille décapotable et ses gants de conduite. Egalement la pauvre Pauline Lafont, qui était le rêve de toute ma génération, Jacno et Gérard Lanvin qui venaient super souvent.
A cette époque, il y avait comme une table d'hôtes, dans laquelle tu t'asseyais et tu discutais avec les gens assis à côté de toi. Tu rencontrais et discutais avec tout le monde.
A la suite de ça, ils ont cédé la boite en 1984. Ensuite, quand j'ai commencé à travailler, j'étais beaucoup aux Etats-Unis, à Milan, en Australie… mais à chaque fois que j'étais à Paris, je venais ici.

T'es-tu plus tard senti gardien d'un mythe et de la mémoire des murs qui en ont tant vu ?

Oui, exactement. Certains héritent d'un manoir en ruine en Bretagne. Moi, c'est Les Bains, à l'instar de ces gens qui se retrouvent avec le vignoble de leur oncle, mettent un doigt dedans et finalement quittent Paris pour se consacrer pleinement à cette activité. C'était comment sauver le soldat Bains-Douches… Et ça m'a aspiré.

Et inspiré. Pourquoi les gens venaient aux Bains ? Pour draguer, pour le business ? Les deux ?

Business, je ne sais pas si c'est le terme approprié, je parlerais plus d'entre soi, c'était un peu Linkedin avant l'heure. D'abord il faut se rappeler que ce n'était pas très grand, un petit club mais avec un côté assez élitiste, qui restait cependant éclectique grâce à Marylin, la célèbre physio qui faisait un savant mélange. Il y avait, comme aujourd'hui d'ailleurs, essentiellement des gens de l'industrie créative. C'est à dire que tu rentrais, tu croisais Jean Nouvel avec quelques architectes et décorateurs ou encore Vincent Darré, Polanski et Philippe Starck. Côté mode on avait Gaultier, Claude Montana et Mugler qui étaient là tout le temps. On avait également Saint Laurent et Lagerfeld qui venaient de temps en temps. C'était du délire ! Dans les années 1980, toute cette génération était au sommet.
Côté cinéma, il y avait également absolument tout le monde. Côté musique également et au niveau international ! Tu arrivais et il y avait les Rolling Stones au grand complet, le lendemain David Bowie, le surlendemain Iggy pop et ainsi de suite. C'est simple : qui compte était au top et passait à Paris était aux Bains. Donc, pour répondre à ta question, oui, c'était une boite mais aussi un club, les gens se croisaient et ils pouvaient avoir des discussions, se passer des choses. En 93 j'étais ami avec Spike Lee, que j'avais énormément photographié. J'habitais entre New York et Paris, on s'est retrouvés à Paris en même temps donc je l'emmène diner aux Bains. C'était un des réalisateurs les plus admirés de l'époque. Il était en post-prod de Malcolm X. Le budget était de 50 millions de dollars et pour l'époque, pour un réalisateur afro-américain de films d'auteurs, c'était complètement dingue. Donc on ne parlait que de lui. Marco Prince entre, m'embrasse. J'en profite pour lui présenter Spike Lee. Il a des étoiles plein les yeux mais reste discret et s'en va. Peu après, il me



rappelle : « écoute je prépare un album, ce serait dingue si Spike Lee pouvait réaliser le clip ». Je me souviens lui avoir répondu que c'était compliqué mais que je pouvais toujours tenter de lui demander. Mais vu qu'il était à New York, avec son film en salle de montage, j'y croyais pas trop. Pour faire court, il me donne un CD que je fais écouter à Spike Lee.

Il me dit, qu'effectivement, c'est sympa mais qu'il n'a pas le temps. J'insiste un peu et il finit par me répondre que si je produis le clip et que le tournage s'étend sur un week end, c'est d'accord.

Et c'est ainsi que le titre « Marco viens me chercher » a été tourné par Spike Lee...

Donc oui, il peut y avoir du business, mais toujours dans l'univers créatif. Il y avait tout le temps des acteurs, des réalisateurs, ça parlait sans interruption, ça dinait, ça buvait, ça faisait la fête. Des liens se créaient, des affinités se nouaient et ça débouchait souvent sur de beaux projets.

Cette effervescence, est-elle révolue à tout jamais ?

Difficile à dire. On a l'âge qu'on a et c'était toujours mieux avant. Dans les années 1980, les anciens se remémoraient avec nostalgie leurs folles nuits des années 60 chez Castel.

Ceci étant dit il faut quand même constater que les nouvelles générations sont beaucoup moins intéressées par le nightclubbing. Les modes de consommations ont changés. Avant, tu allais aux Bains, au Palace ou au Bus Palladium, pour écouter de la bonne musique. Il n'y avait pas de station FM, pas d'internet. Donc, pour écouter de la bonne musique, il fallait aller en club.

On avait envie de sortir pour plein de raisons différentes, raisons qui ne sont plus forcément des moteurs aujourd'hui : pour écouter un son que tu peux maintenant écouter sur ton ordinateur ou sur ton portable. On sortait également pour prendre la « vibe »: trouver des inspirations pour se saper, humer l'ambiance... Ce côté dandy, minette ou encore cette tendance très trend propre aux années 80, tu venais les humer au Palace ou aux Bains. Aujourd'hui, tu vas sur Instagram. Donc un autre moteur qui n'est plus d'actualité.

Pour ce qui est de la drague, très sincèrement, j'en sais rien. Mais effectivement, la voie royale quand t'avais entre 18 et 40 ans et que tu étais à la recherche d'aventures c'était les clubs. Les gens étaient détendus, on avait bu deux-trois verres, on dansait, on parlait, on pouvait rencontrer une amie d'amie, etc... Donc c'était vraiment, et de loin, le meilleur endroit pour draguer. Et aujourd'hui, ça a vachement changé parce qu'il y a Tinder & Co.

L'interdiction de fumer a également été un coup dur pour le nightclubbing. Les fumoirs, c'est pas génial. Aujourd'hui, les gens préfèrent se donner rendez-vous en terrassse de cafés, boire des coups, rigoler et trainer jusqu'à la fermeture.

J'ai adoré la période concerts de 1978 jusqu'à 1984, jusqu'à ce qu'ils revendent. Hubert Boukobza voulait juste débiter des boissons, les concerts ne l'intéressaient pas. On a voulu renouer avec ça. Depuis la réouverture, on a un à trois concerts par semaine. Aujourd'hui, les Bains, c'est beaucoup plus qu'un hôtel. C'est une marque lifestyle et un label culturel : c'est très gratifiant. On s'éclate et c'est une prise de parole constante dans tous les domaines artistiques et c'est pour cette raison que les Bains, c'est un ovni complètement à part.

Une conclusion ?

Très important pour nous : la renaissance des Bains Guerbois. Mon père ne s'est jamais intéressé au passé de l'immeuble. Ensuite, quand Fabrice et Jacques ont fait les Bains-Douches, ils n'ont pas tellement creusé non plus. C'est moi le premier, en 2014, pendant qu'on était en travaux, à m'être intéressé au passé de l'immeuble. Je me suis dit que j'allais faire mon travail de producteur et engager des documentalistes. On est tombés sur des articles qui racontent que c'était un endroit incroyable. Ce n'est pas du storytelling mensonger. Tout le monde est tombé de l'armoire et moi le premier, propriétaire historique de l'immeuble.

D'ailleurs, j'ai donné un cours à HEC, on m'a demandé de faire un cours sur le branding et le eBranding. Le fait est que le branding des Bains était tellement fort et tellement réussi avec Pierre et Gilles, Starck etc... Tout le monde s'est engouffré dedans sans se poser de question de savoir pourquoi il y a un perron de dingue, des nymphes en bronze, une porte monumentale. Même moi, en tant que propriétaire, je me disais que l'immeuble était juste beau mais je me serais jamais imaginé une chose pareille : il y avait un restaurant, un barbier, plusieurs piscines, une salle de massages, c'était d'un luxe incroyable. L'histoire était tellement belle qu'après avoir ressuscité et réinventé les Bains-Douches, il fallait également ressusciter les Bains Guerbois.

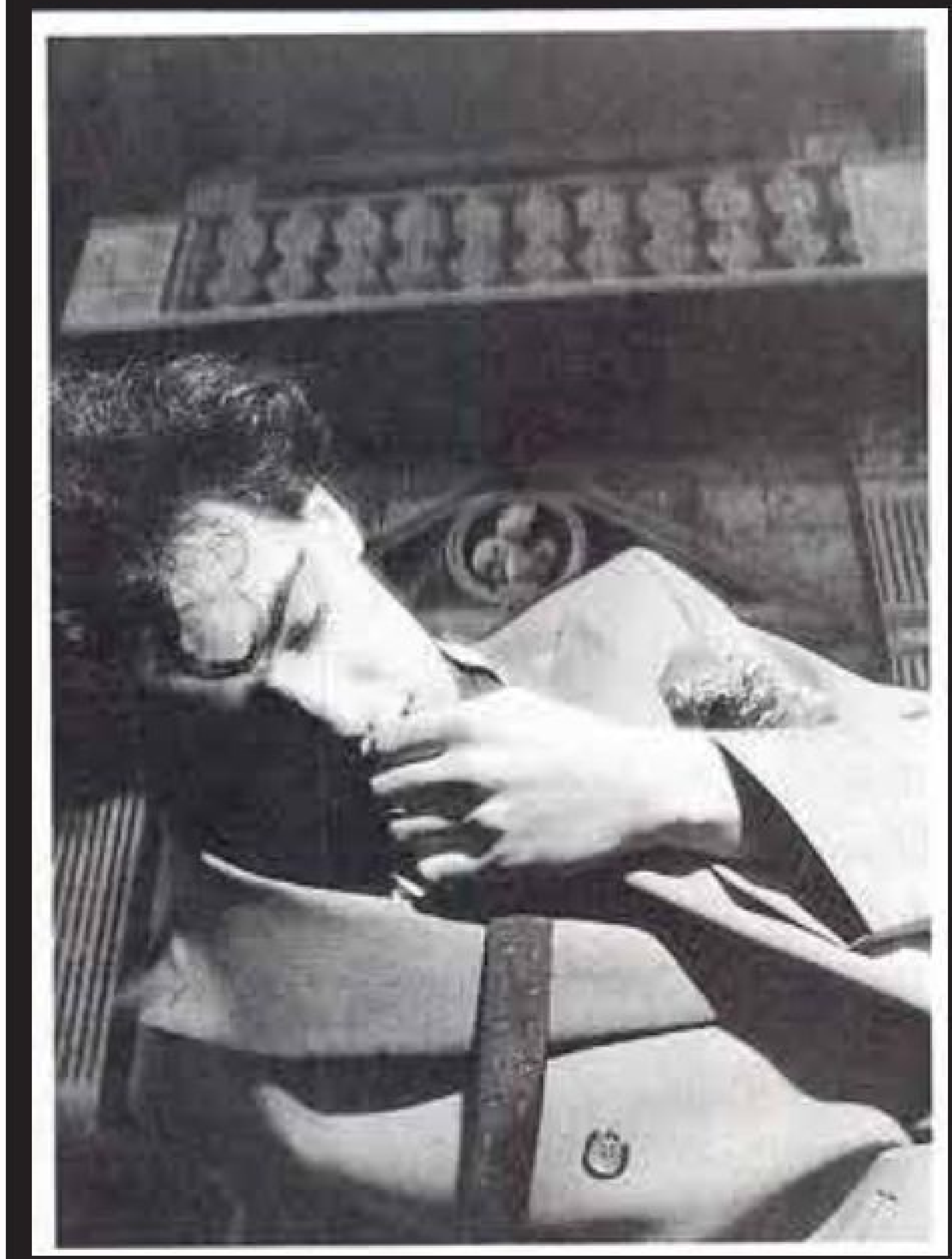
On a donc créé une gamme de soins et de parfums à l'effigie des Bains Guerbois. On a réussi à avoir les plus grands nez. Les plus grands magazines féminins, Vogue, Elle, parlent tout le temps de nous. On a gagné le prix du meilleur parfum de marque indépendante de la Flagrance Foundation 2018, le prix ultime en matière de parfumerie. C'est une aventure géniale. On commence à avoir une mini gamme depuis un an à peu près. C'est hyper jeune, c'est vraiment la start up de 1885 ! Aujourd'hui, on nous trouve à Paris, à Tokyo, à Londres, à LA, à Munich, à Dubaï...

Quand j'étais producteur ou réalisateur je travaillais avec des décorateurs, des acteurs, des directeurs de la photo, des scénaristes, des monteurs, des chefs de poste, des gens super talentueux. Ici, c'est un peu la même chose : j'ai travaillé avec de grands décorateurs, avec un grand architecte, avec de très grands nez.

On me demande souvent comment j'ai pu abandonner un métier aussi dingue que la production de films avec un parcours relativement honorable. Mais ça me manque pas du tout, parce que, justement, organiser un festival de musique de quatre jours, être en interaction avec Christophe en lui demandant comment il voit son concert, lequel me demande ce que je veux qu'il chante, c'est hallucinant. En réalité, j'ai un peu le même quotidien que quand j'étais dans le cinéma avec un incroyable outil qui permet de faire énormément



Imposture : Je meurs en boîte



Par Jean-Christophe Florentin
Photos : Philippe Praliaud

17.12.1989, un junky se shoote au Palace : overdose. Il est évacué par le service d'ordre et passe de vie à trépas sur le trottoir. La préfecture de police décide la fermeture du Palace. Question : cette pénible affaire a-t-elle incité les night-clubs à revoir leur politique d'enlèvement des toxicos ? Nous avons testé les services des quatre principales boîtes de la capitale.
Résultats inquiétants.

LES BAINS
(EX-DOUCHES)

Vendredi 0 h 50

Sapé clean, je suis seul et n'ai pas l'air encore trop défait. Juste six canettes de bière derrière moi, pour ne donner du courage : tout va bien. Je passe à la caisse, aligne mes 120 francs et descends dans la boîte. C'est déjà noir de monde. Le bar : je commande une vodka-whisky-orange, puis m'avance verre à la main, d'un pas mal assuré, vers le centre de la piste, sur laquelle s'agitent frénétiquement quelques sublimes mannequins et des branchés de tous poils. 1-2-3 : go ! Bruit de verre brisé suivi du son sourd que produit la chute d'un corps sur le carrelage. C'est moi. Je reste étalé par terre, les bras en croix, les yeux fermés. Personne n'ose plus bouger. On fait le vide… Une petite minute plus tard, le staff des Bains déboule. Philippe prend sa photo. On m'embarque par une petite porte dérobée. « *Encore un shooté ?* » hasarde un night-clubber averti. Claude Challe, l'un des patrons et animateur de l'endroit, est au bord de l'hystérie : «*Mais non, il est pas drogué Il est juste beurré, c'est tout ! Eh toi, là, arrête un peu avec tes photos, rends-moi ça, tout de suite. On se calme. C'est fini, tout va bien. Faut arrêter de fantasmer ou de se faire des romans. Y'a pas que des shootés, y'a aussi des mecs bourrés*» «*Au Palace, ajoute le copain de Claude, on ne sait pas vraiment ce qui s'est passé. Moi, on m'a dit que le mec était sorti tout seul.* » Ils me chouchoutent dans une salle bien au calme. Baffes de plus en plus fort. Encore une et je tombe vraiment dans les pommes. Prudent, j'ouvre les yeux. Ils me mettent de la glace sur le front, me demandent si je vais mieux et si je ne veux pas aller à l'hôpital. Je marmonne que non, non, non, et ils m'appellent un taxi. Stop. C'était pour la caméra invisible. Colossal éclat de rire de Claude Challe (qui avait néanmoins taxé sa pellicule au photographe). Du coup, il nous offre un verre, Appréciateur «*Génial, grandiose, fabuleux, wouarf*» Nous enregistrons les confidences du maître des lieux : «*Depuis l'histoire du Palace, tout le monde flippe et devient parano. Là, j'ai piqué la pellicule. Il y a deux mois, je m'en serai foutu complètement. D'ailleurs, tiens, je te la rends…* » Beau joueur. «*Il faudrait un médecin dans toutes les boîtes importantes dans lesquelles il passe du monde, poursuit Challe, Ici, on voit mille personnes par soir. Quand on a été confrontés à des problèmes de came, j'ai accompagné moi-même les mecs à l'Hôtel Dieu qui est à côté…* »
Braves petits coeurs.



Y a-t-il un médecin à jeun dans la salle ?

LE BUS PALADIUM

Vendredi 1 h 47

Rue Fontaine, il y a l'émeute traditionnelle des grands soirs devant la porte du bunker, «*Je suis un ami de machin, il m'attend à l'intérieur !*» « *Je suis la seconde maîtresse de l'assistant du DJ*» Intonations rythmées par les bruits métalliques de la lourde porte qui s'ouvre et se referme aussi sec au nez des candidats à là sudation et à la surdité alcoolisées. La clientèle reste assez bécébège, dans une proportion inversement proportionnelle à la grossièreté vulgaire et odieuse du portier-videur que nous appellerons Sylvester Rambo. Après une demi-heure de queue,

nous finissons par entrer (séparément), grâce au coup du «*Je suis un ami de Richard, le boss* ». C'est encore l'émeute autour du bar, Cette fois, je vais la jouer sobre : rien qu'un drogué à mort qui passait par là. Je traverse la piste de danse pour m'asseoir sur le rebord de la scène au-dessus de laquelle clignote le mur lumineux à l'effigie du Bus Paladium. On me verra mieux. Je vérifie en bon professionnel que je me trouve bien dans l'axe de visée du photographe et repaf je m'étale sauvagement sur le dance floor. Flash. Je meurs. Flash again. Comme aux Bains, la foule sudoripare s'écarte. Je reste à peine étendu plus de cinq secondes que déjà SOS-épaves débarque. Confiant, je ferme les yeux et me laisse embarquer par quatre solides paires de bras. Dans cet équipage, je traverse agonisant la boîte à la vitesse du son. J'entrouvre un oeil. Nous voilà dans le vestibule. La température baisse brusquement: je suis dehors. Et les voilà qui me jettent littéralement dans le renfoncement d'un mur, à même le trottoir, à environ deux mètres de la porte d'entrée. Le photographe shoote toute la scène qui n'a pas duré plus de trente secondes. Ça ne semble pas troubler nos amis videurs qui me larguent comme ça, tout seul dans le froid. Mais je meurs, bordel! Ils s'en tapent et retournent dans la moite chaleur de leur boîte. Deux clients sans doute un peu plus humains que les autres viennent s'inquiéter de mon état, et vont me chercher de la glace qu'ils me passent dans le cou. Mais suis-je seulement endormi ? C'est le dernier souci du personnel du Bus... Rambo vient contempler la scène : « *Bah, lâche-t-il sentencieux, dans cinq minutes, il va courir comme Ben Johnson !*» Et il ponctue son avis d'un rire aussi gras qu'indécent. Les nightclubbers retournent danser... Ben Johnson, c'est bien celui qu'on a retrouvé avec des drogues dans le sang ? Résultat : je suis mort et j'ai perdu 110 francs.


L'inconfortable banquette du Bus.


Castel : mon chauffeur...

CASTEL

Lundi 0 h 45

Rue Princesse, en avant vers le plus sélectif des clubs parisiens. On dit que c'est l'endroit où les gens sont le mieux élevés. Nous allons le vérifier, J'entre facilement avec des habitués, prends un verre et me dirige d'un pas mal assuré vers la cabine du disc-jockey. Je m'appuie contre son rebord noir, pose le verre. Et me laisse glisser. Ça y est, je meurs. Me voilà par terre (ça commence à devenir une habitude), attendant qu'on vienne à mon secours (?). Un barman voit la scène, se rue vers moi pour me remonter vers l'oxygène. Je bredouille quelques onomatopées, histoire de bien marquer le coup et me voilà au rez-de-chaussée dans les bras musclés de Nounours, le portier-videur qui prend le relais pour me déposer dans le noir taxi anglais appartenant au club. Effondré sur le cuir de la banquette arrière, j'entends le chauffeur s'enquérir de ma destination : Hôpital, maison, autre ? Et de saisir le combiné du radio-téléphone pour éventuellement réserver un lit aux urgences ! C'est hallucinant... Le pied intégral, à vous faire regretter de n'avoir rien pris d'illicite ! Résultat avec les Bains, Castel reste le seul club digne de ce nom à souhaiter voir sa clientèle revenir vivante.


Mon bienfaiteur

LA SCALA

Lundi 1 h 45

Flanqué d'Arthur, notre garde du corps, nous décidons de finir en beauté, en feu d'artifice, en partant chatouiller les moins chatouilleux : la Scala, Et nous ne fûmes absolument pas déçus par notre voyage au pays des ringards. Nous nous séparons, comme à l'accoutumée. J'entre le premier, mes camarades suivent à cinq minutes. Seulement, léger hic, Si moi, j'entre seul et sans problème, Arthur, qui est black, fait désordre. Le portier refuse de nous laisser pénétrer dans sa porcherie. Arthur essaye de rester calme, Brusquement, la porte s'ouvre et surgit un exocet vomissant son dîner et quatre heures sur la carpette. Plus classe, tu meurs. Nous l'avons, notre drogué ! L'odeur est insoutenable, nous revenons à la charge en slalomant entre les flaques de gerbi : « *Soyez sympa, on voudrait récupérer notre copain, il est en grand danger : c'est un drogué* » La réponse est bouleversante : « *M'en bats les c... qu'il crève, on le sortira.* » Sans appel, nous restons sur le trottoir, attendant que sorte notre camarade incarcéré. Miracle, un car de police passe dans la rue, nous le hélons et expliquons que nous avons un ami malade à l'intérieur de la Scala. Et c'est encadrés de quatre policiers que nous revenons à la charge. Le patron de la Scala est sur le trottoir, il s'agite. Il semblerait que la vision du car de police en face de sa boîte fasse désordre... On s'explique : «*Allez-y, entrez, prenez votre drogué et cassez-vous, je veux plus vous voir.* » L'un de nous pénètre, on veut le faire payer ! II se tourne vers les forces de l'ordre et c'est le plus gratuitement du monde, en faisant un sourire à l'hydrocéphale de service, qu'il pénètre dans le saint des saints. Nous nous retrouvons au complet quelques instants plus tard sur le trottoir. Les flics sont toujours là en train de discuter bruyamment avec le patron qui manque plusieurs fois, dans son énervement, de glisser sur les flaques ci-dessus évoquées. C'est l'apothéose. Nous repartons dans le silence de la nuit avec un aveu en poche : «*Les drogués et les malades, m'en bats les c...*» Amis de la poésie, bonsoir.


Pour entrer à la Scala képi de rigueur

LE CHOC DES ANNÉES 80...

bye bye les sixties, adieu les seventies: en france, une nouvelle ère commence...

Par THIERRY ARDISSON

Après les Twenties, les Thirties, les Forties, les Fifties, les Sixties et les Seventies, voici donc (c'était inévitable) les Eighties. Quelles seront les Années Quatre-Vingt ? Tout le monde se le demande… Il y a pourtant trois ans qu'elles sont commencées ! Malibu *Beach (U. s. a.) 18/10/79. 17 h 43.* Dans le (golden) sunset californien, allongés sur leurs boards et battant l'eau des bras, trois (silver) surfers sont remontés vers le large. Ils s'arrêtent, se laissent flotter, corrigeant leur discrète dérive, fixant l'horizon où un soleil en 70 mm s'éteint dans l'océan : ils attendent. Ils l'attendent. Le premier qui la verra criera plusieurs fois : « Outside ! » et tous se dresseront sur leurs boards, prêts à filer (à cent à l'heure et sans en avoir l'air) sur la crête frangée d'écume de la formidable vague… Avant de la voir s'écraser sur la plage, de remonter vers le large, la prochaine vague…

Paris (France) 18/10/79. 17 h 43. Sur un ciel à la della Robbia, un coucher de soleil mordoré embrase les tours de Saint-Sulpice. J'écoute «Money » (Flying Lizards) en me demandant comment sera la Fête Jaune (Le Palace), en me demandant si j'irai (Carole H.). Je pense au golden sunset et aux silver surfers de Malibu : le surf n'est pas un sport. C'est un art de vivre. La contemplation des beach-boys aux prises avec le Pacifique indique la meilleure façon de saisir l'air du temps, de se laisser porter (à cent à l'heure et sans en avoir l'air) dans l'écume des jours et de laisser ensuite la vague en vogue aller mourir d'ennui sur les plages de l'oubli… avant de remonter vers le large, vers la prochaine tendance…

Surfer (bien, vite et loin) sur les courants porteurs qui traversent nos sociétés hautement médiatisées, surfer sur les concepts à la mode, sur la vie : c'est surfer en ville, mais c'est surfer quand même. (Un suiveur est un mauvais surfer). Les surfers urbains savent que les Années Quatre-Vingt ont commencé en 1977, que les Eighties ont déjà trois ans, que la prochaine vague est déjà là.

Flashback. Paris (France) 28/03/77. 0 h 45 : Nuit punk au palais des Glaces. Dans la salle, devant la Punky Society au grand complet, Captagon et Fringanor dansent le pogo. Les cheveux sont courts. Les cravates sont de retour. La Valstar coule à flots. Lunettes noires pour nuits blanches. Epingles à nourrice. Skaï et straps. Dandys blêmes. Sur scène: Generation X, Stinky Toys, Police, Jam. A côté de moi (spectateur de mon siècle): une punkette a accroché deux insignes sur sa veste en terga l: faucille et marteau à droite, croix gammée à gauche. L'image résume l'année.

Goulag = Auschwitz : Rive Gauche, B.H.L. et ses Boys ne disent pas autre chose que Johnny Rotten et les Sex Pistols.

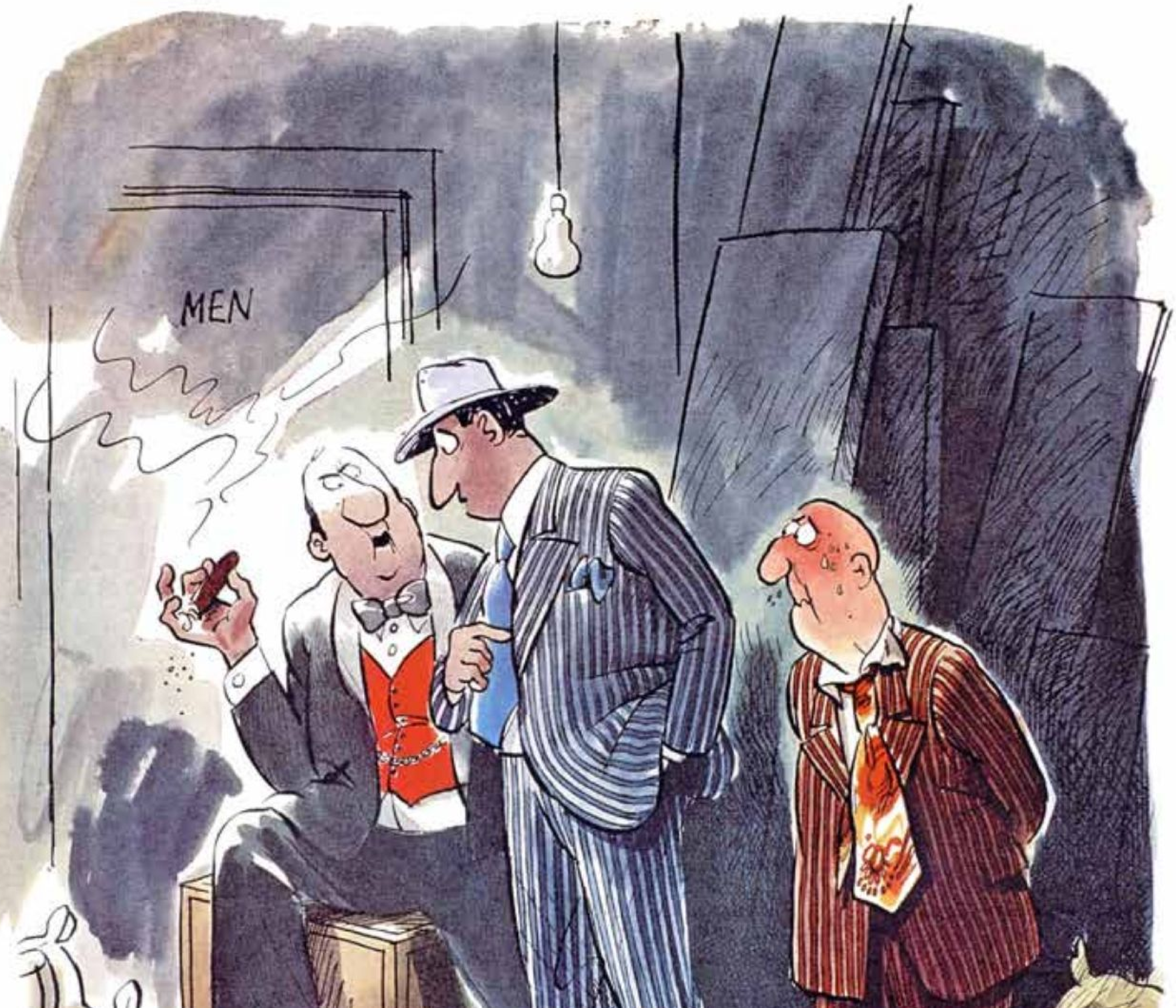
Je réalise que dans les salles de concert et les salons littéraires, le vent vient de tourner, en même temps. C'est la Révolution ! La vague que sentaient monter les adorateurs des Stooges et les admirateurs de Soljenitsyne vient d'arriver. Les Années Quatre-Vingt commencent. « J'ai balayé les 60's. » (Iggy Pop). « Pas d'illusions, pas de rêves et on n'en veut pas parce qu'ils ne sont pas vrais. » Medeiros). « Le baba-cool est la haine du punk. » (Kriss Vilà). « Le punk est inoxydable. » (Alain Pacadis). Comme en 1968, les slogans jaillissent mais pour dire tout le contraire car, ainsi que chaque année nous passons de l'heure d'été à l'heure d'hiver, le 28 mars 1977, nous sommes passés des 60's aux 80's, du « I'm good » au « I'm bad », du « Peace and Love » au « No Future», des Armées chaudes aux Années froides. Fini l'utopie collectiviste (opium dans la tête), l'indolence orientaliste (opium dans les poumons), bye-bye les Sixties. (Sans parler des Seventies, une sous-décade qui n'a jamais vraiment existé). Dans l'anarchie Funk, une nouvelle ère commence : le compteur à zéro ! Nouvelle vague, nouveaux philosophes, nouveaux romantiques, nouveaux économistes, nouvel homme, nouvelles femmes, nouvelle droite, etc., de 1977 à 1979, l'explosion des concepts «nouveaux » sera la première manifestation des Années Quatre-Vingt. Il y en aura d'autres. Fin flashback.

Paris (France) 18/10/79. 17 h 44. Pas plus que le surf n'est un sport, le rock n'est une musique. C'est une façon d'être. C'est pourquoi le rock se regarde avant de s'écouter. En 1977, le punk rock (le son sur la scène et la scène

ILLUSTRATIONS SEYMOUR CHWAST



dans la salle) a explosé au décollage: trop plein d'énergie ! Les survivants furent baptisés «New Wave » « Nouvelle Vague», terme qui désigna bientôt sans distinction tout le rock aux cheveux courts. Tout était New Wave, donc plus rien ne l'était. C'était fini ! Si le punk avait été la terreur de cette révolution-là, la New Wave. Thermidor. Tué par son succès, le concept nouvelle vague allait s'écraser à son tour sur les plages de nos 33 tours. Suivante ! Vite ! (Cependant, le mot « Wave »/« Vague » était lancé. Pour signifier « style de vie», il remplacerait « trip » trop Mid-Sixties/ Early Seventies. Désormais, les décades se diviseraient en « waves ». Tant mieux pour les surfers).
Après la nouvelle vague, quelle a donc été la suivante, la seconde des Années Quatre-Vingt ? Quelle Next Wave a chassé la New Wave ? Réponse: la Clean Wave, la vague propre. Flashback.
Reykjavik (Islande), 13/01/78. 06 h 04. Pas plus que le surf n'est un sport ou le rock une musique, l'Islande n'est une île. C'est une lune. De chaque côté de la route large, bien asphaltée qui conduit de l'aéroport à la capitale, je découvre une architecture très démocratie populaire, très cinquante. Sauf quelques maisons en bois, le fronton orné de swastikas, comme au Népal. Pas d'arbres, pas d'herbes, rien. Il fait nuit. Il fera nuit jusqu'à midi.
15 h 42. Tourisme. Lac gelé, enfants emmitouflés, vilains petits canards. Andersen.
20 h 31. Pas de télé ? Un soir par semaine sans télé : décret du Parlement, hygiène mentale... Et c'est ce soir ! Le pays est vide. L'écran est vide. Je suis vide. Clean?
14/01/78. 15 h 33. Je l'ai rencontré hier au soir au bar de l'hôtel. Il s'appelle Ray et il. est G. i. à la base U.s. de Kevlavik. Il a les cheveux courts et il ne fume pas, il dit que c'est sale : il est clean. Ce matin, Ray m'a proposé d'aller voir les geysers. Maintenant, on y va. Volvo... Paysages lunaires sous un soleil polaire... Soudain, au détour d'un virage, nous découvrons un alignement de serres dans la plaine glaciaire. Ray m'explique que dans ces maisons de verre chauffées par l'eau des sources chaudes, ces pionniers de l'espace que sont les Islandais cultivent des tomates, des citrons, des bananes. (C'est très propre). « L'Islande est le premier producteur de bananes de l'Europe du Nord! » dit-il.
15/01/78. 17 h 07. Ray me fait visiter la base U.s. de Kevlavik : tout à fait l'univers de « Ice Station Zebra », le film préféré d'Howard Hughes. Son travail consiste à surveiller deux cents écrans de télé (des terminaux d'ordinateurs) dans un bunker aseptisé. Ray aime son travail. Il est dans le Positive Thinking. Quand il est « off », il dort ou il fait du sport. Il est servoréglé, il le sait et il s'en réjouit : il est déjà dans l'espace. Il est clean. Fin flashback.
Paris (France,), 18/10/79. 17 h 45. Le Punk/New Wave était l'opposé symétrique des Sixties, leur contraire exact, leur négatif, leur envers : une réaction chaotique et passionnelle. La vague suivante, la Clean Wave fut froide et distante. Le punk/New Wave était né en Angleterre. La Clean Wave naquit en Allemagne. Eno/Bowie/Iggy à Berlin, Kraftwerk à Düsseldorf et Moroder à Munich mixèrent l'énergie Punk/New Wave et la technologie disco pour créer une musique industrielle, synthétique et bionique: la Clean Wave. « Il faut être absolument moderne. » (Arthur Rimbaud).
« Je suis un garçon moderne qui fait de la musique moderne. » (Iggy Pop).
« Je préfère le nucléaire au Rousseauisme. » (Yves Adrien).
« J'écoute le bruit du vent qui souffle sur la façade glacée du sanatorium. » (Kiki Picasso).
Paris (France), 18/10/79. 0 h 51. Les Collections. La Fête jaune. Tout à l'heure, le Palace a invité cent amis de Kenzo à dîner au sous-sol. Maintenant Yellow Magic Orchestra (Nippon Clean Wave) joue sur scène. Le concept (Kraftwerk aux yeux bridés) est bon. Le look (robots et computers) aussi. Pas la musique. La salle est comble. Le parloir réservé. Très « pica-pica » comme on dit à Tokyo quand c'est chic et que ça brille. Au balcon, je tombe sur Carole H. On prend un verre. Bien sûr, j'avais de ses nouvelles par Francesco Waldner, mais je suis content de la retrouver. Le destin a encore frappé. Les gin-tonics aussi. Julian (qui sait être à Paris pour la Saison) me raconte leur ukimate trip californien (malgré le Pacifique, ils n'en sont pas encore aux waves) : la dernière folie de Beverly Hills est de louer des sosies de stars pour ses parties. (Rent-a-look-alike : J.F.K., Sinatra, Elvis, Carter, tout est possible à Tinsekown !).
Au deuxième piper-vodka, Julian recommence avec ses patins à roulettes. Cette année, c'est la Main jaune qu'il veut transformer en rollerdisco. Il ne peut plus entrer dans une boîte sans vouloir la transformer en rollerdisco. Ça tourne à l'obsession !
1 h 21. Où est Carole H. ? Retour au balcon, la salle est triste, la scène aussi. Les automates jouent toujours du synthétiseur sous les lasers. Fatigant. La Clean Wave est allée jusqu'au Japon, elle a fait le tour du monde, va t-elle mourir à son tour ?
Paris (France), 19/10/79. 3 h 21. Les Bains-Douches. Mini-jupes Courrèges revisitées Berçot, cheveux crêpés laqués, accessoires op-art, rouge à lèvres et talons hauts: les adeptes de France Gall et de Blondie dansent le mongolo-twist « Mission impossible » (Lizzy Mercier Descloux). Il y a du rétro dans l'air. Le futurisme est mal en point. La Clean Wave est passée ? Après la New et la Clean, quelle sera la troisième vague des années quatre-vingt ?
(U.s.a.), 18/10/79. 17 h 45. Un panneau géant sur Sunset Boulevard. En rouge sur fond noir, une pub qui dit : « Ça mesure cent kilomètres de large ! Ça avance à 200 km/h ! Ça détruit tout sur son passage, il n'y a aucun endroit pour se mettre à l'abri et ça arrive le 27 octobre. » C'est pour un film catastrophe intitulé « Tidal Wave » («Raz de marée»). Le premier hiver 1980 surfera-t-il sur la dernière vague ? La Next Wave sera-t-elle la Last Wave ?
Paris-Orléans (France), 22/10/79.
15 h 40. Le train longe la voie surélevée construite il y a quelques années pour l'aérotrain et désormais abandonnée. Par la fenêtre de ma voiture « corail », j'observe les mauvaises herbes à l'assaut des piliers, le ruban de béton en l'air qui s'arrête net au milieu d'un champ... Le train des années quatre-vingt c'est le « Corail ». Pas l'aérotrain. L'avion des années quatre-vingt, c'est l'« Airbus ». Pas le « Concorde ». D'où vient l'avenir? Sûrement pas du futurisme.



« Eh bien... il aurait dû y penser avant de se coucher. »

Le monde érotique de Salvador Dali

IL Y A 45 ANS LE MAÎTRE SURRÉALISTE NOUS FAISAIT PARTAGER CERTAINS DE SES FANTASTIQUES FANTASMES. NOUS NE RÉSISTONS PAS AU PLAISIR DE REVISITER CES CHEF D'OEUVRES EN AJOUTANT QUELQUES INÉDITS CLICHÉS DES COUPS LISSES ET DES COUPS BAS DE CE SHOOTING D'ANTHOLOGIE.

Salvador Dali. Génie surréaliste en horloges molles et déserts au clair de lune répond à l'appel du lapin. Après que le Maître fou de chocolat Lanvin ait composé ces surréalités photographiques, le photographe Pompeo Posar immortalisa ces moments dans la villa méditerranéenne de Dali dans le petit village espagnol de Cadaques.
L'ambiance fut dés le départ clairement définie : à peine eut-il franchi le poprtail que le photographe fut conduit sur un trône au bord de la piscine. Dali se leva, lui tendit la main et se mit à crier à tue-tête : « Papillon ! Papillon ! »
N'oublions jamais, comme le proclamait haut et fort le moustachu catalan : « La différence entre moi et un fou, c'est que moi je ne suis pas fou ! »
Posar perplexe lui rendit le salut et ils formèrent un duo bruyant, pompant les mains jointes en criant joyeusement : «Papillon! Butterfly!». Est-il utile d'ajouter que le tournage du doc qui accompagnait cette performance fut à la fois, selon les observateurs, professionnel et bizarre ?
Dali émergea de sa maison, son troupeau d'admirateur et de protégés s'inclina, scandant : «Maître ! Maître !» Il est vrai qu'on en interne pour moins que ça.
Il salua la troupe d'une vague impériale et se mit au travail en mettant en place chaque plan, sur la base de ses croquis préliminaires, tout en émettant des commandes de supervision. Les villageois se sont rassemblés sur les collines environnantes alors que a présence de l'événement se répandait dans la ville.
Nous avons demandé à Dali ce que signifiaient ces compositions. «Le sens de mon travail est la motivation qui est la plus pure - l'argent. Ce que j'ai fait pour PLAYBOY est très bon et votre paiement est égal à la tâche.» Nous devons donc penser, à l'instar d'un psychanalysé, que nous en avons pour notre argent.

PHOTOGRAPHIE ORIGINALE DE SALVADOR DALI ET POMPEO POSAR OEUVRE ORIGINALE DE SALVADOR DALI


1973





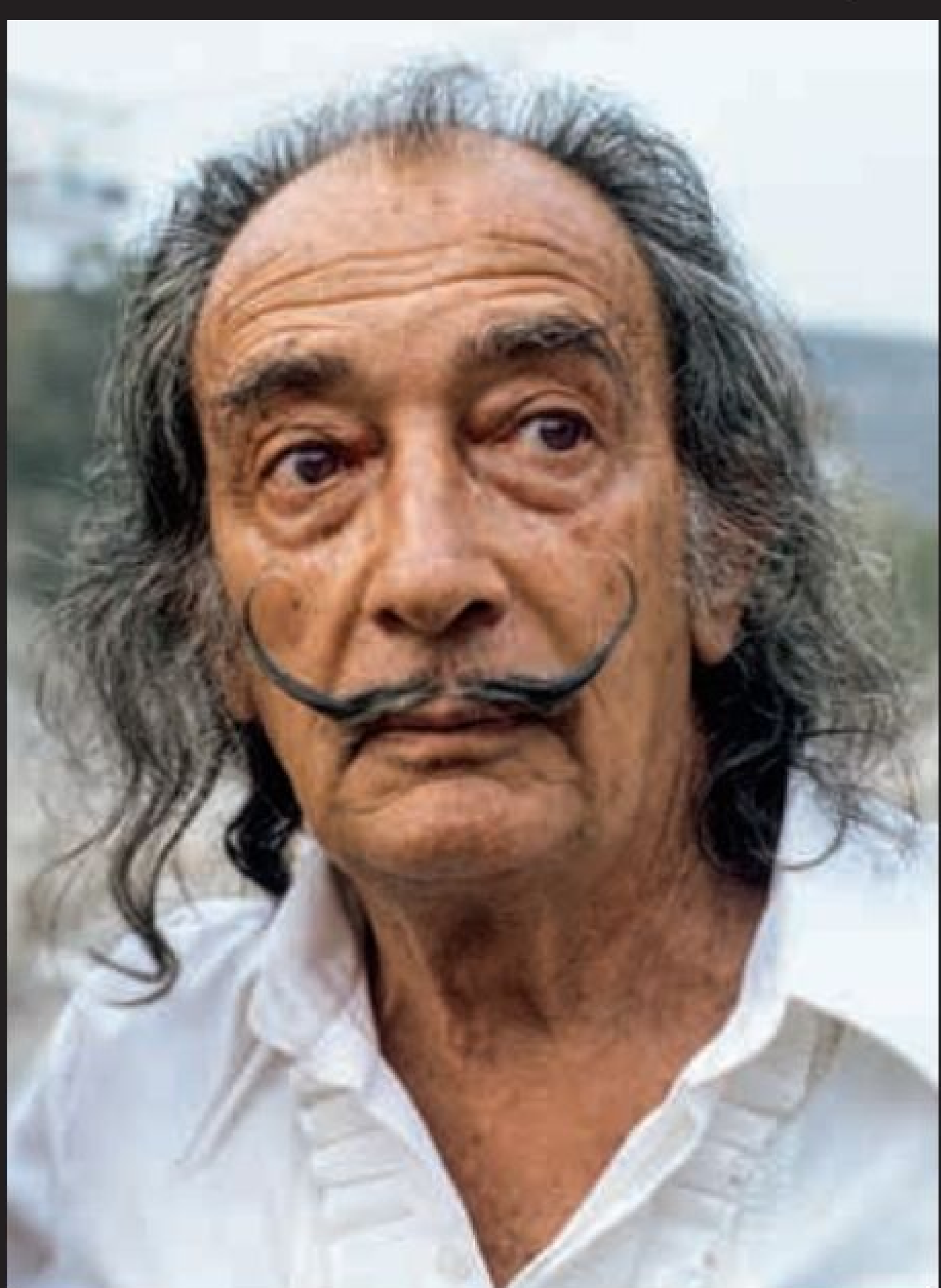








PAGE OPPOSÉE: Lors de la recherche d'accessoires dans sa propriété, Dali a choisi l'un des nombreux œufs qui parsèment le paysage de Daliland et a fait une modification rapide, devenu idéal pour un tournage PLAYBOY.
CETTE PAGE: Dans ces photos inédites, nous voyons le maître tout à son travail : dirigeant des modèles, esquissant le plan suivant et trouvant le moyen idéal d'attacher une belle femme à un œuf, à l'aide d'un serpent géant.











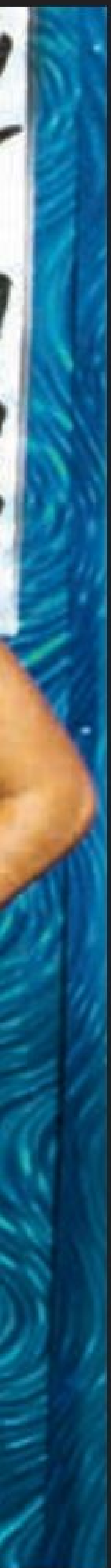


CI-DESSUS: Dali semble quelque peu surpris par l'étrange trio qu'il a créé, rappelant quelque chose qu'il a dit un jour: «Je sais ce que je mange. Je ne sais pas ce que je fais.» Il savait évidemment très bien; autrement, il n'aurait pas pu manger - et vivre - si somptueusement.

DROITE: les croquis de Dali traduits dans les compositions.

A DROITE : Dail a regardé autour de sa villa, puis a combiné éclectiquement des morceaux de bouteilles à des cygnes et des baigneurs mûrs.

PAGE OPPOSÉE: L'un des nombreux œufs dispersés dans Daliland occupe ici une grande place sur un toit derrière des femmes flottantes, des châteaux, des chaises et de l'eau.






Dalí





S'étalant de manière séduisante autour et sur un dos de chameau, les sujets de Dali sont transportés vers une statue sur son horizon nouvellement créé.



L'EFFET GAINSBOURG

Allons, enfants de la patrie, entendez-vous le chouette reggae de Serge ?

Par Philippe Manœuvre

Parfois, pour présenter une star à ses lecteurs, le journaliste éprouve le sentiment qu'une tâche insurmontable l'attend. Comment faire ressentir à tous ces gens qui distraitement parcourent les premières lignes d'un article ce que c'est d'être… là-haut, les pieds dans les boots de Mick Jagger, d'Alain Delon ou de Jimmy Carter ? S'imagine-t-on seulement ce que le journaliste ressent? Moi, chaque fois que je mets le pied chez un milliardaire, mon compte en banque sort la tête et se fiche de moi. Mais avec Serge Gainsbourg, le problème ne se pose pas. Mince, il fait partie du décor, à force ! Ce soir, par exemple, je le retrouve dans un restaurant de la rive gauche, et c'est notre première rencontre. Je lui fais un sourire pour lui montrer que je suis un garçon tout ce qu'il y a de sympathique et je sors mon magnétophone quand… survient le défilé des employés de la maison. Du chef cuisinier au garçon, tout le monde se bouscule pour serrer la main de « M'sieur Gainsbourg. Et comment va Jane ? Ah ! la grippe…» Serge Gainsbourg accepte tout ça, ce mélange de servilité cauteleuse, avec une bonhomie railleuse. Un peu comme Louis XVI tentant de fraterniser avec les Sans Culottes. Finalement, l'un d'entre eux décapite la première d'une série de Veuve Clicquot. Repas. Bouffe. Gainsbourg, qui arbore une étoile « Hollywood » en émail mauve sur sa chemise kaki, jubile en apprenant qu'il nous intéresse. « Le fer est chaud, graille-t-il, tellement chaud qu'il en est rouge… tellement rouge qu'il en est blanc ! » Nous avons plusieurs sujets de discussion, le premier étant son retour à la scène. En décembre, pour la première fois depuis huit ans, il va donner dix jours de concerts, au Palace, accompagné par son groupe reggae, celui avec lequel il a enregistré « La Marseillaise » dans une version tropicale qui déchaîne les passions. D'ailleurs, le sommelier s'approche, l'air faux-jeton et sournois glisse à son hôte prestigieux: « Alors M'sieur Gainsbourg, vous vous êtes dégonflé, hein, vous z'y êtes pas allé, à Marseille ! » Gainsbourg marmonne, il hoche la tête, bougonne une réponse d'où il ressort qu'on « lui a interdit d'y aller, c'est ça la vérité ». Je demande à en savoir plus…

ILLUSTRATION PHILIPPE MORILLON

SERGE GAINSBOURG: Il y avait à Marseille une journée Antilles-Caraïbes-Pacifique, et le consulat de Jamaïque m'avait invité à venir dédicacer mon dernier disque... Je devais aller au stand de son pays... Trois jours avant, le consul reçoit une lettre anonyme disant en gros : « Nous, les paras, on va lui dédicacer sa gueule »... Le président de la foire est informé de son côté que quatre cent cinquante parachutistes s'opposeront « par tous les moyens » à la présence du créateur de « Je t'aime moi non plus » à Marseille. Gainsbourg raconte tout ça en vidant son verre, accumule jeu de mots sur jeu de mots, raconte son excitation, Defferre pas là, le consul promettant sa protection, les autres stands menacés par une horde léopard, rompue à toutes les formes de combat, déboulant en rangs serrés, et puis par-dessus tout, Jane... « Elle voulait venir, j'ai eu peur qu'ils lui cassent la tronche, voilà... » Le sommelier est parti, puis revenu. Il n'a rien compris. Alors Gainsbourg tonne à son intention : « Mais je vais descendre à Marseille, avec mes Jamaïcains, mes rastas, mes musiciens ! Sûr ! «La Marseillaise» à Marseille ! » Tiens donc. Après Louis XVI, Saint-Just. Le révolutionnaire romantique. Pourquoi pas ? Les punks se sont bien mis à exhumer ses chansons pour les hurler au milieu de leurs fracas électriques. Il a flairé le vent... qui soufflait des tropiques, de Kingston, Jamaïque, capitale du reggae. La suite, on la connaît... « Je suis parti et j'ai tout écrit dans l'avion ! Une nuit blanche, ça m'a coûté. Et c'était la seule solution, parce que là-bas les musiciens travaillent au forfait, pas une heure de plus. Ils m'appelaient « Clide» les rastas... Ils me regardaient assez froidement, jusqu'au moment où j'ai enregistré ma voix. Alors là, quand ils ont vu que je retombais impec' sur mes pattes... Grands sourires... Ya' man! Ya' man ! On a fini le disque en six jours. Ça m'a coûté neuf briques. Un Elton John en coûte quatre-vingts... »

Et le disque marche. Tellement que Gainsbourg a envie de remonter sur scène: « Au Palace, hein ! On m'a proposé l'Olympia, moi je voulais un truc où on pourra danser, debout le public ! Et je veux mes choristes, sinon je marche pas. C'est pour mon amusement... »

Moi, je me suis promené du côté de Strasbourg-Saint-Denis avec mon magnétophone. J'ai demandé aux gens, aux filles, à tout un peuple ce qu'il pensait de « La Marseillaise » de Gainsbourg. Je me suis bien amusé. Ça oscillait à quatre vingt-dix pour cent entre le rire et l'admiration. D'un autre côté, plutôt à droite, on lit des choses comme... «Un certain chanteur appelé Gainsbourg a commis un acte de profanation avec des moyens assez écœurants. C'est un scandale. Il fallait le dénoncer. » Ça, c'est un émule du sinistre Michel Droit qui, le premier, a vilipendé Gainsbourg pour son « Aux Armes » tropical... Au début, l'intéressé refuse d'aborder le sujet... «Naaan ! Y va vous demander le droit de réponse. Dès qu'il voit son nom quelque part, il demande la réponse. Faut pas en parler, de lui ! » Finalement, plus tard : « Jane lui a écrit, à Michel Droit, pour réagir. Elle était bien plus blessée que moi. Et il a répondu. Une lettre du genre (voix soudain très grave, très vieille-France): « Madame j'appréciais votre beauté, désormais... (pause)... j'y ajouterai du respect pour votre esprit...» Nos éclats de rire couvrent la fin de la phrase. Gainsbourg, véhément: « Non, je tiens pas à le connaître. Il se pose en mélomane en plus. Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est pas un mélomane ! »

MOI : C'est un ancien combattant...

GAINSBOURG: Mais non, c'est pas un ancien combattant. C'est un ancien journaliste de guerre. Faut pas pousser! J'connais pas ce mec-là... » Fin du chapitre Michel Droit. Pourtant, Gainsbourg en veut encore. S'étant assuré que notre magnéto est déconnecté (et faisant semblant de ne pas remarquer que nous le remettons en marche), il entreprend un long parallèle entre l'armée et la police: « Tel que j'suis avec ma tronche, je me permets des tas de choses. L'autre soir , j'étais avec Riguidel, le champion de la Transat. On sort d'une boîte, et naturellement il était très tard... Je lui dis en lui montrant un panier à salade arrêté: « Je vais te montrer ma puissance, je fais du stop à qui je veux!» Et, complètement pété, je fais signe aux flics. Eux: « Non M'sieur Gainsbourg, on est en service, non ! » Et moi: «Oh, allez, juste pour nous emmener à Villiers, le dernier flipper c'est là-bas, c'est tout près... » Y veulent pas. On se met en marche - à pied - avec Riguidel. Trois minutes chrono, le panier à salade arrive, coup de freins: « Allez, montez !» Ah, et puis c'est chic, putain, le panier ! Ils nous amènent à Villiers. Je descends et je dis : « Messieurs, je vous paye le champagne». Et on a bu ensemble ! Voilà la popularité de Gainsbourg ! Et pour les paras, je suis sûr que si je les rencontrais dans un bistrot, on serait tout de suite copains. On boirait un coup... ce serait bonnard ! Je crois que les paras, je les mettrais dans ma poche. »

MOI : Et si, quand cette interview paraît, les paras le prennent mal ? Si, un soir, rue de V..., tu te fais coincer, attaquer, tabasser, pilonner ? Pour te prouver qu'ils t'aiment pas, que tu les mets pas dans ta poche ?

GAINSBOURG: Je sais bien. Je suis prêt, à me faire tabasser la gueule... Ma réaction c'est... J'en prendrais plein la gueule ? Et alors ? Le nez cassé ? J'ai déjà une tronche bien amochée ! J'ai loupé la guerre d'Indochine (trop jeune) et la guerre d'Algérie (pas gradé). Alors? Qu'est-ce que je risque ? Une ou deux bastos d'un barjot ? Et alors ?

MOI : Et Pierre Goldmann ? Tu te vois abattu par un groupe « Honneur des Paras » ? GAINSBOURG : Merde, je chante « Liberté, Liberté chérie » dans ma chanson ! J'ai vécu mon temps, et j'assume mon destin.

MOI : Et tu crois pas qu'il y a des excités capables de te tirer dessus au Palace ?

GAINSBOURG : Je serai face au public. Ben alors, je suis logique avec moi-même. Et puis on n'en est pas encore là. On va voir... » Mince ! Je dînais avec un héros ! Et je le compris doublement quand, alors que nous sortions du restaurant, un jeune cadre, qui mangeait là en compagnie de deux jolies femmes et d'un ami, se leva à notre passage, agrippa la main de Gainsbourg et la secoua en déclamant tout de go: « Monsieur Gainsbourg... Avec toute mon admiration... » Une fois dans la rue, l'intéressé commente: « Oh, j'ai l'habitude. C'est depuis l'affaire de «La

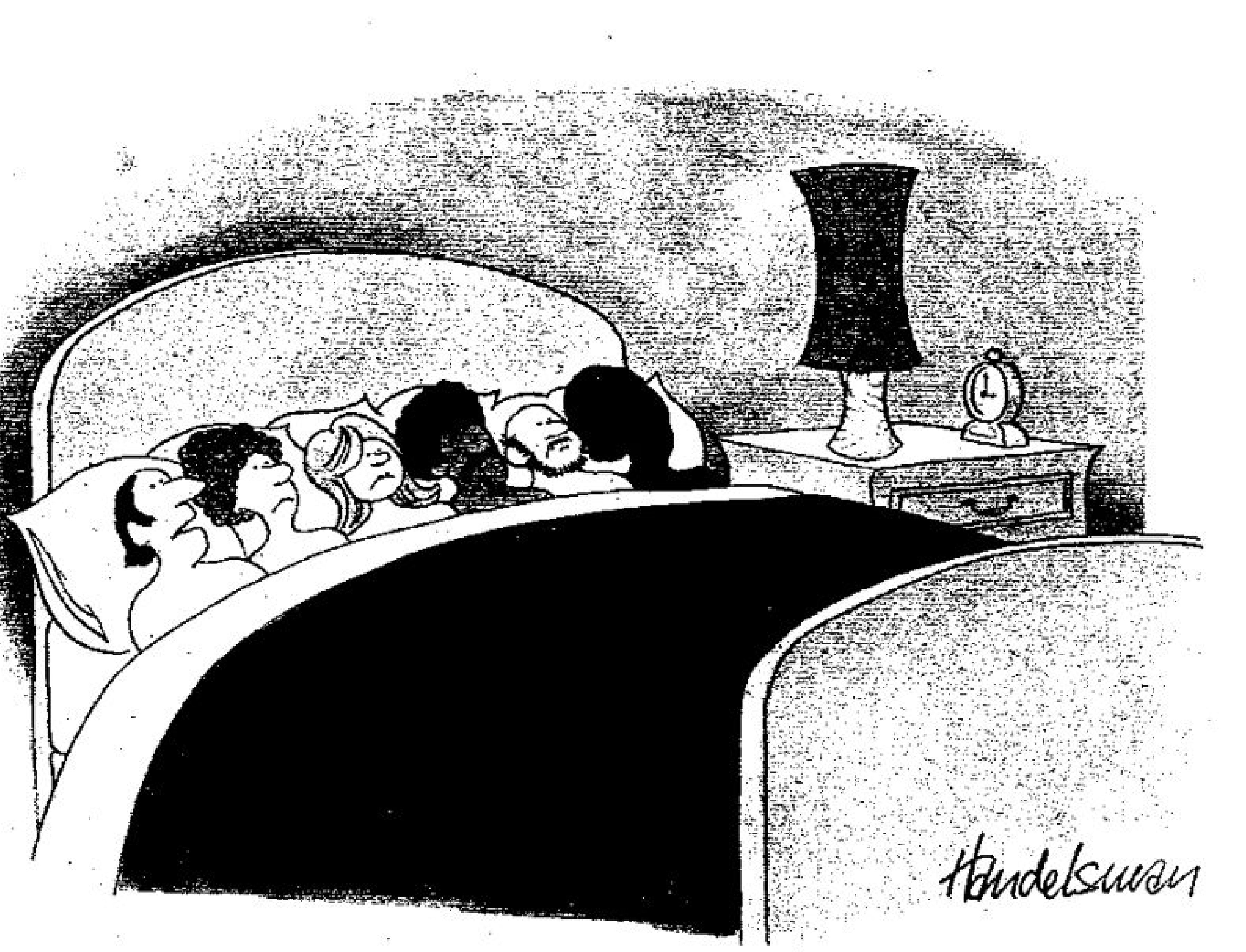
La véritable recette (secrète) du SCORPION

Cocktail parisien et tueur dont l'invention, l'élaboration et la conception sont revendiquées par Serge Gainsbourg:

- 5/10 de rhum Bacardi
- 2/10 de liqueur d'abricot
- 1/10 de jus de citron
- 2/10 de jus d'ananas
- Une jetée de grenadine
- Une jetée de sirop d'orgeat

Passer le tout au shaker. Servir frais. Boire et retourner se coucher !

Marseillaise». C'est contre ceux qui m'attaquent ».
Nous en silence, onze heures du soir. Il ajoute: « Je déconne comme ça, mais c'est vachement dangereux. Je crois que ça va vachement plus loin». Seul l'écho de nos pas répond, sinistre. Je n'ai même pas à choisir mon côté, moi. S'attaquer à un musicien ? Que « leur » reste-t-il après ça ? Arracher les ailes des papillons peut-être...
« Vous êtes de PLAYBOY, mon ami ? Venez nous voir plus souvent ! » Affable, ce tavernier. Nous découvrons chez lui Jane Birkin, attablée avec son rhume et son panier d'osier. Jane, c'est le genre de nana qui, quand elle traverse un cimetière, fait se relever les macchabées avec des sifflements admiratifs. Une beauté. Nous, on serait plutôt du genre assoiffés, après toutes ces discussions. Mint Julep ! Mint Julep ! (le machin en question est un honteux mélange de Peppermint, de vodka et de glace. Moi, j'ajoute de l'eau. Gainsbourg me regarde avec commisération, comme un petit frère vaguement débile et qui n'arrivera jamais à rien.) « Je bois depuis trente et un ans ! » m'affirme-t-il. « Depuis mon service militaire. Là, je marchais au gros rouge, celui qui tache... » Mais l'interview est en train de déraper. Carrément la catastrophe. Ecoutez, j'en ai fait une centaine et je connais tous les plans. Vous interviewez David Bowie ou Yasser Arafat, c'est pareil. En fait, il y a « le syndrome du cheval qui rentre à l'écurie ». Autrement dit: le sujet excédé se met à flairer vos questions, les achève en deux coups de dents et demande... la suivante. Mine de rien, le joyeux reporter se retrouve à court de munitions et au chômage en cinq minutes. Ciao, bye bye ! Cela dit, il pirouette, le chanteur, façon javanaise... J'essaye de le faire parler de lui et de Jane, du sadomaso, de Jane, du couple, de Jane, de Jane, ah, ah, ah, Jane, ah et...
GAINSBOURG : Ah non. Pas ça. Pas là. Hors du coup, Jane. Stop.
MOI : Ton enfance ?
GAINSBOURG : J'ai oublié. Une enfance misérable (accent petit nègre) « dans le ghetto et les bidonvilles de Kingston, pou' su' ».)
JANE BIRKIN : Oh Serge, sois gentil, pense à ta maman...
GAINSBOURG : Non, une enfance gentille. Mais elle lit pas PLAYBOY, ma maman...
MOI : L'adolescence ?
GAINSBOURG : Ben, la veuve poignet à tout vat, quoi !
MOI : C'est pas une solution, ça !
GAINSBOURG : Ça en serait une si on imprimait ton journal sur de la toile cirée. Du lino. Linoleum. » Le reste n'est pas au niveau. Toutes mes tentatives (assez épaisses) pour l'inciter à parler de sa vie, de lui, retombent avec des flops lamentables. Et je crois que nous ne serions guère allés plus loin, que nous n'aurions pas amené ce qui va suivre (et vous tuer) si, d'un coup, je n'avais trouvé une faille dans la coquille. Je jouais depuis vingt minutes le petit demeuré né-y'a-pas-si-long-temps-raconte-papa, dans l'espoir d'arracher des bribes inédites. Et ainsi, je lui demande: « Comment c'était, la France, à tes débuts ? »
GAINSBOURG : La France venait d'accoucher de l'existentialisme, et c'était la merde.
MOI : Comment ça, la merde ?
GAINSBOURG : Boris Vian était mort.
MOI : T'étais un fan ?
GAINSBOURG : T'es malade! Y'avait pas de fans à l'époque, j'étais un fanatique de Vian ! Il m'a reçu chez lui et il m'a dit: « On va travailler ensemble ». Et il a cassé sa pipe. S'il y avait pas eu Boris Vian, y'aurait pas eu Gainsbourg.
MOI : Tu parles ! Il t'aurait utilisé.
GAINSBOURG : Non, pas du tout.
MOI : C'était un touche-à-tout. Qu'est-ce qu'il a laissé ? Trois bouquins...
GAINSBOURG : On arrête les conneries. J'ai fait qu'un bouquin, moi, et je vais le porter chez Gallimard demain matin, je sais même pas s'ils vont l'accepter ! J'ai fait quoi ? Dix disques ? Y'a plein de merde dedans. Boris Vian, lui, a écrit douze titres, tous impeccables.
MOI : Il était réac. Quand il a découvert les premiers disques de rock n'roll, il racontait des âneries grosses comme lui, grosses comme un vieux fana de jazz.
GAINSBOURG : C'était un révulsif ! Un anti ! Si Boris Vian n'avait pas été, je ne serais pas.
MOI : Et s'il avait vécu ?
GAINSBOURG : Nous serions frères. Je n'en vois qu'un, pour avoir eu autant de dérision, c'est Jacques Dutronc. Moi, j'estime que dans l'histoire de la chanson contemporaine, il y a Vian, Dutronc et moi. Tout le reste, c'est de la merde. On s'en apercevra dans trente ans, même si dans cinquante tout le monde nous a oubliés. » Ferré, Gainsbourg. Son attaché de presse tente de le décrocher en nous suggérant qu'il se fait bien tard, mais c'est pas de jeu. Au lit, Jane ! Au lit, tout le monde ! Sauf nous. Là on se regarde en chiens de faïence, comme de vieux boxeurs qui sortent du ring en sentant qu'ils en ont un ou deux à se décrocher et qui partent remettre ça en coulisses. (...). Vous êtes déjà allés, vous, chez Gainsbourg ? Chouette turne qu'il a là. Un rez-de-chaussée laqué noir, spots blancs. Steinway (c'est un piano) et JBL (c'est la sono). Je passe sur les détails. On se dérouille les articulations sur le flipper maison. Un vrai musée, cette pièce. Dédiée à ce couple moderne, Jane-Serge... partout, aux murs, sur les tables, ses pressages de disques anglais, chinois. Aux murs, ses coupures de presse, sur la table, ses coupures de presse. Je gobe tout ça, j'enregistre toutes ces infos, première main. Il y a même un grand France-Soir jauni: «Le chanteur S.G. hospitalisé à la suite d'une crise cardiaque... » Quel homme... quelle réputation... Vous connaissez tous... Et comment fait-il pour avoir toujours l'air aussi mal rasé? Et le coup de l'acteur américain qui essaye de rentrer chez Castel sans cravate ? Après un score phé-no-mé-nal au flipper, j'abandonne la machine, fumante. Mont-joie. Je vais et je viens, entre ses murs. Et puis soudain, le coup du sort! « Serge, j'ai plus de bande... Prête-moi une cassette... » Lui, il râle, il bougonne, marmonne, Enfin, il finit par m'en trouver une, très vieille.
Avant de recommencer, il nous verse une petite lichette d'alcool de poire. Je suis assis au milieu de mille et un bibelots. Ce que j'adore, c'est les déplacer. Imperceptiblement, genre « je jette un coup d'œil ». Et en coin, je ricane en le regardant, furieux, tout remettre en place, reposant ses bricoles au millimètre près, en avant ou en arrière. Pendant que je piétine le jardin secret du vieux mage Chinois, j'affûte une batterie de questions. Soudain... Le flash, c'est un petit vaisselier. Derrière la vitrine, et là où le vulgum pecus expose des assiettes, il y a des pochettes de quarante-cinq tours. Tous les disques pour lesquels Gainsbourg a composé des titres... Une ribambelle de filles, de Nana Mouskouri à Brigitte Bardot, de France Gall à Jane Birkin... seize disques... Seize nanas...
MOI : Cette vitrine, là, c'est quoi ?
GAINSBOURG : C'est le placard de



« C'est très dur quand il n'y a plus de passion dans un mariage de groupe. »

Barbe-Bleue. Les gonzesses.
MOI : Faut en parler, c'est fascinant.
GAINSBOURG : Oh, non. Pas pour moi.
MOI : Je me souviens, quand on était au lycée, on se disait à la récré : « Quel salaud ce Gainsbourg ! Il écrit pour toutes ces nanas et il s'est tapé les plus belles, Bardot, Marianne Faithfull... »
GAINSBOURG : Non, c'est absolument faux que je me sois fait toutes mes interprètes ! Top secret, terminado. »
Néanmoins, je sens que l'idée de faire les discussions d'une bande d'adolescents niais le chatouille agréablement dans son subconscient. Je bois une gorgée de poire, alcool de feu qui aiguise les idées et...
MOI : C'est quoi, ta position dans le show business ?
GAINSBOURG : Très marginal. Underground. Sinon, je serais plus là. J'en ai bavé. J'ai bien démarré en 1958, avec une certaine chanson « dure ». En 1960, je me plante parce que Hallyday arrivait, avec Sheila et l'autre, Claude François. En 1965, France Gall m'a tiré d'affaire avec « Poupée de cire, Poupée de son »... A ce moment les portes se sont rouvertes, et les fenêtres, et les toits, et les verrières. Putain ! Là je me suis mis à en écrire pour Petula Clark et Bardot. Et en 1969, 69 année érotique, « Je t'aime moi non plus » !
MOI : T'aurais pu enregistrer ça avec quelqu'un d'autre ?
GAINSBOURG : T'es un peu trop jeune pour t'en souvenir, mais cette chanson a été enregistrée par Bardot et moi...
MOI : C'est un secret ?
GAINSBOURG : Un secret ? ! Tout le monde le sait, même elle, le sait ! Le disque est dans un coffre-fort de Phonogram, avec interdiction absolue de le sortir.
MOI : Elle foutrait ses avocats dessus ?
GAINSBOURG : Nous foutrions nos avocats dessus.
MOI : Ça représente quoi, Gainsbourg ?
GAINSBOURG: Trois disques d'or, un milliard et demi en liquide qui court.
MOI :Tu as des chansons en réserve, des coups secrets cachés dans ton armoire à malice, des plans futurs ?
GAINSBOURG: Rien, rien, RIEN, RIEN. Je jette. Ce mot« chanson » d'ailleurs, ça me révulse. Pour te dire... il m'est arrivé des aventures négatives, au début. Avec Yves Montand et Piaf. Je comprenais pas, je comprenais rien. J'étais jeune, hé ! dix-huit ans de moins... Très flatté d'être demandé, mais n'arrivant pas à assurer. Ça me gonflait. Fallait passer par là où ils en voulaient et moi, je passe que par où je veux. Je suis comme une mitraillette. Je peux tirer au coup par coup ou en rafale. La rafale, c'est quand on m'a demandé de faire la musique d'«Emmanuelle », je refuse, trois cents briques de perdues. Faites-moi celle des « Valseuses », je refuse, deux cents briques de perdues. Pas perdues, je les ai jamais vues. Mais le fait, c'est que j'avais eu un blocage. Pourquoi j'aurais fait d'autres musiques de film ? Je suis un-solitaire, mais libre.
MOI : Oui, mais tu vis sur la corde. Si tu vas à Marseille, paf !
GAINSBOURG : Faut vivre sur le vertige. Je suis parfois en rouge à ma banque. Parce que j'aime donner des pourboires et voyager en première classe. C'est mon idée de la vie.
MOI : Quand tu as un hit mondial qui passe sur toutes les radios, ça fait quoi ?
GAINSBOURG : Je baise les autres. Le transistor véhicule des choses nulles. Un peu de foutre et des tonnes de merde. Des trucs nuls ! Même pas au niveau de Mickey Mouse. Alors moi, j'ai choisi d'être le foutre. C'est moi. »
A ce moment-là, l'interview semble se dérouler dans une sphère privilégiée, hors de l'époque et de l'espace. Une voiture déchire le silence de la nuit, dehors. Autour de nous, les fantômes du passé, certains vivants, beaucoup morts, glissent à travers les meubles. Nous biberonnons notre poire, complètement détachés de toute contingence, ne faisant plus qu'un, avec cette tiède nuit d'automne qui, assurément, porte à la réflexion. Sur le piano, une photo de Sid Vicious, le Sex Pistol mort d'overdose à New York, maigre comme un chat.
GAINSBOURG : Faire du blé, c'est pas mon objectif. J'espère que mes filles se démerderont avec les moyens du bord... du bordel... Je veux pas leur donner un handicap de commencer leur vie avec deux cents bâtons... encore que... comme je suis sûr de claboter un de ces quatre, je vais faire un testament...
MOI : Oh non, hey ! snif, snif...
GAINSBOURG : Pleure pas coco, je vais faire la une, c'est tout ce dont je rêve, les gros tirages...
MOI : Pourquoi tu mourrais ?
GAINSBOURG : Ça va aller vite. Je fume trop, je bois trop, un avion va se casser la gueule, ou alors un para va me faire sauter à. la grenade... vite fait.
MOI : T'as l'impression que les temps sont proches ?
GAINSBOURG : j'ai fait mon parcours.
MOI : C'était celui d'un combattant ?
GAINSBOURG : Plutôt d'un insoumis.
Et nous continuons à parler. De l'armée, qui l'a assez fortement marqué pour qu'il s'en souvienne avec acuité. Des

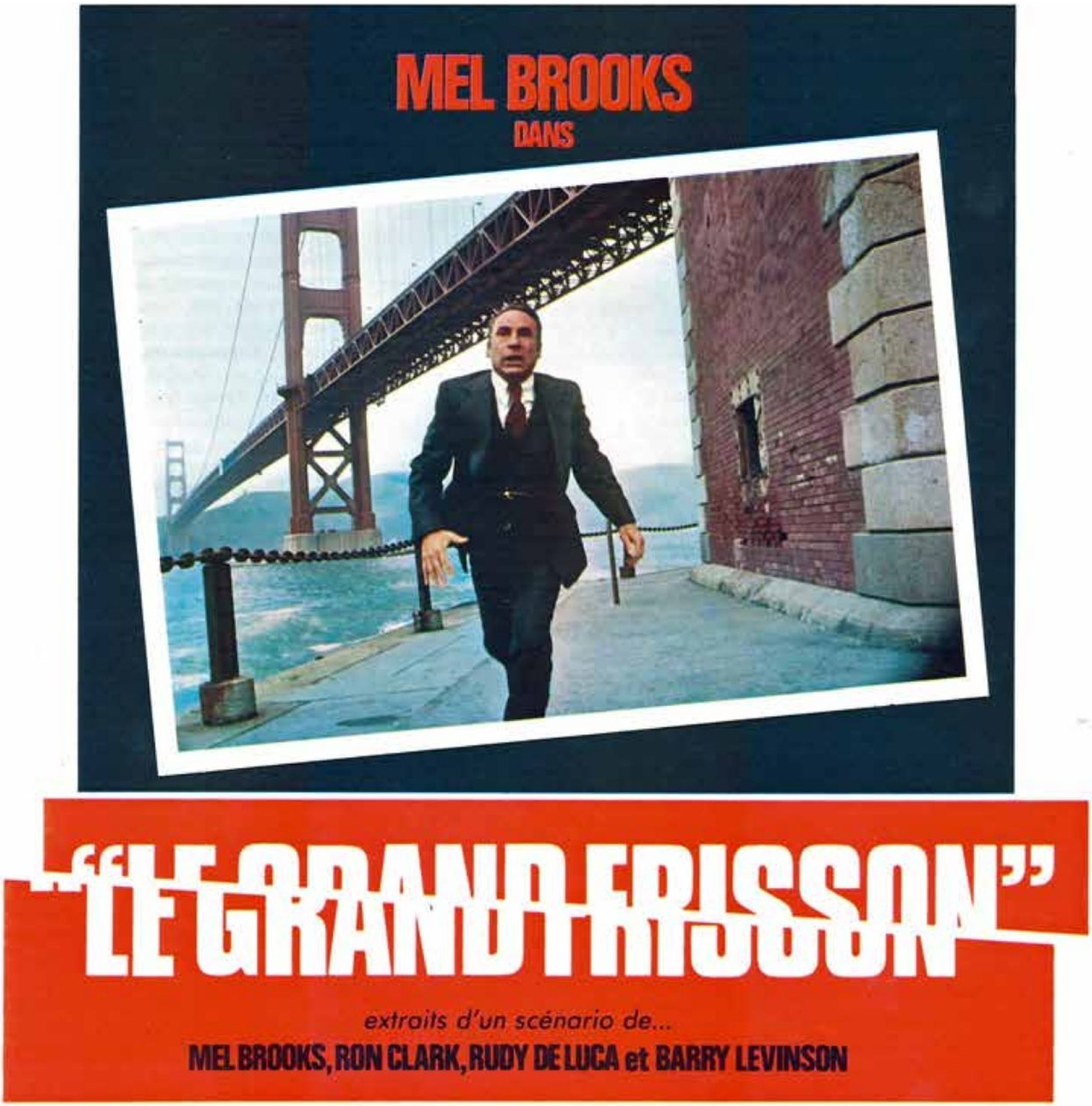
nouveaux groupes français qu'il aime bien, de la disco (« faut bien que les gens s'amusent »), de politique (« je vais pas voter. Je suis plus consterné que concerné »). De ses prochains disques (« un album de rock, très dur, avec un super groupe anglais, et ensuite un album avec le London Philharmonie, et puis après, rideau). Un Dali, Gainsbourg a un Dali ! Un beau en plus. Drôlement travaillé, à petits coups de plume. Vous vous en moquez ? Alors je crains que la suite...

GAINSBOURG : Il y a des arts majeurs et des arts mineurs. Dans tous les arts majeurs, il faut une longue initiation. On peut pas comprendre Klee sans être passé par Fra Angelico, ni Rimbaud sans VilIon, pour faire un éblouissant flash-back. La chanson... c'est une expression populaire injectée directement dans les cerveaux par les transistors. Tout de suite perçu, tout de suite oublié. Et si je voulais être sincère avec moi-même, moi qui ai été initié dans un art majeur, je devrais m'exprimer après Klee, après Rimbaud. Et moi qui ai perçu des pulsations aussi visionnaires, je suis un faux cul de faire dans la chanson. J'ai suffisamment fréquenté les super-stars de la pop music ou du rock pour savoir que la seule chose qui les ennuie plus que d'être mordus par un serpent à sonnette, c'est d'entendre un autre son que celui de leur propre voix. Ramenez-la une fois de trop au milieu d'une conversation et ils prennent la tête du type qui vient d'avaler une guêpe ! Ce qui surprend le plus, c'est qu'au bout de trente-et-une années de chanson, de « métier » de show-biz, après tous ces milliards et ces tubes, et son nom partout dans le monde, ces versions japonaises homosexuelles de « Je t'aime» et maintenant, à nouveau, à 51 ans, la fureur de la droite, l'armée en verve.. GAINSBOURG N'EST TOUJOURS PAS BLASE. C'est pour ça que je le suspecte d'avoir l'intention d'assister à nos enterrements à tous (les vôtres et le mien) Mais, encore une fois, il est le seul à oser y penser. Ce qui lui donne un sérieux avantage. Complètement raides, et complètement d'accords sur le fait qu'il venait d'accorder une interview définitive, nous sommes allés nous crasher à l'Elysée-Matignon. Là-bas, nous avons avalé des Scorpions. Le Scorpion, c'est le cocktail de Gainsbourg. C'est une boisson orangée que vous sucez comme un bonbon acidulé jusqu'au moment où tous vos nerfs explosent en une commotion cérébrale alcoolique. Moi, j'avais éteint depuis longtemps, décidant que ce qui arriverait ensuite serait la conclusion, bonne ou mauvaise. Et bien sûr, c'était mauvais. Pour moi. En remontant les Champs-Elysées tout seul comme un grand garçon, juste sous les fenêtres de PLAYBOY, j'ai eu le malheur de heurter une Rolls, déplaçant vaguement le rétroviseur. Je ne me serais même aperçu de rien si le chauffeur n'avait surgi comme un beau diable, m'injuriant, me sommant de revenir sur mes pas pour remettre en place l'objet du délit. Ça m'a paru tellement abracadabrant que j'ai éclaté de rire et là il m'a placé son coup de boule, vicieux. Chouette bagarre. Je me souviens particulièrement nettement de trois filles assises sur un banc, trois heures du mat, et qui nous regardaient, impassibles comme des Parques. Je me suis énervé, et j'ai dû en placer un ou deux. Une seconde, je repoussais l'idée démente d'aller mettre le feu à sa casquette avec mon Zippo, et je m'éloigne. Wow ! Ma veste est déchirée, mais je suis bien content. Derrière moi, un cri. Il arrive en courant après s'être relevé et... il en redemande ! J'éclate de rire, même un para aurait commencé à la trouver longuette quand WHAM il m'a sonné, un crochet en béton armé, WHAM, je suis tombé de toute ma hauteur sur le bitume des Champs-Elysées. Et le pire, tandis qu'il me bourrait de coups de pieds, c'est que je continuais à entendre ce reggae dément avec lequel Gainsbourg veut ouvrir tous ses concerts... « Le Klan, le Klan; la Cagoule... » Et aucun coup ne m'empêchait d'entendre sa ritournelle démente: « Autour de nous le sang coule »... Ne croyez quand même pas que cette histoire finisse mal pour autant. Une nuit, c'est pas une vie.





« Pourrais-je avoir une copie pour mon permis de conduire ? »



en avant-première mondiale, un scénario super angoissant du réalisateur Mel Brooks qui parodie Hitchcock, le maître du thriller.

LE DOCTEUR ROBERT (Mel Brooks), éminent psychiatre, atteint lui-même par la Super-Angoisse (une sorte de transe panique incontrôlable), vient de prendre la direction de l'institut psychoneurotique pour les Très Très Nerveux. Il a réuni ses collaborateurs, parmi lesquels le DOCTEUR MONTAGUE (Harvey Korman), mais il ignore que des choses étranges se produisent à l'institut. Le DOCTEUR MONTAGUE, par exemple, excelle à faire en sorte que les patients riches qui entrent à l'institut n'en sortent plus.

OUVERTURE en fondu sur le DOCTEUR ROBERT assis à son bureau, penché sur les dossiers des patients. Le téléphone interne grésille :

ROBERT (dans le récepteur) : Oui ?

UNE VOIX DE FEMME (très nasillarde) : Le docteur Montague est ici.

ROBERT: Faites-le entrer.

MONTAGUE entre d'un pas décidé.

MONTAGUE: Excusez mon retard; ma tournée a été un peu plus longue que prévu.

ROBERT: Asseyez-vous, je vous en prie. Montague, je suis un peu perplexe.

MONTAGUE; Oui, docteur Robert.

ROBERT: J'ai étudié quelques-uns de ces dossiers et, de temps à autre, je tombe sur un patient qui a l'air de se comporter de façon normale. Zachary, par exemple: sa famille verse douze mille dollars par mois à l'institut. Eh bien, selon les rapports, il y a plusieurs mois qu'il aurait dû sortir d'ici. MONTAGUE (pointant les documents sur le bureau): Ces dossiers sont tellement incomplets. Ils donnent à peine une idée véritable de la psychose de nos patients. Zachary en est un très bon exemple. Il peut avoir l'air parfaitement raisonnable et lucide et, trois minutes plus tard, il agit comme un vrai dingo.

ROBERT: Zachary attend dans le couloir. Ça ne vous ennuie pas que nous l'examinions ensemble ?

MONTAGUE: Si ça m'ennuie ? (Il ramasse un crayon sur le bureau de ROBERT et le met dans sa bouche, en le machouillant par la gomme. Il manie le crayon comme une cigarette, faisant des gestes en parlant). Pourquoi cela m'ennuierait-il? Après tout, vous êtes le patron ici. Vous pouvez



examiner qui bon vous semble. (Le crayon se casse soudain en deux).
ROBERT (dans l'interphone): Infirmière, faites entrer monsieur Zachary.
ZACHARY entre dans le bureau. C'est un petit homme timide et maigre qui a largement dépassé la cinquantaine, vêtu d'un pyjama, d'une robe de chambre et de pantoufles.
ROBERT: Asseyez-vous. Vous connaissez le docteur Montague, n'est-ce pas ?
ZACHARY (craintif): Bonjour, docteur Montague.
MONTAGUE (durement): Bonjour Zach.
ROBERT: Dites-moi, monsieur Zachary, est-ce que vous savez pourquoi vous êtes à l'institut?
ZACHARY: Oui, j'ai été amené ici il y a deux ans, alors que je souffrais d'une grande fatigue nerveuse. J'avais fréquemment des douleurs aiguës au cou, et je voyais des loups-garous.
ROBERT: Est-ce que vous pensez que ça s'est amélioré ?
ZACHARY: Je n'ai plus jamais de douleurs et il y a au moins six mois que je n'ai pas vu un loup-garou.
ROBERT: Est-ce que vous pensez que si vous retourniez dans la communauté, vous pourriez vous y comporter normalement et être heureux ?
ZACHARY: Je crois que oui. Je me sens plutôt bien.
ROBERT (prenant note): Je vois.
Durant cette conversation, MONTAGUE tourne autour de la pièce, puis ramasse un élastique sur le bureau de ROBERT et y place un trombone qu'il envoie dans le cou de ZACHARY.
ZACHARY: Aaaaah !
ROBERT: Que se passe-t-il ?
ZACHARY: Je n'en sais rien. La douleur vient de revenir.
MONTAGUE (à voix basse): Vous voyez, il est totalement imprévisible.
ROBERT: Peut-être est-il un peu tendu ? (vers ZACHARY) Maintenant, monsieur Zachary, détendez-vous.
ZACHARY: Oui, oui, je vais essayer.
ROBERT note quelques mots sur la feuille qui est devant lui.
ROBERT (écrivant): Très intéressant...
ZACHARY: La douleur est en train de s'apaiser.
MONTAGUE recharge son élastique avec un autre trombone.
ZACHARY: Je me sens très bien maintenant.
MONTAGUE envoie le trombone dans le cou de ZACHARY.
ZACHARY (mettant vivement la main à son cou) Aaaah, aaaah !
ROBERT (se levant précipitamment): Qu'est-ce qui se passe ? Encore la même douleur ?
ROBERT contourne son bureau et s'approche de ZACHARY.
ZACHARY: Oui ! Oui ! Oui !
ROBERT: Allons ! Laissez-moi vous ausculter.
MONTAGUE se place prestement derrière ROBERT; il retire de sa veste un masque de loup-garou qu'il se met immédiatement sur le visage. ZACHARY lève la tête et aperçoit le loup-garou. Il pousse un grand cri et se tortille de frayeur.
ZACHARY: Non ! Non ! Allez-vous en ! Allez-vous en !
ROBERT: Mais tout va bien, monsieur Zachary ! Je suis là pour vous aider.
ZACHARY hurle et continue à battre en retraite dans des contorsions affolées. Deux infirmiers entrent. Ils aident ZACHARY à se remettre sur pied pendant que MONTAGUE a très vite retiré son masque pour le remettre dans sa poche.
ROBERT (aux infirmiers): Ramenez-le dans sa chambre. Donnez-lui un soporifique et posez un piège à loup près de sa fenêtre.

A l'appel pressant de ses collègues, ROBERT quitte l'institut pour assister à un congrès de psychiatrie à San Francisco. Nous reprenons le scénario alors qu'il vient de terminer une allocution et que, dans l'auditoire, un DOCTEUR se lève pour poser une question.
DOCTEUR NUMERO UN: Docteur Robert, vous avez mentionné, dans votre discours, que le concept de substitution du pénis devait être tenu pour caduc. Pourriez-vous être plus précis à ce sujet ?
ROBERT: Rappelons tout d'abord que la notion de substitution du pénis, et son corollaire, l'envie de pénétration, a été créé dans un climat psychologique essentiellement masculin.
UN DOCTEUR et deux FILLETTES de 10 et 12 ans entrent à ce moment dans la salle et s'asseyent au premier rang.
DOCTEUR NUMERO DEUX: Excusez-moi d'être en retard et d'avoir amené les enfants. Mais je n'ai pas trouvé de baby-sitter.
ROBERT (reprenant la parole): Je disais donc que dans un climat psychologique essentiellement masculin, il était inévitable de considérer comme primordiale l'envie de pé-euh... (il regarde les fillettes) hum... l'envie de faire pipi.
DOCTEUR NUMERO UN: Voulez-vous dire que l'envie de faire pipi est euh... un concept dénué de valeur ?
ROBERT: Il n'a pas plus de valeur que... (il jette un coup d'oeil vers les petites filles) ... disons... que, pour un homme, de souhaiter avoir une paire de nichons.
Un autre docteur se lève.
DOCTEUR NUMERO TROIS: Docteur Robert, pensez-vous que le fait, pour un petit enfant, d'apprendre à aller sur le pot, puisse avoir un impact traumatisant sur la sexualité du futur adolescent ?
ROBERT: Apprendre à aller sur le pot ? C'est un vaste sujet ! Parlez-vous du pipi ou du popo ?
DOCTEUR NUMERO TROIS: Allons-y pour popo.
ROBERT: Ma position scientifique est de dire qu'aller sur le pot n'a pas une réelle influence sur la vie sexuelle à venir. Revenons, si vous le voulez bien, pour une minute en arrière. La zone érogène de la femme...
DOCTEUR NUMERO UN: Vous voulez dire les nichons ?
ROBERT: Non. Non. Plus bas. Plus bas. Là par où les bébés sortent. La cha... la chagatte. DOCTEUR NUMERO UN: La chagatte ?
ROBERT: Oui, la chagatte. L'un des plus importants organes féminins qu'il soit donné à l'homme de découvrir.
L'auditoire applaudit frénétiquement. Plan sur les deux petites filles qui se regardent avec l'air de dire: « Ils sont vraiment cinglés ».



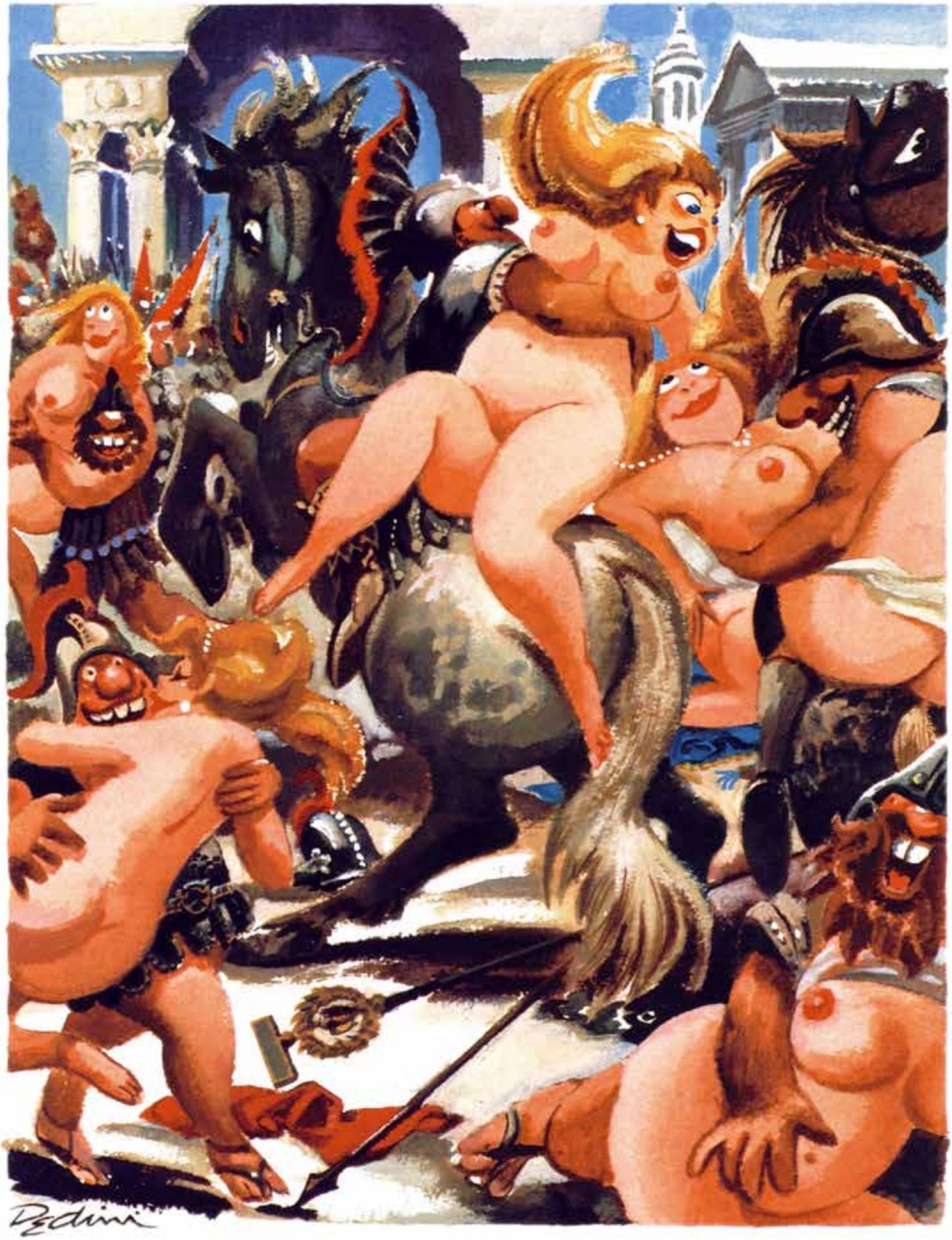




LE DOCTEUR ROBERT a de graves ennuis: accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, son angoisse est plus grande que jamais. Il rase les murs. Assis discrètement sur un banc du parc, il lit un journal. Nous entendons le battement d'ailes d'un oiseau qui va se poser sur le sommet d'une construction tubulaire. Il se replonge dans la lecture de son journal, tandis, qu'à nouveau, des battements d'ailes et des voltigements se font entendre. Une douzaine de petits oiseaux sont maintenant juchés sur un fil téléphonique proche. Pour la première fois, ROBERT semble vraiment prendre conscience des oiseaux, dont les roucoulements et les gloussements accentués sont devenus franchement menaçants. La construction est maintenant entièrement couverte d'oiseaux. LE DOCTEUR ROBERT essaye de prendre un air désinvolte, lorsque retentit un énorme « flop », et qu'une fiente molle et blanche tombe sur son épaule gauche. Au moment où il regarde, un autre « flop », et son épaule droite est touchée. Les «flop» se multiplient, tandis qu'il s'éloigne du banc à pas feutrés, et lorsque sa tête est touchée, il se met à courir. Des milliers d'oiseaux s'envolent alors et se mettent à le poursuivre tandis qu'il s'enfuit en courant.
La dernière image que nous avons du pauvre ROBERT nous le montre de dos, galopant au loin, sous un ciel noir d'oiseaux criards et déféquant.

Un tueur à gages sur les talons, ROBERT se précipite comme un forcené dans une cabine téléphonique pour appeler VICTORIA BRISBANE (Madeleine Kahn), fille de l'industriel ARTHUR BRISBANE, lequel est retenu contre son gré à l'institut. ROBERT vient juste de composer le numéro, lorsque le poing ganté du TUEUR fracasse .la cabine dans une explosion de verre brisé. La main gantée arrache le récepteur à ROBERT, et entoure le câble autour de son cou.
VICTORIA (à l'autre bout): Allô !
Plan sur VICTORIA, assise sur son lit, dans une chambre d'hôtel.
VICTORIA: Allô !
Un halètement sort de l'appareil.
VICTORIA (au téléphone): Ecoutez, mon vieux, ce genre de cochonneries, c'est pas mon truc. Retour sur la cabine téléphonique, où ROBERT lutte pour sauver sa vie. Il a réussi à passer une main sous le câble. Il tente désespérément de respirer.
Plan sur la chambre de VICTORIA.
VICTORIA (au téléphone): Ecoutez, peut-être que d'autres filles prennent leur pied quand un obsédé leur téléphone, mais moi c'est pas mon trip. Comment avez-vous eu mon numéro ? Vous m'avez vue à la réception ? Ecoutez monsieur, je ne veux plus entendre ça ! J'en ai vraiment assez!... Et qu'est-ce que vous portez ?
Retour à la cabine, où ROBERT se débat toujours.
ROBERT: Jeeee... Jeee...
VICTORIA: Des jeans ? Vous portez des jeans ? Ils doivent être vachement serrés.
ROBERT a nettement le dessous, et sa respiration se fait plus faible.
Retour à la chambre de VICTORIA.
VICTORIA (au téléphone): Allô ! Allô ! (l'air ennuyé) En plus, vous avez l'air plutôt faible, question souffle.
Retour à la cabine téléphonique. Le tueur continue d'étrangler ROBERT avec le fil téléphonique; celui-ci, dans un dernier sursaut, réussit à atteindre un mouchoir dans la poche intérieure de sa veste, et à l'enrouler autour de sa main avec laquelle il trouve en tâtonnant derrière lui un morceau de verre triangulaire qui pendouille de la vitre brisée. Il l'arrache d'un coup sec et le ramenant par-dessus sa tête, frappe le tueur dans le dos. Le tueur lâche prise et suffoque, puis, haletant de plus en plus, expire dans un véritable orgasme, et tombe mort.
VICTORIA, de sa chambre, a tout entendu.
VICTORIA: Oh! Mais quel vicieux !





« Je vois que le nombre de femmes déjà en couple est fortement en hausse ! »



Photo Marc Hispard / Conception Peggy Roche



L'ECHANGE

Une aventure très anglaise entre une encore belle châtelaine et un séduisant voleur

Nouvelle inédite
Par Françoise Sagan

Un délicat soleil d'automne baignait l'Angleterre et allongeait sur ses pelouses encore vert-pomme l'ombre massive et solennelle des tours de Fontleroy Castle. Les nombreux visiteurs marchaient lentement en groupes volubiles vers la poterne, sous l'oeil fatigué et vigilant des gardiens. Il allait être six heures, et le château serait bientôt fermé à ces inopportuns. Seul un petit groupe parcourait encore au trot le grand couloir du premier étage. Le guide se dépêchait, inquiet et gêné comme chaque fois que Leurs Seigneuries étaient dans leur demeure; et c'est ainsi qu'il ne vit pas s'effacer derrière une armure le jeune et sournois Arthur Scotfield. c'était un jeune



*« Grands dieux, on s'est trompés !
C'est de l'encre de Chine. »*

homme mince, roux, au visage avenant et gai, et qui portait avec une élégance méritoire des vêtements plus que fatigués. A présent il soufflait un peu derrière son refuge et se félicitait. Le petit tableau de Franz Hals était bien là, juste où on le lui avait indiqué, au bout du couloir et en face de la grande porte lambrissée. Il lui suffirait plus tard, quand il ferait nuit, de revenir sur ses pas, de le décrocher et de filer avec, par une porte quelconque. Il lui semblait avoir parcouru des kilomètres dans ce maudit château, et il se demandait quels fous furieux pouvaient encore y habiter.
Lord Fontleroy ralluma pour la troisième fois son cigare. Généralement de couleur brique, il était devenu ponceau, et sa femme, la toujours belle Faye Fontleroy, lui jeta un coup d'oeil mi-inquiet, mi-amusé. Ce dîner avait été interminable et, vraiment, Byron, leur invité, avait eu tort d'arriver ainsi la veille de la chasse. Sa passion pour elle n'excusait pas sa présence intempestive, plus qu'intempestive étant donné l'humeur épouvantable où la jalousie plongeait ce pauvre Geoffrey. Lord Fontleroy avait toujours été jaloux, et souvent à juste titre, de son épouse; et même maintenant où elle avait passé allègrement la quarantaine, voire la cinquantaine disaient ses meilleures amies, il ne pouvait s'empêcher de rouler des yeux injectés de sang lorsque le moindre bel homme tournait autour de sa femme. Il écrasa son cigare d'un geste furibond dans le cendrier, et Byron, pressentant le danger, déplia sa longue carcasse d'Ecossais et toussota :
- M'excuserez-vous, demanda-t-il de sa voix haut perchée (voix qui avait, au demeurant, empêché jusque-là Faye de le considérer attentivement), me pardonnerez-vous si je me retire ? Nous nous levons tôt, je crois, demain.
- Cinq heures, dit Geoffrey Fontleroy d'une voix rogue. Vous avez raison.
Byron s'inclina devant Faye et son époux, et partit d'un pas mélancolique vers le grand escalier. Faye le suivit des yeux machinalement et elle sursauta quand Geoffrey l'interpella :
- J'imagine que celui-là vous plaît aussi, dit-il.
- Voyons, mon cher, dit Faye, nous avons déjà eu une journée épuisante avec toute cette cohorte, dont on entendait les pas poussifs dans les couloirs. N'est-ce pas suffisant ?
- Cette cohorte contribue à payer vos chapeaux et vos voyages, rappela Geoffrey d'une voix acerbe. Mes ancêtres sont dévisagés par des culs-terreux, tous les jeudis, à cause de vos fantaisies. Maintenant voilà ce grand serin de Byron qui vient jusque sous mon toit vous lancer des oeillades. Morbleu! s'écria-t-il en tapant sur l'accoudoir. Morbleu, vous ne me tromperez pas sous mon toit !
- Voyons, reprit Faye d'une voix apaisante, cessez ces propos libidineux, Geoffrey. Il est temps de dormir. Elle se leva et lord Fontleroy se leva aussitôt, malgré son embonpoint, et la suivit dans le couloir. Arrivée à sa porte, après quelques miles, elle se retourna et regarda son mari avec candeur.

- Voulez-vous fouiller ma chambre, Geoffrey ? demanda-t-elle. Elle avait envie de rire. En même temps, quelque chose, dans le dos de Geoffrey, la dérangeait, une sorte de tache blanche sur le mur du couloir qui dérangeait sa vue. « Il manque quelque chose, là, mais quoi ?... » Elle ouvrait la bouche pour poser la question à Geoffrey, mais ce dernier l'avait prise par le bras et la poussait dans son appartement.
- Vous m'excuserez, dit-il, mais j'ai l'intention de dormir tranquille, cette nuit. Je vous rouvrirai la porte en partant pour la chasse en compagnie de Byron, à cinq heures. Et il referma la porte sur elle. Elle entendit la lourde serrure tourner trois fois, non sans grincement, dans le pêne.

Son appartement privé était composé d'une immense entrée-penderie lugubre et d'une chambre solennelle et gothique dont le seul charme était la vue délicieusement sauvage, sur les collines du Sussex. Ce n'était pas la première fois que Geoffrey l'enfermait de la sorte, mais elle ne put s'empêcher de rire: pour cette fois-ci, c'était bien inutile. Elle se déshabilla, mit une chemise de nuit de soie qu'elle affectionnait, et commença à brosser ses cheveux roux, toujours aussi roux malgré le temps, devant la glace. Elle regardait ses dents toujours éclatantes, sa peau toujours fraîche d'Anglaise, son corps mince et vigoureux, et elle se souriait à elle-même. Tout à coup elle s'immobilisa, la brosse en l'air. Elle se souvenait: « Oui, c'était bien le petit Franz Hals qui avait disparu du couloir». Elle en était sûre. Un de ces touristes avait dû l'embarquer au passage, mais elle ne voyait pas comment il avait pu le sortir du château sous l'oeil si vigilant de Gordon, le butler. « Bah, se dit-elle, ce n'est pas une bien grande perte... » Et son sourire s'accentua. Le vent fit claquer les rideaux dans sa chambre et elle se rendit compte qu'elle avait froid. Où avait-elle donc pu mettre
sa délicieuse couverture de mohair rapportée par le délicieux Edmond Brindehoux, quinze ans plus tôt ? Etait-ce Edmond d'ailleurs, ou Pierino, qui lui avait rapporté cette couverture faite de plumes de cygne, semblait-il, tant elle est légère ? Elle ne savait plus. On avait dû la ranger dans la penderie du fond, celle qu'on n'ouvrait jamais, et elle s'y dirigea d'un pas vif. Elle ouvrit la porte et se trouva nez à nez avec Arthur Scotfield. Il tomba littéralement dans ses bras, suffoquant, tant il avait été serré entre ces housses et la porte, et il éternua violemment quatre ou cinq fois sous l'effet de la naphtaline. « Par quelle malchance », pensait-il avait-il fallu qu'effrayé par un gardien, il se réfugiât justement là, dans la seule chambre sans doute occupée, et pourquoi avait-il fallu que cette femme ouvre justement ce placard entre vingt autres ? Elle allait se mettre à hurler, il allait devoir s'enfuir dans ces couloirs inconnus et sombres et sûrement se faire pincer par des archers. C'était le sixième hold-up d'Arthur, et les cinq premiers s'étaient tous si bien passés qu'il avait le sentiment d'une injustice. Tout en éternuant, il attendait le cri perçant ou les supplications inévitables, mais ses éternuements cessèrent d'un coup quand il entendit une voix gaie, amusée, semblait-il, prononcer « God bless you ! ». Il marmonna « merci » machinalement et releva la tête. Il était en face de la belle lady Fontleroy dont il avait cent fois admiré les photos dans les revues diverses et dont à présent il admirait les épaules nues et les cheveux fauves. C'était complet : en plus, il avait fallu qu'il tombe sur la maîtresse de maison, et même si elle n'avait pas vu le tableau qu'il avait eu le réflexe d'enfouir entre deux housses, elle allait néanmoins appeler son époux et le faire rosser ? Que pouvait-il bien indiquer comme prétexte à sa présence, à cette heure, dans cette chambre ? Son esprit agile s'affolait en vain.
- Auriez-vous pris froid ? demanda Faye d'un air obligeant. Ces couloirs sont atroces. Et comme il ne répondait pas, elle haussa les épaules et lui sourit.
- Il y a un feu à côté, dit-elle, venez vous réchauffer. Hébété, Arthur la suivit jusqu'à l'immense cheminée et s'assit timidement sur la banquette qu'elle lui désigna, en face d'elle. Les flammes étaient hautes, faisaient danser des ombres démesurées sur le lointain plafond et rougissaient un peu les joues de Faye. Elle avait l'air très jeune ainsi, et très désarmé malgré son flegme. « Elle doit avoir un joli cran, pensa Arthur non sans admiration, car après tout, au lieu d'être un gentleman, je pourrais être un assassin, et lui tordre
son joli cou ».
Il lui adressa un sourire rassurant et protecteur qui l'embellit singulièrement. « Bien habillé, pensa Faye, il pourrait être très joli garçon, malgré sa maigreur... Les yeux et la bouche sont superbes ». Ils se considérèrent ainsi une bonne longue minute et se mirent à parler tout à coup ensemble.
- Je voulais vous dire... commença Arthur.
- Que faites-vous là ? s'enquit Faye. Ils s'arrêtèrent ensemble, étonnés et confus, et se mirent à rire. Faye reprit la parole la première :
- Je disais: que faites-vous dans ma chambre, à cette heure-ci, jeune homme? demanda-t-elle d'une voix suave. Et la réponse, la seule réponse possible vint aussitôt et sans effort à la bouche d'Arthur.
- Je vous aime, dit-il. Je vous ai vue souvent aux courses, dans les journaux, partout. J'ai tant rêvé de vous que j'ai tout risqué pour vous rencontrer. Il fallait que je vous voie et que je vous le dise. Il reprenait confiance à présent, il se savait un joli bagout et de nombreuses femmes y avaient succombé. De plus il ne sentait aucune difficulté à prononcer ces mots d'amour. Cette lady Fontleroy n'était pas de première jeunesse, bien sûr, mais elle était rudement séduisante; et il redoubla d'éloquence :
- Votre beauté, disait-il, votre manière de marcher, la couleur de vos cheveux, vos yeux... Ah, je n'aurais jamais cru pouvoir arriver jusqu'ici.
Elle le regardait sans broncher et elle souriait avec une sorte d'affection comme si elle eût été en face d'un vieil ami et comme si elle ne l'avait pas surpris, enfoui dans sa garde-robe, la seconde d'avant.
- C'est très gentil à vous, dit-elle, d'avoir fait tout ce chemin. Je suis très touchée. Mais vous êtes un jeune homme, un très jeune homme, et je suis une femme trop âgée pour vous. Il vous faut m'oublier et partir au plus vite avant qu'on ne vous trouve.
Arthur hochait la tête, soulagé d'un grand poids mais un petit peu désappointé. Il avait une chance folle, quand même, que cette femme soit ce qu'elle fut et qu'elle eût cette attitude. Il laisserait le tableau là où il était, et reviendrait, libre, à Londres expliquer à son commanditaire que le coup avait foiré. Tout s'arrangeait bien. Seulement il aurait bien aimé rester quelques moments de plus, au coin de ce feu et en face de cette exquise personne.

- Ne puis-je rester un peu ? demanda-t-il d'une voix implorante. Mais elle secoua la tête et se leva d'un air décidé.
- Non, dit-elle, ce serait imprudent. Il se leva aussi et tout à coup il la vit s'arrêter, comme pétrifiée, et porter la main à son front. Elle était devant la cheminée, il voyait son corps éclairé par les flammes sous la soie transparente, et il se sentait la bouche un peu sèche.
- Mon Dieu, dit-elle d'une voix enfin altérée, vous ne pouvez pas sortir... Geoffrey, mon mari, reprit-elle, m'a enfermée jusqu'à demain.
- Enfermée ? dit-il, ahuri.
- Oui, dit-elle sans paraître le voir, les yeux tournés vers la porte fermée, oui, mon mari est jaloux. Il ne m'ouvrira qu'à cinq heures, demain en partant pour la chasse. Que c'est assommant... dit-elle en s'asseyant sur la banquette, que c'est assommant, ces clés et ces serrures, quelle manie ! Essayez quand même, reprit-elle d'une voix impérieuse, on ne sait jamais... Arthur se dirigea vers la porte mais malgré sa solide expérience des serrures, il comprit vite que cette chose moyenâgeuse ne se rendrait jamais. Elle était derrière lui, il respirait son parfum, et il se félicita malgré lui de la jalousie de lord Fontleroy et de la solidité de ce cadenas.
- Je ne peux rien faire, dit-il en se redressant et en se tournant vers elle.
- Mon Dieu... murmura-t-elle. Que vais-je faire de vous jusqu'à demain ? Ils se regardaient fixement, très près l'un de l'autre et il sentait un léger vertige le gagner.
- Je ne peux pas passer la nuit avec un jeune homme amoureux de moi, murmura-t-elle d'une voix rêveuse. Ce ne serait pas convenable. Mais le mot « convenable » fut étouffé sur sa bouche par celle d'Arthur. Il la serrait contre lui, il embrassait ses épaules, il était mince et jeune et brûlant. Il sentait le soleil, le vieux tweed, le jeune homme, et elle se laissait aller contre lui, les yeux clos, en souriant vaguement.
A cinq heures, le lendemain matin, lord Fontieroy ouvrit la porte de sa femme d'une manière qu'il espérait silencieuse, ayant un peu honte de lui-même. Byron l'attendait en bas, grelottant dans le petit matin, et en le rejoignant, lord Geoffrey lui tapota l'épaule d'un geste affectueux, et inattendu pour Byron. Ils partirent d'un bon pas vers la forêt. « Pourvu qu'en plus je n'ai pas réveillé Faye »,, pensant Geoffrey en vérifiant son fusil. Il se faisait du souci pour rien; car il n'aurait pu réveiller Faye pour la bonne raison qu'elle n'avait pas dormi. Le jeune Arthur Scotfield était allongé près d'elle, nu et tendre, le feu était mort dans la cheminée, et le petit jour se levait derrière les rideaux.
-Il faut que tu partes, dit-elle d'une voix lasse, et que tu ne reviennes pas. Prends le deuxième escalier à droite, après la porte-fenêtre.
Il s'assit sur le lit et la regarda. Il avait les yeux cernés et sans doute avait-elle, elle-même, une mine épouvantable.
- J'ai passé une nuit merveilleuse, dit-il d'une voix très jeune. Et elle tendit le bras, l'attira près d'elle et l'embrassa tendrement au coin de la bouche.
- Voilà, dit-elle, c'est notre adieu. Prends tes vêtements, va t'habiller dans la penderie où je t'ai découvert, et pars très vite.
Il obéit, sortit à reculons, se retrouva dans l'autre pièce et s'habilla rapidement. De la porte restée ouverte du placard, il vit le petit cadre allongé par terre contre ses housses, et il hésita. « C'était trop bête, pensa-t-il, de ne pas l'emporter ». Après tout, elle lui avait bien dit à un moment qu'elle s'en moquait de ce château et de ces meubles, et de ces objets; qu'elle n'aimait que les hommes et que les animaux. Elle ne le verrait même pas. Il ramassa donc le tableau et se dirigea vers la porte. « Arthur ! », cria une voix dans la chambre voisine, et il s'arrêta, posa le tableau par terre avant de rentrer. Faye Fontleroy était assise, un bloc à la main. Elle en arracha une page, la mit dans une enveloppe qu'elle ferma, et la lui tendit.
- Arthur, dit-elle, tiens. Ceci est un petit mot pour toi, une preuve de ma tendresse. Tu la liras dans le train. Touché, il se pencha, embrassa une fois de plus la belle épaule nue et partit d'un pas vif en attrapant au passage son butin. Il ne croisa personne et, fidèle à sa façon, il attendit d'être dans le train poussiéreux pour décacheter l'enveloppe.
L'écriture de lady Fontleroy était longue, large et généreuse, mais néanmoins lisible. Arthur lut la lettre. Elle disait: « Fais attention, mon chéri. Ce tableau est à peu près aussi authentique que ta passion pour moi. (J'ai moi aussi, de temps en temps, des besoins d'argent...) Ce fut une nuit charmante. Quittes ? » C'était signé « Faye » et, la première stupeur passée, Arthur Scotfield se mit à rire tout seul dans le train, d'un rire sonore et enchanté, qui fit se retourner ses placides compagnons de voyage.



« La bouteille s'est arrêtée sur Léonard qui a donc le droit et le devoir de la baiser ! »

STEVES JOBS, FEV 1978

BACK / LE RETOUR EN ARRIERE

Par David Sheff





Mieux que madame Irma, Steve Jobs était un visionnaire qui avait tout prévu avec 40 ans d'avance sur ce qu allait se passer.
Place au dieu prématurément arraché à notre affection des entrepreneurs. D'un petit garage californien de Palos Altos à la première capitalisation boursière du monde, Steve Jobs fit du bon boulot. Un interview aux propos prémonitoires, des propos captés à un moment où l'internet n'existait pas, ni le iPhone, ni Facebook, ni Google, ni Youtube ou Youporn...
Avant la fondation d'Apple en 1976, l'image que la plupart des gens avaient des ordinateurs était celle des machines dans les films de science-fiction qui émettaient un bip et clignotaient ou d'énormes ordinateurs centraux silencieux qui couvaient de façon inquiétante derrière les portes closes des sociétés géantes et des agences gouvernementales.
Mais avec le développement du transistor puis de la puce à microprocesseur, il est devenu possible de miniaturiser la technologie de l'ordinateur et de la rendre accessible aux particuliers. Vers le milieu des années 70, un kit informatique de démarrage, intéressant principalement les amateurs, était disponible pour environ 375 $, plus des pièces assorties.
Dans une vallée au sud de San Francisco déjà connue pour sa concentration d'entreprises électronique et de jeunes start-ups, deux amis qui partageaient un penchant pour les méfaits et l'électronique ont décidé de créer leur propre petit ordinateur. Jobs, alors âgé de 21 ans, le fils adoptif d'un machiniste, avait pris un emploi dans la conception de jeux vidéo chez Atari, tandis que Stephen Wozniak, 26 ans, travaillait comme ingénieur chez Hewlett-Packard, l'une des plus grandes entreprises de la Silicon Valley. Pendant leur temps libre, les amis ont conçu et construit un ordinateur de fortune qu'ils ont appelé de manière fantaisiste Apple I. Parce qu'ils mangeaient des pommes et que ça sonnait bien. Nothing else.
L'intérêt de Wozniak était principalement technique. Leurs travaux visaient à rendre l'ordinateur accessible pour n'importe qui. Ensemble, ils ont ajouté un clavier et une mémoire (la capacité de stocker des informations) à l'Apple I. Puis Wozniak a développé le lecteur de disque dur (un appareil pour lire et stocker des informations en permanence). Jobs a embauché des experts pour concevoir une alimentation électrique efficace dans un élégant boîtier et, ainsi, l'Apple II est né, avec toute une industrie.
L'ascension de la firme à la pomme a été fulgurante. Avec des ventes de 200 000 $ la première année, la société est devenue une entreprise géante avec 1,3 milliard $ de revenus en 1984. Ses fondateurs sont devenus multimillionnaires et héros populaires. Wozniak, qui a effectivement pris sa retraite d'Apple en 1979 pour retourner à l'université et parrainer des festivals de musique, avait relativement peu à faire après sa contribution créative à la technologie. Avec une valeur nette estimée à 430 000 000 $, principalement dans des actions Apple, Jobs était de loin le plus jeune figurant sur la liste Forbes des Américains les plus riches depuis plusieurs années. Mais l'argent n'était pas sa motivation. Il était en mission, prêchant à travers l'ordinateur personnel. En créant le vaste marché des ordinateurs, Apple a également créé un environnement propice à la concurrence, et les entreprises se sont lancées dans la mêlée pour conquérir le marché dominé par Apple de 1977 à 1982.
Les bureaux Apple ne sont clairement pas comme la plupart des lieux de travail. Les jeux vidéo abondent, des tables de ping-pong fleurissent de toute part, des haut-parleurs diffusent de la musique allant des Rolling Stones au jazz de Windham Hill. Les salles de conférence portent le nom de Da Vinci et Picasso, et les réfrigérateurs sont remplis de jus de carotte, de pommes et d'oranges frais (l'équipe Mac à elle seule dépense 100 000 $ en jus frais par an).

PLAYBOY : Nous avons survécu à 1984 et à la prophétie d'Orwell : les ordinateurs n'ont pas envahi le monde bien que certaines personnes puissent avoir du mal à y croire. S'il y a qu'un seul responsable à la prolifération des ordinateurs, c'est bien vous. Cela vous a également rendu riche au-delà de vos rêves probablement les plus fous - votre fortune s'élève à quelques milliards de dollars ?
JOBS : J'ai en perdu 250 000 000 en un an lorsque le cours a baissé.
PLAYBOY : Vous arrivez à en rire ?
JOBS : Ma principale réaction à cette affaire d'argent est ironique car ce n'est pas la chose la plus importante qui me soit arrivée au cours des dix dernières années. Mais ça me donne un coup de vieux, surtout quand j'interviens sur un campus et constate que la chose que les étudiants admirent le plus est le fait que je suis milliardaire.
PLAYBOY : Vous et Steve Wozniak travailliez dans un garage il y a seulement dix ans. Quelle est cette révolution que vous deux semblez avoir initiée ?
JOBS : Nous vivons dans le sillage de la révolution pétrochimique d'il y a 100 ans, qui nous a donné de l'énergie mécanique gratuite. Cela a changé la texture de la société de bien des façons. Cette révolution de l'information est également une révolution de l'énergie libre, mais d'un autre type : l'énergie intellectuelle gratuite. Notre ordinateur Macintosh consomme moins d'énergie qu'une ampoule de 100 watts pour fonctionner et il peut vous faire économiser des heures par jour. Que pourra-t-il faire d'ici 10 ou 20 ans, ou 50 ans ? Cette révolution éclipsera la révolution pétrochimique. Nous sommes à l'avant-garde.
PLAYBOY : Vous pensez que les ordinateurs vont changer nos vies personnelles, mais comment persuaderiez-vous un sceptique ?
JOBS : Un ordinateur est l'outil le plus incroyable que nous ayons jamais vu. Cela peut être à la fois un outil d'écriture, un centre de communication, un supercalculateur, un planificateur ou encore un instrument artistique, qui s'adapte juste en recevant de nouvelles instructions. Aucun autre outil n'a la puissance et la polyvalence d'un ordinateur. Nous ne savons pas jusqu'où cela va aller. À l'heure actuelle, les ordinateurs nous facilitent la vie. Ils travaillent pour nous en quelques fractions de seconde, ce qui nous prendrait des heures. Ils automatisent simplement la corvée et en élargissant nos possibilités. À mesure que les choses progressent, ils feront de plus en plus pour nous.
PLAYBOY : Un de vos cadre a déclaré : « Nous avons donné des ordinateurs aux gens, mais nous ne leur avons pas montré quoi en faire. Je peux équilibrer mon chéquier plus rapidement à la main que sur mon ordinateur ». Pourquoi une personne devrait-elle acheter un ordinateur ?
JOBS : Il existe différentes réponses pour différentes personnes. En affaires, il est facile de répondre à cette question : vous pouvez préparer des documents beaucoup plus rapidement et à un niveau de qualité plus élevé, et vous pouvez faire beaucoup de choses pour augmenter la productivité. Un ordinateur libère les gens d'une grande partie du travail subalterne. En plus de cela, vous leur donnez un outil qui les encourage à être créatifs. Souvenez-vous, les ordinateurs sont des outils et les outils aident à mieux faire notre travail. Dans le domaine de l'éducation, les ordinateurs sont la priorité, car les livres sont inertes et interagissent avec vous sans réponse, sans jugement. L'éducation socratique n'est plus la bonne voie et les ordinateurs ont le potentiel d'être une véritable percée dans le processus éducatif lorsqu'ils sont utilisés en conjonction avec des enseignants éclairés. Nous sommes déjà dans la plupart des écoles.
PLAYBOY : Ce sont des arguments en faveur des ordinateurs dans les entreprises et dans les écoles, mais qu'en est-il à la maison ?
JOBS : Jusqu'à présent, il s'agit davantage d'un marché conceptuel que d'un marché réel. Les principales raisons d'acheter un ordinateur pour votre maison maintenant sont que vous voulez travailler chez vous ou que vous souhaitez utiliser un logiciel éducatif pour vous ou vos enfants. Si vous ne pouvez pas justifier l'achat d'un ordinateur pour l'une de ces deux raisons, la seule autre raison possible est que vous voulez simplement maîtriser l'informatique. Vous savez qu'il se passe quelque chose, vous ne savez pas exactement ce que c'est, alors vous voulez apprendre. Cela va changer : les ordinateurs seront essentiels dans la plupart des foyers.
PLAYBOY : Qu'est-ce changera ?
JOBS : La raison la plus convaincante pour la plupart des gens d'acheter un ordinateur pour la maison sera de le connecter à un réseau de communication national voir mondial. Nous ne sommes qu'au début de ce qui sera une percée vraiment remarquable pour la plupart des gens, encore plus que le téléphone.
PLAYBOY : Alors pour l'instant, ne demandez-vous pas aux acheteurs d'ordinateurs personnels d'investir 3 000 dollars dans ce qui est essentiellement un acte de foi ?
JOBS : À l'avenir, ce ne sera pas un acte de foi. D'aucuns disent que nous devons installer un PC IBM sur chaque bureau en Amérique pour améliorer la productivité. Ça ne marchera pas. Le manuel de WordStar, le programme de traitement de texte le plus populaire, fait 400 pages







d'épaisseur. C'est à cela que sert Macintosh. C'est le premier « téléphone» de l'industrie informatique. Et il vous permet de chanter comme le faisait le téléphone. Vous ne communiquez pas simplement des mots, vous avez des styles d'impression spéciaux et la possibilité de dessiner et d'ajouter des images pour vous exprimer.

PLAYBOY : Est-ce vraiment important ou est-ce simplement une nouveauté ? Le Macintosh a été qualifié du « sketch le plus cher du monde» par certains esprits critiques. JOBS : C'est aussi important que la différence entre le téléphone et le télégraphe. Non seulement cela peut vous aider à augmenter considérablement votre productivité et votre créativité, mais cela nous permet également de communiquer plus efficacement en utilisant des images et des graphiques ainsi que des mots et des chiffres.

PLAYBOY : La plupart des ordinateurs utilisent des touches pour entrer des instructions, mais Macintosh en remplace un grand nombre par quelque chose qui s'appelle une souris. C'est un grand changement pour les gens habitués aux claviers. Pourquoi la souris ?

JOBS : Le pointage est une métaphore que nous connaissons tous. Nous avons fait beaucoup d'études et de tests à ce sujet et il est beaucoup plus rapide de faire toutes sortes de fonctions, telles que couper et coller, avec une souris, il est donc non seulement plus facile à utiliser mais plus efficace.

PLAYBOY : Mis à part certaines des critiques récurrentes - que la souris est inefficace, que l'écran du Macintosh n'est que noir et blanc - l'accusation la plus grave est qu'Apple surfe sur ses produits.

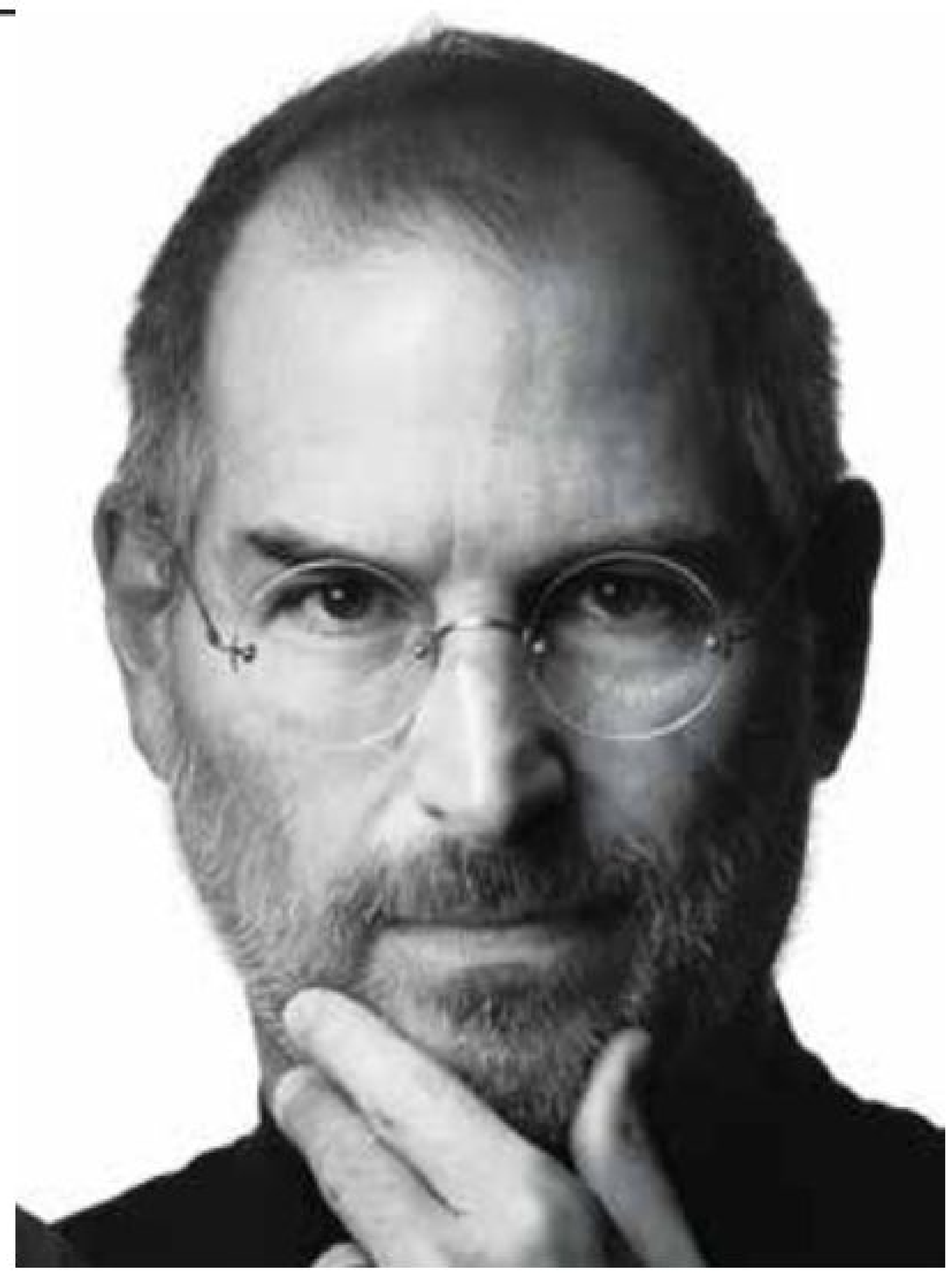
JOBS : Nous avons effectué des études qui prouvent que la souris est plus rapide que les méthodes traditionnelles de déplacement dans les données ou les applications. Un jour, nous pourrons peut-être construire un écran couleur à un prix raisonnable. Quant à la surfacturation, le démarrage d'un nouveau produit le rend plus cher qu'il ne le sera plus tard. Plus nous pouvons produire, plus le prix sera bas. Il est vrai que nos ordinateurs sont moins chers aujourd'hui qu'ils ne l'étaient il y a quelques années, voire l'an dernier. C'est également vrai pour les PC d'IBM. Notre objectif est de mettre des ordinateurs à la disposition de dizaines de millions de personnes. J'adorerais que Macintosh coûte 1000 dollars.

PLAYBOY : Et les gens qui ont acheté Lisa et Apple III, les deux ordinateurs que vous avez sortis avant Macintosh ? Vous leur avez laissé des produits incompatibles et obsolètes.

JOBS : Dans ce cas, ajoutez également les personnes qui ont acheté les PC d'IBM ou les PC JRS à cette liste. En ce qui concerne Lisa, étant donné qu'une partie de sa technologie a été utilisée sur le Macintosh, elle peut désormais exécuter des logiciels Macintosh et est considérée comme un grand frère du Macintosh. Nous vendons par ailleurs plus de 2 000 Apple III par mois, dont environ la moitié à des acheteurs réguliers. L'essentiel est que la nouvelle technologie ne remplacera pas nécessairement l'ancienne, mais la datera. C'est comme des gens qui avaient des téléviseurs en noir et blanc quand la couleur est sortie. Ils ont finalement décidé si la nouvelle technologie valait ou non l'investissement.

PLAYBOY : Au rythme où les choses changent, le Mac lui-même ne sera-t-il pas obsolète d'ici quelques années ?

JOBS : Avant Macintosh, il y avait deux normes, comme des rivières creusées dans le lit rocheux d'un canyon : Apple II et le PC d'IBM. Il a fallu des années pour les tailler : sept ans pour l'Apple II et quatre ans pour l'IBM. Ce que nous avons fait avec



Macintosh, c'est qu'en moins d'un an, grâce à l'élan des aspects révolutionnaires du produit et à chaque progrès marketing cumulé, nous avons pu faire exploser un troisième canal à travers ce rocher et ainsi créer une troisième rivière, une troisième norme. À mon avis, seules deux sociétés peuvent le faire aujourd'hui: Apple et IBM. Vers la fin des années 80, nous verrons peut-être de nouvelles choses.

PLAYBOY : Et en attendant ?

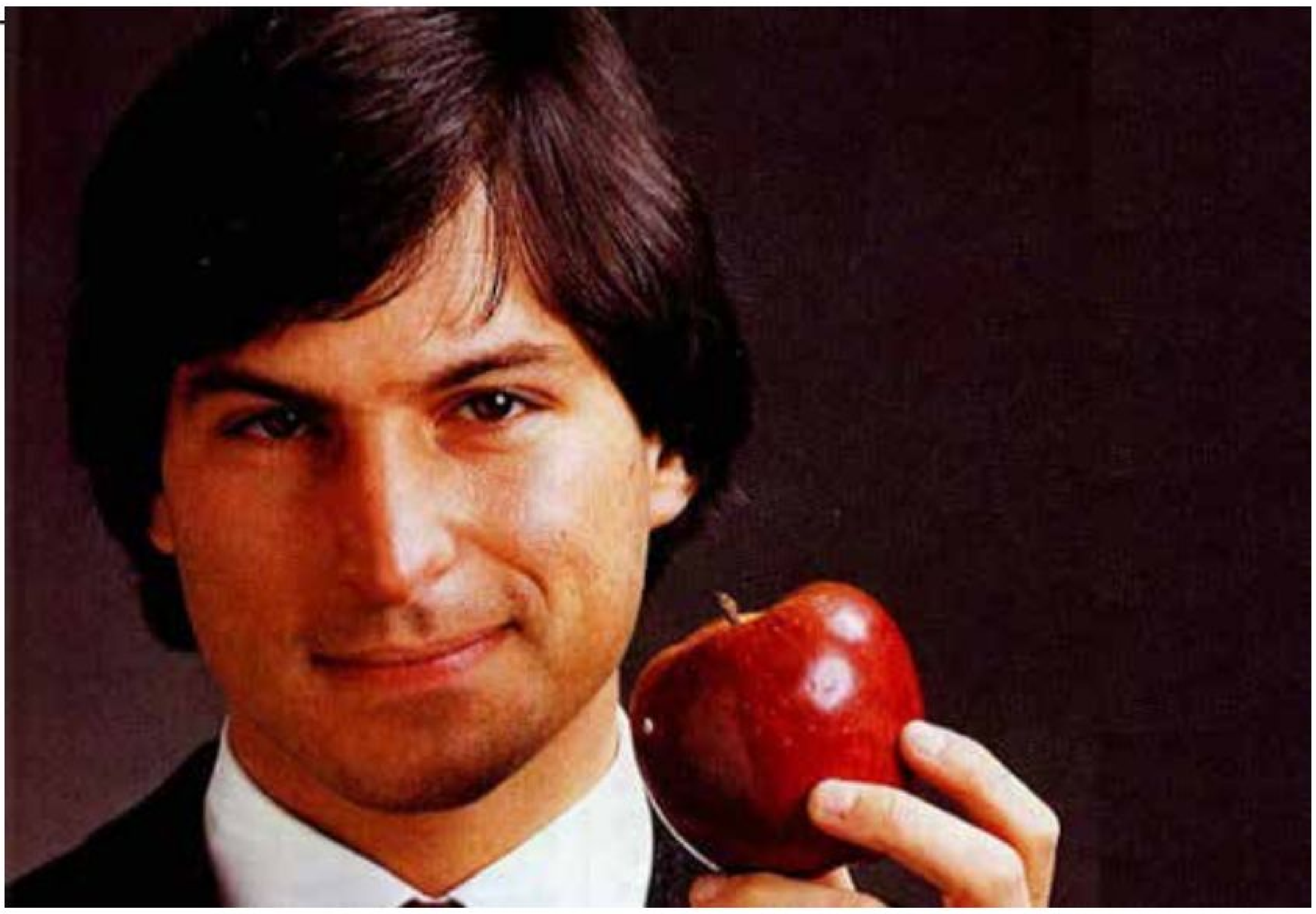
JOBS : Les développements consisteront à rendre les produits de plus en plus portables, à les mettre en réseau, à développer des imprimantes laser, sortir des bases de données partagées, obtenir plus de capacité de communication, peut-être la fusion du téléphone et de l'ordinateur personnel.

PLAYBOY : Quelle est la différence entre les gens qui ont des idées incroyablement géniales et ceux qui les réussissent?

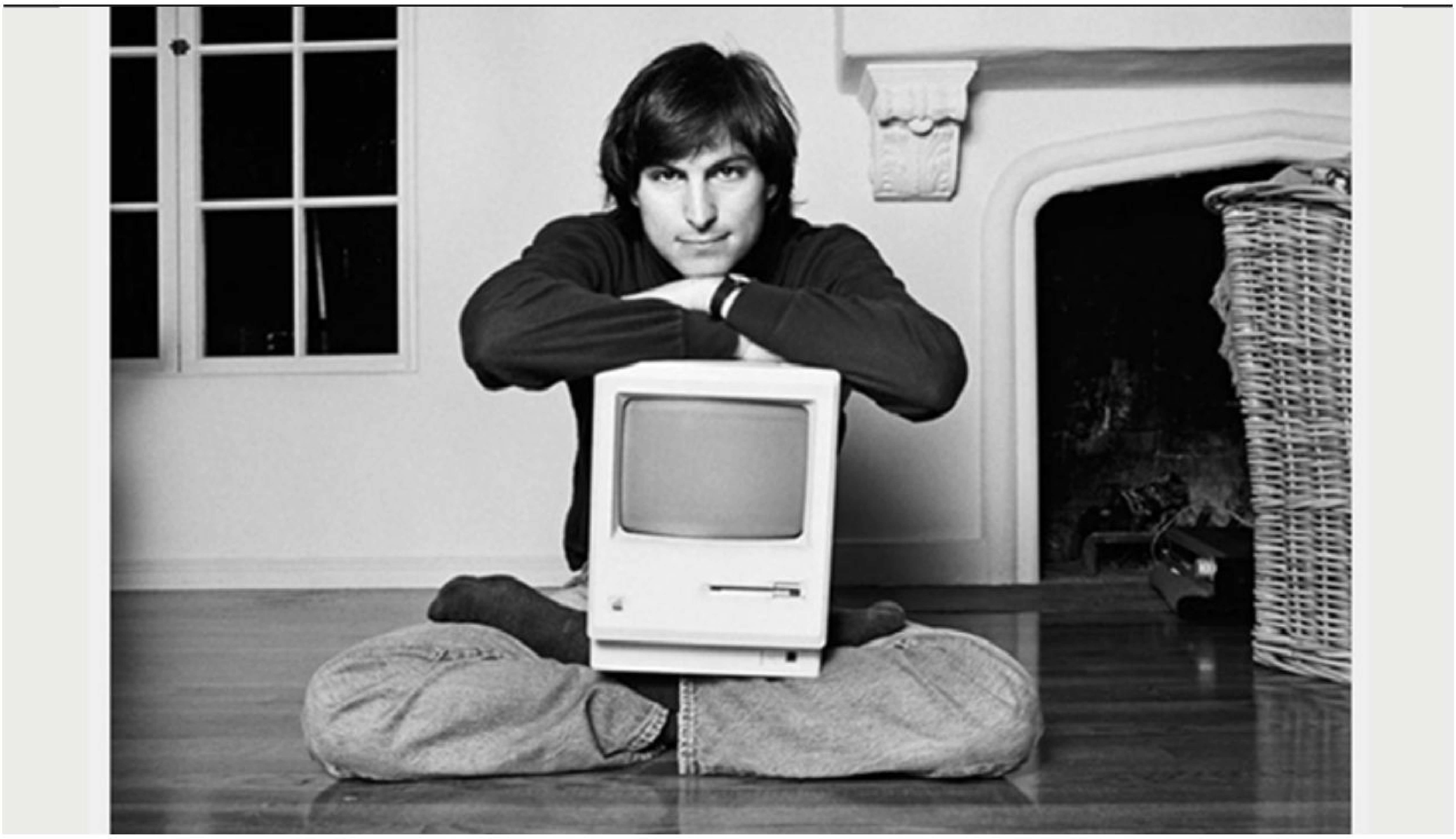
JOBS : Comment se fait-il que le groupe Mac ait produit Mac et que les employés d'IBM aient produit le PC JR ? Nous pensons que le Mac se vendra en des millions d'exemplaires, mais nous ne l'avons pas construit pour quelqu'un d'autre. Nous l'avons construit pour nous-mêmes. Nous étions le groupe de personnes qui allait juger si c'était super ou pas. Nous n'allions pas sortir et faire des études de marché. Nous voulions juste construire la meilleure chose que nous puissions construire.

PLAYBOY : Insinuez-vous que les personnes qui ont fabriqué le PC JR

ne sont pas si fières de ce produit ?
JOBS : S'ils l'avaient été, ils ne l'auraient pas transformé. Il me semble clair qu'ils ont conçu leur produit sur la base d'une étude de marché pour un segment spécifique, pour un type de clientèle démographique. Ils s'attendaient alors à ce que beaucoup de gens achèteraient et donc à se faire beaucoup d'argent. Ce sont des motivations différentes. Les gens du groupe Mac voulaient construire le meilleur ordinateur jamais vu et non maximiser le profit de l'entreprise.
PLAYBOY : Pourquoi le monde de l'informatique est-il si jeune ? L'âge moyen des employés d'Apple est de 29 ans.
JOBS : C'est souvent la même chose avec toute nouvelle révolution : les gens sont coincés en vieillissant. Nos esprits sont en quelque sorte des ordinateurs électrochimiques.
PLAYBOY : Vous avez dit qu'il est crucial de conquérir le marché des affaires avec Macintosh. Pouvez-vous dépasser IBM dans l'industrie ?
JOBS : Oui. Le marché des entreprises comprend plusieurs secteurs. Plutôt que de simplement penser au Fortune 500, où IBM est le plus fort, j'aime penser au Fortune 5 000 000 ou 14 000 000. Il y a 14 000 000 de petites entreprises dans ce pays. Je pense que le vaste groupe de personnes qui doivent être informatisées comprend ce grand nombre de PME. Nous allons essayer de leur apporter des solutions significatives en 1985.
PLAYBOY : Comment ?
JOBS : Notre approche consiste à les considérer non pas comme des entreprises mais comme des regroupements de personnes. Nous voulons changer qualitativement la façon dont les gens travaillent. Nous ne voulons pas simplement les aider à accélérer le traitement de texte ou à ajouter des nombres plus rapidement. Nous voyons des mémos de cinq pages compressés en mémos d'une page parce que nous pouvons utiliser une image pour exprimer le concept clé.
La dernière chose que nous voulons faire est de geler la technologie. Avec les ordinateurs, Macintosh est révolutionnaire. Il ne fait aucun doute que la technologie de Macintosh est supérieure à celle d'IBM. Il existe un besoin évident d'une alternative à IBM.



PLAYBOY : Avez-vous décidé de ne pas devenir compatible avec IBM en raison du fait que vous ne vouliez pas vous associer ?
JOBS : L'essentiel est simplement que la technologie que nous développons soit la meilleure possible. Cela ne pourrait pas l'être si nous devenions compatibles avec IBM. Bien sûr, nous ne voulons pas qu'IBM domine cette industrie. Beaucoup de gens pensaient que nous étions fous de ne pas être compatibles avec IBM, de ne pas vivre sous leur égide. Il y avait deux raisons principales : nous pensions qu'IBM écraserait toutes les autres entreprises du secteur et nous ne partageons pas la même vision du produit. Nous pensons que les ordinateurs sont les outils les plus remarquables que l'humanité ait jamais créés, et nous pensons que les gens sont essentiellement des utilisateurs d'outils. Nous voulons transformer les ordinateurs en appareils et les faire parvenir à des dizaines de millions de personnes. Cela est impossible avec la technologie actuelle d'IBM. Nous avons donc dû faire quelque chose de différent. C'est pourquoi nous avons conçu le Macintosh.
PLAYBOY : De 1981 à 1983, votre part des ventes d'ordinateurs personnels est passée de 29 % à 23 %, alors que celle d'IBM est passée de 3 % à 28%. Comment interprétez-vous ces chiffres ?
JOBS : Nous ne nous sommes jamais inquiétés des chiffres. Sur le marché, Apple essaie de concentrer les projecteurs sur les produits, car c'est eux qui font vraiment une différence. IBM essaie de concentrer les projecteurs sur le service, le support, la sécurité, les main- frames. Toutes ces choses montrent que cela revient vraiment à Apple et IBM. Si pour une raison quelconque, nous faisions des erreurs géantes et q'IBM gagnait, mon sentiment personnel serait que nous allons entrer dans une sorte de période sombres de l'industrie pendant une vingtaine d'années. Une fois qu'IBM prend le contrôle d'un secteur du marché, ils arrêtent presque toujours l'innovation. Si vous regardez le marché des ordinateurs centraux, il n'y a eu pratiquement aucune innovation depuis qu'IBM a pris le contrôle de ce marché il y a quinze ans. Ils vont faire la même chose dans tous les autres secteurs du marché informatique s'ils en ont la possibilité. Leur PC n'a fondamentalement apporté aucune nouvelle technologie à l'industrie. C'était juste un reconditionnement et une légère extension de la technologie Apple II. Ce marché dépend de nous deux, que cela nous plaise ou non. Je n'aime pas particulièrement ça, mais ça revient à Apple et IBM.
PLAYBOY : Comment pouvez-vous dire cela d'une industrie qui évolue si vite ? Le Macintosh est la nouveauté en ce moment, mais le sera-t-il encore dans deux ans ? N'êtes-vous pas en concurrence avec votre propre philosophie ? Tout comme vous êtes après IBM, n'y a-t-il pas de petites sociétés informatiques à la poursuite d'Apple ?



JOBS : La plupart des nouvelles entreprises innovantes se concentrent sur la conception de logiciels. Je pense qu'il y aura beaucoup d'innovation dans ce domaine du logiciel mais pas dans celui du matériel informatique, qu'Apple et IBM monopolisent.
PLAYBOY : IBM pourrait dire la même chose au sujet du matériel, mais vous n'êtes pas sur le point de le laisser s'en tirer. Pourquoi votre point de vue est-il différent ?
JOBS : La taille de l'entreprise est devenue suffisamment importante pour qu'il soit très difficile pour quiconque de lancer avec succès quelque chose de nouveau.
PLAYBOY : Il ne reste plus d'entreprises d'un milliard € à éclore dans les garages ? JOBS : Non, ou en tout cas plus dans les ordinateurs. Et cela met une responsabilité sur Apple, car s'il doit y avoir de l'innovation dans cette industrie, cela viendra de nous. C'est la seule façon de rivaliser avec eux. Si nous allons assez vite, ils ne pourront pas suivre.
PLAYBOY : Revenons aux prédécesseurs de Lisa et Mac. Quelle était l'influence de vos parents dans votre intérêt pour les ordinateurs ?
JOBS : Ils ont encouragé mes intérêts. Mon père était machiniste, et il était une sorte de génie avec ses mains. Il peut réparer n'importe quoi et le faire fonctionner et démonter n'importe quelle chose mécanique et la remettre ensemble. Ce fut mon premier aperçu. J'ai commencé à m'orienter davantage vers l'électronique, et il m'apportait des choses que je pouvais démonter et remonter. Il a été transféré à Palo Alto quand j'avais cinq ans. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés dans la vallée.
PLAYBOY : Vous aviez été adopté, n'est-ce pas ? À quel point cela a affecté votre vie ?
JOBS : On ne sait jamais vraiment.
PLAYBOY : Avez-vous essayé de trouver vos parents biologiques ?
JOBS : C'est une curiosité naturelle pour les personnes adoptées de vouloir comprendre d'où viennent certains traits. Mais je suis surtout environnementaliste. Je pense que la façon dont vous êtes élevé, vos valeurs et votre vision du monde proviennent des expériences que vous avez vécues en grandissant. Mais certaines choses ne sont pas prises en compte de cette façon. Je pense qu'il est tout à fait naturel d'avoir une curiosité à ce sujet.
PLAYBOY : Avez-vous réussi à trouver vos parents naturels ?
JOBS : Je ne veux vraiment pas en parler.
PLAYBOY : La vallée dans laquelle vos parents ont déménagé est désormais connue sous le nom de Silicon Valley. Comment était-ce de grandir là-bas ?
JOBS : C'était comme la plupart des banlieues des États-Unis : j'ai grandi dans un immeuble avec beaucoup d'enfants. Ma mère m'a appris à lire avant d'être allé à l'école donc je m'y suis assez ennuyé. Vous auriez dû nous voir en troisième année. Nous étions des terreurs pour notre professeur. Nous lâchions des serpents dans la classe et faisions exploser des bombes. Mais les choses ont changé en quatrième année. L'un des saints de ma vie est cette femme nommée Imogene Hill, notre enseignante. Elle s'est mise au courant de ma situation et a suscité en moi une passion pour l'apprentissage des choses. J'ai appris plus cette année-là qu'en plusieurs année scolaire. Ils voulaient me mettre au lycée après cette année, mais mes parents ne les ont pas écoutés.
PLAYBOY : Mais l'emplacement a quelque chose à voir avec vos intérêts, n'est-ce pas ? Comment est née la Silicon Valley ?
JOBS : La vallée est stratégiquement positionnée entre deux grandes universités, Berkeley et Stanford. Ces deux universités attirent non seulement beaucoup d'étudiants, mais surtout les meilleurs. Ils viennent ici, tombent amoureux de la région et y restent. Il y a donc un afflux constant de nouvelles ressources humaines brillantes. Avant la Seconde Guerre mondiale, deux diplômés de Stanford

nommés Bill Hewlett et Dave Packard ont créé une société d'électronique très innovante : Hewlett-Packard. Puis le transistor a été inventé en 1948 par les Bell Telephone Laboratories. L'un des trois co-inventeurs du transistor, William Shockley, a décidé de retourner dans sa ville natale de Palo Alto pour démarrer une petite entreprise appelée Shockley Labs ou quelque chose du genre. Il a amené avec lui une douzaine des meilleurs physiciens et chimistes les plus brillants de son époque. Peu à peu, les gens ont commencé à former des entreprises compétitives, comme ces fleurs ou ces mauvaises herbes qui dispersent les graines dans des centaines de directions lorsque vous soufflez dessus. Et c'est pourquoi la vallée est ici aujourd'hui.

PLAYBOY : Quelle a été votre introduction aux ordinateurs ?

JOBS : Un voisin du quartier nommé Larry Lang était ingénieur chez Hewlett-Packard. Il a passé beaucoup de temps avec moi, m'enseignant des trucs. Le premier ordinateur que j'ai vu était chez Hewlett-Packard. Ils invitaient peut-être dix d'entre nous tous les mardis soirs et nous donnaient des conférences et nous laissaient travailler avec un ordinateur. J'avais peut-être 12 ans la première fois. Je me souviens de la nuit. Ils nous ont montré l'un de leurs nouveaux ordinateurs de bureau et nous ont laissé jouer. J'en voulais vraiment un.

PLAYBOY : Qu'est-ce qui vous a intéressé ? Aviez-vous une idée de son potentiel ? JOBS : Pas du tout, je voulais simplement découvrir cette nouvelle technologie et m'amuser avec.

PLAYBOY : Vous êtes allé travailler pour Hewlett-Packard. Comment est-ce arrivé ? JOBS : Quand j'avais 12 ou 13 ans, je voulais construire quelque chose et j'avais besoin de quelques pièces, alors j'ai pris le téléphone et j'ai appelé Bill Hewlett. Il ne me connaissait pas du tout, mais il a fini par me donner quelques pièces et il m'a trouvé un emploi cet été-là en travaillant chez Hewlett-Packard, assemblant des compteurs de fréquence. Je mettais des vis. J'étais au paradis.

PLAYBOY : À quel moment avez-vous rencontré Steve Wozniak ?

JOBS : J'ai rencontré Woz à l'âge de 13 ans, dans le garage d'un ami. Il avait environ 18 ans. C'était la première personne que j'ai rencontrée qui connaissait plus d'électronique que moi à ce moment-là. Nous sommes devenus de bons amis car nous partagions un intérêt pour les ordinateurs et nous avions le même sens de l'humour.

PLAYBOY : Wozniak était-il obsédé à certaines périodes ?

JOBS : Oui, mais pas seulement avec des ordinateurs. Woz était dans un monde que personne ne comprenait. Personne ne partageait ses intérêts et il était un peu en avance sur son temps. C'était un solitaire. Mais nous avions aussi énormément de points communs : on adorait la poésie de Bob Dylan et nous avons passé beaucoup de temps à réfléchir à beaucoup de choses. C'était la Californie. Vous pouvez obtenir du LSD frais sur le campus de Stanford. Vous pouviez dormir sur la plage la nuit avec votre petite amie. La Californie a toujours été une terre d'expérimentations et d'ouverture.

PLAYBOY : Où vous vous êtes rasé la tête.

JOBS : Ce n'est pas tout à fait comme ça que ça s'est passé. Je me promenais dans l'Himalaya et je suis tombé sur une fête religieuse. Il y avait un baba, qui était le saint homme de ce festival particulier, avec son grand groupe d'adeptes. Je pouvais sentir la bonne nourriture. Je n'avais pas eu la chance d'en sentir depuis longtemps alors je me suis promené pour rendre hommage et manger un déjeuner. Pour une raison quelconque, ce baba, en me voyant assis en train de manger, s'est immédiatement assis à côté de moi et a éclaté de rire. Puis il a attrapé mon bras et m'a emmené sur ce sentier de montagne. C'était un peu drôle, car il y avait des centaines d'Indiens qui avaient parcouru des milliers de kilomètres pour passer du temps avec ce gars pendant dix secondes et je suis tombé sur quelque chose à manger et il m'a trainé sur ce chemin de montagne. Nous arrivons au sommet une demi-heure plus tard et il y a ce petit puits et cet étang. Il y plonge ma tête dans l'eau, sort un rasoir de sa poche et commence à me raser la tête. Je suis complètement abasourdi. J'ai 19 ans, dans un pays étranger, dans l'Himalaya, et voici ce baba indien bizarre qui vient de m'éloigner du reste de la foule, me rasant la tête au sommet de la montagne. Je ne sais toujours pas pourquoi il l'a fait.

PLAYBOY : Qu'avez-vous fait à votre retour ?

JOBS : Woz et moi avons levé 1300 $ en vendant mon bus VW et sa calculatrice Hewlett- Packard. Un gars qui a ouvert l'un des premiers magasins d'informatique nous a dit qu'il pourrait vendre nos produits si nous pouvions les fabriquer.

PLAYBOY : Comment avez-vous travaillé avec Wozniak ?

JOBS : Il a conçu la plupart des ordinateurs. J'ai aidé sur la partie mémoire et lorsque nous avons décidé de le transformer en produit. Woz n'est pas doué pour transformer les choses en produits, mais c'est vraiment un brillant ingénieur.

PLAYBOY : Pensiez-vous tous les deux à la taille et à la façon dont les ordinateurs pourraient changer le monde ?

JOBS : Non, pas particulièrement. Aucun de nous ne savait jusqu'où cela irait. Steve était motivé par comprendre les choses. Il a essayé de faire entrer l'ordinateur dans son modèle de vente au détail, ce qui, à mon avis, signifiait souvent la vente de produits de second ordre ou de produits bas de gamme dans un environnement de magasins excédentaires.

PLAYBOY : Comme les ordinateurs, l'industrie automobile était une industrie que les Américains ont presque perdu face aux Japonais. On parle beaucoup de la perte de terrain des entreprises américaines de semi-conducteurs face au Japonais également. Comment pensez- vous garder l'avantage ?

JOBS : le Japon est très intéressant. Certaines personnes pensent qu'ils ne font que copier. Je pense que ce qu'ils font, c'est réinventer les choses. Ils obtiendront quelque chose qui a déjà été inventé et l'étudieront jusqu'à ce qu'ils le comprennent parfaitement. Dans certains cas, ils le comprennent mieux que l'inventeur d'origine. À partir de cette compréhension, ils le réinventeront dans une nouvelle version plus raffinée. Cette stratégie ne fonctionne que lorsque ce avec quoi

ils travaillent ne change pas beaucoup - l'industrie stéréo et l'industrie automobile en sont deux exemples. Lorsque la cible évolue rapidement, ils trouvent cela très difficile, car ce cycle de réinvention prend quelques années. Tant que la définition d'un ordinateur personnel ne cesse de changer à rythme accéléré, ils auront beaucoup de mal. Une fois que le taux de variation ralentira, les Japonais mettront toutes leurs forces à profit sur ce marché, car ils veulent absolument dominer le secteur informatique, cela ne fait aucun doute. Ils voient cela comme une priorité nationale. Nous pensons que dans quatre à cinq ans, les Japonais sauront enfin comment construire un ordinateur décent. Et si nous voulons garder la main sur cette industrie, nous avons quatre ans pour devenir des fabricants de classe mondiale. Notre technologie de fabrication doit être égale ou supérieure à celle des Japonais.

PLAYBOY : Pourtant, vous achetez vos disques durs chez Sony...

JOBS : Nous achetons bon nombre de nos composants aux Japonais. Nous sommes le plus grand utilisateur au monde de microprocesseurs, de puces RAM de haute technologie, de lecteurs de disques, de claviers. Nous économisons une tonne d'énergie sans avoir à fabriquer et à concevoir des lecteurs de disquette ou des microprocesseurs. Cette énergie, nous pouvons la dépenser dans les logiciels que nous concevons à la place.

PLAYBOY : Parlons de logiciel. Quels sont les changements révolutionnaires dans le développement de logiciels ces dernières années ?

JOBS : Certes, la programmation antérieure, obtenir un langage de programmation sur une puce de microprocesseur, a été une véritable percée. VisiCalc a été une percée, car il s'agissait de la première utilisation réelle des ordinateurs dans les entreprises, où les hommes d'affaires pouvaient voir les avantages tangibles de leur utilisation. Avant cela, vous deviez programmer vos propres applications et le nombre de personnes qui souhaitent programmer est infime, à peine 1 %. Couplé à VisiCalc, la capacité de représenter des choses graphiques, des informations graphiques, était important, tout comme Lotus. La prochaine percée se produit maintenant, grâce au Macintosh, qui a ramené cette technologie à un prix abordable.

PLAYBOY : Qu'en est-il du traitement de texte ? Vous ne l'avez toujours pas mentionné.

JOBS : Vous avez raison, j'aurais dû répertorier le traitement de texte après VisiCalc. Le traitement de texte est l'application la plus universellement nécessaire et l'une des plus faciles à comprendre. C'est probablement la première utilisation que la plupart des gens feront de leur ordinateur personnel. Il y avait des traitements de texte avant les ordinateurs personnels, mais un traitement de texte sur un ordinateur personnel était plus une percée économique, alors qu'il n'y avait jamais aucune forme de VisiCalc avant l'ordinateur personnel.

PLAYBOY : Vous avez souligné que l'éducation est une priorité pour vous. Comment pensez-vous que les ordinateurs vont l'affecter ?

JOBS : Les ordinateurs et les logiciels qui restent à développer révolutionneront notre façon d'apprendre. Nous avons créé l'Apple Education Foundation et nous donnons plusieurs millions de $ aux personnes effectuant des travaux exploratoires avec des logiciels éducatifs et aux écoles qui n'ont pas les moyens d'acheter des ordinateurs. Nous voulions également que Macintosh devienne l'ordinateur de choix dans les collèges, tout comme l'Apple II est destiné aux écoles primaires et secondaires. Nous avons donc recherché six universités qui étaient sur le point de prendre des engagements à grande échelle pour les ordinateurs personnels - en gros, c'est-à-dire plus de 1000 chacun - et au lieu de 6, nous en avons trouvé 24. Nous avons demandé aux collèges s'ils investiraient au moins 2 millions $ chacun pour faire partie du programme Macintosh. Les 24 l'ont fait. Ainsi, en moins d'un an, le Macintosh est devenu la norme en informatique universitaire. Je pourrais expédier tous les Macintosh que nous fabriquons cette année uniquement à ces 24 collèges. Nous ne pouvons pas, bien sûr, mais la demande est là.

PLAYBOY : Mais le logiciel n'est-il pas encore présent ?

JOBS : Certains sont là. Ce qui n'est pas là, les gens des collèges vont l'écrire eux-mêmes. IBM a essayé de nous arrêter - j'ai entendu dire qu'il avait formé un groupe de travail de 400 personnes pour le faire - en donnant des PC IBM. Mais les collèges étaient assez astucieux. Ils ont réalisé que l'investissement logiciel qu'ils s'apprêtaient à entreprendre





dépasseraient de loin l'investissement matériel, et ils ne voulaient pas dépenser tout cet argent pour des technologies anciennes comme IBM. Ainsi, dans de nombreux cas, ils ont refusé les offres d'IBM et ont opté pour nos Macs. Dans certains cas, ils ont même utilisé l'argent de la subvention IBM pour acheter des Macintoshes. PLAYBOY : Pouvez-vous nommer certains collèges ?

JOBS : Impossible. Je leur provoquerais des ennuis.

PLAYBOY : Vous êtes très fier qu'Apple soit à l'avant-garde de l'innovation. Que pensez-vous des entreprises plus âgées qui doivent rattraper leur retard sur les plus jeunes ou périr ?

JOBS : C'est inévitablement ce qui se passe. C'est pourquoi je pense que la mort est la plus merveilleuse invention de la vie. Il purge le système de ces anciens modèles obsolètes. Je pense que c'est vraiment l'un des défis d'Apple.

PLAYBOY : Savez-vous ce que vous voulez faire du le reste de votre vie ?

JOBS : Un vieux dicton hindou me vient parfois à l'esprit : « Pendant les 30 premières années de votre vie, vous prenez vos habitudes. Pendant les 30 dernières années de votre vie, vos habitudes vous font ». Comme je vais avoir 30 ans en février, la pensée m'a traversé l'esprit. Je resterai toujours connecté avec Apple. J'espère que tout au long de ma vie, j'aurai en quelque sorte le fil de ma vie et le fil d'Apple entrelacés, comme une tapisserie. Il peut y avoir quelques années où je ne serai pas là, mais je reviendrai toujours. L'essentiel à retenir de moi est que je suis encore étudiant. Je suis toujours dans le camp d'entraînement. Si quelqu'un lit une de mes pensées, je garderai cela à l'esprit. Ne prenez pas cela trop au sérieux. Si vous voulez vivre votre vie de manière créative, en tant qu'artiste, vous ne devez pas trop regarder en arrière. Vous devez être prêt à prendre tout ce que vous avez fait et qui que vous soyez et à les jeter. Que sommes-nous de toute façon ? La plupart de ce que nous pensons être n'est qu'une collection de goûts et d'aversions, d'habitudes, de modèles. Au cœur de ce que nous sommes se trouvent nos valeurs et les décisions et actions que nous prenons reflètent ces valeurs. C'est pourquoi il est difficile de faire des interviews et d'être visible : à mesure que vous grandissez et changez, plus le monde extérieur essaie de renforcer une image de vous et plus il est difficile de continuer à être un artiste. C'est pourquoi souvent, les artistes doivent dire : « Au revoir, je dois y aller. Je deviens fou et je sors d'ici ». Ils vont ensuite hiberner quelque part. Peut-être plus tard, ils réapparaissent un peu différemment.

PLAYBOY : Parlons de l'argent. Vous étiez millionnaire à 23 ans...

JOBS : Et quand j'en avais 24, j'avais plus de dix millions $. A 25 ans, c'était plus de cent millions.

PLAYBOY : Quelle est la principale différence entre avoir un million et plusieurs centaines de millions ?

JOBS : La visibilité. Le nombre de personnes qui ont une valeur nette de plus d'un million dans ce pays est de plusieurs dizaines de milliers. Le nombre de personnes qui ont une valeur nette de plus de dix millions se réduit à des milliers. Et le nombre qui a une valeur nette de plus de cent million se réduit à quelques centaines.

PLAYBOY : Que signifie réellement l'argent pour vous ?

JOBS : Je l'ignore toujours. C'est une grande responsabilité d'avoir plus que ce que vous pouvez dépenser au cours de votre vie. Si vous mourez, vous ne voudrez certainement pas laisser une grande quantité à vos enfants. Cela va juste ruiner leur vie. Et si vous mourez sans enfants, tout ira au gouvernement. Presque tout le monde penserait qu'il pourrait réinvestir l'argent dans l'humanité d'une manière beaucoup plus astucieuse que le gouvernement. Les défis consistent à comprendre comment vivre avec et à réinvestir dans le monde, ce qui signifie soit le donner, soit l'utiliser pour exprimer vos préoccupations ou vos valeurs.

PLAYBOY : Vous pourriez passer tout votre temps à débourser votre argent.

JOBS : Oui, vous devez. Je suis convaincu qu'il est plus difficile de donner un dollar efficacement que de le gagner.

PLAYBOY : Si vous prévoyez d'utiliser votre visibilité pour créer un modèle pour les gens, pourquoi est-ce l'un des domaines que vous choisissez de ne pas discuter ?

JOBS : Parce que je n'ai encore rien fait. Dans ce domaine, les actions devraient parler d'elles-mêmes.

PLAYBOY : Êtes-vous complètement vertueux ou admettez-vous des extravagances ?

JOBS : Eh bien, mes choses préférées dans la vie sont les livres, les sushis et ... Mes choses préférées dans la vie ne coûtent pas d'argent. Il est clair que la ressource la plus précieuse que nous avons tous est le temps. En l'état, je paie un prix en n'ayant pas beaucoup de vie personnelle. Je n'ai pas le temps de poursuivre des aventures amoureuses ou de visiter des petites villes en Italie et de m'asseoir dans des cafés. Parfois, je dépense un peu d'argent pour me sauver des tracas, ce qui signifie du temps. J'ai acheté un appartement à New York, mais c'est parce que j'aime cette ville. J'essaie de m'instruire, venant d'une petite ville de Californie, n'ayant pas grandi avec la sophistication et la culture d'une grande ville. Je considère que cela fait partie de mon éducation. Vous savez, il y a beaucoup de gens chez Apple qui peuvent acheter tout ce dont ils pourraient avoir envie et avoir encore la majeure partie de leur argent non dépensé.

Corynne Charby superstar des 80's comme une boule de Flipper



Photos : Jean-Pierre Bourgeois

1986 : Corinne (ou Corynne avec coquetterie) est en tête du Top 50 avec cette chanson de Christophe et affole le box office avec des apparitions ciné remarquées comme dans la Chèvre aux côtés de notre Gégé Depardieu national. Un inoxydable mythe est né, prématurément disparu des écrans radar. Restent ces photos de Jean-Pierre Bourgeois prises en 86 en bord de Mer de Chine aux Philippine.







Moi, j'suis comme une bombe qu'on a larguée
Et puis qui tombe au beau milieu
D'un slow d'enfer sans partenaire
Moi, je suis pas faite pour les dollars
Les défaites, j'ai un chagrin
Une baby doll sans idylle, sans idole



Et j'vis comme une boule de flipper
Qui roule
Avec les oreillers du cœur
En boule
Et j'vis comme une boule de flipper
Qui roule
Voilier, si t'as pas de skipper
Tu coules







J'lis des romans fleuve, il faut qu'j'oublie
Pour être toute neuve, les souvenirs
C'est du poison au goût d'citron
J'rêve à des endroits que j'me dessine
Du bout des doigts sur le miroir
De mon studio, pas d'histoire, pas d'photo





Et j'vis comme une boule de flipper
Qui roule
Tous les beaux châteaux d'Équateur
S'écroulent
Et j'vis comme une boule de flipper
Qui roule
Capitaine d'un bateau chanteur
Tu coules







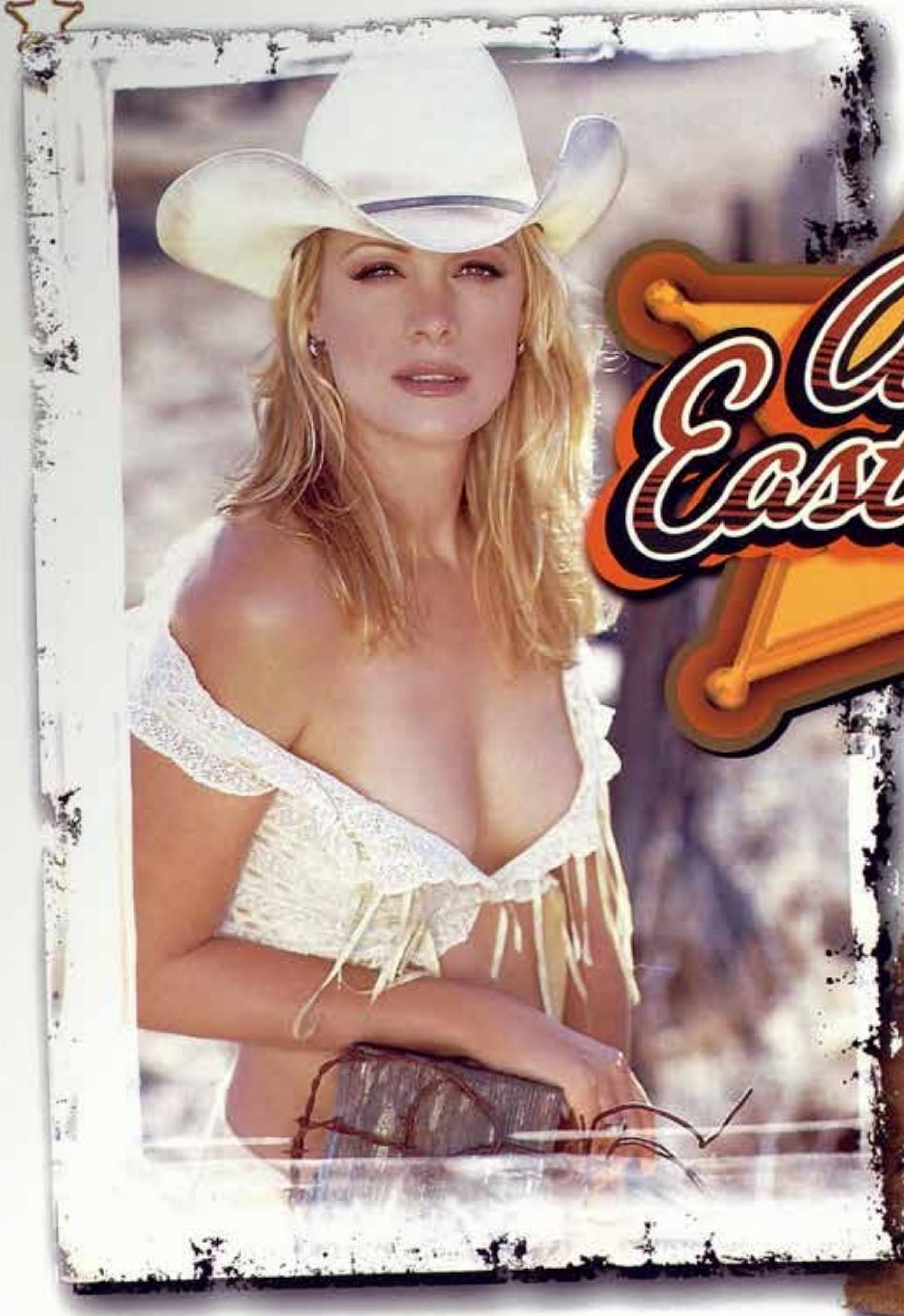
Et j'vis comme une boule de flipper
Qui roule
Avec les oreillers du cœur
En boule
Et j'vis comme une boule de flipper
Qui roule
Voilier, si t'as pas de skipper
Tu coules

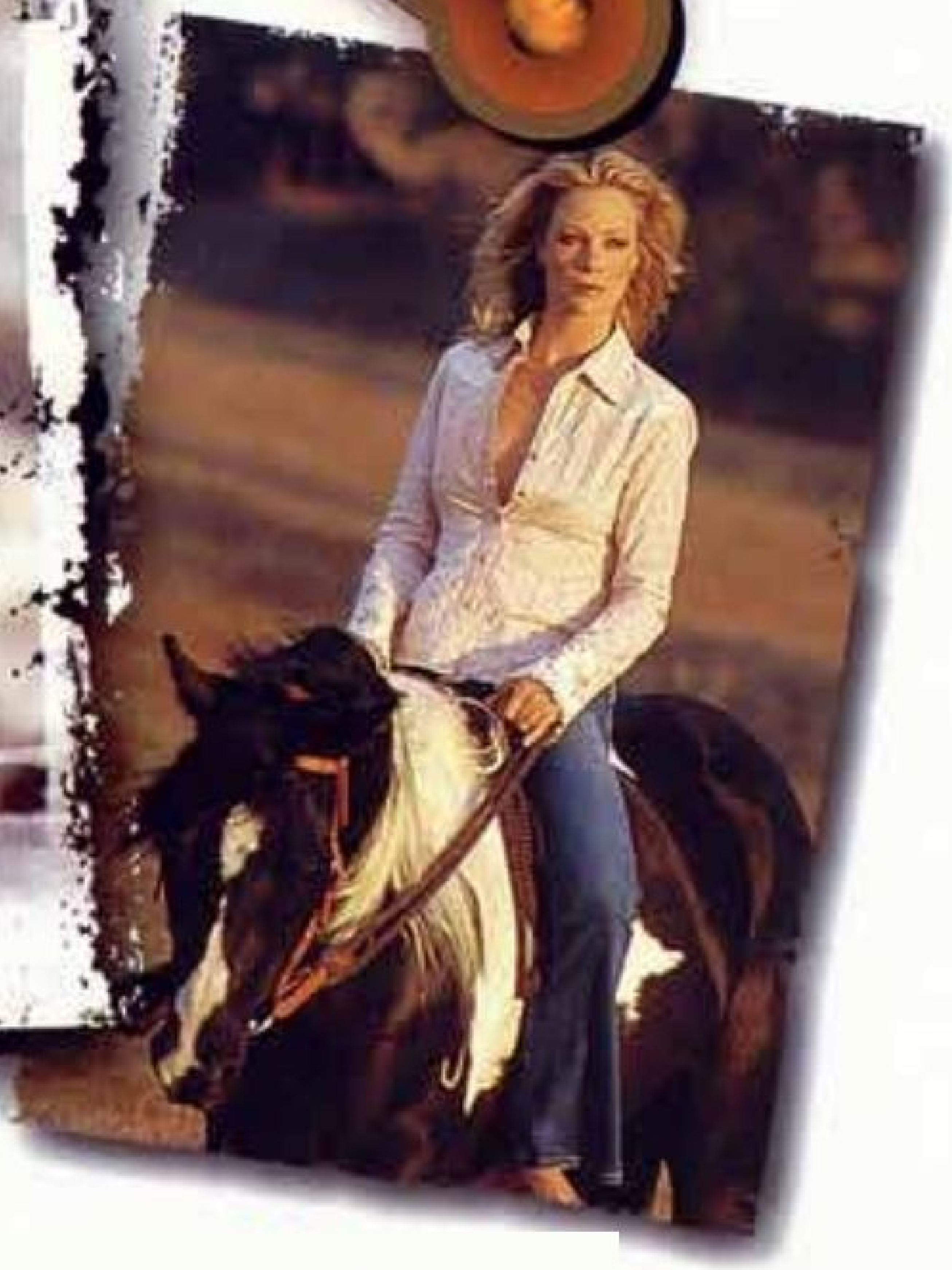




« Et à part mordre les cous, tu fais quoi ? »

Alison Eastwood





La fille de Clint Eastwood makes our day « nous fait plaisir »

Pas sûr que Dirty Harry ait apprécié ces photos...

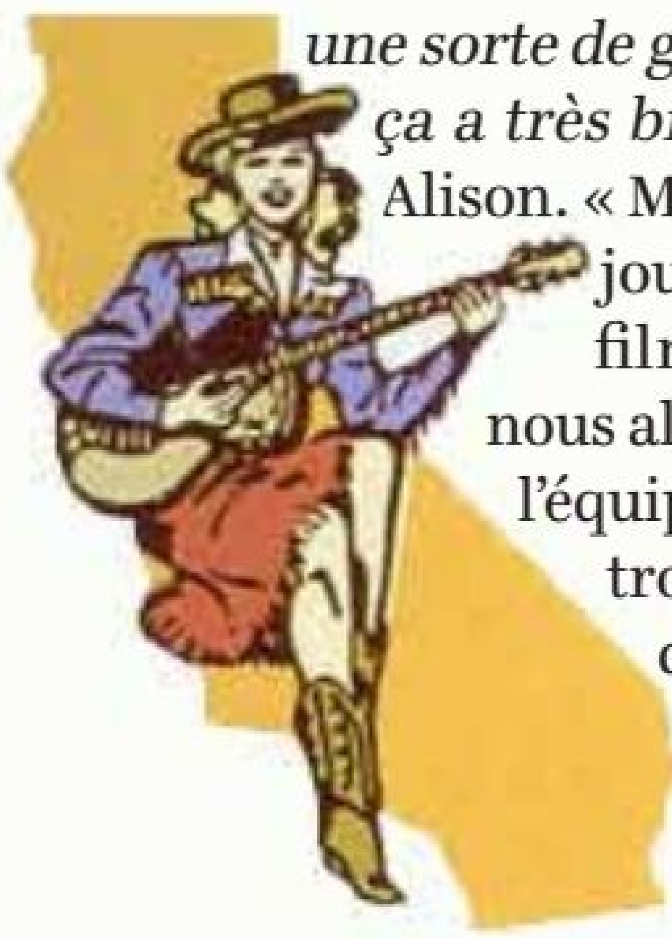
Photos Stephen Wayda / Playboy US Fév 2003







Alison Eastwood est une actrice, chanteuse, mannequin, productrice et réalisatrice américaine, née le 22 mai 1972 à Carmel en Californie. Le cas d'Alison interpelle et questionne : comment rester normal quand votre père est Dirty Harry le Picasso de la gâchette ? Petite, Alison passait beaucoup de temps à traîner sur des plateaux de cinéma à regarder son père devenir un dieu d'Hollywood en zigouillant tout le vilain monde à coup de Smith & Wesson. Ensuite, parvenue à l'âge adulte, il fut incontestable qu'Alison avait développé quelques compétences pour capter la lumière des caméras et appareils photos de tous poils. Alison monte donc à cheval, tire au billard et au revolver. Son premier rôle majeur était face à John Cusack dans « *Minuit dans le jardin du bien et du mal* » (1997). La belle joue également aux théâtres, notamment avec Christopher Walken dans Poolhall Junkies. «*J'ai toujours été une sorte de garçon manqué. donc ça a très bien fonctionné.* » dit Alison. « Même si je ne peux pas jouer au billard dans le film, entre les scènes, nous allions jouer avec toute l'équipe et le casting. » Des trous, des boules et des queues : ça forge le caractère ! Et elle a de la répartie:



« *Ouais, normal lorsque vous avez passé suffisamment de temps à parfaire votre éducation dans des bars sombres. J'étais une adolescente folle. La plupart des gens de 20 ans font la fête à l'université, pas moi* ».

Pour conclure, Alison Eastwood déclare à propos de son père : «*c'est un dur, mais c'est un dur tellement subtil*». Ce ne sont pas les dizaines de victimes



d'Harry Callahan qui la contrediront sur cette bien sémantique question... Et comme dirait le très grand Jordy, poète des années 90 : « *Alison, c'est ma copine à moi !* » Il vaut mieux...











Tara Reid

L'ENFANT SAUVAGE D'HOLLYWOOD A bien grandi !

Admettez-le : vous êtes curieux. Quand l'objet de cette curiosité est Tara Reid, hormis quelques moines trappistes, gays militants et aveugles, qui ne le serait pas? Tara incarne ce que nous aimons : célébrité, fortune, films bankables et places de choix dans les différents palmarès des filles les plus sexy du monde. Une success story parsemée d'embuches finalement très américaine à l'instar de la trajectoire du nouveau Président élu. Elle en a connu des soucis : tara est passée par la dépendance, un accident sur le tapis rouge, l'embarras du public et un passage en cure de désintoxication. Si elle n'a pas toujours été saine d'esprit, elle a toujours été fascinante. Clignez des yeux et la revoilà : 44 ans, hétéro et sobre et, vous l'avez probablement remarqué, elle a l'air vraiment bien. «*Je suis bien placée dans ma vie*», dit Tara. Elle est assise dans le salon de son mobil-home. Dehors, par la porte ouverte, c'est une journée claire et douce sur la plage sud de California. Le sable arrive presque à sa porte. Elle est

Photography by Sheryl Nields / Playboy US janvier-fev 2010





habillée avec désinvolture d'un jean et d'un sweat-shirt gris arborant le logo du film qu'elle vient de terminer. Tara bourdonne d'excitation. «*Je suis tellement contente d'avoir décidé de le faire*», dit-elle. Elle avait déjà eu la chance de poser pour PLAYBOY, mais le moment n'était pas propice. Elle était jeune et pensait-elle, trop jeune «*J'ai toujours semblé plus jeune que moi*», dit-elle. «*Je faisais des films pour adolescents quand j'avais 20 ans. Mais maintenant, je pense que j'ai l'âge idéal pour faire ça. C'est la première fois de ma vie que je peux dire que je suis vraiment heureuse. Je suis détendue. Je suis une jeune femme confiante.*» Elle hausse les épaules. «*J'ai beaucoup grandi et il est temps que les gens voient qui je suis. J'ai vécu de nombreuses années sous les yeux du public.*»
Enfant actrice, Tara fut remarquée lors d'un passage dans un jeu télévisé à l'âge de sept ans. Premier film à 11 ans, la jeune fille a grandi dans le New Jersey. Au début de la vingtaine, elle a joué un rôle dans le hit culte The Big Lebowski (Bunny) puis dans la série American Pie. Le film remporte un large succès, mettant en scène les déboires sexuels de lycéens. Elle jouera dans l'opus suivant, American Pie 2, deux ans plus tard. Devenue une véritable star et elle s'est également transformée en fêtarde invétérée, tour à tour pendante et rivale des Paris (Hilton) et Lindsay (Lohan). Nous avons vue frôlant dangereusement le statut d'épave sur son émission de télé-réalité Taradise et dans mille autres endroits. Comportement qui l'a amenée logiquement en cure de désintoxication. «Je ne suis plus Girls Gone Wild», dit-elle. «*J'aime ça comme ça. À la fin de la journée, je m'endors en sachant qui je suis. J'ai la chance d'avoir une grande famille qui m'a toujours soutenue.*»
Parallèlement à la saga Sharknado, elle a aussi tourné dans le film The Hungover Games (2014), qui parodie la saga Hunger Games, et dans le film d'horreur Charlie's Farm (2014).
Depuis plusieurs années, Tara est régulièrement la cible de la presse people américaine pour son apparente maigreur, des opérations de chirurgies esthétiques, ainsi que pour ses choix vestimentaires provocants lors de ses apparitions en public. Pas ce genre de soucis dans ce shooting sans vêtements.







Tamara aime le tarama

photo : Tony Kelly / Playboy US Mai 2013





Et le caviar… Une affaire privée avec «*Billion $$ Girl*», la fille du patron de la Formule 1 Bernie Ecclestone. Née à Milan le 28 juin 1984, Tamara pourrait se contenter du rôle de super héritière d'une des premières fortunes d'Angleterre (Son gentil papa, Bernie, est donc le 12e homme le plus riche du Royaume-Uni, selon Forbes. Grand argentier de la F1 mondiale et PDG de Formule 1, le circuit de course le plus lucratif du monde. Un des rares hommes d'Angleterre pouvant racheter comme au Monopoly un hôtel de luxe comme celui du Castellet en France, sans avoir à demander à sa banque avant de signer le chèque…)









Mais la pauvre petite fille riche ne resta pas désœuvrée, mère de tous les vices.
Elle est devenue célèbre en gagnant ses galons de présentatrice télé et star de télé-réalité. Tamara est également célèbre pour sa trépidante vie de jet-setteuse, au son des soirées londoniennes et d'ailleurs. « *Chaque fois que je viens aux Etats Unis, je vais chez ma sœur Petra qui a récemment acheté le manoir d'Aaron Spelling pour 85 millions de dollars. Comme il comprend plus d'une centaine de chambres, il y a probablement assez d'espace…*» La meilleur spot de la maison de sa sœur ? «*Probablement sa piste de bowling*», dit Tamara. «*En lui rendant visite, je suis devenu vraiment bonne dans cette discipline.*»
Pourquoi cette jeune femme bénie de tous les dieux pose-t-elle pour le diabolique PLAYBOY ? Pour plaire à des millions de lecteurs à travers le monde. «*Je n'ai pas de problème avec la nudité*», dit-elle joyeusement. Cela se voit, comme dirait Ray Charles.
Justement : comment voit-elle l'avenir ? « *Je sais que je n'aurai jamais autant de succès que mon père*», dit-elle lucide, «*mais je m'ennuie de ne rien faire. Je ne pouvais pas passer de vacances en vacances et je n'avais aucune motivation.* » Tamara, vêtue d'un pyjama rose à pois, est assise sur un canapé dans sa suite de luxe de l'hôtel Peninsula à Beverly Hills.
La peau si délicate et si précieuse de Tamara comporte de discrets tatouages (si discrets, en fait, que vous ne pouvez pas les voir ici). Le plus significatif est une citation de Marilyn Monroe : « *Parfois, de bonnes choses se désagrègent pour que de meilleures choses puissent tomber ensemble.* » Quel programme. Ah, aussi, pour les chasseurs de dot : le cœur et le portefeuille de la belle sont déjà entre de bonnes mains. Tamara s'est officiellement unie le 1er juillet 2013 à Londres avec Jay Rutland après avoir célébré la cérémonie le 11 juin 2013 en France au Cap Ferrat. Le 17 mars 2014, elle donne naissance à son premier enfant, une fille prénommée Sophia.
Que reste t-ils ? La rubrique faits divers nous renseigne : dans la nuit du 13 au 14 décembre 2019, le manoir de 57 pièces qu'elle habite au no82 de Kensington Palace Gardens, à Londres est visité par une équipe de malfaiteurs qui quitte les lieux avec un butin en bijoux évalué à la somme de 60 millions d'euros. Une broutille…






Little Annie Fanny
PAR HARVEY KURTZMAN ET WILL ELDER
LA NUIT DE NOËL EST PRÉCÉDÉE PAR UNE INTENSE VAGUE D'ACTIVITÉ QUI, PRÉPARATION DES FÊTES, VOIT SE PARER DE SES PLUS BEAUX ATOURS CHAQUE RUE, CHAQUE BOUTIQUE,CHAQUE PERSONNE, ET NOTRE ANNIE FANNY...
NON, JE N'AI ENCORE RIEN MIS, RALPHIE...
TRÈS BIEN ! SURTOUT N'EN FAIS RIEN JUSQU'À MON ARRIVÉE, ET JE T'AIDERAI ! NOUS ORGANISERONS TOUT ENSEMBLE !
Elder
JE VAIS DÉCORER TON SAPIN EN UN RIEN DE TEMPS !
TU ES ADORABLE, RALPHIE, MAIS JE DOIS D'ABORD FAIRE DES COURSES. VEUX-TU ME RETROUVER AU RAYON JOUETS DU GRAND MAGASIN DANS UNE HEURE ?
Merry Arf Arf from
C'EST SI GENTIL DE VENIR M'AIDER POUR MES PAQUETS, RALPHIE. ILS FINISSENT D'EMBALLER LE PETIT CADEAU QUE J'AI CHOISI POUR MON NEVEU...
ANNIE, JE SUIS VRAIMENT HEUREUX QUE TU M'AIES DEMANDÉ DE PASSER LA JOURNÉE AVEC TOI...
VOTRE JOUET EST PRÊT, MADEMOISELLE.
UP ESCALATOR
SAVE
LES ACHATS DE NOËL SE FONT DANS UN TEL BONHEUR ET UNE TELLE JOIE...
OH OUI ! LA JOIE DE SE FAIRE PIÉTINER DANS LES RAYONS ET LE BONHEUR D'ATTENDRE DES HEURES À LA CAISSE... CE N'EST PLUS NOËL, C'EST DU MERCANTILISME !
SALE
ET CES ENFANTS ASSIS SUR LES GENOUX DU PÈRE NOËL, C'EST DU MERCANTILISME ?
TROIS DOLLARS POUR AVOIR DROIT À LA PHOTO SOUVENIR.
OH, RALPHIE, VRAIMENT...
EXIT
4X5 PHOTO WHILE U WAIT


TU NE TROUVES PAS ÇA BEAU, LA FAÇON DONT TOUT EST REDÉCORÉ POUR NOËL ? TIENS, LE NUMÉRO SPÉCIAL NOËL DE « BARF MAGAZINE » EST SORTI...
OUI, AU DOUBLE DU PRIX NORMAL ! LA MÊME CHOSE QUE D'HABITUDE MAIS AVEC DES GUIRLANDES ET DES RUBANS ! DU MERCANTILISME !
MÊME LE PÈRE NOËL QUÉMANDE ! TOUT LE MONDE DÉSIRE AU LIEU D'OFFRIR !
BARF
GIVE
SOURIS UN PEU, RALPHIE ! IL Y A UNE RÉCEPTION À L'AGENCE DE PUBLICITÉ J. WALTER HUCKSTER ET J'AI PROMIS DE PASSER. JE NE VEUX PAS DE CET AIR LUGUBRE !
TIENS... ON DIRAIT QUE C'EST DÉJÀ COMMENCÉ...
JE SUIS PASSÉ PAR SCARSDALE POUR ME FAIRE UNE OPINION...
JE SUIS PASSÉ PAR PECOS POUR AVOIR UNE SUBVENTION...
JE SUIS PASSÉ PAR LE KREMLIN POUR ÉLIMINER LA COMPÉTITION...
CE QU'IL Y A DE BIEN DANS LES FÊTES DE NOËL, C'EST QUE LES EMPLOYÉS PEUVENT CÔTOYER LEURS PATRONS !
UNE FÊTE DE NOËL ? C'EST PLUTÔT LA « DOLCE VITA » !
RALPHIE, CE N'EST PAS BIEN DE DIRE ÇA...
MARCELLO ! ANDIAMO TUTTI GIU IN VIA VENETO...
ANNIE ! MA DOUCE ! JOYEUX NOËL !
ANNIE ! MA CHÈRE... TU ES UN AMOUR !
« DOUBLEZ LE PLAISIR, GOÛTEZ LE MAXIMUM VOILÀ L'AVENIR, LE DOUBLE CHEWING-GUM ! »
VOUS AVEZ UN CLIENT QUI NE CHANGE JAMAIS D'AVIS ?
JE DIS QUE VANCE PACKARD EST UN DANGER !
« COMMENT RÉUSSIR EN AFFAIRES » EST LA PIÈCE QU'IL FAUT VOIR, PARCE QUE C'EST DE LA FORMATION !


RALPHIE TOWZER... JE TE PRÉSENTE LE PHOTOGRAPHE RICHARD AVACADO ET M. BENTON BATTBARTON, RESPONSABLE DU BUDGET... JE DISAIS JUSTEMENT À RALPHIE TOUT LE BIEN QUE JE PENSAIS DE CES FÊTES OÙ TOUTE LA HIÉRARCHIE SE CÔTOIE D'ÉGAL À ÉGAL.
UNE SECONDE, CHÉRIE ! JE SUIS OCCUPÉ À CÔTOYER MON PATRON !
COMME JE VOUS LE DISAIS, M. BATTBARTON, JE PEUX ASSURER TOUTES LES PHOTOS DE CE CONTRAT...
UNE SECONDE, MON VIEUX !
COMME JE VOUS LE DISAIS, J. WALTER, JE PEUX DOUBLER LE CHIFFRE SI L'ON ME CONFIE CE CONTRAT...
N'OUBLIEZ PAS... LA PRIME DE NOËL PROCHAIN SERA PLUS SUBSTANTIELLE SI L'ON DÉCROCHE LE BUDGET WINSOM...
NOUS LE PENSONS TOUS, J.W. !
COMPTEZ SUR MOI, J.W. !
NOUS GAGNERONS, J.W. !
OH, RALPHIE, NE RESSENS-TU PAS CETTE BONNE VOLONTÉ AMBIANTE ?
MAINTENANT QUE J'AI TOUCHÉ MA PRIME DE NOËL JE PEUX LES PLAQUER !
MOI AUSSI ! JE MONTE MA PROPRE AGENCE, ET J'EMMÈNE MES SIX PLUS GROS CONTRATS !
VITE, MADEMOISELLE TUMBLY ! PRENEZ LE SCOTCH ET LES VERRES : J'AI LE BOURBON, ON FERA LA FÊTE CHEZ VOUS !
NE SENS-TU PAS L'ESPRIT DE NOËL LES GAGNER TOUS ?
ILS GAGNENT BIEN QUELQUE CHOSE,
MAIS CE N'EST PAS L'ESPRIT DE NOËL !
MAIS ENFIN, LES GENS VEULENT SIMPLEMENT S'AMUSER !
S'AMUSER ? JE VAIS TE DIRE CE QU'ILS VEULENT ! LES EMPLOYÉS VEULENT TRAVAILLER MOINS ET GAGNER PLUS ! LES EMPLOYEURS VEULENT PLUS DE VENTES ET PAYER MOINS DE CHARGES !
LES ACHETEURS VEULENT PAYER MOINS ! LES VENDEURS VEULENT DE L'ARGENT...
LÉPORIDES LAINEUX ! OCCUPONS-NOUS DU SAPIN !
WALTER HUCKSTER INC
WOMEN



Extrait de l'excellent livre: Little Annie Fanny éditions : Hors-Collection


LA GUERRE
DES ÉTOILES
A COMMENCÉ
PAR REI ANGJELI
BIENVENUE DANS LE CÔTÉ
OBSCUR DE LA FORCE.
LE 20 DÉCEMBRE 2019,
LES ÉTATS-UNIS ONT
OFFICIELLEMENT
CRÉATION DE LA
SPACE FORCE...





Une nouvelle branche au sein de l'armée américaine entièrement dédiée aux forces spatiales. L'investissement financier a été si important pour le Congrès (200 millions de dollars) que les commandants de la Space Force étaient dans l'obligation de démontrer rapidement leur toute nouvelle puissance. Le 5 février 2020, un premier test de missile balistique intercontinental
(un Minuteman III) a donc été effectué. Ce test, digne des forces futuristes des armées présentes dans la Saga Star Wars a effrayé les autres puissances mondiales. Cela ajouté à l'instabilité du Président Donald, ça tremblait de partout. Selon Gérard Araud, ex-ambassadeur de France aux Etats-Unis, le projet américain rompt «avec une vision de l'espace comme un milieu démilitarisé et régi par le droit international». Si la France est pour le moment, simplement, inquiète de la situation, la Chine est au garde-à-vous devant ce spectacle aérien, voire spacial. Désignés par les américains comme les principaux adversaires stratégiques dans la conquête de l'espace, les chinois réclament depuis la création de la Space Force US l'ouverture de négociations afin d'élaborer un instrument juridique contraignant pour le contrôle des armements spatiaux. Cette demande est également actée devant les Nations Unies par la Russie. Plus les superpuissances mondiales se la jouent individualistes et plus la tension monte d'un cran. Pour ne pas finir largué au milieu de mastodontes surarmés, le gouvernement français (porté par un Emmanuel Macron volontaire au ton guerrier) a officialisé son nouveau projet : le Commandement de l'espace ! Ces nouvelles organisations n'arrivent pas par hasard. Depuis quelques années,
l'espace apparaît comme un champ de conflits qui n'est plus réservé aux seuls satellites espions. Les nations développent désormais des systèmes capables d'interagir avec d'autres satellites. Voire de les neutraliser. Bref, une ambition militaire à peine voilée... Dernièrement, les russes sont entrés dans la danse, en dévoilant leur dernier joujou : un missile anti-missile qui endosse également un rôle anti-satellite. Une merveille de modernité capable de graviter partout autour de l'orbite terrestre dans le but de détecter armements et technologies espionnes. Pas mal du tout ! Vladimir cultive une saine paranoïa toute kgbienne. Au cours de ces 15 dernières années, les Etats-Unis, la Chine et l'Inde ont mené des tests similaires. Jusqu'à présent (heureusement pour nous), aucune de ces armes n'a été utilisée de manière offensive. Mais que faire si les choses venaient à changer ? Pourrait-on assister à un conflit spatial entre grandes puissances à des milliers de kilomètres au-dessus de nos têtes ? Oui ! L'espace est en train de devenir un nouveau champ de bataille. Explications. Cette perspective starwarsienne n'a en fait rien de nouveau. Mais là, on n'est plus dans les machines à laver qui parlent à des peluches débiles. Dès les débuts de l'ère spatiale, les armées des différents pays se sont montrées très présentes dans le développement de lanceurs et de satellites. Qui peut envoyer ce genre d'arsenal sur orbite peut aussi envoyer une tête nucléaire quand ça lui chante...
Ce n'est pas une coïncidence si les progrès dans le développements d'armes nucléaires et de lanceurs orbitales présentent des lignes si parallèles. D'ailleurs, les premiers lanceurs étaient à l'origine des armes balistiques reconverties. Spoutnik 1, premier satellite artificiel soviétique, a décollé via un super missile R7 reconverti en 1957. Rapidement, le potentiel des satellites comme vecteur d'espionnage s'est affirmé dans l'esprit des dirigeants américains. Puis des dirigeants russes. Puis des chinois. Des français. Des anglais. Des allemands. Des indiens.... provoquant ainsi une drôle de course effrénée. Une course territoriale qui segmente finalement l'espace orbitale terrestre en plusieurs frontières. Comme sur Terre, le droit d'ingérence est interdit ! C'est pourquoi en 1960, un avion espion type U2 américain est abattu au dessus du territoire soviétique. La paix, ce n'est pas pour maintenant... Et le risque de voir le ciel nous tomber sur la tête est plus présent que jamais, par Toutatis ! Les gouvernements des grandes puissances mondiales ont vite compris que pour gagner cette course, il faut investir des sommes colossales. Les premiers engins envoyés en orbite étaient très simples. Voire rudimentaires. Généralement, ils étaient seulement dotés d'un unique appareil photo argentique. Pour transmettre les informations récoltées, des bobines étaient stockées dans des capsules de rentrée atmosphérique, puis envoyées périodiquement sur Terre. La photo numérique n'existait pas encore. Le véritable espionnage spatial, non plus. Au dé-



but des années 60, les résultats issus du travail de ces satellites était assez médiocre. La règle était la même pour toutes les nations présentes dans l'espace orbitale : voler bas pour obtenir une résolution acceptable. Très souvent, les photos étaient floues ou brûlées. Une drôle de mésaventure illustre ces tentatives d'espionnage plus ou moins artisanales : en 1964, des fermiers vénézuéliens mirent la main sur une étrange capsule tombée du ciel et marquée d'un sceau «Secret défense». On a vu mieux niveau discrétion... L'histoire ne dit pas ce que représentaient les clichés pris. Tante Simone s'adonnant au naturisme à la plage avec tonton
René ? Un camp d'entrainement américain ? Mystère et boule de gomme. Au fil des années, l'observation directe n'est plus le seul objectif. En effet, d'autres satellites (plus imposants, plus modernes et plus chers) ont été lancés pour supporter les communications des armées, surveiller les signaux électroniques au dessus d'un territoire ennemi et détecter des essais nucléaires. L'espionnage tel qu'on le perçoit sur Terre commence à émerger au-dessus des nuages. Les 12 satellites de la constellation Midas (Missile Defense Alarm System), lancés au début des années 60, devaient aider l'armée américaine à détecter les lancements de missiles balistiques soviétiques. Aujourd'hui, les descendants de ces systèmes existent toujours. Ils sont devenus beaucoup plus performants. Un mauvais scénariste de Battle Star Galactica n'inventerait pas mieux ! Les satellites espions, qu'ils soient US, russes ou français, disposent de plusieurs miroirs, sortes de gros zooms surefficaces pouvant rivaliser avec ceux des meilleurs observatoires des agences spatiales. Le plus gros télescope spatial de la N.A.S.A offre un pouvoir de résolution similaire. Même sans preuve véritable, inutile de tomber dans une naïveté enfantine. Si les satellites sont de plus en plus puissants, ce n'est pas pour observer les étoiles ou rechercher E.T. Les satellites des grandes puissances ont des vocations militaires ! Selon la N.A.S.A, la chine en tire même des dizaines toutes les années. Les nations européennes en déploient aussi régulièrement. Et des pays diplomatiquement isolés comme la Corée du Nord et l'Iran disent en détenir trois ou quatre. L'outil starwarsien leur permet de cultiver une certaine indépendance. Cette situation inquiète les spécialistes qui observent d'ailleurs de nouveaux usages militaires qui n'existaient pas il y a encore quelques années. C'est le cas des satellites dits «Inspecteurs». Ils se contrefichent de ce qu'il se passe au sol, mais concentrent leur efforts sur l'activité des autres satellites. Officiellement, ils sont conçus comme des engins expérimentaux voués à éprouver de civiles technologies. Officieusement, ils approchent en mode sous-marin, si l'on peut se permettre l'expression, les satellites des pays rivaux. En septembre 2018, la Ministre des armées françaises, Florence Parly, avait publiquement accusé un satellite russe d'être allé fouiner un peu trop près du satellite de communication militaire franco-italien Athena. Dans la même semaine, La Space Force américaine s'est aussi plainte du comportement «sans-retenue» des satellites russes Cosmos 2542 et Cosmos 2543. Il est probable que la mission des satellites inspecteurs russes consiste à déterminer quels sont les matériaux embarqués sur leur cible, afin de déterminer au mieux la technologie et l'éventuelle force de frappe de leurs rivaux. De l'espionnage au sabotage, il n'y a qu'un petit pas pour l'homme, un grand pour l'inhumanité. En fait, on pourrait affirmer qu'il existe déjà une action offensive visant des satellites rivaux même si elle reste involontaire. En juillet 1962, les Etats-Unis ont activé un engin thermonucléaire à 400 kilomètres d'altitude au cours de l'essai «Star Fish Prime». L'arme de 1,4 mégatonne créa une gigantesque impulsion électromagnétique coupant l'électricité et le téléphone sur des centaines de kilomètres au sol sol. Endommageant au passage une dizaine de satellites voisins, dont un soviétique. Les scientifiques américains ne s'attendaient pas à un effet de telle ampleur et présentèrent leurs plus plates excuses à leurs homologues russes. Côté Kremlin, soupe à la grimace et promesse de vengeance à l'encontre de ces yankees aussi maladroits qu'arrogants !

Cet essai est en partie responsable du Traité de l'Espace, texte ratifié en 1967 par l'Assemblée Générale des Nations Unies, qui interdit notamment le déploiement de toute arme nucléaire au-delà de l'atmosphère terrestre. Texte fondateur, mais texte sans valeur à l'observation des nombreuses entorses qui l'affecteraient durant la Guerre Froide... Au milieu des années 70, l'URSS lançait la station spatiale SAT3. Officiellement, une station de recherche scientifique. Un complexe pour pseudos intellos à grosses binocles tout de même équipé d'un canon de 23 mètres ! En plus des armes destinées à être employées contre des cibles orbitales, américains et soviétiques ont longtemps œuvré pour concevoir des armes soit-disant orbitales destinées à être déployées contre des cibles terrestres. Ça sent vraiment très mauvais pour la paix mondiale clamée devant les Nations Unies.

Récemment, un groupe d'ingénieurs allemands (toujours se méfier des ingénieurs allemands depuis 1942), donc un groupe de savants teutons a







but des années 60, les résultats issus du travail de ces satellites était assez médiocre. La règle était la même pour toutes les nations présentes dans l'espace orbitale : voler bas pour obtenir une résolution acceptable. Très souvent, les photos étaient floues ou brûlées. Une drôle de mésaventure illustre ces tentatives d'espionnage plus ou moins artisanales : en 1964, des fermiers vénézuéliens mirent la main sur une étrange capsule tombée du ciel et marquée d'un sceau «Secret défense». On a vu mieux niveau discrétion... L'histoire ne dit pas ce que représentaient les clichés pris. Tante Simone s'adonnant au naturisme à la plage avec tonton
René ? Un camp d'entrainement américain ? Mystère et boule de gomme. Au fil des années, l'observation directe n'est plus le seul objectif. En effet, d'autres satellites (plus imposants, plus modernes et plus chers) ont été lancés pour supporter les communications des armées, surveiller les signaux électroniques au dessus d'un territoire ennemi et détecter des essais nucléaires. L'espionnage tel qu'on le perçoit sur Terre commence à émerger au-dessus des nuages. Les 12 satellites de la constellation Midas (Missile Defense Alarm System), lancés au début des années 60, devaient aider l'armée américaine à détecter les lancements de missiles balistiques soviétiques. Aujourd'hui, les descendants de ces systèmes existent toujours. Ils sont devenus beaucoup plus performants. Un mauvais scénariste de Battle Star Galactica n'inventerait pas mieux ! Les satellites espions, qu'ils soient US, russes ou français, disposent de plusieurs miroirs, sortes de gros zooms surefficaces pouvant rivaliser avec ceux des meilleurs observatoires des agences spatiales. Le plus gros télescope spatial de la N.A.S.A offre un pouvoir de résolution similaire. Même sans preuve véritable, inutile de tomber dans une naïveté enfantine. Si les satellites sont de plus en plus puissants, ce n'est pas pour observer les étoiles ou rechercher E.T. Les satellites des grandes puissances ont des vocations militaires ! Selon la N.A.S.A, la chine en tire même des dizaines toutes les années. Les nations européennes en déploient aussi régulièrement. Et des pays diplomatiquement isolés comme la Corée du Nord et l'Iran disent en détenir trois ou quatre. L'outil starwarsien leur permet de cultiver une certaine indépendance. Cette situation inquiète les spécialistes qui observent d'ailleurs de nouveaux usages militaires qui n'existaient pas il y a encore quelques années. C'est le cas des satellites dits «Inspecteurs». Ils se contrefichent de ce qu'il se passe au sol, mais concentrent leur efforts sur l'activité des autres satellites. Officiellement, ils sont conçus comme des engins expérimentaux voués à éprouver de civiles technologies. Officieusement, ils approchent en mode sous-marin, si l'on peut se permettre l'expression, les satellites des pays rivaux. En septembre 2018, la Ministre des armées françaises, Florence Parly, avait publiquement accusé un satellite russe d'être allé fouiner un peu trop près du satellite de communication militaire franco-italien Athena. Dans la même semaine, La Space Force américaine s'est aussi plainte du comportement «sans-retenue» des satellites russes Cosmos 2542 et Cosmos 2543. Il est probable que la mission des satellites inspecteurs russes consiste à déterminer quels sont les matériaux embarqués sur leur cible, afin de déterminer au mieux la technologie et l'éventuelle force de frappe de leurs rivaux. De l'espionnage au sabotage, il n'y a qu'un petit pas pour l'homme, un grand pour l'inhumanité. En fait, on pourrait affirmer qu'il existe déjà une action offensive visant des satellites rivaux même si elle reste involontaire. En juillet 1962, les Etats-Unis ont activé un engin thermonucléaire à 400 kilomètres d'altitude au cours de l'essai «Star Fish Prime». L'arme de 1,4 mégatonne créa une gigantesque impulsion électromagnétique coupant l'électricité et le téléphone sur des centaines de kilomètres au sol sol. Endommageant au passage une dizaine de satellites voisins, dont un soviétique. Les scientifiques américains ne s'attendaient pas à un effet de telle ampleur et présentèrent leurs plus plates excuses à leurs homologues russes. Côté Kremlin, soupe à la grimace et promesse de vengeance à l'encontre de ces yankees aussi maladroits qu'arrogants !
Cet essai est en partie responsable du Traité de l'Espace, texte ratifié en 1967 par l'Assemblée Générale des Nations Unies, qui interdit notamment le déploiement de toute arme nucléaire au-delà de l'atmosphère terrestre. Texte fondateur, mais texte sans valeur à l'observation des nombreuses entorses qui l'affecteraient durant la Guerre Froide... Au milieu des années 70, l'URSS lançait la station spatiale SAT3. Officiellement, une station de recherche scientifique. Un complexe pour pseudos intellos à grosses binocles tout de même équipé d'un canon de 23 mètres ! En plus des armes destinées à être employées contre des cibles orbitales, américains et soviétiques ont longtemps œuvré pour concevoir des armes soit-disant orbitales destinées à être déployées contre des cibles terrestres. Ça sent vraiment très mauvais pour la paix mondiale clamée devant les Nations Unies.
Récemment, un groupe d'ingénieurs allemands (toujours se méfier des ingénieurs allemands depuis 1942), donc un groupe de savants teutons a





même inventé le Canon Solaire. Pas Heidi Klum qui bronzerait, au-delà de sa sexy appellation, ce canon solaire est un immense miroir utilisé pour concentrer la lumière de notre étoile à des fins militaires. On connaissait l'énergie solaire pour démarrer nos voitures. Voici l'énergie solaire pour détruire des pays entiers. Deutsch Qualitad ? Pas que...

La créativité n'est pas exclusive aux allemands. Depuis la ratification du Traité de l'espace, les russes ne peuvent plus s'amuser comme bon leur semble. Faire joujou avec des charges nucléaires ? Plus possible. Ils doivent donc faire autrement. Des ingénieurs ont trouvé une drôle d'alternative : des charges d'uraniums appauvries. Étiqueté comme «charge conventionnelle», donc autorisé par le Traité de l'espace, l'uranium peut être le fameux joujou des russes. Les effets ne seraient pas moindres.

Selon les scientifiques français, inquiets d'une telle découverte, un bombardement orbital avec de faibles charges d'uraniums (même appauvries) éliminerait en un clin d'oeil un continent entier. Oui, ces armes de destructions très massives, gigantesques météores artificiels existent et se trouvent là, juste au-dessus de nos têtes ! Ça va, votre poul est toujours bas ?

Les projets spatiaux militaires se multiplient à vitesse grand V. En 2020, l'armée de l'air américaine a demandé une enveloppe de 300 millions de dollars pour tester une arme à énergie dirigée en orbite. En des termes plus simples, une sorte de canon géant à neutron qui reprendrait la mission du programme Guerre des étoiles du président Ronald Reagan. Son but : détruire les missiles balistiques dirigés vers les Etats-Unis et leurs alliés. Les premiers tests d'une telle arme pourraient avoir lieu dès 2023. Effrayante perspective qui pose une question (tout aussi effrayante). À quoi pourrait ressembler une guerre des étoiles, ou plutôt, une guerre venant des étoiles ?

Et si le bouton rouge tombait entre les mains d'un création fini (il y en a plusieurs dans le monde) ou d'une méchante intelligence artificielle qui finirait par prendre la main ? C'est Armaggedon. Poil au menton (pour détendre un peu l'atmosphère bien lourde, pesant comme un couvercle sur nos esprits en proie aux long ennuis.) A priori, ce n'est pas pour demain selon un nouveau rapport examinant ce qui serait techniquement possible en matière de combat spatial dans un avenir proche. D'après ce papier, publié par The Aerospace Corporation, les contraintes physiques suggèrent que toutes les batailles et guerres devront être planifiées longtemps à l'avance. Sur Terre, une guerre implique généralement un effort de forces opposées pour dominer des actifs physiques. Dans l'espace, ce type d'approche serait impossible pour plusieurs raisons. Pour commencer, les satellites se déplacent très rapidement et de manière prévisible. Enfin, gros problème de timing. Dans les limites de l'atmosphère, les avions, chars et autres navires peuvent théoriquement se déplacer dans plusieurs directions. Les satellites n'ont pas cette liberté. En raison de l'attraction gravitationnelle de la Terre, ces instruments se déplacent toujours selon une trajectoire circulaire ou elliptique, constamment en chute libre autour de la Terre. Le simple fait de placer ou déplacer plusieurs satellites au même endroit pour guerroyer serait physiquement très compliqué. De plus, à de telles vitesses, ces instruments se manœuvrent paradoxalement très lentement.

En conclusion, "si effectivement des manœuvres devaient être planifiées dans l'espace, elles devraient l'être longtemps à l'avance", explique Rebecca Reesman, co auteure du rapport. "Tout conflit dans l'espace sera donc en réalité beaucoup plus lent et plus délibéré qu'une scène de Star Wars. Cela nécessitera beaucoup plus de réflexion à long terme et de placement stratégique des actifs". Autrement dit, il reste peu probable que dans un futur proche une nation décide de détruire volontairement un satellite d'une autre nation. Il ne faut pas oublier une chose essentielle : un pays capable de créer puis envoyer de telles plateformes dans l'espace est aussi capable de manipuler des charges nucléaires ! Ce qui refroidit facilement les ardeurs des futurs agresseurs... La bonne vieille dissuasion était une bonne invention. Merci Charlie.

La guerre des étoiles ne serait-elle pas en réalité une nouvelle guerre froide ? Gare au réchauffement de la planète et de ce qui l'entoure...




N°9
La vérité toute nue
Les mafias sont partout
Le poly-amour, nouvelle tendance
Jean Teulé : "Baudelaire, mon ami bête et méchant"
Comédie Française : les coulisses du pouvoir
Enquête ethno-graphique sur les pratiques louches des flics
Dakota Johnson
Margot Robbie
Taylor Hill
NUES

Les whiskies les plus chers du Monde

Jean-Marie Rouart :
l'académicien commente l'effeuillage d'Elena Siberia

Les justes prémonitions de Steve Jobs

Corynne Charby :
star des années 80 jusqu'au bout des seins

Gabriel Matzneff

Un inédit de Françoise Sagan

Le Gainsbourg de Philippe Manœuvre

Philippe Bouvard – André Bercoff – Thierry Ardisson

Le spot le plus terrifiant d'Europe

Le monde érotique de Salvador Dali

Mel Brooks

Tara Reid, l'enfant terrible d'Hollywood nue

**Sur les derniers traces de
Lucette Destouches, épouse Céline**

BELUX : 16E - CAN : 21.50$CAD
CH : 24 CHF

L 14264 - 3 - F: 15,00 € - RD